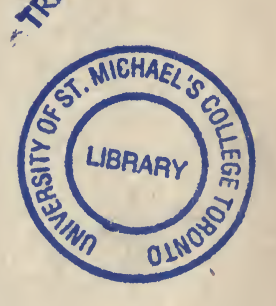

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 3666


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



LA QUESTION DE L'ÉVANGILE :

" SEIGNEUR, Y EN AURA-T-IL PEU DE SAUVÉS ? " (LUC., XIII, 23.)




ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO

LA QUESTION DE L'ÉVANGILE :

" SEIGNEUR, Y EN AURA-T-IL PEU DE SAUVÉS ? " LUC., XIII, 23.

OU

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉCRIT DU R. P. CASTELEIN, S. J., INTITULÉ :

« LE RIGORISME ET LA QUESTION DU NOMBRE DES ÉLUS, »

PAR LE P. J. COPPIN, C. SS. R.



Société de St-Charles Borromée,

BRUXELLES, rue de la Montagne, 52.

MDCCCXCIX.

DÉCLARATION.

JE soumets la doctrine de ce livre à l'autorité de l'Église, et, conformément au décret d'Urbain VIII, je déclare que les faits rapportés dans ce volume et qui n'ont pas été examinés et admis par l'Église, n'ont que la valeur historique ordinaire, et qu'en donnant parfois les qualificatifs de bienheureux, de saints et de vénérables à divers personnages, je ne prétends préjuger en rien la décision du Saint-Siège Apostolique.

J. COPPIN,
de la Congr. du T. S. Rédempteur.

APPROBATION.

EN vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de notre Congrégation chargés d'examiner le livre intitulé *La question de l'Évangile : Seigneur, y en aura-t-il peu d'élus ?* (Luc., XIII, 23), par le Père COPPIN, nous en permettons l'impression.

Bruxelles, le 20 mars, fête de S. Joseph, 1899.

R. VAN AERTSELAER, C. SS. R.
Sup. prov.

Approuvé par l'autorité ecclésiastique.

INVOCATION.

DIEU éternel et tout-puissant, je crois en vous et je vous adore! Je crois à votre existence sans aucune hésitation de par ma raison et ma foi catholique. Je crois que vous êtes un abîme infini et insondable d'être et de perfections. Mon œil est impuissant à sonder cet abîme, mais ma foi s'y plonge avec assurance et avec délices. Je crois à votre souveraineté et je m'y soumets de tout cœur. Je crois que tout ce que vous pensez est le vrai, que tout ce que vous décrétez est le droit, que tout ce que vous ordonnez est sagesse. Je crois à votre justice dont les tonnerres effrayants ont retenti au seuil même du séjour de la gloire pour foudroyer les anges rebelles, et semé au sein de l'humanité coupable tant de ruines vengeresses; et devant cette justice je crains et j'adore. Je crois à votre sainteté qui voit dans le péché, même de l'homme faible, une prévarication si grande, qu'elle en a exigé la réparation infinie du Calvaire, et qu'elle le repousse éternellement quand elle le rencontre, à son tribunal suprême, dans l'âme impénitente. — Je crois à votre bonté, à votre amour, à votre miséricorde, que je contemple extasié, dans tant de biens que vous nous accordez, dans tant et de si puissantes grâces que vous nous octroyez, dans tant et de si généreux pardons que vous nous offrez, dans tant de preuves que vous nous en avez données en JÉSUS-CHRIST, votre Fils, notre frère et notre Rédempteur.

Oui, ô Dieu grand et bon, je crois en vous,

j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur et je vous proclame juste, miséricordieux, bon, saint en tout ce que vous êtes, en tout ce que vous pensez, en tout ce que vous faites.

Si j'essaie, en cet écrit, de dire quelque chose de vos desseins de justice et de miséricorde sur l'homme, c'est en tremblant que je le fais, c'est l'esprit et le cœur soumis, c'est dans le but de votre plus grande gloire et du salut de mes frères en JÉSUS. *Je ne le ferai que guidé par la lumière de vos miséricordieuses révélations et par les clartés que tant de génies et de Saints ont projetées sur les ombres mystérieuses où il vous a plu d'ensevelir vos desseins.*



“SEIGNEUR, Y EN AURA-T-IL PEU DE SAUVÉS ?”

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions préliminaires.

DIEU est un abîme de lumière : mais cette lumière est inaccessible à l'homme : *lucem inhabitat inaccessibilem* (I Tim., VI, 16).

Dieu a voulu pourtant se révéler à l'homme ; il l'a fait par ses œuvres, il l'a fait surtout par la révélation surnaturelle qui se trouve consignée dans l'Écriture sainte et la Tradition, lesquelles reposent entre les mains de l'Église, chargée de garder ce sacré dépôt et d'en enrichir les intelligences et les cœurs.

Cette révélation de Dieu est, dans une mesure, comme Dieu lui-même, une lumière inaccessible ; saint Jérôme disait de la sainte Écriture qu'elle contient autant de mystères que de mots : *tot verba, tot mysteria.*

Les rayons qui partent de ce soleil des âmes en passant par l'atmosphère surnaturelle de l'Église et de la foi, éclairent suavement et suffisamment nos intelligences, pour nous aider à marcher dans les chemins du ciel et à accomplir le grand travail de notre sanctification.

Mais si l'on prétend fixer d'un regard naturel, d'un œil tout ouvert par l'orgueil et la présomption, ce soleil des vérités divines, on en est ébloui, on en a le vertige, on peut s'y aveugler.

Nous ne voulons pas dire qu'il ne faut pas étudier, sonder, scruter les Livres Saints. S. Ambroise et S. Jean Chrysostome voulaient qu'on en scrutât jusqu'aux moindres syllabes : *etiam singularum syllabarum oportet nos esse scrutatores.*

Mais nous devons être guidés dans cette étude par l'esprit et les enseignements de l'Église, l'officielle et souveraine institutrice de nos âmes.

Parmi les vérités que contient la révélation, il en est qui sont plus profondes et plus inaccessibles à nos pauvres intelligences; celles-là, d'ordinaire, l'Église se contente d'en montrer la divine certitude sans vouloir que le commun des fidèles soient induits au travail impossible et dangereux pour eux, d'en sonder les profondeurs. Elle leur dit par ses ministres, ses apôtres, ses prédicateurs, ses catéchistes : Dieu l'a dit, donc il le faut croire.

D'autres fois ces vérités ne sont pas seulement des lumières inaccessibles, elles sont en même temps des éclairs effrayants, sillonnant les nuages, où il plaît à la divinité d'ensevelir ses conduites.

Parmi ces dernières on rencontre au premier rang le grand mystère de la prédestination et de la distribution de la grâce, qui a pour corollaire la question du nombre des élus.

Est-il à propos de traiter cette question?

Est-il bon de mettre les âmes en face de cet effrayant problème?

Nous laissons à Bourdaloue, « le prédicateur des rois et le roi des prédicateurs », le soin de répondre à cette question :

« Il est constant, dit Bourdaloue [1], que le nombre des élus sera le plus petit et qu'il y aura incomparablement plus de réprouvés. Or c'est une question que font les prédicateurs : savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parce qu'elle est capable de troubler les âmes, et de les jeter dans le découragement. J'aimerais autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Évangile,

1. *Pensées sur divers sujets de morale.*

et de le prêcher dans la chaire. Hé! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Évangile que ce petit nombre des élus? Qu'y a-t-il que le Sauveur du monde, dans ses divines instructions, nous ait déclaré plus authentiquement, *nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement et plus clairement entendre?*.... Le chemin qui conduit à la perdition est large et spacieux; le grand nombre va là. Mais que la voie qui conduit à la vie est étroite! Il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer (*Matth.*, VII).

« Est-il rien de plus précis que ces paroles? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignait publiquement; voilà ce qu'il inculquait à ses disciples, ce qu'il représentait sous différentes figures, qu'il serait trop long de rapporter. Sommes-nous mieux instruits que lui de ce qu'il convient, ou ne convient pas d'annoncer aux fidèles? Prêchons l'Évangile, et prêchons-le sans en rien retrancher ni en rien adoucir; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, dans toute sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera; il portera lui-même, et lui seul, la peine de son scandale.

« On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité fait trembler; mais aussi l'Apôtre veut-il que nous opérions notre salut avec crainte et avec tremblement. On dit : C'est une matière qui trouble les consciences; mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, et il vaut mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère; oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes [1] et sur des opinions erronées..... Mais

1. Bourdaloue fait ici allusion aux idées calvinistes et jansénistes qu'il réfute un peu plus loin.

qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le christianisme ; bien loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, et de nous engager à faire les derniers efforts pour assurer notre salut, et pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. »

***

Il est donc bon, il est utile de traiter la question du nombre des élus ; mais à condition de le faire suivant les vrais principes, et, ajouterons-nous, de le faire en temps et lieu et avec le ton et les dispositions que réclame un sujet aussi grave.

Un religieux, le R. P. Castelein, S. J., à qui ses talents ont valu une grande notoriété en notre pays et à l'étranger, a cru faire œuvre de zèle en traitant ce profond sujet de théologie dans une revue périodique. Dans cinq articles parus dans la *Revue générale* [1], le R. P. Castelein, traitant la question dans son sens général, lui donne une réponse qui va à l'encontre de l'opinion commune des théologiens et des Docteurs, suivie jusqu'à ce jour dans la prédication de l'Église. Nous verrons plus loin s'il s'est inspiré des vrais principes, et de la réponse même de notre divin Maître.

Nous nous permettrons, dès le début de cet écrit, de nous demander s'il l'a fait en temps et lieu, avec le ton et les dispositions que réclame l'examen de ce grand problème.

Si l'on prétend avoir des vues nouvelles sur ce sujet qui, depuis deux mille ans, a exercé les plus profonds

1. Nous avions commencé et déjà fort avancé notre présent travail en suivant les articles de la *Revue*, et nous l'avons achevé sur ce texte qui, du reste, ne diffère pas de celui de sa brochure publiée depuis, nous a-t-on dit.

génies chrétiens, qu'on les expose dans un cours de théologie oral ou écrit ou dans quelque Revue traitant des matières sacrées, et qu'on laisse ensuite les pasteurs des âmes, les prédicateurs, organes usuels de l'Église auprès du peuple, juges de l'opportunité de livrer ces vues nouvelles aux fidèles, dans la mesure et sous la forme convenables; que ceux-ci portent ces enseignements au peuple, revêtus des livrées saintes, après avoir invoqué l'Esprit-Saint, dans le recueillement et l'esprit d'adoration et de soumission qu'inspirent le silence pieux du temple et les mystères augustes de l'autel ; rien de mieux.

Mais choisir pour traiter un tel sujet une Revue dont, sans doute, les tendances générales sont bonnes mais où des articles très sérieux coudoient le roman et des éloges pompeux d'*Alphonse Daudet* [1], cela ne nous paraît nullement convenable.

Que dire ensuite du ton et des dispositions de l'écrivain ; nous parlons des dispositions dont témoigne son style ; — peut-être sa plume l'a-t-elle vêtu d'une façon qui le déguise défavorablement ?

De plain-pied, il nous annonce qu'il va écrire en champion de la raison qui veut être satisfaite ; il ne veut pas

1. D'après la *Croix*, une Revue *protestante* anglaise, dans un article publié en 1892, disait de la France : « La France survivra-t-elle ou bien assisterons-nous au suicide d'une grande nation ? Ce serait un fait d'une gravité immense que la chute de la France de son rang parmi les nations européennes.

« Nous l'avouons ouvertement : nous considérons la tribu des Zola, des Renan, des Bourget, des Daudet et des Maupassan, comme l'ennemi le plus dangereux que la France nourrisse dans son sein.

« Vain, absolument vain, est l'éloge décerné à ces écrivains pour leur habileté dans l'art littéraire, pour leur connaissance approfondie des passions humaines, pour l'étonnante hardiesse de leur brutalité, ou pour le charme de leur imagination putride, qui fascine une certaine classe de lecteurs.

« Qu'est-ce donc que ce genre d'instructions adressées à un peuple penché au bord de l'abîme ? »

que les classes instruites croient de la foi du charbonnier.

Nous applaudissons à l'étude, et même à l'étude approfondie des enseignements de la religion. Nous pensons, toutefois, que s'il est une question où la foi de tous doit être la foi du charbonnier, c'est bien la question mystérieuse entre toutes de la prédestination, et nous trouvons que le début de l'écrivain n'est pas de nature à inspirer à ses lecteurs l'humilité et l'esprit d'adoration qu'il faut pour aborder l'étude d'un si profond mystère [1].

Après ce début, le Rév. Père prend à partie une des gloires de la chaire chrétienne, un évêque qui a transformé son diocèse par un zèle aussi brûlant que sage, et il ne tarde pas à le trouver ignorant des choses élémentaires du catéchisme.

Il est possible que Massillon en donnant çà et là quelques développements à sa pensée aurait pu lui donner plus de clarté et de précision ; mais l'on pourrait trouver dans la plupart des orateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, y compris Bourdaloue, des *exposés oratoires* de doctrine qui prêteraient le flanc aux mêmes critiques qu'on se plaît à adresser à l'évêque de Clermont.

Mais l'illustre Massillon, n'est, — on me pardonnera l'expression, — que l'homme de paille sous lequel l'écrivain de la *Revue générale* veut atteindre ce qu'il appelle *les Rigoristes.*

Mais ces rigoristes, dont la vue, dont le nom seul épouvante le zèle ardent et excite la verve du R. P. Castelein, ces rigoristes, qui sont-ils? — Ceux qui pensent autrement que lui sur la question du nombre des élus, et qui, dans

1. C'est JÉSUS-CHRIST qui est la lumière de tout homme qui vient en ce monde, et de tout homme qui étudie les choses saintes, c'est par son esprit et dans son esprit qu'on doit résoudre toutes les questions religieuses ; or, comme dit un saint, l'esprit de JÉSUS-CHRIST ne saurait régner où l'on fait dominer l'esprit d'Aristote.

leurs livres, leurs discours, leurs exhortations privées, croient bon d'inspirer une grande crainte de l'enfer aux fidèles, pour les porter au soin vigilant et constant de leur salut éternel.

Ces rigoristes sont légion; c'est un peu tout ce qui s'occupe de la question spirituelle et éternelle du salut des âmes.

Ces rigoristes ce sont : S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Grégoire le Grand, S. Thomas, Suarez, Bourdaloue, Segneri, S. Léonard de Port-Maurice, le Vén. de la Colombière, S. Alphonse, Berthier, Surin, le Cardinal Giraud, Mgr Hamon, Mgr Rey, et des milliers d'autres, saints prédicateurs, missionnaires célèbres et écrivains pieux.

Ce n'est pas, nous paraît-il, à de tels hommes qu'à la fin d'un argument qui est un hors-d'œuvre, on adresse l'apostrophe triomphante que se permet le savant Jésuite: « Allons donc, Messieurs les rigoristes, emportez vos balances de toiles d'araignée. Dieu n'en a que faire. »

Ce ne sont pas de tels hommes qu'on traite d'« affreux et impitoyables rigoristes » ; ce n'est pas à de tels hommes qui ont fait aimer JÉSUS-CHRIST et sauvé une multitude d'âmes qu'on impute une doctrine que notre écrivain définit ainsi : « Le rigorisme, c'est la crainte tuant la confiance en Dieu et, par suite, brisant toutes les énergies de l'âme au sein du désespoir » ; ce ne sont pas de tels hommes, ni ceux qui les suivent qu'on doive traiter de « pharisiens de tous les camps dont on méprise les calomnies ».

Encore une fois, nous pensons que la plume de notre Écrivain, habituée aux luttes sociologues, a dépassé, si pas ses pensées, du moins ses sentiments, pour l'affubler de dehors qui ne sont pas précisément ceux de la modestie et d'une charité respectueuse.

Nous n'ajouterons plus qu'une observation préliminaire à celles que nous venons de formuler.

Était-il opportun de traiter cette question du nombre des élus et de le faire devant le public qu'a choisi notre écrivain ?

Sur cent prêtres consultés à ce sujet, certes, nonante-cinq, pour le moins, auraient opiné pour la négative.

Nous croyons que le Rév. Père, dans un zèle sans doute louable, s'est trop effrayé des périls que les âmes peuvent courir de perdre la confiance en Dieu, à la lecture du Sermon de Massillon.

Qu'il se rassure : la question du nombre des élus, pour les neuf dizièmes des chrétiens ordinaires, dort au fond des livres. Il y a trop de Figaro, de Zola, de Daudet, etc. à lire pour que l'on sache trouver le temps ou qu'on ait le goût de se donner des peurs bleues en lisant Massillon, Bourdaloue, de la Colombière, la *Préparation à la mort* de S. Alphonse, et autres écrivains semblables.

Quant au système de *terrorisme* (le mot est du Rév. Père), que le Père Castelein trouve contraire à l'Évangile et contre lequel il déploie un zèle digne d'une meilleure cause, nous lui dirons que ce système a fait ses preuves au point de vue apostolique, dans tous les grands missionnaires, y compris S. François-Xavier, et dans les missions célèbres de tous les pays et de tous les temps. Nous demanderons à tous ceux qui l'ont pratiqué dans les missions et les retraites s'ils ont rencontré beaucoup de désespérés. Pour notre part depuis quarante ans nous n'en avons rencontré aucun. — Çà et là on trouvera des âmes scrupuleuses, facilement troublées, trop peu confiantes ; mais ce sont presque toujours des religieuses ou des femmes pieuses, et leur mal ne prend pas sa source dans la question du nombre des élus, mais bien dans la faiblesse de leur tête ou dans des impressions peu raisonnées.

En retour, les âmes présomptueuses, les âmes qui prétendent aller en paradis sans passer par la voie étroite, les âmes qui, suivant le mot déjà cité de Bourdaloue,

veulent s'endormir dans un repos oisif et trompeur ; ces âmes on les rencontre partout, et les âmes, dit le célèbre orateur, « il est bon de les troubler quelquefois ».

Nous croyons donc que l'écrit du P. Castelein n'est pas de ceux dont on dit la parole banale « qu'il vient à son heure » et nous montrerons à la fin de notre travail qu'il n'aurait jamais dû voir le jour.

Ces réflexions préliminaires faites, nous allons aborder la thèse que le Rév. P. Castelein vient de lancer si hardiment et si bruyamment dans le public.

La nature même du sujet demande la sagesse et la prudence chrétiennes plutôt que l'investigation curieuse d'une science par trop spéculative. Ce n'est pas la subtilité du raisonnement qui doit ici dicter la réponse ; *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* Aussi n'allons-nous pas présenter aux lecteurs un travail long et profond, souvent inutile pour le public et au-dessus de la portée de plusieurs. Notre vie encombrée de mille occupations et les humbles facultés que le bon Dieu a bien voulu nous donner, ne nous le permettent, du reste, pas. Mais avec la somme de bon sens chrétien qui nous a été départie et que nous supposons dans tout homme sérieux, dans tout fidèle sincère, et surtout dans tout homme apostolique qui nous lira ; avec les connaissances que notre expérience de pasteur et de missionnaire, ainsi que la lecture d'innombrables ouvrages d'écrivains ecclésiastiques nous ont fournies, nous espérons faire voir à nos lecteurs, sans les décourager aucunement, que ni la sainte Écriture, ni l'enseignement traditionnel, ni les faits, ne sont pour le système de l'écrivain de la *Revue générale.*

Que Jésus et Marie, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, que nous cherchons uniquement, daignent guider notre plume et bénir nos efforts.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PREMIER ARTICLE DU R. P. CASTELEIN.

(*REVUE GÉNÉRALE.* — Janvier 1898.)

Le nombre des élus et la doctrine de la révélation.

LA thèse du R. P. Castelein est « que le nombre des élus, même en considérant l'humanité entière, est plus grand que celui des réprouvés ». Il l'exprime clairement dans cette phrase de son dernier article (*Revue générale* de juillet 1898, p. 52) : « Je suis persuadé que le Christ emportera entre ses bras sanglants au trône de son Père *incomparablement* plus d'âmes qu'il ne s'en laissera ravir. Ce n'est pas seulement l'amour du Christ pour l'homme, c'est son honneur qui l'exige [1]. »

Le premier effort tenté par l'écrivain de la *Revue générale* en faveur de sa thèse est un effort purement négatif.

Il essaie d'ébranler *une* des bases sur lesquelles s'appuie l'opinion contraire en rejetant l'interprétation commune, et je dirai traditionnelle de certains textes de l'Écriture dans lesquels jusqu'ici on a vu la doctrine du petit nombre des élus.

§ I. PEU D'ÉLUS. ST MATTHIEU, XX, 16 ; XXII, 14.

C'est au texte de S. Matthieu « beaucoup d'appelés et peu d'élus » que le Rév. Père s'en prend d'abord.

Évidemment et de l'aveu de tous les exégètes et théo-

1. Si un jour l'ouvrage du Rév. Père est soumis à l'examen de la congrégation de l'Index, nous ne savons ce que celle-ci pensera de cette phrase. Mais ce que nous savons, c'est qu'en 1772 elle a mis à l'index un ouvrage du P. Jésuite Plazza à cause du chapitre V ajouté par le P. Jésuite Gravina, et ce dernier chapitre n'a d'autre but que de prouver cette proposition : « Verosimile est, electos homines respectu hominum reproborum longe numerosiores esse. »

Ce qui prouve que si on peut avoir du zèle pour défendre l'honneur de JÉSUS-CHRIST, il n'en faut pas trop avoir, et qu'il soit bien inspiré.

logiens, il ne s'agit pas d'établir que *ce texte inspiré* contient à l'évidence comme *un dogme clairement révélé* qu'il y a plus de damnés que d'élus. — Cette sentence du Sauveur est claire, mais sa liaison avec la parabole qui la précède offre aux yeux de tous une certaine difficulté. De là ce sens obvie n'est pas si évident et si nécessaire que le texte ne soit susceptible de quelque autre interprétation. La sainte Église seule serait à même d'en fixer le sens infaillible.

Toutefois cette difficulté des paraboles n'autorise nullement le R. P. Castelein à nous assurer « que rien n'est moins clair et moins précis que le sens de ces mots : multi sunt vocati, pauci vero electi (1). »

Pour n'être pas évident et infaillible, pour quiconque veut scruter de plus près le texte, le sens en est suffisamment clair et certain.

Indépendamment du mode d'explication donnée aux paraboles ou de la manière d'y rattacher la sentence du divin Maître, le texte a sa portée générale, et signifie que le nombre des réprouvés l'emporte sur celui des élus.

C'est, du reste, l'interprétation commune que donnent les exégètes, les théologiens et tous les écrivains ecclésiastiques.

Nous serions trop long et fastidieux pour le lecteur si nous citions ici tous les passages des écrivains sacrés, des interprètes tant anciens que modernes, des théologiens enfin, qui nous autorisent à parler de la sorte.

C'est S. Grégoire le Grand, celui dont l'Église emprunte l'homélie sur la parabole en question pour inviter les fidèles à la pénitence, à l'approche du carême, le dimanche de la Septuagésime.

1. Nous ferons remarquer ici que notre écrivain en disant avoir trouvé les exégètes bien divergents sur l'explication des paraboles, donne le change au lecteur, en ne disant rien du sens que ces mêmes exégètes reconnaissent cependant au texte en question.

Pourquoi, demande le S. Docteur, ce « *Multi sunt vocati, pauci vero electi ?* » C'est, répond-il, parce qu'un grand nombre sont appelés à la foi et peu parviennent au salut. »

C'est S. Jean Chrysostome qui, dans son homélie sur S. Matthieu, interpelle ainsi son peuple. « N'est-ce pas avec raison qu'il est dit dans l'Évangile, qu'il y en aura peu de sauvés ? »

C'est, parmi les interprètes modernes, le Docteur Van Steenkiste qui se pose expressément la question suivante: « Licetne ex verbis illis « multi vocati, pauci electi » *certo concludere* numerum sanctorum in cœlis damnatorum numero minorem esse ? » Est-il permis de conclure avec certitude de ces paroles « beaucoup sont appelés, peu sont élus », que le nombre des saints dans le ciel est moindre que celui des damnés ? — Et il répond en réfutant les objections qu'on pourrait faire : « ex interpretatione quam adoptamus, recte concluditur minorem esse electorum seu beatorum numerum » : de l'interprétation que nous adoptons on peut conclure avec justice que le nombre des élus sera moindre.

Ce sont S. Augustin, S. Prosper, S. Jérôme, S. Hilaire, le Vén. Bède, Origène, Euthymius, Maldonat, Cornelius Jansenius, Luc de Bruges, S. Thomas, S. Anselme, S. Alphonse, Paul Segneri et son saint compagnon d'apostolat le P. Pinamonti, Denys le Chartreux, Bellarmin, le cardinal Brancatus de Laurea, l'illustre cardinal Gotti, Estius, Sylvius, Gonet, Muniessa, Dion. Werlensis, Suarez, Menochius, Cornelius a Lapide, Franciscus Bonae Spei, Calmet, Beelen (c. XXII), Fillion, Becanus, Abulensis, Hessels, Haymon, Herrmann, les théologiens de Salamanque et ceux de Wurtzbourg, Didon, Paquet, Grégoire de Valence, Bourdaloue, Bossuet, Cassien, Alvarez de Paz, etc., etc., etc.

Il y a bien, semble-t-il, quelque témérité à s'inscrire en faux contre un sentiment aussi universellement admis

et passé sous les yeux de l'Église dans l'enseignement populaire, à tous les degrés et sous toutes les formes.

Cette témérité serait excusable, *peut-être*, si la découverte d'un nouveau manuscrit ou une confrontation plus approfondie des textes des diverses versions de l'Écriture avait fait surgir quelque verbe grec ou quelque radical syro-chaldéen ou autre qui permît d'innocenter l'*erreur de la masse des interprètes précédents*. Mais l'exégèse moderne ne fournit rien de semblable ; du moins le R. P. Castelein n'en fait aucune mention (1). Nous avons donc sur le passage en question, aujourd'hui comme hier, comme au temps de S. Jean Chrysostome et de S. Thomas, le texte clair et précis tel que nous le livre la Vulgate.

Qui donc nous fera croire que tant de Pères de l'Église, tant de docteurs, tant de saints, d'exégètes distingués, d'écrivains pieux, de prédicateurs éminents de tous les siècles, n'ont pas eu assez de perspicacité *et surtout de lumières intérieures* (2), pour saisir le sens de cette parabole des ouvriers et de la sentence divine qui la termine ? Ou qui nous fera croire que tous aient entendu les mots de cette sentence, *ut sonant*, et sans prendre la peine de scruter le texte et le contexte, et leur aient attribué un sens forcé et cela dans un enseignement si important et si commun ?

1. A l'heure actuelle, quand notre écrivain de la *Revue* affirme qu'il est *évident* que ces docteurs, ces saints, ces prédicateurs, se sont trompés, les exégètes les plus autorisés, après avoir examiné à fond tout ce qu'on a écrit sur ce texte, restent persuadés que Notre-Seigneur a enseigné dans ces paroles « pauci electi » la doctrine du « petit nombre des élus ». — D'autres interprètes, préoccupés quelque peu sans doute de satisfaire le rationalisme moderne, peuvent penser autrement ; ils ne comptent pas en face de la tradition universelle.

2. On peut appliquer aux exégètes ce que le Bienh. Gérard disait à un théologien qu'il avait mis à *quia*, puis éclairé, sur certaines questions théologiques: « Avouez que pour avoir étudié la théologie, on n'est pas théologien. Oh ! non ; la vraie science ne s'acquiert que par l'humilité et l'oraison. »

Cet argument qui, à part sa valeur scripturaire, a une valeur d'enseignement ecclésiastique que nous appellerions volontiers patristique, est à nos yeux d'une très grande force ; nous dirons plus ; il est pour nous tout à fait probant jusqu'à ce qu'on nous ait donné à l'encontre, des raisons ou des interprétations du texte vraiment péremptoires.

Ces raisons, ces interprétations péremptoires le R. P. Castelein nous les donne-t-il ?

Non.

Constatons d'abord qu'il n'est pas bien sûr de lui-même dans l'interprétation qu'il prétend donner de la parabole des ouvriers. Sa manière de s'exprimer indique bien quelque tâtonnement.

Après avoir dit que la parabole *peut s'appliquer* au salut, ce qui est à peu près l'opinion commune des docteurs, il *croit*, dit-il, avec des interprètes autorisés, que la parabole s'applique à l'entrée successive des peuples dans le royaume du Messie. Il déclare, en note, qu'on *pourrait*, avec d'autres interprètes, ne voir dans le fameux texte, « multi vocati... » qu'une locution proverbiale et en restreindre l'application au seul peuple juif et à son entrée dans l'Église visible (1).

Un peu plus loin, dans la même note, il écrit : « Le sens du proverbe (?) *semble* donc porter »; puis encore : « *selon toute probabilité* », etc., etc.

Donc le R. Père *tâtonne* à l'encontre des *affirmations des siècles*, et voici à quelle conclusion le conduisent ses tâtonnements.

« Le but de Notre-Seigneur est de réprimer les prétentions des Juifs et surtout des docteurs. »

1. On peut voir dans Fouard,— *Vie de Notre-Seigneur*,— *Le royaume de Dieu*, — qu'à cette période de sa vie publique notre Sauveur avait cessé de s'adresser particulièrement au peuple juif, et, du reste, le premier Évangile adressé aux Juifs n'a pas été rédigé exclusivement pour eux.

Quelles prétentions ?

« L'une, dit-il, d'être seuls à faire partie du royaume messianique; l'autre d'être les premiers dans ce royaume.»

Quelqu'un pourrait trouver que ces deux prétentions se heurtent quelque peu. Si les Juifs sont seuls à faire partie du royaume messianique, ils y occuperont toutes les places, les premières et les dernières ; s'ils prétendent être les premiers, il faudra bien qu'ils en admettent d'autres pour être les derniers !

Mais laissons ce détail. La seconde prétention des Juifs vient très à propos pour fournir à l'écrivain de la *Revue générale* le sens de cet « *electi* » qu'il a *mission* de substituer à celui de tous les siècles chrétiens.

Dans le Royaume du Christ, dit-il, il y aura la multitude et cette multitude sera composée, — les Juifs en doivent prendre leur parti,— de Gentils et d'Enfants d'Abraham ; mais parmi cette multitude il y aura une élite.

Probablement, d'après l'exégète de la *Revue*, les Juifs et surtout les docteurs et les pharisiens prétendaient être de cette élite, se ranger au nombre de ces saints, et Notre-Seigneur, voulant réprimer *cette faim par trop dévorante de la justice*, leur fait entendre qu'ils ont peu d'espoir de voir se réaliser leur prétention : « *pauci electi.* »

Après cette curieuse explication de la parabole et de la sentence divine qui la termine, notre exégète ajoute : «Ainsi tout se tient logiquement et s'explique clairement.»

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'admirer cette logique et de s'éblouir à ces clartés.

Quant à nous, admettant l'un ou l'autre sens que les Pères de l'Église et les exégètes catholiques donnent aux diverses heures du jour de la parabole; admettant avec S. Augustin et Bellarmin et la plupart des interprètes catholiques que le *denier* signifie la vie éternelle, nous trouvons une autre façon d'être clair et logique dans l'explication de cette parabole.

Le Maître, qui est le Père céleste, paie à tous le denier convenu bien que les uns aient travaillé dès la première heure, les autres à la onzième. — Les premiers toutefois auraient tort de murmurer contre cette générosité. Ils doivent bien plutôt travailler avec zèle, de peur que les derniers venus, *novissimi*, ne parviennent par leur ferveur à regagner et dépasser dans la gloire l'avance que les premiers ont sur eux par un plus long temps de service. — Ils doivent s'estimer heureux, trop heureux d'avoir été choisis par le Maître, car *multi sunt vocati, pauci vero electi.*

Ainsi la difficulté qu'offre la parabole du même salaire donné à tous les ouvriers à la fin de la journée et que faisait déjà valoir contre les Saints Pères et la doctrine catholique, l'hérétique *Jovinien*, s'évanouit complètement. C'est plutôt la générosité du Père de famille qui doit ressortir dans le tout, comme dit le docteur Van Steenkiste; et les paroles « beaucoup d'appelés et peu d'élus » conservent leur portée générale.

Nous continuerons donc à prêcher, « *opportune, importune* », aux fidèles : « Travaillez au salut de votre âme avec crainte et tremblement, mettez-y du soin et de la constance, car JÉSUS-CHRIST a dit qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

Le R. P. Castelein passe ensuite à l'examen de diverses paraboles, à propos desquelles il nous paraît, comme précédemment, peu sûr de lui-même, et peu concluant contre la doctrine qu'il prétend combattre.

Une de ces paraboles est celle du Royaume de Dieu comparé à un festin de noces préparé par un roi pour son fils (*Matth.*, XXII).

Les premiers invités refusent [1]; le roi fait recueillir

1. « Observons ici que notre parabole désigne *deux sortes* d'hommes sur lesquels tombe le châtiment divin : les uns ont refusé de venir aux noces; les autres ont répondu, il est vrai, à l'invitation du roi, mais il leur a manqué la robe nuptiale. Les premiers sont les infidèles : invités

sur les chemins et dans les carrefours tous ceux qui s'y rencontrent. L'ordre accompli, et tout étant prêt pour inaugurer définitivement le banquet, le roi passe les convives en revue et fait impitoyablement jeter dehors *quelqu'un* qui n'était pas revêtu, selon la coutume, de la robe nuptiale.

Cet homme infidèle, qui avait, dirai-je, assisté aux débuts du festin, fut relégué dans les ténèbres extérieures, *avec la foule des invités de la première heure* et la multitude de ceux qui, dans la cité ou dans le pays, n'avaient pas répondu à l'appel des officiers du Roi, tandis que les élus du festin, évidemment moins nombreux, purent se livrer aux réjouissances.

Ici encore la parabole se termine par les paroles « beaucoup d'appelés et peu d'élus », qui ont aussi leur sens naturel et sont parfaitement à leur place ([1]).

---

au festin, ils ont refusé de s'y rendre; les seconds sont ceux qui ont reçu la foi, mais qui n'avaient pas la charité, sa compagne. Les uns et les autres sont condamnés par le Seigneur, parce qu'ils ont quitté la vie, les premiers sans la foi, les seconds sans la charité......

Peut-être en est-il qui se rassurent un peu par la pensée qu'un seul, parmi ces nombreux convives, fut condamné. Plût à Dieu, m. fr., qu'il vous fût permis de conserver ce motif de confiance, mais il doit s'évanouir devant l'assertion suivante, qui termine la parabole : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Louis DE GRENADE. Homélies I et IX du 19e dim. après la Pent.

Multi sunt vocati; pauci vero electi. Parole décisive et qui ne tombe pas seulement sur ceux qui ont refusé de venir à la noce, ou à la foi, comme l'expliquent les Pères, mais principalement sur ceux qui s'étant rendus à la noce, n'y ont pas apporté la robe nuptiale, c'est-à-dire la charité. Je conviens que dans ce festin qui donna lieu au Sauveur de prononcer cette terrible sentence, de tous les conviés, il ne s'en trouva qu'un seul qui méritât d'être jeté dans les ténèbres extérieures. Mais dans ce seul, disent de concert S. Chrysostome et S. Augustin, est représenté tout le corps des réprouvés; jamais en ceci JÉSUS-CHRIST n'a prétendu faire une comparaison exacte pour le nombre. MONTARGON.

1. C'est ce que dit le Docteur Van Steenkiste ; et l'éminent Beelen explique ici le *multi vocati pauci vero electi* dans le sens général et d'après l'opinion commune.

Vient ensuite la parabole de la séparation du bon grain et de l'ivraie dans le champ du Père de famille. L'ivraie est si abondante que celui-ci ne veut pas qu'on l'arrache, de peur qu'on ne déracine en même temps le bon grain. Au temps de la moisson on cueillera soigneusement, selon la coutume du pays, les épis mûrs et on livrera au feu cette ivraie abondante.

On pourrait citer encore la parabole des talents, où l'on voit tomber en disgrâce le serviteur qui a seulement négligé de faire valoir son talent, et celle des dix Vierges, où les cinq folles, pour une simple négligence, furent exclues de la salle des noces.

Nous ferons ici simplement quelques observations générales. — Nous ne croyons pas, quand il s'agit d'interpréter les paraboles et surtout celles-ci, qu'on soit obligé de tenir compte des nombres qui y sont employés. Notre-Seigneur n'a pas voulu en ces circonstances donner aux nombres qu'il emploie une valeur tellement significative, et, si je puis ainsi dire, enseignante.

Ces nombres, en effet, ne concordent pas d'une parabole à l'autre, au point de vue de la question qui nous occupe. Les interprètes pensent qu'on ne doit pas trop presser chaque détail d'une parabole ou d'une comparaison évangélique.

Une autre remarque, et bien plus importante, c'est que dans la plupart des paraboles, et notamment dans celles de l'ivraie sursemée, des serviteurs recevant les talents et des dix vierges, il s'agit de l'Église catholique [1].

1. « O profondeurs de vos dons et inestimable valeur de votre grâce ! La foi fait la virginité dont vous parlez ici. C'est par la foi et dans la foi que vous nous épousez, mon Sauveur, vous qui, étant absolument vierge, virginisez tout ce que vous daignez vous unir. Or encore que si une fois baptisées et croyantes, les âmes tombent dans cette triste folie du péché, perdant alors votre grâce elles perdent du même coup leur pureté et leur sagesse; cependant le lien que le baptême a formé entre vous et elles n'est point entièrement rompu ; quoique violé en fait d'un côté, le con-

Enfin ce qui nous paraît incontestable quand on lit avec simplicité la plupart des paraboles précitées et surtout celles des talents et des dix vierges, c'est le caractère sévère du Maître et de l'Époux, devenu juge, à l'égard du serviteur infidèle et des vierges folles.

Le but principal de Notre-Seigneur en ces paraboles a été de frapper d'une sainte crainte de sa justice, nos âmes qui, toujours lâches et inclinées vers le sensible, ont une tendance très forte à se forger ce Dieu-idole, ce Dieu *bonasse*, sur lequel, de sa main puissante, Bossuet lançait ses foudres.

§ 2. LA VOIE ÉTROITE. ST MATTHIEU, VII, 13.

Le R. P. Castelein aborde ensuite le texte si expressif de l'Évangile selon S. Matthieu, ch. VII, 13-14 : « Entrez par la porte étroite, car large est la porte et large est la voie qui conduit à la perdition et il y en a beaucoup qui s'y engagent. Combien étroite, au contraire, est la porte et combien étroite est la voie qui mène à la vie et combien peu la trouvent. »

Il en rapproche ensuite le même enseignement de

---

trat subsiste de l'autre. Et c'est pourquoi, ô Vous qui dites toujours la vérité, vous nommez vierges même les âmes pécheresses dont le nombre, hélas ! est si grand parmi nous.

« On voit assez par là qu'il ne s'agit ici que des catholiques ; car cette virginité de la foi qui résiste même au péché, l'hérésie la fait perdre : ce qui rend à tout œil chrétien l'hérésie si redoutable et si abominable. L'hérétique, comme tel, n'appartient plus au royaume de Dieu, qui est l'Église ; il ne fait point partie des dix vierges auxquelles ce royaume est semblable ; il n y a ni rang, ni nom, ni fonction. Il vit, comme dit S. Paul, « hors de l'alliance », à la façon d'un étranger et d'un profane (*Ephes.*, II, 12). Non, jamais, mon JÉSUS, nous ne vous bénirons assez de ce que, par votre gratuite miséricorde, nous sommes nés catholiques. Certes, cela ne suffit pas, et *votre parabole est justement pour le faire voir ;* mais quelle avance, quelle sûreté et quelle ressource inépuisable ! etc. »

Mgr GAY, 66e Élévation.

Voir aussi l'homélie du 3e Noct, de l'office des Vierges.

Notre-Seigneur mais reproduit par S. Luc [1]. « Il (JÉSUS) allait à travers les villes et les villages, enseignant et faisant route vers Jérusalem. — Or quelqu'un lui dit : Seigneur, y en a-t-il peu qui se sauvent? Mais il leur dit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, vous dis-je, chercheront à entrer et ne le pourront pas. Lorsque le Père de famille sera entré et aura fermé la porte, vous commencerez par rester dehors et frapper à la porte, disant : Seigneur, ouvrez-nous. Et il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. — Alors vous commencerez à dire : nous avons mangé et bu devant vous, et vous avez enseigné sur nos places publiques. — Et il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité. — Là il y aura pleur et grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu et vous chassés dehors. — Et il en viendra de l'Orient et de l'Occident et de l'Aquilon et du Midi, et ils se mettront à table dans le royaume de Dieu. — Et voici, il y en a des derniers qui seront les premiers et il y en a des premiers qui seront les derniers (*Luc.*, XIII). »

Que conclure de ces textes parallèles? — Qu'on les étudie en grec ou en latin; qu'on les rapproche du temps où ces paroles sortirent de la bouche de Notre-Seigneur, qu'on les torture à plaisir avec un esprit retors, il est *impossible* tout d'abord d'y voir l'ombre d'un argument en faveur du système de notre auteur. Et nous affirmons avec tous les esprits droits qu'il est *impossible* de n'y voir pas la doctrine du petit nombre des élus.

Que signifient, en effet, les paroles de Notre-Seigneur? S'y agit-il du salut éternel?

1. D'après notre écrivain, S. Luc est l'*Évangéliste des Gentils*, se mettant plutôt au point de vue de ceux-ci que des Juifs. — Cette remarque n'est pas, comme nous verrons, sans importance.

Évidemment; cela ressort, dans le texte de S. Matthieu, du mot « perdition » qui est employé en d'autres endroits de la sainte Écriture pour damnation; cela ressort, dans le texte de S. Luc, de cette finale : « Là, il y aura pleur et grincement de dents. »

L'écrivain de la *Revue générale* ne veut pas, lui, que ce passage, qu'il appelle terrifiant, ait un sens absolu et une portée universelle. Pour lui « le contexte prouve clairement (??) qu'il se restreint à l'entrée des Juifs contemporains de Notre-Seigneur dans le royaume du Messie. »

Rien, absolument rien ne l'autorise à restreindre ainsi la portée des paroles de la révélation qui s'adresse à toute l'humanité et dont les Évangélistes sont les hérauts [1]; rien ne l'autorise à faire du sermon sur la montagne, qui contient comme toute la morale chrétienne, un enseignement se rapportant exclusivement au peuple juif, et bien moins encore aux Juifs décadents des temps messianiques.

Dans S. Matthieu, JÉSUS-CHRIST vient de donner une longue série de préceptes durs à la nature, opposés à la chair et au sang et dont l'exécution demande un renoncement de tous les instants. Peut-on dire que Notre divin Maître dans ces préceptes n'a en vue que l'état de décadence et une situation particulière des Juifs?

Non, non; évidemment non! — Le R. P. Castelein, qui le prétend, s'appuie sur les applications toutes locales, sur les développements « juifs », si je puis ainsi parler, que JÉSUS donne à son enseignement.

Quand, aujourd'hui même, un prédicateur développe les mêmes enseignements, ne fait-il pas aussi des appli-

1. Si cet enseignement est surtout destiné aux Juifs, pourquoi S. Matthieu l'*Évangéliste des Juifs*, ne l'aurait-il pas donné? et comment se fait-il que S. Luc, l'*Évangéliste des Gentils*, le donne? Il faut donc que cette question « Seigneur, y en a-t-il peu qui sont sauvés? » intéresse toute l'humanité.

cations particulières à la population qu'il évangélise et ne prend-il pas, pour être plus populaire, ses comparaisons et ses développements dans les mœurs, les habitudes ou l'histoire de cette population ? Cela autorise-t-il quelqu'un à dire qu'il restreint la portée de ses enseignements et qu'ils ne sont applicables qu'à ses auditeurs actuels ?

Voici donc la doctrine contenue dans ces deux textes de S. Matthieu et de S. Luc : « Que l'on soit ou païen, ou juif, ou chrétien, si l'on veut se mettre à l'aise, faire, non ce que la *Conscience*, ou *la Loi*, ou *la Foi* ordonne, mais ce que les intérêts, la passion, le respect humain, la lâcheté inspirent, on se trouve dans une voie de perdition, au point de vue moral. Si quelqu'un prétend qu'il lui suffit d'unir ces conduites aisées, lâches, prévaricatrices, à une certaine adhérence à la religion, à certaines observances extérieures, il se trompe, il n'est qu'un artisan d'iniquité que le père de famille, au dernier jour, repoussera de son foyer et de son cœur. Pour être reçu de lui, pour se sauver, il ne suffit donc pas, si on est juif, de se dire enfant d'Abraham, si on est chrétien, de se dire catholique, enfant de l'Église, il faut faire les œuvres d'Abraham, avoir la conduite que dicte la foi ; ce qui requiert la gêne, la mortification, les victoires sur soi-même, les ruptures, parfois violentes, avec le monde, toutes choses qui mettent la nature à l'étroit et constituent cette voie étroite qui conduit au salut. Ceci doit s'appliquer même au gentil qui, prenant la voie étroite que sa conscience lui trace, pourra, dit S. Thomas, arriver au salut par des secours extraordinaires que Dieu lui accordera.

Voilà, nous en avons la certitude, la doctrine contenue dans ces textes qui sont fondamentaux dans l'Évangile et dont la proclamation, l'explication et les développements sont, pour ainsi dire, le fond et la moelle de tous les livres de morale et d'ascétisme.

« Mais, dit-on, suit-il de là qu'après la prédication évangélique et dans le royaume du Messie, cette voie étroite ne verra passer qu'un petit nombre de fidèles [1], tandis que la foule ira à la mort par le large chemin de ses vices *opiniâtrément retenus* [2] ? Rien ne nous auto-

1. Remarquons comment pareille objection, de nature à impressionner le lecteur catholique, change subitement l'état de la question. On abandonne la thèse du plus grand nombre des élus dans l'humanité pour l'appliquer aux enfants de la vraie Église.

2. On remarque très fréquemment dans l'écrit du R. P. Castelein une tendance à ne mettre en ligne de compte que les péchés d'une énormité particulière soit en leur désordre matériel, soit dans le degré d'obstination et de perversité que le pécheur témoigne en sa faute. Ce n'est pas à nous à juger ce procédé théologique ; nous demandons seulement ce que deviendraient notre catéchisme, cette théologie populaire, et les instructions populaires, si semblable procédé prenait cours dans le clergé.

Nous attirons donc l'attention du lecteur sur cette tendance, qui est à la mode aujourd'hui. Des écrivains, même catholiques, se sont permis, dans ces derniers temps, d'enseigner que, sans blesser la foi catholique, on pouvait penser que certains péchés mortels avec lesquels on mourait, pouvaient être expiés et remis dans l'autre vie. « Pendere vero aiunt hanc futuram expiationem ab animi dispositione, in qua homo obierit ; pro iis nimirum qui *non obturato animo* sed cum aliqua emendationis voluntate, attamen rei mortalis peccati et ante ejus remissionem decesserint, locum fore salutari pœnitentiæ et remissioni peccati in altera vita, atque ita, qui actualiter infecti peccato letali moriuntur, *non omnes in æternum damnari* » (collectio lacencis concilior. recentiorum col. 550). Le concile du Vatican a condamné cette doctrine.

Nous ne ferons pas au R. P. Castelein l'injure de le soupçonner de verser dans une telle erreur ; mais ne peut-on pas penser *qu'au point de vue pratique*, sa manière de parler du vice et des péchés et l'enseignement de ces auteurs condamnés peuvent avoir les mêmes effets désastreux ?

Ces auteurs disent implicitement aux fidèles : ne craignez guère les péchés de faiblesse dont vous avez au moins un certain désir de vous amender, ils ne conduisent qu'à un enfer temporaire. Le R. P. Castelein, lui, *semble* dire à ses lecteurs : les péchés ordinaires, les vices qui ne sont pas obstinément retenus, ne peuvent guère conduire en enfer, attendu *l'efficacité prépondérante* de la grâce de la Rédemption ; soyez donc à l'aise : Seulement évitez avec soin de vous *fixer obstinément dans une révolte ouverte contre Dieu.*

Nous préférons encore la théologie de ces chrétiens à gros, à très gros grains, qui voulant s'innocenter ou se dérober à des reproches mérités, vous disent : « Qu'a-t-on à me reprocher ? je n'ai ni tué ni volé ! »

rise à le conclure. Nous aurons même à invoquer dans notre troisième article des considérants contraires de la plus haute valeur. Il est évident, au reste, que la simple image de voie étroite ne préjuge rien. Il y a des voies larges qui sont désertes et des voies étroites où se pressent les foules. »

Les paroles de Notre Seigneur n'indiquent-elles pas clairement que cette voie étroite n'est pas de celles où le R. P. Castelein a vu se presser les foules ?

Mais, répond-il, il s'agit des Juifs ! Nous disons, nous, *avec tout le monde :* il s'agit de tous les hommes en général. JÉSUS (*Matth.*, VII) donne des règles générales, il déclare qu'elles forment une voie étroite, — bien entendu pour tous et non pour les Juifs seulement, — puis il dit : « pauci sunt qui inveniunt eam » ; il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir que cette conclusion doit avoir une application générale.

Dans le texte de S. Luc, le disciple qui pose l'interrogation: « Domine, si pauci sunt qui salvantur? » fait aussi cette question en général : « Seigneur, y en aura-t-il peu qui se sauveront ? »

Notre Seigneur, dans sa réponse, ne satisfait pas son interlocuteur d'une manière spéculative et précise, mais considérant la question du salut en général, il donne une réponse pratique qui doit suffire. Il répète la même doctrine que nous trouvons en S. Matthieu : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, vous dis-je, chercheront à entrer et ne le pourront pas. »

Complétant donc cette réponse par les paroles citées en S. Matthieu, nous devons dire que « peu trouvent la porte étroite » : « pauci sunt qui inveniunt eam. »

Voilà la doctrine sur cette question, et tirée de ces textes, telle que l'ont comprise et les Pères de l'Église, et les Docteurs, et les moralistes, et les ascètes de tous les temps.

Et qu'on ne dise pas, comme notre écrivain le dira en un autre endroit, que leur opinion est basée sur une exégèse encore imparfaite. Le texte est clair, et S. Thomas, Cajetan, Brancatus, Maniessa, Cornelius a Lapide, Suarez, S. Alphonse, les docteurs de Salamanque et mille autres qui se sont appuyés sur ce texte pour prouver la doctrine du petit nombre des élus, voyaient, aussi bien que les exégètes d'aujourd'hui, que Notre Seigneur donnait à ses enseignements une couleur locale. Qui nous fera croire que ces grands hommes, ces génies puissants que la grâce remplissait de magnifiques clartés, que ces hommes destinés par Dieu à être des fanaux allumés pour éclairer « ceux qui sont dans la maison », n'auraient pas aperçu « cette portée restreinte des paroles de JÉSUS-CHRIST » qui paraît si évidente à notre auteur ([1]) ?

Pour finir notre petite controverse sur ce point capital par quelques pensées qui soient utiles à nos lecteurs, nous voulons transcrire ici les réflexions morales, solides et pieuses, dont le P. Lallemant fait suivre les versets 22 à 30 du chapitre XIII de S. Luc, dont il vient d'être question.

« Cette porte étroite ([2]) par où l'on doit entrer dans le

1. « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car je vous le dis, plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront pas. Et pourquoi ne le pourront-ils pas ? Parce qu'ils ne feront que des efforts médiocres, et qu'il en faut de très grands pour entrer par cette porte. Que dites-vous à cela, vous qui peut-être me blâmez dans vos cœurs de resserrer si fort le chemin du ciel ? Cependant les paroles que je viens d'alléguer sont des paroles sorties de la bouche sacrée de JÉSUS-CHRIST, et adressées généralement à tous les fidèles, comme *il est aisé d'en juger*, tant par le texte même, que par l'explication que lui donnent communément les interprètes. Après cela comment se peut-il faire qu'un chrétien, à qui il reste quelque étincelle de foi dans le cœur, ne soit pas rempli de crainte et d'épouvante ? »

(Paul Segneri. Sermon sur le petit nombre des élus.)

2. Le Père Lallemant met ici une note ainsi conçue : « La suite fait voir que cette porte du salut, n'est autre chose que l'Évangile et la Loi de JÉSUS-CHRIST. Le Sauveur, sans s'arrêter à répondre précisément à

ciel, c'était au regard des Juifs la loi évangélique, qu'ils devaient embrasser pour être sauvés : à notre égard, c'est la vie chrétienne où il faut se gêner, se contraindre, se réduire à la médiocrité, se faire petit; où l'on n'entre qu'en se faisant violence, qu'en faisant des efforts. Telle est la règle que JÉSUS nous donne, pour juger du grand ou du petit nombre des prédestinés : c'est par cette règle que nous pouvons en quelque sorte nous assurer d'en être. — Hâtez-vous de passer par la porte étroite, tandis que vous êtes en état d'en forcer l'entrée. N'attendez pas qu'une longue impénitence vous ait formé de vos péchés une chaîne trop difficile à rompre ; ne comptez pas vainement de détruire tout à coup au temps de la mort des habitudes invétérées, et de vous faire, en un moment, un autre esprit et un autre cœur. Tous veulent entrer alors: mais combien peu se trouvent encore assez de force et de courage pour en venir à bout ? » (Vv. 22, 23, 24.)

(Sur le vers. 25.) « Cris inutiles d'un pécheur mourant, parce qu'ils ne partent pas d'un cœur vraiment converti ! Le ciel lui est fermé ; et le Père de famille qui y règne avec ses enfants, ne l'ouvre qu'à ceux qu'il reconnaît pour tels. Il y a trop longtemps que vous m'avez abandonné, je ne vous connais plus. Allez chercher les maîtres que vous m'avez préférés, que vous avez si constamment servis, et que vous aimez encore du fond du cœur. Ce sont les dieux, à qui vous avez sacrifié : qu'ils se lèvent donc ces dieux, qu'ils viennent à votre secours, et qu'ils vous protègent dans le besoin où vous êtes. »

la question curieuse qu'on lui propose, fait entendre aux Juifs en particulier le danger où ils sont d'être exclus de la grâce de l'Évangile, et conséquemment du salut éternel ; que s'ils ne se pressent d'embrasser le christianisme, il ne leur servira de rien d'avoir eu le Messie au milieu d'eux et d'avoir conversé avec lui; que la porte de l'Évangile leur sera fermée après un certain temps, et que les Gentils viendront de toutes les parties du monde prendre leurs places; qu'ainsi ceux qui paraissent les derniers et les plus éloignés du chemin du ciel, deviennent les premiers, et que ceux qui ont été jusqu'ici les premiers, seront exclus.

(Sur les vv. 26, 27.) — Vous avez été admis à ma table, vous avez été nourris du pain de ma parole : il fallait donc en profiter, pour produire des fruits de justice. Vous n'avez au contraire produit que des fruits d'iniquité ; retirez-vous, je ne vous connais point. Point d'autre titre, chrétien, pour être connu de JÉSUS-CHRIST, et pour avoir place dans son royaume, que l'innocence de vos mœurs. »

(Sur le v. 28.) « Je pouvais me convertir, je pouvais me sanctifier, comme ceux que je vois dans la gloire : j'ai eu le temps de le faire. Il ne m'en eût pas beaucoup coûté ; pouvait-il jamais m'en coûter trop ? Oh ! si j'eusse alors suivi les saintes inspirations qui m'étaient données! A qui tient-il, chrétien, que vous ne vous épargniez les éternels regrets ? »

(Sur les vv. 29, 30.) « Quelle rage, quel désespoir dans le Juif infidèle, en voyant ce grand nombre d'élus entre les gentils, lesquels, dociles à la grâce qu'il a rejetée, viendront de toutes les parties du monde prendre place dans le royaume du ciel, tandis qu'il s'en verra exclu, et qu'il se verra condamné à d'éternels supplices !

« Ainsi le religieux, le ministre des autels, prévenus des grâces les plus particulières, et appelés à une plus grande perfection, mais infidèles à leur vocation, verront l'homme du siècle occuper dans le ciel la place qui leur était destinée [1]. »

Voilà, à notre avis, de la vraie exégèse, solide autant qu'onctueuse et utile aux âmes. Faisons-en, cher lecteur, notre profit.

§ 3. RICHESSES, EFFORTS ET RENONCEMENT.

1. — L'écrivain de la *Revue* bataille ensuite contre les

1. *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, ouvrage solide et onctueux qui devrait être plus répandu parmi les fidèles et surtout parmi les âmes pieuses.

rigoristes qui s'appuient, dit-il, pour prouver leur *théorie désespérante*, sur le texte : « Oh ! qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ! »

Le texte, selon lui, est forcé par les rigoristes ([1]). Par qui et en quoi ? — *Évidemment* personne n'a jamais dit qu'un riche se damne comme nécessairement parce qu'il est riche ; mais on a toujours cru et dit avec Notre-Seigneur que le riche se sauve en fait difficilement. Pourquoi? Parce que l'homme incline comme naturellement et fortement à se faire une voie large, une voie de perdition ; or c'est la richesse qui aide à se tracer cette voie. La richesse donc, à moins qu'elle ne soit possédée avec un ferme esprit chrétien, est une tentation à laquelle succombent la plupart de ceux qui en sont pourvus ou qui se passionnent à la rechercher.

S. Paul nous donne la même doctrine dans sa première épître à Timothée (VI): « Ceux, dit-il, qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piège du diable ; et ils se laissent aller à une foule de désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans la ruine et les plongent dans l'abîme de perdition. »

Un peu plus loin, l'Apôtre fait de la cupidité, c'est-à-dire de l'*amour immodéré de l'argent*, la racine d'où germent toutes les passions et tous les maux.

Cette doctrine est tellement claire que le R. P. Castelein lui-même n'essaie pas de l'obscurcir.

Mais comment fera-t-il pour échapper à la conséquence rigoriste de cette doctrine ? Son moyen est bien simple. Il a recours à un raisonnement qui, du reste, sous des formes diverses, revient perpétuellement dans son écrit.

Écoutons-le : « Après l'exposé de cette doctrine, les dis-

1. Le Rév. Père ferait bien de citer les rigoristes qui forcent ce texte. Il est vraiment commode de se créer des adversaires « affreux et impitoyables »: cela sert à disposer le lecteur à pencher pour l'écrivain, et à lui donner de faciles victoires.

ciples, effrayés, s'écrient: mais qui donc pourra être sauvé? — Et le Maître de répondre : « Cela est impossible aux hommes ; mais tout est possible à Dieu. »

Dieu usera-t-il de ce pouvoir pour sauver les riches ?

Des théologiens répondraient : Dieu donnera sa grâce aux riches qui la lui demandent pour qu'ils usent chrétiennement de leurs richesses et ne s'en fassent pas une voie large ; il la donnera à ceux qui désirent immodérément les biens de ce monde, afin qu'ils modèrent, assouplissent ou tuent leurs désirs; mais il faudra que ces riches et ces avides profitent de ces grâces pour vaincre la tentation des richesses ; si non ils tomberont dans les filets de Satan, ils se précipiteront dans la ruine et se plongeront dans l'abîme de la perdition.

Mais notre écrivain, lui, répond bien mieux que cela : en homme charitable qui craint que tous les riches et les cupides ne tombent dans le désespoir, il se tourne vers eux, et répondant à cette question : Dieu usera-t-il de ce pouvoir qu'il a de sauver même les riches, il leur dit : Soyez bien tranquilles : « JÉSUS-CHRIST évidemment le fait entendre dans ce passage, en employant une formule qui ne souffre *ni limite, ni exception* : « tout est possible à Dieu. » La puissance de Dieu ne se laissera pas vaincre par la faiblesse humaine, ni par la puissance contraire de Satan. »

Nous demandons à tous les théologiens ce qu'ils pensent de ce raisonnement. Un enfant intelligent qui a bien compris son catéchisme y répondrait.

Nous serions curieux de savoir quel est le système du Rév. Père sur la distribution de la grâce, pour l'assurer *si efficacement* à tous et à chacun.

Mais laissons ; car il remet à plus tard le développement de cette belle doctrine avec les preuves fondées en foi et en raison qui l'appuient.

2. — Vient ensuite dans l'écrit du Rév. Père, tout un

faisceau d'objections qu'il trouve dans les mains des rigoristes et qu'il s'occupe à rompre.

Les rigoristes disent que le texte « Regnum cœlorum vim patitur et *violenti rapiunt illud* », signifie qu'on doit se faire violence pour entrer en paradis ; le Rév. Père trouve, lui, que ce texte veut dire que désormais les païens peuvent entrer dans l'Église et avoir part à l'économie religieuse du Christianisme, ou même, suivant un interprète, le verbe grec βιαζεται signifierait « opprimitur », et JÉSUS aurait ainsi désigné les violences auxquelles sa doctrine et son royaume étaient en butte de la part des Pharisiens et des Sadducéens.

Donc chez les interprètes, à propos de ce verbe grec, *tot capita, tot sensus.* En attendant qu'ils se mettent d'accord, nous nous tournons humblement vers l'écrivain de la *Revue* et nous lui demandons où sa thèse trouve un appui dans cette question grammaticale.

La question est de savoir si la doctrine que la généralité des interprètes ont découverte, ou placée par voie d'accommodation sous ces mots, « Regnum cœlorum vim patitur et *violenti rapiunt illud*, » si, dis-je, cette doctrine est vraie.

Oserait-il nier qu'il faille se faire violence pour être chrétien, aujourd'hui, comme il le fallait aux Juifs pour entrer dans le royaume messianique (1) ?

Non, évidemment non. — Il a dû l'admettre à propos de la voie étroite, et ici encore il l'admet quand il dit : « Les termes « violent » et « violence » ne sont donc pas là pour signifier qu'il faut faire un effort plus ou moins grand pour se sauver, *comme s'il n'en fallait pas auparavant.* »

Oui, il en fallait auparavant, et il en fallut au temps de Notre-Seigneur, et il en faudra toujours, même quand

1. C'est-à-dire pour *pratiquer* la Nouvelle Loi.

tous les continents seront occupés par les douze milliards de chrétiens que le Cher Père voit dans le lointain de l'avenir. « Le salut, continue-t-il, est au contraire rendu plus facile. » Entendons-nous : pour ceux qui sont enfants de l'Église catholique, oui ; et encore il faut dire que la loi chrétienne plus parfaite que la loi naturelle et que la loi judaïque est, par le fait, plus exigeante et nous trace en conséquence une voie plus étroite ([1]). Mais les secours que nous puisons dans le trésor de la Rédemption sont si abondants, *dans l'Église catholique*, et si à notre portée, que ceux qui se résolvent à suivre la voie étroite et à profiter des grâces, des moyens de salut, se sauvent facilement, je dirai même joyeusement.

Mais la question est de savoir si dans l'humanité et même parmi les chrétiens beaucoup de gens se résolvent à marcher par la voie étroite, à se faire violence et à profiter du trésor des grâces en employant sérieusement les moyens de salut. Cette question, nous la résoudrons plus tard, en opposant nos preuves évidentes, palpables pour tout le monde aux imaginations de l'adversaire des rigoristes.

La question du *vim patitur* traitée, notre écrivain passe à celle du renoncement.

Il a trouvé, semble-t-il, quelque palimpseste qui témoigne qu'un rigoriste moyenâgeux exigeait des chrétiens, pour leur salut, le renoncement total à ses proches, à ses biens, à sa vie, et cela jusqu'à « la haine » sans distinction de personnes, de circonstances, de degré. Le bon Père se hâte de rassurer ses lecteurs en leur apprenant que ce renoncement total et effectif n'est que chose de perfection, exigée seulement de ceux qui veulent être les disciples parfaits de Jésus-Christ. Nous croyons pouvoir

1. S. Augustin parlant des préceptes de la Loi nouvelle qui exigent surtout une grande vertu intérieure, dit : *Non sunt gravia amanti, sed gravia sunt non amanti.*

affirmer qu'aujourd'hui, comme dans tous les temps, les rigoristes ne sont pas plus exigeants et qu'ils s'accordent avec le R. P. Castelein pour dire que le renoncement exigé pour le salut consiste « dans la disposition du cœur à ne vouloir pas s'emparer, disposer ou jouir de ces biens de façon à violer en matière grave la loi divine » (1).

Mais voici où nous ne sommes plus d'accord avec notre contradicteur : « Qui prétendra, dit-il, que cette disposition est pénible et rare *parmi les chrétiens ?* »

Nous répondrons d'abord que la thèse en litige comprend l'humanité tout entière ; le Rév. Père l'oublie trop souvent. Mais si nous bornons nos observations aux chrétiens, et surtout aux enfants de l'Église, tout en admettant que cette disposition est facile et ordinaire chez les chrétiens sérieux et fervents, chez ceux qui se sont résolus à marcher par la voie étroite pour assurer leur salut, nous affirmerons qu'elle n'est ni si facile, ni si commune chez les chrétiens tièdes et amateurs du siècle. Nous le prouverons en exposant bientôt le sentiment, en donnant les témoignages de ceux qui connaissent les âmes à fond et qui, chaque jour, sondent et essaient de guérir leurs plaies.

§ 4. LE MONDE.

Nous laissons de côté diverses considérations du R. P. Castelein sur l'humilité (nous les retrouverons plus loin), et nous arrivons à la page où il parle du monde, du renoncement au monde ; c'est ici que nous voyons percer une de ses idées favorites que nous ne craignons

1. Nous nous permettrons de faire remarquer que, pour notre part, nous avons fait tout un volume de près de 500 pages, intitulé *Vivons heureux*, pour prouver aux chrétiens que la loi évangélique pratiquée avec le sérieux et la ferveur que réclament les *rigoristes* est une source abondante de *richesse*, de *santé*, de *plaisirs*, de *gloire*, d'affection, de bonheur enfin, même en ce monde.

pas d'appeler funeste, grandement funeste aux âmes.

« Que dire, écrit-il, de l'antithèse entre JÉSUS-CHRIST et le monde, ou entre l'esprit de JÉSUS-CHRIST et l'esprit du monde ? »

« C'est que les rigoristes, en général, et Massillon, en particulier, la comprennent très mal. »

« Le monde que nous devons abandonner pour ne pas nous perdre, c'est, nous dit S. Jean, le monde qui ne veut pas croire en JÉSUS-CHRIST ; le monde qui hait, combat et persécute JÉSUS-CHRIST et ses disciples ; le monde enfin qui est tout entier fixé dans le mal : « *Mundus totus in maligno positus est* » (I Joan., V, 19).

« De quel droit et à quel titre ces rigoristes affirment-ils que le monde ainsi défini est le milieu des familles chrétiennes ou simplement que c'est la société publique parmi les peuples chrétiens ? » [1]

« Ce milieu, cette société publique, au sein desquels nous vivons, ne seraient donc autres qu'aux temps du paganisme ? Le siècle auquel nous appartenons serait ce « siècle » impie, dont S. Paul a dit : « Ne vous conformez pas à son esprit » ?

« En vérité, est-il concevable qu'un théologien fasse pareille confusion, et de l'identité du même mot, « monde » ou « siècle » conclue à l'identité des deux sociétés, de la société païenne et de la société chrétienne ? »

Ainsi parle notre écrivain de la *Revue générale.*

En vérité, dirons-nous à notre tour, est-il possible qu'un homme d'esprit, un prêtre, un religieux ose écrire de telles choses ?

Les mots « monde » et « siècle » que signifient-ils dans la question non historique mais morale qui nous occupe ?

« Le monde, dit Mgr de Ségur, dans le langage chrétien, est l'ensemble des créatures et principalement des

1. Qu'on remarque encore ici l'abandon de la thèse générale du plus grand nombre des élus de l'humanité entière !

hommes, sur qui JÉSUS-CHRIST ne règne pas et que le démon infecte de son esprit. Le monde (ou le siècle) c'est la créature soumise à Satan ; c'est l'empire de Satan ici-bas ; *princeps hujus mundi* (Joan. XII) ; *Deus hujus sæculi* (II Cor., IV); c'est l'antichambre de l'enfer, *mundus atrium diaboli* (S. Bernard). »

« De quel droit et à quel titre, s'écrie le R. P. Castelein, ces rigoristes affirment-ils que ce monde ainsi défini est le milieu des familles chrétiennes ou simplement que c'est *la société publique parmi les peuples chrétiens ?* »

De quel droit et à quel titre ? — Demandez-le à S. Augustin disant après l'Écriture, et parlant de la société publique parmi les peuples chrétiens : « *Mundi amor et Dei pariter in uno corde cohabitare non possunt* » (grad. 7), l'amour du monde et l'amour de Dieu ne peuvent cohabiter dans un cœur ; et encore : « *Terram diligis, terra eris ; Deum diligis, Deus eris. Si ergo vultis esse dii et filii Altissimi, nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt* » (In ep. I Joan.). — Ailleurs le même saint docteur dit que l'amour du monde conduit à tout péché (Ep. 36) et encore : « *Mala regio est amor mundi* » (Serm. de Verbis Domini).

De quel droit et à quel titre ? — Demandez-le à S. Léon, disant : « *In dilectione mundi cuncta sunt noxia* (Serm. V, de Jej.), dans l'amour du monde tout est nuisible ».

Demandez-le à tous les Pères de l'Église, à tous les saints Docteurs qui, même après l'extinction complète du paganisme en Occident et en Orient, ont toujours enseigné la même chose que vous regardez comme une erreur reposant sur une confusion d'idées et une inintelligence des mots.

De quel droit et à quel titre ? — Écoutez Mgr Gay :

« Vous serez haïs de tous à cause de mon nom » (Matth., X). Ceux à qui vous parlez, ô mon divin prophète, c'est nous, vos disciples, vos amis, vos enfants, votre

famille, votre Église. Et cette foule que vous nommez « tous », c'est le monde, le corps et l'église de Satan. On nous hait ; on nous hait tous sans exception ; et qu'ils le sachent ou non, qu'ils le veuillent même ou ne le veuillent pas, d'instinct, par force, unanimement, tous ceux du monde nous haïssent : *nous sommes l'ennemi.* On nous a haïs dans le passé, on nous hait dans le présent, on nous haïra dans l'avenir, et partout, et implacablement, et comme on ne hait personne en ce monde. On nous diffamera, on nous calomniera, on nous bafouera, on nous vexera de mille manières, savamment, industrieusement, se servant pour cela de toute arme, et des choses les plus triviales, comme le théâtre et la chanson, et des choses les plus saintes et les plus relevées, comme la loi et le pouvoir domestique ou civil ». (Mgr Gay, 62e élévation.)

On voit donc qu'il n'y a pas un monde et un monde ; il n'y en a qu'un, et il est toujours le même, quoique les manifestations de son mauvais esprit soient fort diverses d'une époque à l'autre.

Vous dites que *l'identité* de *la société* païenne et de la société chrétienne est affirmée par ces « affreux et impitoyables » *(sic)* rigoristes. Personne n'affirme cette identité, pas même Massillon, pas même Bourdaloue, qui, nous le verrons bientôt, fait du monde des tableaux aussi sombres que ceux tracés par l'éloquent et pieux évêque de Clermont.

Les rigoristes aussi bien que les laxistes savent que la société civilisée par le christianisme a pris une forme chrétienne, qu'elle a laissé le culte des idoles pour prendre le culte du vrai Dieu et de JÉSUS-CHRIST, qu'elle a remplacé Vénus par Marie Immaculée, sur ses autels, qu'elle a aboli l'esclavage, adouci les mœurs, relevé la morale, amélioré le sort même matériel de la masse du peuple, sous l'influence de l'Évangile et par l'action de l'Église ; les rigoristes savent que cette société devenue chrétienne

renferme dans son sein une multitude d'hommes et de femmes baptisés qui, dans des mesures diverses, vivent de foi, d'espérance, d'amour, sont chastes, sobres, patients, charitables.

Mais tout en admettant et proclamant ces vérités élémentaires, ces faits patents, les rigoristes disent que l'ensemble des coutumes, des maximes, des courants d'idées et de mœurs qui forment ce qu'on appelle le monde ou le siècle, que cet ensemble, fruit de la nature déchue et désordonnée, est sous des formes et des dehors différents, le même en son fond qu'au temps de JÉSUS-CHRIST, qu'au temps de Noé, qu'au temps de Caïn.

Ce monde, aujourd'hui comme hier, ne veut pas croire, ou ne veut pas croire comme il le faut, à JÉSUS-CHRIST : il hait, il combat, il persécute le Sauveur et ses disciples ; il est plongé dans le mal.

Direz-vous que c'est faire un archaïsme que de caractériser le monde d'aujourd'hui à la façon de S. Jean, et de dire que tout ce qu'on y rencontre est concupiscence de la chair et concupiscence des yeux et orgueil de la vie ?

Direz-vous que c'est seulement aux temps apostoliques que tout qui veut vivre pieusement est persécuté par le monde ?

Mais, mon Rév. Père, affirmer de telles choses, c'est nier ce qui saute aux yeux de tous. C'est nier ce torrent pornographique, impie et socialiste qui nous emporte; c'est nier le luxe qui s'étale partout, et cette convoitise qui court par toutes les voies à la richesse [1], et cet orgueil qui déborde de toutes les âmes impatientes et insubordonnées; c'est nier cette coalition presque universelle des forces scientifiques, littéraires, administratives, et politiques pour vexer et écraser les disciples du Christ dans tous les pays.

1. *Pecuniæ obediunt omnia*... (Eccl., X) et *omnes* ajouterons-nous.

Mais affirmer de telles choses en vous appuyant sur une exégèse qui va à l'encontre de l'enseignement traditionnel, c'est faire de l'Évangile dans ses enseignements les plus fondamentaux une doctrine pour ainsi dire historique qui n'a eu d'application qu'aux temps messianiques; c'est oublier que Notre-Seigneur a dit que le ciel et la terre passeront, tandis que pas un iota de sa doctrine ne passera. Quant à nous, nous croyons que l'on doit dire de la doctrine du Christ comme de sa personne : *heri, hodie et in sæcula ;* nous prétendons qu'à l'heure où ce divin Docteur disait aux Juifs: « Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham», il avait tous les siècles devant les yeux; il disait aux païens : si vous avez une conscience, et vous en avez une, faites les œuvres de votre conscience ; et aux chrétiens : si vous êtes les fils de l'Évangile, faites les œuvres de l'Évangile; ayez l'esprit de Dieu et non l'esprit du monde.

Le Rév. Père Castelein a de la société publique d'aujourd'hui une idée vraiment rose. Il n'y voit presque que du bien, et il ne supporte pas qu'on en dise du mal. — Il est vrai qu'il met en avant « le milieu des familles chrétiennes » ; mais ce milieu se fait rare, et là où il se rencontre, ce n'est plus le monde.

Qu'il nous permette, pour l'aider à juger sainement du siècle et à comprendre que le monde, le grand adversaire du royaume de Dieu *et du grand nombre des élus*, n'est pas seulement la société païenne, qu'il nous permette, disons-nous, de mettre sous ses yeux quelques jugements autorisés, et quelques faits bien probants.

Bourdaloue, après avoir établi certains principes contre les Jansénistes, dit:« Ces principes supposés, j'examinerais ensuite, non point s'il y aura peu d'élus, puisque Jésus-Christ lui-même nous l'a marqué expressément dans son Évangile, mais pourquoi il y en aura si peu ; et il ne me serait pas difficile d'en donner la raison, savoir, *qu'il y en*

a peu et fort peu qui marchent dans la voie du salut, et qui veuillent y marcher......

Sur quoi je conclurais, que si le nombre des élus sera petit, même dans le christianisme (1), c'est *par la faute* et *la négligence du grand nombre des chrétiens ;* que *c'est par leur conduite toute mondaine, toute païenne, toute contraire à la loi qu'ils ont embrassée, et à la religion qu'ils professent.* »

De là « prenant l'Évangile et entrant dans le détail, je dirais : A qui est-ce que le salut est promis ? à ceux qui se font violence ; à ceux qui se renoncent eux-mêmes, qui portent leur croix, qui la portent chaque jour et consentent à la porter ; à ceux qui observent les commandements, surtout les deux commandements les plus essentiels, qui sont l'amour de Dieu et la charité du prochain ; à ceux qui travaillent pour Dieu, qui agissent selon Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres, et font en toutes choses la volonté de Dieu; à ceux qui mortifient leurs passions, qui surmontent les tentations, qui s'éloignent des voies du monde et de ses scandales, qui se préservent du péché, qui se maintiennent dans l'ordre, dans la règle, dans l'innocence, ou qui se relèvent au moins par la pénitence et y persévèrent jusqu'à la mort. Voilà le caractère des élus; mais sans cela ce serait immanquablement des réprouvés.

« Or y en a-t-il beaucoup parmi les chrétiens mêmes, à qui ces caractères conviennent ? Là-dessus je renverrais à l'expérience : c'est la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Sans juger mal de personne en particulier, ni damner personne, il suffit de jeter les yeux autour de nous, et de *parcourir toutes les conditions du monde*, pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le ciel, peu qui sachent porter les croix de la

1. Nous voyons que Bourdaloue restreint ici la thèse aux chrétiens ; nous laissons son texte tel qu'il est, voulant, en le citant, montrer ce qu'il pensait de la société publique, même parmi les nations chrétiennes.

vie et qui les reçoivent avec soumission, peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû, qui l'aiment véritablement, qui le servent fidèlement ; peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité, qui en aient dans le cœur les sentiments et qui dans la pratique en exercent les œuvres ; peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuient les occasions dangereuses, qui combattent leurs passions, qui résistent à la tentation de l'intérêt, à la tentation de l'ambition, du plaisir, de la vengeance, de l'envie et à toutes les autres, *et qui ne tombent*, *en y succombant*, *dans mille péchés ;* peu qui reviennent de leurs égarements, qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui fassent, après leurs désordes passés, *une pénitence solide*, *efficace*, *durable.* — Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs ? Ce ne sont pas seulement les gens de bien, mais les plus libertins qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde, que le dérèglement y est général, qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état qui en soit exempt ; qu'on ne trouve presque nulle part ni religion, ni probité, ni droiture, ni bonne foi, ni justice, ni charité, ni honnêteté, ni pudeur ; que ce n'est partout, ou presque partout, que libertinage, que dissolution, que mensonge, que tromperies, qu'envie de s'agrandir et de dominer, qu'avarice, qu'usure, que concussions, que médisances, qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités ? Voilà comment on nous représente le monde, voilà quelle peinture on en fait, et comment on s'en explique. Or, parler de la sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des élus ?

« Et si l'on se retranchait à me dire que c'est la mort, après tout, qui décide du sort éternel des hommes, que ce n'est ni du commencemment, ni même du cours de la vie que dépend absolument le salut, mais de la fin, et que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes, il est vrai, répondrais-je, mais on ne peut guère espérer

de mourir dans ces dispositions chrétiennes, qu'après y avoir vécu ; et puisqu'il y en a très peu qui y vivent, je conclurais qu'il y en a très peu qui y meurent.

« Car il me serait aisé de détruire la fausse opinion des mondains, qui se persuadent que pour bien finir et pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir dans l'extrémité de la maladie les derniers sacrements, de l'Église, et de donner certains signes de repentir. Ah ! qu'il y a là-dessus d'illusions. A peine oserais-je déclarer tout ce que j'en pense. »

Écoutons encore ce que dit le pieux Père de La Colombière, le directeur de la Bienh. Marguerite Marie.

Il faudrait citer tout son sermon sur la fuite du monde ; nous nous contenterons d'en mettre un passage sous les yeux de nos lecteurs : « Je ne dis pas, messieurs, que tous ceux qui sont de ce monde soient voluptueux, lascifs, médisants, libertins, impies ; mais je dis, et il est vrai, que ceux qui sont le plus sujets à ces vices sont de ce monde, y règnent, y reçoivent des louanges et des applaudissements. Enfin, comme ces hommes incomparables, les saints fondateurs des ordres religieux ont eu en vue d'établir une espèce de vie où tout favorisât le désir qu'on aurait de se sauver ; comme, dans ce projet, ils ont fait entrer tout ce qui peut faciliter la pratique de la vertu, et comme ils en ont éloigné tout ce qui est contraire à la pureté des mœurs, tout ce qui peut tenter, ou conduire au mal ; le démon, dans un dessein tout opposé, le démon qui est le prince du monde, a tâché de réunir dans ce monde tout ce qui peut inspirer le vice : les richesses, l'immodestie dans les habits, les assemblées de personnes de différent sexe, la galanterie, la mollesse du chant et des danses, la licence du théâtre, en un mot tout ce qui peut irriter les passions et introduire le plaisir par les sens. Cela supposé, on demande si, en vivant dans le monde, on n'a rien à craindre pour le salut ; et moi je

demande s'il y a lieu de croire qu'on s'y pourra sauver. »

On dira peut-être que ce sont là des aperçus et des élucubrations de prédicateurs; nous disons, nous, que les prédicateurs, qui sont des apôtres et qui veulent le bien des âmes, sont tenus à dire la vérité, et ne peuvent, sans nuire à leur ministère, assombrir à plaisir les tableaux qu'ils tracent des mœurs de leurs temps. Des hommes comme Bourdaloue, de La Colombière, Segnery, S. Alphonse, etc., ne sont pas des rhéteurs qui suivent leur imagination et ne s'occupent qu'à faire des œuvres oratoires bien conduites ; ce sont des âmes embrasées du feu sacré et remplies de l'esprit de Dieu, décrivant la voie large où marchent le grand nombre, afin d'en retirer le petit nombre de ceux qui veulent décidément se sauver.

Qui eut l'esprit plus ferme, plus perspicace et en même temps plus bienveillant que Ste Thérèse? Eh bien! je lis ce passage dans une lettre qu'elle écrivait à son frère Laurent : « Il faut avouer qu'il y a bien de la misère dans le monde, aussi bien ici que là-bas. J'ai occasion de voir différents pays et de parler à quantité de gens; et *la plupart du temps*, tout ce que je puis en dire, *c'est que les hommes sont pires que des bêtes*. Oui, il faut que nous n'ayons pas la moindre idée de la dignité de notre âme pour la dégrader au point que nous le faisons, par l'attachement aux biens périssables de la terre. Prions Dieu qu'il nous éclaire. »

Cette grande Sainte dit dans un autre de ses écrits qu'elle se réjouissait grandement, quand elle avait établi un nouveau monastère, à la pensée que quelques jeunes filles viendraient y trouver leur salut.

Le Bienheureux Simon, frère convers de l'abbaye d'Aulne, au XIVe siècle, thaumaturge incomparable, la merveille de son temps, étant un jour à surveiller quatre-vingts ouvriers qui travaillaient à la moisson du monastère, Dieu lui découvrit l'état de conscience de tous ces

chrétiens : deux seulement étaient en état de grâce ([1]).

La Vén. Marie de la Antigua, espagnole, née en 1566, étant un jour dans une grande église remplie de monde, voyait en esprit le Fils de Dieu dans toutes les âmes. Dans quelques-unes il se montrait joyeux et glorieux, mais celles-là étaient en petit nombre. Mais dans toutes les autres, il apparaissait flagellé, couronné d'épines, outragé, accablé de souffrances.

S. Louis Bertrand avait été envoyé dans l'Amérique du Sud, pour y exercer l'apostolat ; ses miracles, sa sainteté lui faisaient produire parmi les Indiens d'immenses fruits de salut. Cependant un jour il se résolut à quitter cette terre lointaine pour revenir en Espagne, et la raison d'une telle conduite, il la donne lui-même dans une lettre : « La plupart des Européens au milieu desquels je vis, *quoique fréquentant encore les sacrements*, mènent une vie si dévergondée, qu'il m'est impossible en conscience de leur donner l'absolution. Mais c'est une mesure si grave à prendre à l'égard de l'universalité de ces pécheurs, que pour ne pas en assumer la responsabilité, je suis décidé à repasser en Espagne. »

Le Vén. César de Bus étant devenu aveugle refusa d'appliquer les remèdes par lesquels un célèbre médecin, arabe de nation, prétendait le guérir : « Je vous remercie de votre charité, lui dit-il ; je n'y veux point voir du tout, étant très content de l'état où il a plu à Dieu de me réduire. Que verrais-je que je n'aie vu ? J'ai été à la cour des rois et des princes et je n'y ai vu que folies ; si j'avais la vue que verrais-je ? sinon que tout s'en va au rebours dans le monde ; que les sages y sont réputés pour fous et les fous en estime d'hommes sages ; qu'il n'y a rien en lui où l'on doive mettre son cœur et son affection. »

1. On peut lire ce trait et bien d'autres de ce genre dans le bel ouvrage de notre confrère le Rév. P. Nimal, intitulé *Villers et Aulne.*

A la fin du XIII[e] siècle, Notre-Seigneur, dans une communication à S[te] Marguerite de Cortone, se plaignait des iniquités innombrables qui se commettaient par les chrétiens de toute condition, et par les Juifs, les Sarrasins et toutes les nations, et il terminait ses plaintes par cette parole : *Ita universaliter mundus vitiorum sordidus se fœdavit, quod vix de mille invenies electum unum* (1) !

Dira-t-on que c'est là de l'histoire ancienne, qu'un siècle n'est pas l'autre, que les temps actuels sont meilleurs ?

Nous aurons plus tard l'occasion d'exprimer notre pensée au sujet de certains progrès très considérables et très consolants accomplis réellement dans le sein de l'Église ; mais l'église du diable, sous les dehors d'une civilisation plus rangée, plus policée, a aussi ses progrès.

Pour ne parler que de la société publique parmi les nations chrétiennes, nous sommes persuadés que l'esprit religieux a baissé dans la masse des chrétiens ; et naturellement les mœurs se ressentent de cette décadence religieuse.

Qui ne sait que parmi les dissidents le reste de foi chrétienne qu'ils avaient gardé, s'évanouit et est remplacé chez un très grand nombre par une totale indifférence ou par une froide incrédulité ?

Dans nos populations catholiques même, que d'indifférents aussi, que de gens qui ont abandonné presque entièrement les pratiques religieuses ; quel nombre même considérable d'hommes et de femmes ont perdu totalement la foi !

Jusque dans notre catholique Belgique, non seulement dans nos grandes villes, où la chose devient fréquente, mais jusque dans des villages d'Ardennes, on trouve des chrétiens qui ne font plus baptiser leurs enfants.

1. Voir la vie de la Sainte, publiée par son pieux et savant confesseur le P. Franciscain Juncta, et donnée avec grand éloge par les Bollandistes en leur tome V.

On constatait l'an passé que dans un des meilleurs quartiers de Lyon, plus d'un tiers des enfants, dans l'espace de six mois, si j'ai bon souvenir, n'avaient pas reçu la grâce de la régénération, et l'on disait en même temps que c'était pire encore à Paris.

Nous pourrions citer telle ou telle ville en Belgique, et non des plus considérables, où tous les prêtres au courant des mœurs des habitants, certifieront qu'il y a à peine un ou deux *hommes faits* sur vingt qui remplissent leurs devoirs religieux.

Nous pourrions citer par douzaines de villages agricoles de quatre, cinq et six cents âmes, où il n'y a pas cinquante *hommes* qui vont à la messe le dimanche.

Il y a quelque vingt ans,un curé de Paris disait à un de mes confrères : « Dans ma paroisse, sur cent adultes qui meurent, il y en a septante à quatre-vingts pour qui il n'est pas plus question de secours spirituels que pour un animal.»

Nous causions, un jour, avec un religieux français, pas chauvin du tout, de l'état de la société, et comme, en parlant de la France en particulier, nous répétions l'exclamation de Pie IX à la lecture du secret de la Salette : *Povera Francia!* ce religieux nous dit : « Pauvre France, oui; mais aussi pauvre société européenne ! J'ai séjourné des temps assez longs dans la plupart des pays de l'Europe, et je puis vous assurer qu'à part quelques régions assez restreintes où j'ai trouvé *une vraie vie chrétienne dans le peuple*, les autres nations ne valent pas mieux que la France. »

Au temps de notre Bienh. Clément Hofbauer, à Varsovie, dans la catholique Pologne, pas un libraire n'aurait osé vendre un bon livre !

Qu'on lise la vie de la Vén. Catherine Emmerich et l'on verra quelle était, sur la fin du siècle passé, et au commencement de celui-ci, l'affreuse situation religieuse de toute l'Allemagne, même parmi le clergé.

Au XVIIe siècle, pendant la seconde moitié, à l'époque même où prêchait Bourdaloue, les livres si sérieux et si pleins de l'Évangile de M. Olier, du P. S. Jure, et d'autres semblables étaient populaires en France, *jusque dans les casernes.*

D'un autre côté, M. Mullois nous rapporte qu'en notre siècle, dans l'espace de dix-huit ans, l'œuvre du colportage a répandu dans la France *cent-soixante millions* de mauvais livres, sans compter ceux écoulés par la librairie.

Dans tous les pays c'est, avec des proportions diverses, le même envahissement des doctrines corruptrices et irréligieuses par la presse sous toutes les formes. Sur dix baptisés abonnés à un journal, en Europe, huit sont abonnés à un journal hostile à l'Église.

D'un autre côté, si nous n'avions pas les distributions des prix dans nos pensionnats, collèges, écoles, patronages, pour écouler quelque peu de bons livres dans les familles chrétiennes, ceux-ci passeraient, en grande partie, du libraire à l'épicier; tandis que les écrivains irréligieux et immoraux, les romanciers surtout, ont du succès et parfois un succès colossal.

Parlerons-nous des sacrilèges ? Il en est d'intimes, de cachés dont Dieu seul sait le nombre ; mais il en est de publics, d'audacieux, que les journaux relatent presque chaque semaine, et si nombreux que le sentiment chrétien, émoussé pour ainsi dire, finit par ne plus en tenir compte; on lit les profanations d'église, de vases sacrés, de l'adorable Eucharistie parmi les faits divers, comme tout autre récit.

Le blasphème est à l'ordre du jour ; le dimanche est partout profané, les saints offices désertés. Les faux serments ne coûtent guère à la plupart. Nous lisions, il y a quelque trente ans, dans un journal, qu'aux abords des tribunaux à Berlin, aux heures de l'ouverture des séances,

des groupes de gens guettaient l'apparition des accusés et des avocats, pour s'offrir, au rabais, à servir de témoins et à faire serment, pour quelque pièce de monnaie. Dans le pays que nous habitons, quoique si religieux encore, un garde nous disait, il y a quelques années: « Il ne nous est presque plus possible de faire condamner un délinquant que nous surprenons en flagrant délit de braconnage ou de fraude quelconque, parce que ces gens, pour un litre de genièvre, trouveront deux ou trois témoins pour venir, par un faux serment, établir un alibi devant le juge.

Nous pourrions multiplier les traits de cette triste enquête sur l'état religieux du monde européen, et, *supposant avec toute vraisemblance* qu'en général, les autres parties du monde ne valent pas mieux, nous verrions, dans le fait, la vérité de cette parole de Notre-Seigneur, à la Sœur Marie St-Pierre, carmélite de Tours : « Jamais les péchés, *et surtout les péchés contre les trois premiers commandements* n'ont monté aussi haut qu'aujourd'hui. Les enfants même blasphèment mon nom trois fois saint. »

La moralité, cela va de soi, suit la marche descendante de l'esprit religieux. — Les divorces se multiplient et n'étonnent plus [1] ; la fidélité conjugale, sapée par le théâtre, les romans, et mille relations d'une mondanité et d'un sensualisme lamentables, n'est, dans bien des centres de population, que *le fait d'une minorité des époux*. Les tribunaux retentissent assez souvent des scandales et crimes causés par ce désordre ; et pour un fait qui éclate au grand jour, il y en a vingt, trente, quarante peut-être, qui restent inconnus, sinon de Dieu, ou défraient seulement la chronique scandaleuse des boulevards, des estaminets et des salons.

1. En 1832, les divorces, dans la Belgique, étaient de 22 ; en 1898, il y en a eu 894.

Nous nous taisons sur le respect des époux pour les saintes lois de la Providence. Notre Seigneur fit voir un jour à une sainte le grand nombre de gens mariés qui trouvaient dans la violation de ces lois la source de leur réprobation.

Et les époux accomplissent-ils mieux les devoirs qui les lient à leurs enfants ?

S. Alphonse ne craint pas d'affirmer qu'on verra au jour du jugement une multitude de mères damnées à cause des péchés de leurs enfants, c'est-à-dire pour n'avoir pas fait tout ce qu'elles pouvaient par leurs paroles, leurs exemples, leur surveillance, leurs réprimandes et corrections, et par leurs prières, pour rendre leurs enfants chrétiens et vertueux.

Avec quelle facilité un grand nombre de parents confient leurs enfants à des maîtres ou maîtresses sans religion ; avec quelle mollesse ils les élèvent ; ce qu'ils leur permettent de voir, d'entendre, de lire, de chanter !

Même dans la classe populaire et campagnarde, les instituteurs et institutrices le savent, quelle est l'idolâtrie des parents pour leurs enfants !

Si, dans une localité, il y a une école laïque, parfois irréligieuse, faisant concurrence, par exemple, à l'école des religieuses, celles-ci se doivent bien garder de corriger un peu sévèrement les enfants, sinon bon nombre déserteront leurs classes pour passer dans l'autre école.

Et quand les époux sont maîtres de maisons, ayant souvent des domestiques de sexe différent, avec quelle sollicitude veillent-ils sur les âmes de leurs sujets pour les maintenir dans la voie de la religion et des bonnes mœurs ? — « Oh ! me disait un jour une maîtresse de maison, quelle inquiétude et quels embarras me cause la surveillance de mes domestiques ! » — Combien ont ces inquiétudes et prennent cet embarras ? — Nous n'hésitons pas à dire que dans bien des maisons, ayant encore

quelque réputation chrétienne, on ne fait pas son devoir sous ce rapport; nous pourrions en dire long sur ce point. Et que faudra-t-il penser des riches hérétiques, schismatiques, juifs et païens ? Ont-ils plus de conscience, ont-ils plus de zèle pour l'accomplissement de leurs devoirs d'état ? Ou faudra-t-il dire qu'au tribunal de Dieu, est tombée en désuétude cette parole de S. Paul : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens et particulièrement de ceux de sa maison, il est comme un apostat et pire qu'un infidèle ? » (I Tim., v.)

Ce n'est pas tout: il y a d'autres charges avec leurs obligations graves et leurs terribles responsabilités, dans l'ordre civil, dans l'ordre social, dans l'ordre religieux. Qu'il est peu d'hommes en charge, qui ont la conscience de leurs devoirs ! — Nous le savons, ceux qui ne veulent qu'une théologie et un Évangile qui les laissent en repos, crieront au rigorisme (le mot deviendra usuel) ; mais nous nous rangeons, pour notre part, du côté des Saints qui ne réduisaient pas toute la morale chrétienne, pour ainsi dire, à quelques péchés monstrueux, et avec eux nous pensons que tous les supérieurs, tous les hommes en charge, peuvent se perdre par le seul fait de leurs négligences graves dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état.

Ste Thérèse disait qu'elle n'apprenait jamais la mort d'un supérieur sans éprouver quelque crainte pour son salut.

Parlant même des supérieurs religieux, S. François d'Assise disait un jour à Frère Léon : « Certainement les places honorables sont bien dangereuses pour le salut, tant à cause de la vaine gloire qui y est à craindre, que par rapport au gouvernement qui est très difficile... »

La reine d'Espagne, Isabelle de Bourbon, première femme de Philippe IV, personne de vraie piété, apparut après sa mort à la Vén. Marie d'Agreda et lui dit : « Il est bien vrai, ma mère, que par un effet de la miséricorde de

Dieu, je suis sauvée, bien que je doive expier encore la peine de mes fautes ; mais je dois avouer que *mon salut éternel a couru de grands dangers* que m'occasionnait ma condition de reine. Si, *au lieu de déplorer, comme je le faisais, les immenses périls où je me trouvais, je les eusse recherchés*, il est hors de doute que je serais actuellement damnée pour une éternité. »

Le vénérable Thomas de la Vierge, grand thaumaturge espagnol de ce temps-là, et qui fut le conseiller et l'oracle de tous, découvrait en secret, mais sans crainte, à tous ceux qui le visitaient, leurs péchés et il les en reprenait avec sévérité, s'il ne pouvait avec sa douceur ordinaire les amener au repentir. *Il avertissait de leurs devoirs les plus grands princes et leur faisait envisager la haute responsabilité qui pesait sur eux, en raison de leur position sociale et de leurs emplois.* Il conseilla même à quelques-uns de se démettre de leurs charges s'ils voulaient opérer leur salut, et tel fut l'avis qu'il donna au comte Duc, en lui annonçant le grand danger où il était de se damner, s'il ne renonçait à la faveur et aux bonnes grâces du roi Philippe IV dont il était le premier ministre et le favori [1].

Saint François Regis avait obtenu l'incarcération d'une femme mariée qui vivait en adultère avec un riche. Celui-ci obtint du magistrat une sentence d'élargissement. Regis alla trouver ce magistrat pour le faire revenir sur sa sentence, mais il n'obtint rien et fut même renvoyé brusquement.

Le Saint, profondément affligé, repasse chez un ami, M. de Brige, à qui il conte tout. Celui-ci essaie de le consoler, lui dit qu'il a fait ce qu'il a pu, etc... « *C'est ainsi*, disait le Saint, *que par des vues humaines on sacrifie les intérêts de Dieu !* » Il se tut tout à coup, et on le vit im-

1. Vie du Saint, p. 128.

mobile, appuyé sur un buffet, le visage tout en feu. Il jetait de grands soupirs et, de grosses larmes lui coulaient des yeux. Revenu à lui tout à coup, il se leva avec une action véhémente et frappant le buffet de la main: « *Ah! le lâche*, s'écria-t-il, d'un ton inspiré, *le lâche qui compte pour rien l'offense de la majesté divine!* Avant que l'année se passe, Dieu sera vengé! » — Ce magistrat mourut d'une mort fatale.

Nous ne dirons rien de l'esprit d'orgueilleuse insubordination qui est partout, chez les enfants, chez les étudiants, chez les sujets, chez les inférieurs de toute condition ; chacun sait qu'il y a un peu partout un venin révolutionnaire qui empoisonne les esprits et les cœurs.

Quels tableaux encore nous pourrions faire à propos du cinquième précepte du décalogue ! — Que de haines, que de batailles, inspirées par l'esprit de jalousie ou de vengeance, *que d'infanticides*, *que d'avortements ;* il nous faudrait presque une œuvre européenne de la Sainte Enfance ! Les suicides s'accroissent dans des proportions effrayantes, et la jeunesse, l'enfance même, fournit son contingent à ces hécatombes vouées à Satan. Les annales officielles des écoles primaires de Prusse disent que de 1887 à 1896, 407 enfants se sont suicidés ; le plus jeune avait 8 ans, le plus âgé 14. Les journaux signalent sans cesse les accroissements de ce crime, comme aussi de toute criminalité dans les enfants et les adolescents, en tous les pays.

Est-il besoin de signaler la plaie de l'alcoolisme, qui fait jeter des cris de détresse partout et met nos législateurs aux abois ? Il meurt annuellement des suites de l'ivrognerie, en Angleterre, 50,000 individus dont 12,000 femmes; en Allemagne, 40,000 ; aux États-Unis, 38,000 ; etc., etc. On sait les ravages que ce même vice produit dans un grand nombre de pays infidèles. Nous lisions dernièrement ce passage dans l'ouvrage intéressant du R. P. De Deken,

A travers l'Asie : « Je parlais tout à l'heure de la misère qui règne dans cette région, (Iun-Nan région mi-thibétaine, mi-chinoise), dont le sol est pourtant couvert de si riches moissons et renferme dans ses entrailles des mines si précieuses. C'est que c'est ici la patrie par excellence des fumeurs d'opium. Or cette drogue infernale coûte très cher et, sur dix hommes, il y en a neuf tellement esclaves de cette passion qu'ils épuisent toutes leurs ressources pour la satisfaire. Six femmes sur dix en font autant. »

Parlerons-nous du scandale, ce péché pour lequel JÉSUS-CHRIST a surtout maudit le monde, et contre lequel il a laissé éclater sa divine colère? — Le scandale déborde de toute part : les journaux hostiles à l'Église, qui ont encore un peu de bon sens et d'honnêteté, en réclament parfois eux-mêmes la répression, au nom de l'ordre social; les gouvernements s'en préoccupent ; on fait, ou l'on veut faire des lois, ou prendre des mesures contre la pornographie, contre la traite des blanches, contre les chansons obscènes ; on doit créer des institutions charitables pour sauvegarder l'honneur et l'avenir de nos jeunes villageoises qui vont chercher un service dans les grandes villes.

Et malgré tout, qui dira le nombre *des chrétiennes* que le dieu de la luxure immole chaque jour sur ses autels!!!

Le scandale avec la luxure est passé à l'état d'institution sociale pour ainsi dire, dans le théâtre, le cabaret, les cercles, la gravure, les journaux, les livres.

Zola, le plus grand corrupteur de la morale et de l'esprit chrétien que ce siècle ait vu ; Zola, dont tous les livres, affreux amalgames de lubricité et d'impiété, ont été mis à l'index, est lu par toute la société européenne, et sur dix catholiques, un peu mêlés à la vie mondaine, six au moins lisent cet ouvrier d'iniquité. — Si cet homme néfaste ne s'était brouillé un peu avec l'opinion, dans l'affaire Dreyfus, il aurait eu, l'un ou l'autre jour, le même triomphe que Sarah-Bernarht, que des chrétiens, plus

bêtes que les chevaux qu'ils remplaçaient, ont conduite à travers Paris sur un char triomphal que la foule des messieurs et des dames couvrait de fleurs !

Si de ces hauteurs urbaines et gangrénées de la société, nous descendons dans le peuple, même dans le peuple de beaucoup de nos villages, nous demandons à tous les observateurs, nous demandons à tous les pasteurs des âmes, ce que sont, la plupart du temps, les soirées, les conversations des cabarets, les fréquentations, ce que sont les orgies des fêtes, etc., etc... Nous demandons combien de jeunes filles, en une foule d'endroits,portent à l'autel, au jour de leur mariage, un cœur et corps vierges ?

Et les médisances, les calomnies, mises à l'ordre du jour par le journalisme et le cabaret, qui s'en préserve ? et qui les répare ?

Et les injustices qui revêtent toutes les formes plus nombreuses que les étoiles du ciel, qui s'en accuse au saint tribunal, et qui, après s'en être accusé, se met en peine de les réparer ?

Et encore une fois, s'il en est ainsi des pays les plus catholiques, qu'en sera-t-il des autres ?

Je ne cite qu'un détail : pourquoi depuis l'existence des sociétés d'assurance contre l'incendie y a-t-il dix fois plus d'incendies qu'autrefois ?

On écrirait des volumes, et de tristes volumes, sur chacun des points que nous venons d'effleurer. Ce que nous avons dit suffit pour montrer que le monde aujourd'hui, autant et plus que dans les siècles passés, est « *totus in maligno positus* ».

Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait que du mal dans la société ; il y a des vertus, il y a beaucoup d'âmes religieuses et craignant Dieu ; il y a mille institutions chrétiennes florissantes ; mais le mal surabonde, c'est incontestable.

On nous dira, on nous répétera avec une insistance fatigante : mais ce sont des péchés de faiblesse, des fautes pardonnables ; il y a les 77 fois 7 pardons promis, il y a la force prépondérante de la grâce de la Rédemption... etc., etc.

Nous disons, nous : péchés mortels, péchés qui méritent l'enfer, suivant l'enseignement positif de l'Église, péchés dont on se fait facilement des habitudes, péchés dont les dissidents et les infidèles devraient avoir la contrition parfaite pour en obtenir rémission, puisque, à part les schismatiques, ils n'ont pas les sacrements ; *péchés dont on ne fait rien pour se corriger, péchés qu'on n'accuse pas à confesse ou qu'on accuse souvent sans une vraie pénitence intérieure.*

Mon Père, écrivait Ste Thérèse à un missionnaire, prêchez souvent contre les confessions mal faites ; beaucoup de chrétiens se confessent par routine et beaucoup trouvent en cela leur damnation. S. Benoît Labre, éclairé de Dieu, S. Léonard de P.-M. et S. Alphonse, éclairés par le Saint-Esprit et par leur longue expérience, disent la même chose ; tous les missionnaires le constatent chaque jour.

Après avoir tracé à grands traits le tableau de la société publique, même au sein des nations chrétiennes, en signalant les désordres les plus apparents qui la souillent et la gangrènent, il faudrait, pour le parfaire, dépeindre encore la vie inutile, mondaine, sans esprit évangélique, sans vertus vraies et solides, sans soin ni vigilance pour le salut, d'une multitude de baptisés, pris même parmi ceux qui affirment nettement leur adhésion au *Credo* et à l'Église.

Que d'arbres inféconds que la hache divine menace ; que d'âmes partagées qui veulent servir deux maîtres ; que d'esclaves du respect humain qui rougissent de JÉSUS-CHRIST ; que d'âmes lâches qui remettent de jour en jour de s'arracher l'œil qui scandalise ; que de chré-

tiens qui croient que toute la vie chrétienne se résume en une certaine dose de pratiques religieuses et qui n'ont nullement l'esprit de JÉSUS-CHRIST, l'esprit de l'Évangile, qui est un esprit d'humilité, d'abnégation, de détachement, de pénitence. *Qui spiritum Christi non habet, hic non est ejus*, dit S. Paul; qui n'a pas l'esprit du Christ, ne lui appartient pas.—Le chrétien, dit un saint Docteur, est un abrégé du Christ. La vie du chrétien, dit le saint Concile de Trente, est une pénitence continuelle.

Après avoir retracé plus longuement et en traits plus accentués la vie de ces chrétiens *centre-droit*, Bourdaloue termine ainsi ses considérations : « Or, quiconque ne vit pas selon l'Évangile ne peut arriver au terme où l'Évangile nous appelle, et je conclus, sans hésiter, qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne. Ce raisonnement me suffit et je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut imaginer, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental et inébranlable. Si tant de chrétiens du siècle et de chrétiennes n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche pas de trembler pour eux, et de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira ; s'ils n'ouvrent pas les yeux ; et s'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnaître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement ; mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber [1]. »

§ 5. LES JUGEMENTS DE DIEU.

« Reste à nous expliquer », dit l'écrivain de la *Revue*, en terminant son premier article, sur la « rigueur des jugements de Dieu ».

En quoi consistera cette rigueur d'outre-tombe des

1. *Exhortations*. — La foi sans les œuvres.

jugements de Dieu ? — En ce qu'il examinera tout, même le *rhèma* ou *logos* découvert par l'exégèse moderne, et pèsera tout non « aux balances de toile d'araignée de messieurs les rigoristes », comme dit complaisamment le Rév. Père, mais aux balances de sa justice et de sa sainteté infinies. Il jugera bien ce qui est bien, imparfait ce qui est imparfait et mal ce qui est mal et il rendra à chacun selon ses œuvres, *reddet unicuique secundum opera ejus*.

Le R. P. Castelein nous paraît fort à l'aise devant les jugements de Dieu, et il a soin de nous dire « qu'il préfère être jugé par le Dieu de vérité, de justice et de miséricorde, que par ces *affreux et impitoyables* rigoristes, qui ne voient dans le monde que pensées mauvaises, qu'intentions mauvaises et qu'actes mauvais » ! ! !

Nous ne voulons pas troubler la sainte quiétude de son âme ; chacun a sa voie.

Nous avons lu des milliers de vies de saints ; tous avaient grande confiance en la miséricorde de Dieu, souvent ils surabondaient de confiance, et quelques-uns sont morts en chantant, ou dans les extases de la jubilation et de l'amour. Mais tous unissaient à cette confiance la crainte et ordinairement une grande crainte des jugements de Dieu, et bon nombre, jusque dans leur dernière maladie, étaient remplis de terreur à la pensée du compte rigoureux qu'ils allaient devoir rendre de toute leur vie, au Dieu de toute sainteté, de toute vérité et de toute justice.

Et tous ces Saints, en cela, guidés par l'Esprit-Saint, dirigeaient leur vie, c'est-à-dire leurs pensées et leurs sentiments d'après les règles d'une vraie spiritualité.

Ils savaient combien l'estime exagérée de soi-même fait courir de péril à l'âme ; ils savaient qu'à celui qui se décernait une couronne de justice, le Seigneur fait dire par S. Jean (Apoc., III) : « Vous avez la réputation d'être

vivant et vous êtes mort » ; ils méditaient souvent cette parole du Prophète-Roi : « qui est celui qui connaît ses fautes ? Purifiez-moi de celles qui sont cachées en moi » (Ps. 18) ; et ces deux paroles de S. Pierre et de S. Paul : « Vivez dans la crainte pendant le temps de votre pèlerinage sur la terre » (I Pet., I) ; « Gardez-vous de vous élever, mais tenez-vous dans la crainte » (Rom., XI).

En un mot, comme le dit l'*Imitation*, toujours la sécurité des saints était accompagnée d'une grande crainte de Dieu, « semper sanctorum securitas plena timoris Dei exstitit » (Im., I, 20).

« Je redoutais toutes mes œuvres, disait le saint homme Job, sachant que vous n'épargneriez pas mes fautes » (Job, IX).

S. Paul disait : « Je ne me sens pas coupable, mais mon jugement n'est pas encore prononcé ; c'est pourquoi je châtie mon corps et le réduis en servitude de peur qu'après avoir prêché les autres je ne sois moi-même réprouvé. »

S. Jérôme, du fond de sa solitude de Bethléem où tant de fois cependant il avait dû méditer le doux mystère de l'Enfant-Dieu, au milieu de ses austérités, croyait toujours entendre le son de la trompette du jugement, et il en tremblait.

S. Étienne, abbé de Cîteaux, à son lit de mort, entendant ses religieux s'entretenir de ce qu'il avait fait pour l'Église, et conclure que le saint pouvait aller à Dieu en sécurité, se ranima et dit : « Que dites-vous, mes frères ? Je proteste que je vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais fait aucun bien dans ma vie ; car si ma bassesse a produit quelque fruit par le secours de JÉSUS-CHRIST, j'appréhende à cette dernière heure de n'avoir pas reçu sa grâce avec l'humilité requise, et de n'y avoir pas correspondu avec assez de fidélité et de reconnaissance. »

Un saint Jésuite, le P. Antoine de Padilla, étant à la

mort, paraissait triste : « D'où vient cet air de tristesse ? lui dit-on. — C'est que je crains pour mon salut. — Eh ! quoi, mon Père, pouvez-vous avoir quelque crainte de ce côté-là ? — Eh ! que craindrais-je, sinon cela ? » répondit-il.

Dans la vie de la mère Thérèse de S. Joseph, sainte Supérieure du Carmel de Tours, morte il y a quelque trente ans, on lit les lignes suivantes : « La mère Thérèse avait reçu les derniers sacrements ; elle resta deux jours comme dans une sorte de mystérieuse agonie. Plus tard elle se trouva mieux. « On me croyait sans connaissance, disait-elle, un jour ; mais si on savait !... Oh ! les jugements de Dieu, qu'ils diffèrent des nôtres !... J'ai vu que je n'étais pas perdue... mais il n'y a plus rien en ce moment-là ; on est seul, seul avec Dieu !... Plus de père, plus de directeur, plus d'ami !... » Et elle répétait : « On est seul avec la justice de Dieu ! Oh ! les jugements de Dieu ! si on savait, si on savait ! » — « Mes enfants, » ajoutait-elle, en s'adressant à la communauté, « profitez du temps que Dieu vous donne ; oh ! profitez-en bien !... que j'ai vu de grandes choses ! »

Le P. Jean Chrysostome, thaumaturge franciscain du XVII[e] siècle, racontait que dans une communauté très réformée de Paris, un religieux d'une grande innocence ayant été présenté à Dieu durant son agonie, avait vu dans une extase combien la justice de Dieu est sévère à ceux qui sont infidèles à leurs exercices, et particulièrement dans l'observance du silence. Étant revenu à soi, il s'écria avant d'expirer : « Oh ! que si vous saviez, mes frères, ce que c'est que vivre négligemment dans les cloîtres ! Hélas ! j'ai vu le compte épouvantable que l'on rendra des paroles inutiles. Oh ! que c'est une chose pitoyable qu'un religieux tiède et particulièrement quand il a aidé à détruire la perfection ! Hélas ! que son jugement sera effroyable. »

« Le même saint assurait qu'ayant lui-même connu et chéri particulièrement avec beaucoup d'estime *un religieux, fameux prédicateur et fort intelligent dans les choses spirituelles*, il s'était apparu à lui après sa mort et avait dit qu'il était damné, à raison de l'habitude générale d'infidélité dans ses exercices. Touché extraordinairement de la grandeur des jugements de Dieu sur ce prédicateur, le P. Jean Chrysostome se retira dans sa cellule, y pleura amèrement, *saisi d'une divine frayeur* (1). »

Nous pourrions multiplier à l'infini ces traits, qui prouvent qu'on ne doit pas parler légèrement des rigueurs de la justice divine. Qu'il y en ait qui préfèrent être jugés par Dieu que par les rigoristes, c'est leur affaire ; saint Alphonse pensait tout autrement, et nous sommes certains que des milliers de pénitents qui ont été absous à l'heure de la mort, par des rigoristes, ne l'auront pas été par Dieu, quelques heures ou quelques jours après.

Nous engageons nos lecteurs, qui, en lisant les articles de la *Revue générale*, auraient senti quelque poussière de présomption se déposer sur leur cœur, à lire, pour s'en délivrer, à genoux et l'âme illuminée par la foi, le *Dies iræ*. L'Église notre bonne Mère, en faisant retentir si souvent devant nos cercueils, cette prose un peu rigoriste, et surtout la strophe :

Quid sum miser tunc dicturus,
Quem patronum rogaturus
Cum vix justus sit securus !

l'Église, disons-nous, nous apprend avec S. Paul à opérer notre salut avec crainte et tremblement.

Nous pourrions relever encore dans le reste du premier article de la *Revue* plusieurs choses qui nous déplaisent fort, ou qui nous paraissent peu probantes, nous pourrions

1. Voir la belle vie de ce saint religieux, par Boudon ; ces deux passages en sont extraits textuellement.

trouver par trop forte cette affirmation : « Le peuple chrétien, (la thèse porte sur l'humanité, mais passons), pris dans sa masse, croit à JÉSUS-CHRIST d'une foi *simple, humble*, VIVE. »

Bellarmin, le saint et savant cardinal, parle un peu différemment : « La foi véritable [1], dit-il, que tout homme doit avoir, *se rencontre en si peu de gens, qu'on peut aisément juger par là combien est grand le nombre de ceux qui vivent mal et par conséquent finissent mal.* Je ne parle pas ici des infidèles, des païens, ni de quelques hérétiques qui n'ont jamais su ce qui est requis pour bien vivre ; je ne parle que des catholiques parmi lesquels on en voit une infinité qui font profession d'adorer Dieu, mais qui le renient en effet par leurs œuvres [2]. »

A propos de la sentence divine fondée aux derniers jours sur les œuvres de miséricorde, nous pourrions faire remarquer avec S. Thomas que ce n'est pas sur l'omission seule de ces œuvres que les réprouvés seront rejetés, et qu'elles ne peuvent pas tenir lieu de tout le reste devant le juge suprême.

Au fait relaté par Mgr Flech, nous pourrions opposer une petite mais très topique observation et surtout un fait similaire, mais aux conclusions bien différentes, dont nous avons été nous-même le témoin, au lendemain de la bataille de Sedan... Mais nous ne voulons pas être infini et fatiguer nos lecteurs.

1. La foi vive dans le chrétien est celle qui vit par la charité véritable, qui fait travailler à rester en état de grâce et à gagner le ciel par les bonnes œuvres.

2. Bellarmin, *La bonne mort*, livre I, ch. 3.



CHAPITRE TROISIÈME.

DEUXIÈME ARTICLE DU RÉV. P. CASTELEIN.

(*REVUE GÉNÉRALE.* — Février 1898.)

Le nombre des élus et les faits de l'histoire.

§ I. LES GRANDS CHATIMENTS DIVINS.

DANS son deuxième article, le R. P. Castelein, reprenant franchement sa thèse totale, essaie de prouver que le plus grand nombre des hommes, si l'on considère l'humanité en général, est sauvé.

C'est à tort, selon lui, que les rigoristes citent les grands châtiments infligés à l'humanité au déluge, plus tard aux peuples de la Pentapole, aux Chananéens, enfin aux Israélites révoltés du désert, pour prouver la rigueur de la justice de Dieu à l'égard des pécheurs.

Mais, lui dirons-nous, les premiers rigoristes qui ont commis cette faute, sont S. Pierre et S. Jude.

Dans sa seconde Épître, chapitre deuxième, S. Pierre annonce que des docteurs de mensonge vont s'élever dans l'Église ; il décrit leur caractère et leurs mœurs, et il prédit leur châtiment : citons le prince des Apôtres :

« .... Ils trafiqueront de vos âmes par des discours artificieux, pour satisfaire leur avarice. Mais leur condamnation, depuis longtemps résolue, s'avance à grands pas et la *perdition* qui les attend ne s'endort pas. »

« Car si Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché, mais si, après les avoir précipités dans l'abîme, il les a enchaînés et livrés aux supplices de l'enfer, où il les réserve pour le jugement ; »

« Et s'il *n'a point épargné l'ancien monde*, mais s'il a sauvé seulement sept personnes avec Noé, *prédicateur de la justice*, lorsqu'il amena le déluge sur le monde des *impies ;* »

— « S'il a condamné à la destruction et réduit en cen-

dres les villes de Sodome et Gomorrhe, pour laisser un exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété ; »

« Et s'il a délivré le juste Loth de l'oppression de ces hommes infâmes qui l'outrageaient par leur vie abominable....... »

« *Le Seigneur fait voir par là* qu'il sait délivrer les bons de la tentation *et réserver les pécheurs au jour du jugement pour les livrer au supplice.* »

« Mais surtout il punira ceux qui suivent les mouvements de la chair pour s'abandonner aux désirs impurs de leur concupiscence, etc. »

Citons S. Jude : « ... — Mes bien-aimés, je souhaitais beaucoup de vous écrire *touchant le salut qui nous est commun*, et je m'y trouve présentement obligé, afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été transmise aux saints. — Car il s'est glissé parmi vous des hommes dont il est depuis longtemps écrit qu'ils s'attireraient un tel jugement.... »

« Or je veux vous faire souvenir, vous qui avez été une fois instruits de toute la religion, que JÉSUS, après avoir sauvé le peuple en le tirant de l'Égypte, fit périr ensuite ceux qui furent incrédules. »

« Et les anges qui ne conservèrent point leur suprématie, mais quittèrent leur propre demeure, il les a réservés pour le jugement du grand jour, en les tenant liés de chaînes éternelles dans les profondes ténèbres. »

« De même Sodome et Gomorrhe, avec les villes voisines, qui avaient commis les mêmes fornications et couru après une chair étrangère, sont devenues un exemple en *subissant la peine d'un feu éternel* (1).... »

---

1. Ignis æterni pœnam sustinentes. — Elles portent la peine d'un feu éternel. S. Jude nous fait entendre d'abord que les suites de l'incendie qui a détruit ces villes persisteront de siècle en siècle jusqu'à la fin du monde ; en second lieu que le feu qui les a dévorées est l'image du feu éternel de l'enfer, où leurs impurs habitants sont plongés ; et troisième-

Nous nous demandons si le R. P. Castelein a lu ces passages de S. Pierre et de S. Jude. Nous inclinons à croire que non : et c'est le jugement le plus favorable que nous puissions porter sur lui en ce point. Car s'il les a lus, comment peut-il se poser en censeur des prédicateurs qui, depuis deux mille ans bientôt, marchent sur les traces des Apôtres, citent ces exemples pour prouver la rigueur des justices divines et imprimer dans l'âme des pécheurs la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse.

Pour appuyer sa censure, l'écrivain de la *Revue* fait de grands efforts pour démontrer que « ces châtiments publics et collectifs n'entraînent pas *de leur nature* la perte du salut éternel. »

Mais cela n'est pas à prouver.

Tout rigoriste discutant avec lui sur cette question admettra comme *radicalement possible* le salut de chacun de ces châtiés, pris à part ; il admettra également cette providence générale qui suit chaque âme au sein même des ténèbres du paganisme et il proclamera volontiers que la miséricorde divine a pu glaner bien des épis dans ces immenses moissons mûries au soleil de l'infidélité.

Mais la question ici n'est pas une question de principe, c'est une question de fait.

Parmi les victimes des châtiments précités y a-t-il eu, et y a-t-il eu beaucoup de sauvés ?

Le R. P. Castelein insinue qu'il y en a eu beaucoup.

Mais où sont ses preuves ? Nous ne les apercevons pas.

---

ment il nous avertit que les hérétiques qui pèchent comme ces villes abominables seront punis comme elles d'un supplice qui ne finira pas. (Maunoury.)

N. B. Nous recommandons à nos lecteurs l'ouvrage de ce savant ecclésiastique français sur toutes les Épîtres. Il a tenu compte des plus récents travaux de l'exégèse ; mais il commente les livres saints en savant pieux et non en courtisan de l'école exégétique plus ou moins rationaliste.

Dieu, dans sa bonté, est lent à punir pour donner aux coupables le temps de se repentir, c'est vrai ; mais les coupables en profitent-ils ? Ceux du déluge et les autres en ont-ils profité ?

En exerçant sa justice, quand sonne l'heure de ses vengeances, il ouvre encore aux pécheurs la voie au repentir, il leur accorde encore quelque rayon de sa lumière, quelques touches de sa grâce ; mais ces pécheurs en profitent-ils, en ont-ils profité au déluge, à Sodome, dans la terre de Chanaan, etc. ?

C'est en poursuivant ainsi de sa grâce les âmes pécheresses que Dieu montre que « son esprit est bon et suave en tout » (Sap., x), suivant la parole du livre de la Sagesse, citée par notre écrivain.

Celui-ci prétend, après avoir cité un autre passage du même Livre sacré (xii, 19-21), que l'auteur inspiré en tire une leçon *d'humanité et de confiance ;* nous n'y voyons, nous, avec le savant Beelen, « *qu'une leçon d'équité ou de justice tempérée de clémence* ».

Mais tout en admettant « l'esprit bon et suave du Seigneur en tout », tout en acceptant cette leçon de justice tempérée de miséricorde qui appelle les pécheurs jusqu'au dernier moment, devons-nous, pouvons-nous conclure que le grand nombre des victimes du déluge et des autres châtiments divins, est sauvé ?

Voilà la question de fait qu'il faut résoudre.

Le R. P. Castelein la résout-il ? — Non. Il appelle à son secours S. Jérôme qui, dit-il, dans son commentaire sur le Prophète Nahum (i, 9),enseigne que ces châtiments temporels n'impliquaient pas la damnation éternelle.

C'est-à-dire que S. Jérôme dit la même chose que le Rév. Père, la même chose que tout le monde ; que ces châtiments *de leur nature* n'impliquent pas la damnation de ceux qui en sont l'objet. Mais dans le passage auquel notre écrivain renvoie et que nous avons sous les yeux,

S. Jérôme ne dit pas que ces châtiés n'ont pas été damnés [1].

Répondant à des hérétiques de son temps qui voyaient dans le Dieu de l'Ancien Testament un Dieu cruel qui punissait deux fois la même faute, transitoirement dans cette vie et éternellement dans l'autre, le S. Docteur dit : « Vous êtes dans l'erreur ; si Dieu a puni ces coupables déjà dans cette vie, c'était par miséricorde, voulant leur tenir compte dans l'éternité de ce châtiment terrestre ; ce qu'ils ont payé ici-bas en subissant le châtiment leur sera décompté au moins dans la peine des sens qui, en l'autre vie, est éternelle... [2]. »

C'est dans le même sens que parle S. Antonin quand il dit dans sa *Somme théologique* (P. IV, tit. 5, c. 13) : Dieu commence ici-bas à punir le pécheur dont il continue le châtiment dans l'autre vie : « Deus aliquorum punitionem hic incipit, et in alia vita proficit, ut in Antiocho. » C'est de ces pécheurs qu'il est dit dans le *Deutéronome*, continue le Saint : « Ignis succensus est in furore meo et ardebit usque ad inferni novissima, vindicta hic incipiet, scilicet punitionis reproborum et ardebit usque ad extremam damnationem, ut exponit Augustinus. »

Un peu plus loin le R. P. Castelein, appelle à son secours S. Jean Chrysostome. Nous allons citer ce passage, nous pourrions dire cette phrase, mais quelle phrase! Un vrai chef-d'œuvre d'adresse, pour induire le lecteur un peu rapide à croire que S. Jean Chrysostome, « cet illustre docteur si versé dans l'étude des saintes Lettres »,

1. Toutes les paroles de S. Jérôme, dit le pieux et savant cardinal Bellarmin, laissent supposer la ruine éternelle de la plupart de ces malheureux.

2. Nous ne traduisons pas littéralement le passage très long et très obscur de S. Jérôme, mais nous en donnons le sens tel qu'il nous apparaît. L'on sait, du reste, par une parole souvent citée du même docteur, combien il comptait peu sur les pénitences des derniers moments de la vie.

enseigne qu'un grand nombre des pécheurs noyés au déluge se sont convertis.

« Pour prévenir ce châtiment, Dieu n'avait négligé ni avis ni menaces, et, *comme nous l'enseigne S. Jean Chrysostome*, Dieu, en recourant à un fléau qui se propagea avec lenteur, — car les eaux du déluge mirent quarante jours à envelopper les montagnes, — voulut fournir le temps à tous les coupables de rentrer en eux-mêmes, pour leur faire connaître la justice de ce châtiment social, mérité par un crime social [1], et pour les faire passer ainsi, en mourant, des terreurs d'une justice qui voulut se limiter à un châtiment temporel, aux espérances d'une miséricorde qui leur offrit des pardons éternels. Tel est l'enseignement de l'illustre docteur si versé dans l'étude des saintes Écritures. »

Nous ne pouvons supposer charitablement que notre

1. Châtiment social, mérité par un crime social ! Quelle est donc cette terminologie ! Veut-on dire universel, qu'on le dise et qu'on parle français. Un crime social est un crime qui atteint la société dans quelqu'un de ses principes constitutifs, et l'on pourrait appeler châtiment social, un châtiment qui atteint la société dans ce qui contribue à l'ordre, à la paix, au bien-être, au progrès de la société. Mais ici de quoi s'agit-il ? Il s'agit de punir non un crime social, mais les prévarications diverses et surtout les luxures effrénées de cette multitude d'hommes qui couvraient la terre. Et comment Dieu l'a-t-il fait ? non par un châtiment social, mais en châtiant chacun des coupables par la mort. Les crimes étaient universels, le châtiment fut universel.

Dira-t-on, après cela, que le crime étant universel, il est social ; que le châtiment ayant atteint tout le monde, il est social ? — Supposons que le livre du Rév. Père soit entre les mains de tout le monde, nous ne dirions pas que c'est un livre social, et malgré notre persuasion qu'il est de nature à nuire aux âmes, nous ne dirions pas que son livre est un mal social.

Plus loin à la page 234 de la *Revue* (février), l'auteur dit que le peuple juif, à raison de son infidélité, a mérité d'être rejeté, comme corps, du royaume de JÉSUS-CHRIST et s'est attiré un *châtiment social* vraiment caractéristique... » ; ici nous admettons cette expression « châtiment social », parce qu'il atteint la société juive, et lui donne dans le monde une situation sociale méprisée, malheureuse, disloquée, voudrions-nous dire.

écrivain de la *Revue*, pensant que ses lecteurs n'auraient pas sous la main le texte de S. Jean Chrysostome, a voulu les tromper sciemment ; nous penserons plutôt qu'il a lu rapidement cette page 222, n° 3 de l'homélie 25e. — Nous allons, nous, mettre le texte sous les yeux de nos lecteurs, et, écrivant pour les prêtres surtout et les lettrés, nous le citons en latin.

« Et vide clementiam Domini, quomodo quasi bonus aliquis medicus, variis viis morbum eorum curare tentat. Nam quoniam incurabilia erant eorum vulnera, tam prolixum tempus eis praescripsit, volens, etiam si in tanto tempore resipiscerent, revocare indignationis suæ sententiam. Semper enim mos ejus est, quoniam nostræ salutis curam agit, prædicere quas pœnas sit illaturus, ob hanc tantum curam, ne inferat ; quas si inferre vellet, neutiquam diceret : sed studiose prædicit, ut cum nos didicerimus, timore emendatiores facti, avertamus ipsius indignationem, et sententias irritas faciamus. Nihil enim est, quod ita illum exhilaret, ut conversio nostra, et a peccato ad virtutem regressus. Animadverte ergo quomodo et istorum ægritudinem industria quadam curare nititur: primo tantum temporis ad pœnitentiam dedit; dein ubi vidit eos quasi insensati essent, ita se gerere, nihilque proficere temporis longitudine, jam cum propemodum in foribus ipsis esset diluvium, iterum prænuntiat, non ante tres dies, sicut Ninivitis, sed ante septem. Et fidenter dixerim, magnitudinem clementiæ, Domini nostri sciens, *si vel in septem diebus veram pœnitentiam agere voluissent, effugissent utique diluvii periculum.* Itaque quoniam neque productio tanti temporis, neque coarctatio *a malis eos abducere potuit*, induxit diluvium in sexcentesimo anno Noe. »

« Præcepit tantum Dominus et statim aquarum natura mandato conditoris obedivit, et ut confluxit, totum orbem inundavit. Jam quod quadraginta diebus et quadraginta noctibus inductum est diluvium, et istud ipsum

bonitatis maximum specimen est. *Volebat enim propter magnam misericordiam, saltem aliquos ex eis castigatos generalem hanc internecionem effugere*, cum ante oculos viderent et congeneres suos perire, et imminere sibi communem interitum. Verisimile enim est primo die bonam aliquam partem diluvio periisse, et secundo die accrevisse aliquid diluvii ; et similiter die tertio, et reliquis. »

« Atque ideo in quadraginta dies et quadraginta noctes produxit,ut omnem defensionis obtentum adimeret. Nam si voluisset atque imperasset, potuisset omnia in uno momento inundare : sed pro sua clementia tanta dierum diuturnitate usus est. »

Ensuite le S. Docteur fait entrer Noé et sa famille dans l'arche, et s'arrêtant sur cette parole du texte sacré : « Clausit deforis, » il dit que Dieu a enfermé ainsi Noé et ses enfants dans l'arche, pour qu'ils n'eussent pas l'horrible spectacle de la mort épouvantable des victimes du déluge.

« Quamquam enim, continue-t-il, *improbi, qui peribant*, attamen bonorum animæ magna commiseratione affici valent, si quando vident puniri homines... »

Nous demandons maintenant à tout lecteur sérieux et qui comprend le latin, où S. Jean Chrysostome, dans ce passage, enseigne que Dieu voulut se limiter à un châtiment temporel ?

La pensée du Saint est que Dieu, après avoir fait prêcher pendant cent ans la pénitence inutilement, donna encore sept jours de répit aux coupables pour qu'ils se convertissent. S'ils l'avaient fait Dieu n'aurait pas envoyé le déluge. Le déluge commencé, il progresse lentement ; une grande partie des hommes périssent, pense-t-il, le premier jour ; si les autres en voyant enfin périr leurs voisins, parents et amis, avaient voulu se repentir, Dieu encore les aurait arrachés à ce cataclysme universel. Mais aucun ne s'est repenti, et les quarante jours écoulés l'humanité avait disparu, à l'exception de Noé et sa famille,

et ceux qui périrent *peribant improbi*, mouraient impénitents ; du moins c'était la règle générale, que le S. Docteur exprime ici. C'était l'accomplissement de la parole divine: « vocavi et renuistis; ego quoque in interitu vestro ridebo » (Prov., I, 24).

Laissons donc de côté ces phrases alambiquées, « que Dieu a voulu faire passer les malheureux, en mourant, des terreurs d'une justice qui voulut se limiter à un châtiment temporel, aux espérances d'une miséricorde qui leur offrit des pardons éternels ». Surtout n'allons pas dire au pécheur invétéré que Dieu éprouve, pour le ramener, par des revers, ou par une maladie grave qui se prolonge : « Patience, mon ami, Dieu veut vous faire passer en souffrant, ou en mourant, des terreurs d'une justice qui veut se limiter à un châtiment temporel, aux espérances d'une miséricorde qui vous offre des pardons éternels. »

Disons-lui tout simplement comme tous les pasteurs zélés, tous les amis chrétiens et francs : « Dieu en vous châtiant, veut vous convertir et vous sauver; mais si vous ne vous convertissez pas, après avoir souffert ici-bas, vous souffrirez encore dans l'autre monde et éternellement. » Voilà du français clair et chrétien.

Nous constatons donc que la question du nombre des élus parmi les châtiés du déluge, — et nous pouvons *a fortiori* dire la même chose des autres, — est loin d'être résolue par S. Jérôme et S. Jean Chrysostome dans le sens du R. P. Castelein. Nous continuerons donc avec ces saints, avec tous les saints, avec tous les écrivains pieux, avec tous les prédicateurs, avec tous ceux qui n'ont pas à satisfaire le public fort mélangé d'une Revue, à soutenir que la majeure partie, que le très grand nombre [1]

1. Nous n'oserions même, d'*après le texte de S. Jude cité plus haut*, affirmer qu'on pût faire une exception pour un seul des Sodomites ou de leurs voisins et frères en corruption.

Quant aux victimes du déluge le R. P. Castelein dit :

« Nous savons, au reste, par un texte de la 1re Épître de S. Pierre,

de ces châtiés, et, nous le verrons bientôt, des infidèles, *se* sont damnés ou *se* damnent.

Si les rigoristes, quand ils s'énoncent sur ce sujet, non dans une discussion théologique, mais dans un développement oratoire, expriment la règle générale, sans mentionner les exceptions, c'est que, suivant la façon de faire de tous en toutes choses, ils s'expriment *ex communiter contingentibus.*

Ainsi faisait l'illustre évêque de Clermont, l'éloquent Massillon ; ainsi faisait Bourdaloue, le grand orateur Jésuite ; ainsi faisait le P. Paul Segneri, le grand missionnaire Jésuite d'Italie ; ainsi faisait Louis de Grenade, le saint et grand Dominicain (1), qu'on a appelé le Bossuet de l'Espagne ; ainsi faisait S. Léonard de Port-Maurice, le célèbre missionnaire franciscain; ainsi faisaient le P. de La Colombière, et S. Alphonse, et Bridaine, etc., etc.... Ainsi faisait l'admirable apôtre des Indes, quand, dans la belle prière qu'il récitait tous les jours, il disait : « O Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des infidèles sont l'ouvrage de vos mains et que c'est à votre ressemblance qu'elles ont été créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit à la honte de votre Nom... etc. »

Ainsi continueront à s'exprimer, nous en avons l'obstinée conviction, malgré les articles de la *Revue générale*, tous les prédicateurs, tous les vrais hérauts de la parole divine.

Nous arrêterons-nous à l'opinion du R. P. Castelein,

---

qu'un certain nombre de ces malheureux ont bénéficié des pardons offerts. » — Nous croyons que ce sentiment est assez commun ; nous ferons remarquer toutefois que Noël Alexandre, le fameux théologien et historien Dominicain, a, dans son histoire, un article critique ainsi intitulé : « Quod aliqui ex iis qui diluvio perierunt, damnationem æternam evaserint, gratis asseritur. »

1. Nous sommes d'avis qu'on lit trop peu les ouvrages du Vén. Louis de Grenade ; il y a peu de sources plus abondantes et plus pures.

au sujet de la population totale du globe à l'époque du déluge? Lui-même appelle cette opinion hardie; nous serions tenté, pour notre part, de dire qu'elle n'a pas le sens commun; contentons-nous d'affirmer qu'elle heurte de fait le sentiment commun de tous les auteurs et des Pères de l'Église.

Abraham par *un* de ses deux fils, Isaac, a produit en *quatre cents ans* un peuple d'environ 3,000,000 d'individus, et le premier couple humain *en seize à dix-sept cents ans*, n'aurait peuplé la terre que d'environ 50,000 habitants (1)!

Peut-être les anciens patriarches, ou leurs descendants d'avant le déluge et tous leurs collatéraux faisaient-ils assez fréquemment vœu de continence pendant vingt, trente ou cinquante ans. On sait par l'Écriture sainte combien les hommes d'alors avaient des tendances profondes à la vie parfaite et à la chasteté en particulier!!

Quoi qu'il en soit, nous nous permettons de faire remarquer à notre auteur que cette question de chiffres importe peu, ou plutôt n'importe nullement, dans la thèse du nombre *relatif* des élus; trois cinquièmes par exemple, est toujours plus grand que deux cinquièmes, qu'il s'agisse de centaines, de millions ou de milliards.

Nous lui ferons encore observer qu'il ne sera pas aussi sobre dans ses chiffres quand il dressera contre les rigoristes son cheval de Troie: «Ninive», «Ninive pénitente», «Ninive pardonnée». Il donnera à cette cité deux millions d'habitants alors que des auteurs très compétents n'évaluent sa population qu'à un demi-million.



1. «Je recueillerai ainsi, dit l'écrivain de la *Revue*, un chiffre maximum qui ne serait que *la moitié* des 90,000 décès de chaque jour en cette fin de siècle.» (*Revue générale*, Février 98, p. 214.)

§ 2. LE SALUT ET LE PAGANISME.

Après avoir traité la question des châtiments divins, suivons maintenant notre auteur sur le terrain historique.

Tout d'abord il prête aux rigoristes, c'est-à-dire à peu près à tous les SS. Pères, à tous les Docteurs, à tous les Saints, à tous les prédicateurs « un système d'exclusivisme le plus dur pour la multitude des peuples et de favoritisme le plus étroit pour un petit peuple, qui finit par être rejeté dans le même exclusivisme ».

Il affirme que Martin de Noirlieu, dès l'école primaire, « avec son livre mystérieux qui s'appelle la Bible de l'enfance »,lui a déjà donné l'impression pénible de ce système odieux [1].

Mais patience ! l'âge est venu, le Rév. Père a étudié, il s'est défait de cette impression fâcheuse, et il se sent la mission « de réfuter efficacement le rigorisme, d'en dissiper les ombres, d'éclairer et de transformer cette impression ».

Prêtons toute attention aux arguments de notre apôtre antirigoriste ; et pour mieux le comprendre, dépouillons ses arguments de leur forme oratoire, nous dirons même éloquente.

***

Il s'agit de prouver tout d'abord que tous les peuples, compris sous le nom de Gentils ou de Païens, ne sont pas l'objet d'un dur exclusivisme de la part de Dieu.

Il y a, affirme notre auteur, une providence spéciale

1. Cela prouverait qu'on a bien fait d'exclure de beaucoup de nos écoles primaires ce livre *mystérieux* qui fait si mauvaise impression.

Un certain Crombez réclama, un jour, à la Chambre belge, contre le catéchisme et les prières journalières du chrétien, qui étaient, disait-il, de nature à remplir les imaginations des enfants d'images impures !

Il faut avouer que nos évêques sont malheureux dans le choix des livres élémentaires !

sur les Juifs, il y a eu, il y aura toujours une providence générale pour toute l'humanité « ménageant à toutes les âmes suffisance de lumières et de secours dans l'ordre moral et religieux, pour leur rendre pratiquement *possible* le salut éternel »...... « La grâce qu'il a offerte aux Gentils pour se sauver a été pleinement suffisante. Le nier [1], ce serait nier l'universelle portée des mérites de Jésus-Christ. »

Réponse : Nous affirmons, nous croyons avoir déjà affirmé que les rigoristes, depuis deux mille ans, savent cela par cœur et l'enseignent.

Ils ne font nullement des païens, pris en masse, des réprouvés, *parce qu'ils* seraient victimes de la part de Dieu d'un dur exclusivisme ; pas plus qu'ils ne font des Juifs, pris en masse, des élus, parce qu'ils auraient été l'objet d'un favoritisme étroit.

Les rigoristes disent que bien des Juifs, un très grand nombre même, malgré les faveurs spéciales dont ils ont été comblés, *se* sont damnés, parce qu'ils n'ont pas répondu à ces grâces même abondantes ; ils disent, en outre, que la plupart des païens *se* sont damnés ou *se* damnent, malgré les grâces suffisantes qu'ils ont reçues ou reçoivent, parce qu'ils n'ont pas correspondu à ces grâces ; et, disent encore les rigoristes, tous ces damnés, Juifs ou païens, sont damnés dans la mesure des grâces dont ils ont abusé.

Il reste donc acquis que les rigoristes et le R. P. Castelein sont d'accord sur ce point de doctrine : Dieu veut le salut de tous les hommes et il donne des grâces à tous quoique dans des mesures diverses.

Que conclure de là, en bonne logique ? — Que les Juifs et les païens ont *pu* se sauver.

---

1. Les simples fidèles, même instruits, qui lisent ces lignes et surtout qui les lisent entre deux articles de *Revue* sont induits à se dire: « Voyez un peu les affreux et impitoyables rigoristes qui nient que Dieu ait accordé aux païens des grâces suffisantes pour se sauver !

Mais la question est de savoir s'ils se sont sauvés ; c'est une question de fait.

Pour réfuter efficacement le rigorisme, en dissiper les ombres, et éclairer et transformer l'impression pénible que Martin de Noirlieu et tous les rigoristes laissent dans les esprits, le R. P. Castelein en vient aux faits historiques et essaie de blanchir les païens d'abord, de la mauvaise réputation qu'ils ont au point de vue religieux et moral.

Les rigoristes constatant par l'histoire que les Gentils pris en bloc, et tous les païens d'aujourd'hui, adonnés à l'idolâtrie et à mille superstitions grossières et souvent infâmes, pensent qu'ils n'ont pas eu la foi nécessaire au salut, ni rempli, comme ils le pouvaient et devaient, leurs devoirs envers Dieu, de façon à mériter le ciel.

Qu'oppose à ce jugement, — que plus tard, en parlant des voies secrètes de la miséricorde divine, nous appuierons de divers arguments théologiques, — qu'oppose, disons-nous, à ce jugement le Rév. Père ?

Écoutons-le :

« Nous croyons à tort, dit-il, que le paganisme était, comme le christianisme, une religion douée d'une unité et d'une autorité bien déterminée, une religion ayant un *credo* fixe et une profession de foi imposée à tous et acceptée de tous.

« Il n'y avait pas d'autorité religieuse, ni de culte public obligatoire, ce qui donnait une liberté assez grande pour permettre *au grand nombre* de suivre les lumières privées de la conscience.

« Le culte de Jupiter avec quelques *compléments* et quelques *correctifs* [1] que les lumières de la raison et la grâce *pouvaient* suggérer aux âmes droites, a pu *facilement* (!) se transformer dans le culte du vrai Dieu. Le

1. Compléments et correctifs, ces mots nous semblent délicieux !

nom ne dit rien. Les attributs qu'on lui reconnaît, importent seuls. »

« Jupiter, dit le savant Doellinger, est donc le *Dieu* [1] suprême, investi de la plénitude de la force et de la puissance. Ce caractère monothéiste, déjà nettement accusé dans la théologie d'Homère, se dessine avec plus de force et de précision encore dans les poètes qui le suivent, et Jupiter finit par être regardé comme le *Dieu* par excellence, seul digne de ce titre... il était le protecteur et le patron des rois, des peuples, des cités... etc...»

Après cela notre auteur cite deux longs passages du *philosophe* Aristote pour prouver que les Gentils « *ont pu* se former une idée très pure de la divinité ».

Et puis plus rien ! — Je me trompe ; pour montrer que les Gentils n'étaient point si idolâtres qu'on le dit et qu'ils ont pu *facilement* (au moins les âmes droites), à l'aide de quelques compléments et de quelques correctifs, transformer le culte de Jupiter en culte du vrai Dieu, notre écrivain nous affirme deux petits détails: tout d'abord, que le temple de Jupiter Capitolin, à Rome, n'avait que les dimensions d'une modeste église de village, ensuite que les femmes n'allaient presque jamais au temple.

Reprenons les diverses affirmations de notre auteur :

a) Il n'y avait pas de *credo* fixe ni de profession de foi imposée à tous et acceptée par tous ; donc les âmes droites pouvaient passer facilement à travers les mailles fort larges de ce *credo* incertain, pour se réfugier dans une conception plus saine et plus élevée de la divinité.

Dans notre jeunesse studieuse, quand on nourrissait notre âme chrétienne, avec tant de soin, de toutes les erreurs mythologiques et des idées païennes, qui forment le fond et la trame de la plupart des auteurs classiques, nous avons appris qu'il y avait parmi les Gentils un *credo* d'erreurs, incohérent, sans doute, mais enfin un *credo*.

1. Voir les dictionnaires mythologiques.

Qu'il fût à l'état flottant dans bien des têtes, rien d'étrange en cela ; le *credo* catholique, malgré tous nos enseignements, n'est-il pas, même en Belgique, à l'état incohérent et flottant dans une foule de têtes baptisées ?

Cela prouve-t-il que la masse des païens dans le peuple, — et presque tout était peuple, — se dépouillait facilement de ce *credo* incohérent et flottant, pour asseoir sa vie morale et religieuse sur des données plus élevées, plus saines, et sentant plus ou moins les idées d'Aristote et de Platon sur la divinité ?

Ce serait une audace, si pas une sottise impertinente, que d'affirmer une telle chose d'un grand nombre, quand nous voyons, — l'Écriture sainte et l'histoire le proclament, — les plus sages de la gentilité, ceux mêmes qui fournissent de si beaux textes au R. P. Castelein, s'abaisser lâchement, honteusement, malgré leurs belles idées, jusqu'aux pratiques grossières et même honteuses de l'idolâtrie.

b) « Il n'y avait pas d'autorité religieuse, ni de culte public obligatoire. »

L'histoire nous a toujours dit qu'il y avait chez les Gentils une vraie autorité religieuse chez les pontifes, autorité que souvent, surtout à Rome, les empereurs, les rois et consuls etc. absorbaient à leur profit.

Socrate, mis à mort pour avoir méprisé les dieux, prouve qu'il y avait bien quelque *credo* obligatoire, et les trois cents ans de persécutions pendant lesquels des millions de chrétiens ont subi le martyre, parce qu'ils ne voulaient pas honorer les dieux et prendre part à leur culte, en sont une autre et éclatante preuve. On peut en voir d'autres dans les auteurs, dans Doellinger, de Champagny, Paul Allard, etc.

c) La notion qu'on avait de Jupiter devait facilement se transformer dans la notion vraie de la divinité, qui du reste était si élevée, presque chrétienne chez Aristote.

En preuve de cette notion de Jupiter si rapprochée de celle du vrai Dieu, le R. P. Castelein apporte un passage du savant Doellinger.

Peut-être avons-nous sous les yeux une édition corrigée, ou falsifiée, ou augmentée de Doellinger; cependant les pages indiquées en note dans la *Revue générale* concordent avec celles où nous trouvons la citation reproduite ci-dessus. Mais nous trouvons dans cet auteur bien autre chose que ce qu'on veut nous y faire voir. Nous allons citer le passage pour que le lecteur en juge. « Jupiter resta donc le dieu (1) suprême, investi de la plénitude de la force et de la puissance. Ce caractère monothéiste, déjà nettement accusé dans la théologie d'Homère, se dessine avec plus de force et de précision encore dans les poètes qui le suivent, et Jupiter finit par être regardé comme le dieu par excellence, seul digne de ce titre.

« Le ciel ou l'éther était son domaine, et il fut toujours, ce qui avait été, dès le principe, le Jupiter de Dodone et d'Arcadie, le maître des variations de l'atmosphère, le dieu des éclairs, de la foudre et des nuages, chargé de rafraîchir la terre par des pluies bienfaisantes et de lui donner la fécondité et l'abondance.

« Mais il était en même temps le centre personnifié de tout l'univers ; la vie et la santé des hommes dépendaient de lui, *pour autant que les arrêts du destin ne missent point de bornes à son pouvoir ;* comme il était le roi de l'Olympe et l'auteur de l'ordonnance actuelle de l'univers, *son influence* s'exerçait même dans la sphère d'action des autres dieux, et on lui *prêtait* des attributions qui semblaient plus spécialement réservées à ceux-ci. *Comme père de la* plupart des dynasties grecques, il était le protec-

1. Doellinger met un d minuscule au mot Dieu ; le R. P. Castelein, par distraction, sans doute, lui donne un D majuscule. Les lettrés comprendront quel correctif la pensée de l'auteur trouve dans ce petit changement typographique.

teur et le patron des rois, des peuples et des cités : tout droit humain était une émanation de la *justice, assise sur les marches de son trône :* gardien du serment, vengeur du parjure, il veillait avec jalousie à sa propre dignité. Il était le dispensateur de tous les biens comme de tous les maux qui arrivent aux hommes, et son pouvoir se révélait dans toutes les conditions et toutes les circonstances de la vie humaine : la dispensation des richesses était un de ses attributs particuliers ; mais il était universellement regardé comme le bienfaiteur de l'humanité, et tous les peuples attachaient à son nom l'idée d'une Providence divine [1]. Dans les fêtes et les cérémonies, les Grecs l'invoquèrent tantôt comme l'arbitre du genre humain, tantôt comme le maître de la nature et de l'air. »

Nous venons de donner l'alinéa entier de Doellinger que le R. P. Castelein cite en...... *l'abrégeant.* En confrontant notre texte avec le sien, on verra qu'il y a déjà de notables différences entre notre Jupiter et celui du Rév. Père.

Mais voici qui achève de différencier ces deux Jupiter : Doellinger continue immédiatement : « Mais à côté de ces fictions poétiques qui prêtaient au père des dieux et des hommes un caractère *relativement élevé*, que de contrastes dans les *dogmes* mythiques ! D'après ceux-ci, le dieu *né en Crète* et soustrait, par une ruse maternelle, à la voracité d'un père qui dévorait sa progéniture, ne possédait pas l'empire du monde à titre de propriété éternelle : pour le conquérir, il lui avait fallu combattre et vaincre des dynasties rivales, abdiquer ensuite l'omnipotence suprême et la partager *avec ses frères*, tout en subordonnant sa propre volonté à l'inflexible volonté du destin : on le voit ensuite, après avoir entretenu un commerce fréquent avec les filles des hommes et *donné le jour à une foule de héros, se trouver en butte aux tracasseries de sa jalouse compagne.* »

1. Pind. Nem 1355.

Veut-on maintenant comprendre plusieurs des traits d'un caractère relativement élevé qui se rencontrent dans le Jupiter du premier alinéa cité de Doellinger ? qu'on lise l'alinéa 21 de la page précédente ; le voici intégralement : « Un système de douze divinités constituait, pour la Grèce, la *république de l'Olympe* [1] : ce système, qu'on pourrait qualifier exclusivement de grec, avait insensiblement prévalu sur tous les autres : le culte des douze dieux remontait, suivant les *traditions vulgaires*, à Deucalion ou même à Héraclès : c'étaient en réalité des dieux de souches diverses, ramenés *dans un but politique à une unité tout extérieure :* ils portaient les mêmes noms à Athènes et à Rome : Zeus et Jupiter, Hera, Poséidon, Déméter, Apollo, *Artémis*, Hephestos, Athéné, Ares, Aphrodite, Hermès et Hestia. »

Nous voilà bien loin des belles idées d'Aristote, qui lui-même enseignait l'éternité de la matière [2]. Pendant que le R. P. Castelein, après avoir cité ce philosophe, s'écrie avec enthousiasme : « Inclinons-nous avec un ravissement de joie et de respect sous ces paroles éblouissantes de sublimité, » nous, voilons-nous la face de honte et de tristesse, en voyant où les hommes, nos frères en Adam, ont abouti en fait de religion, et où nous serions arrivés nous-mêmes si la grâce de la Rédemption n'avait illuminé nos intelligences et relevé nos cœurs !

Nous voyons donc clairement, et qui voudra lire l'ouvrage de Doellinger, verra avec la clarté de l'évidence, que

1. Donc l'Olympe était une sorte d'oligarchie, dans laquelle Jupiter, né en Crète, était parvenu à occuper la première place, et se faire presque monarque absolu ; sa femme Junon seule lui tenait un peu tête. — Voilà le monothéisme grec et romain !

2. « O pauvre Aristote ! s'écrie S. François de Sales répétant S. Augustin, tu es loué où tu es absent, et tu es brûlé où tu es présent. Quel bien revient-il, je vous prie, à César et à Alexandre le Grand de tant de vaines paroles que plusieurs vaines âmes emploient à leur louange ? *Traité de l'amour de Dieu*, V, 8.

le monothéisme vrai n'était qu'à l'état de lueurs blafardes dans un certain nombre d'intelligences païennes, alors que la masse des esprits étaient plongés, par leur faute, dans les ténèbres d'une grossière idolâtrie. C'est donc avec raison que le grand Bossuet, après avoir étudié à fond, avec la perspicacité de son génie, ce triste sujet, a écrit ces mots si souvent cités : « Tout était dieu, excepté Dieu même ; et la terre que Dieu avait faite pour sa gloire était devenue un temple d'idoles. »

Pour soutenir sa thèse monothéiste en faveur des païens, le R. P. Castelein, après avoir essayé, mais en vain, de nous montrer en Jupiter un pseudonyme de la Divinité véritable, s'attache à nous faire voir dans le culte des dieux Lares, une simple superstition qui ne constituait pas un culte formellement idolâtrique. « Ce culte domestique, dit-il, s'adressait à des *génies* inférieurs que l'on croyait les bienfaisants protecteurs du foyer. »

On peut voir dans Doellinger que les Lares et les Pénates, ceux-ci procurant les richesses, ceux-là les conservant, n'étaient pas comptés au nombre des grands dieux ; mais enfin étaient de vrais dieux secondaires auxquels on offrait des *sacrifices*.

Nous nous demandons en quoi cette différence importe ici, c'est-à-dire au point de vue du salut de ces pauvres infidèles.

Peut-être le R. P. Castelein veut-il nous dire que les païens n'étant pas obligés d'assister aux cérémonies du culte public, profitaient de cette liberté, pour s'abstenir du culte idolâtrique, et se livrer sous le couvert des pratiques superstitieuses du foyer, au culte privé et intime du vrai Dieu.

Si c'est là sa pensée, nous lui demandons sur quoi il appuie son assertion.

Il nous cite le fait de Ňaaman, il aurait pu y ajouter celui de Job ; nous verrons plus tard, en parlant des voies

secrètes de la miséricorde divine, quelles conclusions on peut tirer de ces faits. En attendant, nous affirmons que l'Écriture sainte, en général, parle des Gentils comme de gens assis en masse dans les ténèbres et les ombres de la mort, et l'histoire est d'accord ici avec les Livres saints pour nous affirmer, à toutes ses pages, que tous les païens, considérés en masse, couraient aux idoles et prenaient part aux superstitions grossières et infâmes d'un culte public idolâtrique.

Écoutons S. Paul : « Ces hommes, dit-il, dans l'Épître aux Romains, I, sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs vaines pensées et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Ils sont ainsi devenus fous, en s'attribuant le nom de sages [1]. Et ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à des images d'hommes corruptibles, à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de reptiles. — C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, au vice de l'impureté ; en sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps ; — parce qu'ils ont mis le mensonge à la place de la vérité de Dieu ; parce qu'ils ont rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de le rendre au créateur qui est béni dans tous les siècles. Amen. »

Nous nous contentons de citer ce texte sacré, il en est cent autres qui parlent dans le même sens.

Et l'histoire que nous dit-elle ? Nous affirme-t-elle que la foule, que le peuple, que les femmes en particulier, ne prenaient pas part, ou qu'une part libre et restreinte aux cérémonies du culte ?

1. Quoique S. Paul, disent les interprètes, ait principalement en vue les sages du paganisme (comme le prouvent ces mots : « dicentes se esse sapientes »), néanmoins son blâme comprend aussi la multitude, que n'excusait pas son ignorance.

Elle nous dit tout le contraire.

On peut lire le passage si remarquable de la *Cité de Dieu* dans lequel S. Augustin nous montre, en le stigmatisant, l'illustre et savant Varron, idolâtre convaincu, pratiquant et prônant un culte infâme et, comme dit le S. Docteur, demeurant courbé, malgré son génie, *sous le poids de la coutume et des lois de sa patrie.*

Il faut entendre encore S. Augustin nous décrivant une cérémonie religieuse idolâtrique dont il a été témoin : « *Devant* ce temple, dit-il, en présence de cette statue exposée à tous les gens, accourus en foule, chacun se tenant où il pouvait, nous promenions tour à tour nos regards attentifs et sur ce cortège de courtisanes et sur cette déesse vierge; vénération profonde, culte monstrueux. Non, jamais nous n'y avons admiré la modestie de l'hystrion, ni la pudeur de la comédienne. Chacun était fidèle à son rôle d'ignominie. On savait ce qui plaisait à la déesse vierge; ces jeux instruisaient une femme ; le temple la renvoyait plus savante au foyer domestique. » (*De civit. Dei*, l. II, 26.)

« La matrone romaine était austère et grave; mais au jour des mystères de la bonne déesse, dit de Champagny, ou à telle autre fête, *il fallait* que la mère de famille *fît* au temple ce qu'au théâtre elle n'eût pas voulu regarder jouer par des courtisanes. Pauline, cette noble et vertueuse dame, venant au temple d'Anubis *pour obéir aux ordres de ce dieu*, croyait certainement faire acte de religion. »

Mais on ne veut pas que les Saints Pères qui ont tracé de si horribles tableaux de la société païenne, soient trouvés bons juges en la matière; ils n'ont dépeint, dit-on, que la société païenne qu'ils avaient sous les yeux, c'est-à-dire cette société arrivée à l'apogée de sa corruption.

Mais les Saints Pères avaient aussi bien que nous, et sans doute plus que nous, les documents historiques des

temps anciens. Ont-ils songé après les avoir lus et étudiés, aussi bien que nous, qu'il fallait faire des distinctions entre les divers âges du monde païen? Non; parce qu'ils savaient que malgré des nuances, suivant les peuples ou les périodes de l'histoire, les Gentils en masse avaient toujours été plongés dans des erreurs grossières, des pratiques monstrueuses, des désordres sans borne.

Qu'on lise, du reste, les historiens et les écrivains païens eux-mêmes, et on les verra décrire les mystères abominables qui se passaient dans les temples, souvent petits il est vrai, mais multipliés ([1]), et qui s'accomplissaient un peu partout en présence d'immenses foules, souvent en plein air, sur les places publiques, dans les bocages sacrés, sur la scène, dans l'amphithéâtre, aux portes des temples.

Un des plus anciens et des plus véridiques historiens païens, Hérodote, « déclare que la fête d'Artemis à Bubastis était la plus importante de toutes. Une foule d'hommes et de femmes — qu'on évaluait quelquefois à 700,000 — descendaient le Nil en barque en faisant un vacarme effroyable avec des crécelles et des flûtes, en chantant et en frappant des mains; quand ils passaient devant une ville, les femmes se montraient sans vêtements ou adressaient des injures ou des taquineries aux citadines, ensuite on célébrait la fête à Bubastis avec force sacri-

1. Le R. P. Castelein dit : le temple unique de Jupiter Capitolin à Rome était de très petite dimension, donc le peuple en masse n'assistait pas aux cérémonies du culte public. Mais si on admet sa manière de voir sur la facilité des âmes droites (et elles étaient nombreuses pense-t-il) à trouver le vrai Dieu sous le pseudonyme de Jupiter, pourquoi, peut-on lui dire, n'assistaient-ils pas à ces cérémonies? En y ajoutant quelques *compléments* et quelques *correctifs*, ils en auraient fait un vrai *service divin !!* — Peut-être bien que ces braves gens faisaient consister leur complément et leur correctif à honorer Jupiter dans sa fille Vénus ; du moins on serait tenté de le croire quand on lit dans les auteurs que parmi les très nombreux temples qu'il y avait à Rome, *vingt* étaient consacrés à *Venus lubertina !*

fices et consommation de vin. » (Doellinger, II, 299.)

Nous savons par le même Hérodote et aussi par l'histoire sainte qu'en Égypte, on élevait des temples aux chats, aux chiens, aux crocodiles, aux bœufs, et à la mort de ces bêtes, les habitants de la maison prenaient le deuil. Pendant une famine, nombre d'Égyptiens aimèrent mieux se dévorer vivants les uns les autres que de toucher aux animaux sacrés.

Dans son livre *Le règne de Dieu*, l'abbé Leroy dit : « Une autre cause de ruine de l'Égypte, vice commun à toutes les nations païennes, mais poussé aux derniers excès vers la fin du royaume, se rencontre dans la prostitution dont ses temples cachent les infâmes mystères...

« La volupté y voit des adorateurs prosternés devant ses autels : l'Égyptien, naturellement ami des plaisirs charnels, prodigue un coupable encens aux animaux les plus lascifs, et il se vautre dans des jouissances qui révoltent la nature » (ch. 28).

Il conste donc, d'après tous les témoignages, que la masse des païens, grands et petits, savants et gens du peuple, participaient au culte idolâtrique, reniaient donc le vrai Dieu ou qu'ils connaissaient sans *le reconnaître et l'honorer*, ou qu'ils pouvaient connaître, comme la foi nous l'enseigne : ils étaient donc tous coupables et hors des voies du salut.

Mais quand les affirmations de l'Écriture et de l'histoire n'existeraient pas aussi nombreuses et aussi nettes, quand le R. P. Castelein parviendrait à nous prouver que le culte n'était pas obligatoire, qu'il n'y avait pas d'autorité religieuse reconnue, nous resterions encore convaincus que les Gentils marchaient en masse par cette voie d'idolâtrie et de turpitudes morales vers l'enfer.

C'est qu'il est deux forces qui dominent, maîtrisent et entraînent les hommes bien plus que les lois et l'autorité ; et ces forces sont celles de la coutume et des passions.

Regardons ce qui se passe au milieu de nous, au sein même d'une société chrétienne : pour un acte moral qui se pose pour obéir à la raison, à la conscience, à l'autorité religieuse, il y en a vingt, cinquante, cent qui sont inspirés par le respect humain ou par la passion.

Jusqu'au sein des sociétés même d'élite, combien il est rare de rencontrer un esprit assez ferme pour ne pas subir l'influence de l'air intellectuel ambiant, qui est plein d'erreurs, de préjugés, d'illusions; combien il est plus rare encore de rencontrer une conscience assez ferme pour ne faire au moins mille concessions qui la troublent et l'affaiblissent?

Est-ce que donc les races païennes étaient meilleures que la nôtre? Et le torrent, un torrent impétueux n'entraînait-il pas tous les peuples dans cette voie d'idolâtrie et d'immoralité? N'est-ce pas pour qu'ils échappassent à ce torrent fatal que la législation mosaïque mettait entre les Juifs et les Gentils des barrières si nombreuses et si fortes ?

Et quel attrait ne devait pas présenter pour les peuples un culte qui autorisait toutes les passions en les divinisant? Parlant de l'idolâtrie, l'éloquent Lacordaire dit :

« Quel art profond y avait broyé ensemble Dieu et la matière, la religion et la volupté, et faisait descendre du même autel des pensées graves et de honteuses sollicitations? L'idolâtre avait tout dans ses dieux; quoi qu'il voulût, le ciel obéissait à ses désirs. Quel chef-d'œuvre pour que le ciel à son tour fût obéi.... »

Ajoutons, pour terminer ce trop long chapitre, quelques courtes observations seulement, en réponse aux considérations par lesquelles le R. P. Castelein finit cette question historique.

Nous les classons pour être bref, car il faudrait des volumes pour répondre à tout.

1° Il y a eu des élus, beaucoup d'élus dans le peuple

juif, même à ses époques de décadence et d'infidélité. Il faudrait le prouver, mais admettons-le. Qu'est-ce que cela prouve en faveur de la thèse du plus grand nombre des élus dans l'humanité?

2° S. Pierre affirme que les Juifs ont crucifié Notre-Seigneur par ignorance: S. Paul dit qu'il a été blasphémateur et persécuteur par ignorance; donc les foules ont pu être ignorantes.

Nous croyons qu'ailleurs le Rév. Père conclut de cette ignorance à la non-culpabilité grave des déicides et de S. Paul.

Qui l'autorise à tirer semblable conclusion? La théologie laxiste peut-être; mais pas la vraie théologie qui admet des péchés mortels d'ignorance. « Toute ignorance, dit Louis de Grenade, n'excuse pas de péché. Saul était dans l'ignorance lorsqu'il persécutait l'Église de Dieu, et cependant, s'il ne s'était pas converti, cette circonstance ne l'aurait pas justifié du *crime* de cruauté et d'infidélité. » (Serm. I par le 10e dimanche après la Pent.)

Donc appliquons cette doctrine aux foules, et ne voyons dans cette ignorance, au plus, qu'une circonstance atténuante.

3° Page 227 de la *Revue* (février), petite citation de S. Augustin qui semble le ranger parmi les partisans des doctrines du Rév. Père. Cette citation ne signifie rien au point de vue de la thèse, et tout le monde sait que S. Augustin est un premier rigoriste.

4° Même page: « C'est surtout, dit notre auteur, faire injure au Sauveur de tous les hommes que de supposer qu'en accordant, par libre générosité, une source plus abondante de secours et de bienfaits à une partie de l'humanité, *il en ait exclu* une autre de sa miséricorde et de son amour. »

Citez, de grâce, mon Rév. Père, le rigoriste qui dit cela, et on vous répondra.

Tout votre travail est marqué au coin des faux-fuyants, des raisonnements sans conclusions nettes et des imputations fausses à l'adresse des rigoristes, c'est-à-dire de vos Pères, et de vos maîtres, et de vos modèles dans la foi et dans la théologie.

§ 3. LES VOIES SECRÈTES DE LA GRACE.

Nous avons ici à revenir sur nos pas, pour traiter la question du salut des païens, au point de vue des voies que suivrait pour les convertir, cette providence générale dont parle le R. P. Castelein.

« Abordons, dit-il, deux objections d'ordre historique, bien plus spécieuses contre l'enseignement du livre de la Sagesse sur l'amour universel que Dieu éprouverait pour tous les hommes et son désir universel de les sauver tous. »

Qu'on nous cite un seul rigoriste qui prétend faire des objections contre l'amour universel de Dieu pour les hommes et son désir de les sauver tous !... Nous le dénoncerons à Rome.

N'y aurait-il pas plus lieu de considérer les articles de la *Revue*, en maints passages, comme un réquisitoire contre la bonté et la sagesse de Dieu ?

Quand on dit : « Nous nous refusons à admettre telle ou telle économie providentielle, qui serait contre les lois de la sagesse et de la bonté de Dieu ; si on ne prouve pas sa thèse négative ; si la thèse contraire est la thèse commune et parfaitement prouvée, *communis et vera*, n'expose-t-on pas ceux qui admettent celle-ci comme prouvée, à s'insurger contre cet *affreux et impitoyable rigorisme ?*

Ne nous posons pas ainsi perpétuellement en défenseur de la bonté de Dieu, de son amour universel, de son dessein de sauver tous les hommes ; cela est hors de cause, et tout rigoriste signera des deux mains le texte de S. Pierre

cité par le R. P. Castelein : « En tout temps, en tout lieu, celui qui craint Dieu et pratique la justice plaît à Dieu ; et qui plaît à Dieu est sûr de son salut. »

Oui, ajouterons-nous, est sûr de son salut s'il plaît à Dieu à l'heure de son entrée dans l'éternité et par la *vertu divine de la foi.*

C'est cette *adhésion surnaturelle* à la *vérité révélée* qui est nécessaire ; une simple croyance, je dirai naturelle, ne suffit pas.

Sine fide impossibile est placere Deo, nous dit S. Paul.

En fait, comment s'opère le salut de l'homme, quels que soient les sentiers où s'achemine son existence d'ici-bas ?

Par la grâce et la correspondance à la grâce : *non ego, sed gratia Dei mecum.*

La distribution des grâces et surtout sa distribution efficace est un des mystères les plus insondables de la religion.

Voici pourtant ce que les saints docteurs nous enseignent de plus certain sur ce point :

Dieu sauve les hommes par deux sortes de grâces : *les grâces ordinaires* et *les grâces extraordinaires.*

Nous nommons grâces ordinaires toutes ces grâces suffisantes et générales qui se donnent surtout dans le cours de la vie : telles ces grâces extérieures, qui rentrent dans les moyens ordinaires de salut, comme l'envoi d'un apôtre, ou des rapports avec des chrétiens ou des populations chrétiennes, ou la lecture d'un livre qui traite de la vraie religion. A ces grâces extérieures Dieu joint des grâces intérieures d'une force plus ou moins grande, consistant en illuminations de l'esprit, en bons mouvements inclinant la volonté au bien, et allant toujours en augmentant à mesure qu'on en profite.

Les grâces extraordinaires sont ces grâces efficaces et particulières, ces illuminations totales qui mettent pour

ainsi dire les âmes en face de la vérité surnaturelle et inclinent en même temps victorieusement les volontés à se soumettre à Dieu et à se donner à Lui librement.

Nous en voyons des exemples frappants dans le bon Larron, dans S. Augustin, dans S. Genès le martyr, dans Alphonse de Ratisbonne, etc., etc.

Dieu a-t-il donné des grâces ordinaires à tous les infidèles (pour ne point parler maintenant des dissidents) y compris les Sodomites, les Chananéens, etc... ?

Avec tous les théologiens, nous répondrons : oui, quoique dans des mesures diverses pour chacun.

Ces infidèles se sont-ils sauvés? — Ceux qui ont profité de la grâce, oui.

Mais sont-ils en grand nombre? — Non, *relativement* au nombre de ceux qui n'en ont pas profité.

Nous pourrions invoquer en preuve de cette négation l'argument d'autorité, rappeler les Pères de l'Église, les docteurs, les théologiens, les écrivains pieux dont nous avons donné la liste plus haut, à propos du texte *pauci electi*, nous pourrions y joindre encore Montazo, Arias Montanus, Mendosa, le fameux Vasquez qui dit : *liquido constat;* le célèbre Gonet qui dit : *exploratum et certum apud omnes;* Jansen qui trouve qu'on oserait à peine en douter, Suarez, en qui, dit S. Fr. de Sales, on entend toute l'école, et qui appelle cette opinion *communis et vera*, le célèbre cardinal Gotti qui fut promoteur de la foi et membre de neuf Congrégations Romaines et qui parle ainsi dans son ouvrage : *Théol. scholastica*, Tract. de Deo, q. 4 : « An major sit numerus reproborum? — Respondet S. Thomas : Affirmative; quare electos « pusillum gregem vocat Christus. » — Hæc quisque conspicere poterit, si hominum mores a mundi exordio usque hodiernum tempus consideraverit [1]. »

1. Un prêtre de nos amis, sachant que nous écrivions sur cette question du nombre des élus, nous a envoyé les lignes suivantes qu'il a

Mais nous préférons opposer aux allégations gratuites de notre écrivain, quelques arguments.

Nous disons donc que peu d'infidèles ont profité de ces grâces.

Si un grand nombre avaient été fidèles, l'histoire nous en ferait mention, comme elle a signalé la pénitence de Ninive, celle de Naaman, et plus tard, en ce qui concerne les Juifs, celle de milliers de ces enfants d'Abraham et en particulier d'un grand nombre de leurs prêtres, comme elle a signalé les conversions et les rechutes multiples de la nation juive avant Notre-Seigneur.

Si des nations entières, ou même un grand nombre d'individus dans une nation, s'étaient convertis, comme Naaman l'a fait, en profitant des grâces ordinaires, on les aurait vus quitter le culte des idoles, améliorer leurs mœurs, rechercher et pratiquer le culte du vrai Dieu, comme Job le faisait, ou suivant le rite judaïque.

Or les châtiments précités, et tous ceux qui ont atteint tour à tour toutes les nations et les désordres qui *incontestablement* d'après l'histoire, ont marqué toutes les civilisations païennes ne nous indiquent nullement que la masse, ni le plus grand nombre, ni un grand nombre de

---

cueillies dans la Bibliothèque des prédicateurs, auctore Houdry, S. J., à l'article : Prédestination ; nous transcrivons de confiance. « Le nombre des prédestinés est très petit, et se réduit à fort peu de personnes ; c'est un oracle émané de la bouche de JÉSUS-CHRIST ; nul Père ne l'a interprété, ni adouci, ni pris dans un sens moins rigoureux ; nul hérétique ne s'est avisé de le révoquer en doute ; et de quelque manière qu'on l'explique pour se rassurer l'esprit sur un sujet de crainte que le Fils de Dieu même a jugé nécessaire aux chrétiens les mieux affermis dans les vérités de la religion et les plus réguliers dans leurs mœurs, cet oracle sera toujours véritable non seulement à l'égard des hommes en général, mais encore à l'égard même des chrétiens adultes qui, par un bienfait particulier de Dieu qu'il n'a pas fait à une infinité de païens, ont été appelés à la foi et à la connaissance du vrai Dieu ; puisque les termes de cet oracle le portent expressément : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* »

ces malheureux aient profité des grâces divines et aient pris le chemin du ciel.

Nous demandons en second lieu si Dieu a employé pour sauver les infidèles, les grâces spéciales, extraordinaires [1] ?

Çà et là, sans doute, la miséricorde divine, guidée par des décrets et des choix insondables, ou même peut-être par la fidélité de certaines âmes à profiter de secours gratuits qui n'étaient point encore la grâce du salut, aura opéré, sans que nous le sachions, en vue des mérites de Jésus-Christ, l'œuvre de salut d'un certain nombre de Gentils.

Mais peut-on prétendre raisonnablement que ces grâces spéciales et extraordinaires aient atteint un grand nombre de personnes ? — Non. Ces personnes se seraient converties, et, comme nous le disions plus haut, l'histoire nous aurait au moins de temps à autre signalé ces faits éclatants; surtout que des personnes converties si extraordinairement auraient eu le zèle apostolique et essayé aussitôt de faire école, si je puis ainsi dire.

Or cela n'apparaît nulle part. — Nous nous trompons, la Bible parle de la grâce très grande, si pas extraordinaire, que Dieu fit à la génération du déluge, en lui faisant pendant cent ans prêcher la pénitence et annoncer l'approche des vengeances du ciel ; cette génération perverse s'est-elle convertie ? — Les anges, chargés d'arracher Loth et sa famille aux scandales et aux châtiments de Sodome, frappent toute une foule d'une cécité miraculeuse : les Sodomites se sont-ils convertis ?

1. Un ouvrage attribué à S. Prosper *De vocatione gentium* et qui fait autorité sur cette matière dit : « Deum ob generalem gratiam omni tempore velle omnes salvos fieri : at peculiari gratia quosdam tantum » (Cap. XXV) — et au chap. XXXI : « Omnibus sæculis affuisse omnibus hominibus generalem Dei bonitatem ; sed tantum salvandis peculiarem gratiam. »

Le R. P. Castelein nous opposera le fait de Ninive et de Naaman, convertis par des grâces plus qu'ordinaires.

Ces faits soigneusement enregistrés dans les Livres saints prouvent la vérité de l'observation que nous faisions plus haut, savoir, que ces conversions, si elles avaient été nombreuses et bien caractérisées, auraient été signalées.

Mais peut-on conclure, comme notre écrivain de la *Revue* le fait, ou du moins semble y induire ses lecteurs, que ces Ninivites s'étant convertis, ou plutôt ayant fait pénitence, d'autres en grand nombre l'ont faite au sein du paganisme? Certes, non, si l'on veut suivre les règles d'une saine logique.

Doit-on même inférer de là le salut des Ninivites [1] ? Les Ninivites ont pu mettre assez de bonne volonté dans leur pénitence pour que Dieu leur épargnât le *châtiment temporel* dont il les menaçait ; mais ont-ils, ont-ils tous, au moins, fait la pénitence intérieure qui leur aura mérité le pardon de leurs péchés ?

Nous ne pensons pas qu'on soit obligé de le conclure de l'exemption du châtiment temporel. Il est admis que Dieu peut accorder de grandes bénédictions temporelles à toute une nation, dont la masse des membres suit une voie d'erreur et de perdition éternelle, mais qui, néanmoins,

1. On ne peut pas même inférer de leur pénitence leur conversion à une profession de foi monothéiste pure et simple.

Comme le montre très bien Vigouroux, « les Chaldéens, comme tous « les peuples de l'Asie antérieure, avaient leur dieu national, et quand une « nation avait été défaite, c'était parce que le dieu des vainqueurs avait « été plus fort que le dieu des vaincus.

« Ainsi Nabuchodonosor exaltera le Dieu d'Israël comme il le fit après « la délivrance miraculeuse des trois enfants, des flammes de la fournaise. « Par là il ne renonce pas à son idolâtrie ni à son polythéisme, il faut « bien le remarquer ; il ne se convertissait pas à la vraie religion, comme « on l'a cru quelquefois sans raison ; il glorifie sans doute le Dieu de « Daniel parce qu'il est obligé par l'évidence de reconnaître son pouvoir « souverain, mais il ne le proclame jamais le Dieu unique. Ainsi les « Hébreux seuls sont monothéistes au milieu de la Chaldée. »

a certaines vertus morales qui sont récompensées ici-bas. S. Augustin explique de cette façon les succès des Romains, et l'histoire de Cyrus nous en est un exemple biblique.

Dieu a donc pu, pour cet acte éclatant de vertu morale de pénitence que la crainte des châtiments a fait accomplir aux Ninivites, leur donner *la bénédiction temporelle du retrait du châtiment prédit* par Jonas, sans que pour cela il leur ait pardonné leurs péchés dont, peut-être, ils n'avaient pas un repentir intérieur suffisant.

Mais supposons qu'ils aient eu ce repentir et que Dieu les ait réellement justifiés par sa grâce ; sont-ils pour cela sauvés ?

C'est demander s'ils ont persévéré. Or, les pasteurs des âmes, ceux surtout dont les paroisses sont comme des faubourgs de Ninive, savent si la masse de leurs gens persévèrent même après la meilleure mission, ou après un fléau qui les a secoués et jetés aux pieds de Dieu.

Voyez encore l'histoire du peuple de Dieu : n'est-elle pas l'histoire des rechutes perpétuelles de cette nation juive, pourtant si favorisée des grâces du ciel ?

Le P. Castelein reproche aux rigoristes de manquer de logique quand ils concluent (lui seul le dit) du châtiment du déluge, de Sodome, etc... à la damnation de *tous* ces châtiés ; nous affirmons qu'il en manque en concluant du pardon temporel des Ninivites à leur salut éternel.

Et s'il ne peut conclure rigoureusement au salut des gens qui ont fait une telle pénitence, comment conclura-t-il, ou osera-t-il affirmer le salut de la masse ou du grand nombre des autres dont rien de semblable n'est rapporté ?

Enfin supposons que les *deux millions* de Ninivites soient sauvés, que sont ces deux millions en face des païens qui ont rempli les siècles de leur histoire, de leurs bassesses et de leurs iniquités ?

Rien donc dans l'histoire ne permet d'affirmer que les

grâces ordinaires ou extraordinaires aient amené un grand nombre de conversions parmi les païens, et multiplié parmi eux les élus dans la proportion *rêvée* par le R. P. Jésuite.

Mais ici on se réfugie dans le système des voies secrètes et invisibles que Dieu peut suivre pour donner sa grâce.

Parlant des Juifs en particulier — et sans doute, comme il l'insinue en plusieurs endroits, il faut penser la même chose des Gentils, — le R. P. Castelein dit : « Si Dieu, pour des desseins annoncés dans les Écritures, *a refusé au grand nombre* cette grâce (de la conversion) sous forme de conversion publique au christianisme, *il a pu* [1], surtout au moment de la mort, la leur *offrir* [2] sous forme de révélation intime, opérée dans le sanctuaire de l'âme et de la conscience. Il suffisait de leur ouvrir le sens de certaines prophéties de l'Ancien Testament. »

Nous admettons avec tout le monde les voies secrètes et invisibles de Dieu dans la distribution de la grâce, même à l'heure de la mort parfois.

Nous avons apporté le témoignage de l'histoire prouvant par son silence que ces voies secrètes et universelles n'ont pas amené un grand nombre et surtout le plus grand nombre des païens au culte du vrai Dieu et dans la voie du salut, *pendant leur vie.*

Dira-t-on que par ces voies secrètes et invisibles la grâce a atteint et converti un grand nombre, le plus grand nombre des Gentils ou des Juifs à l'heure de la mort [3] ?

Mais sur quel principe peut-on s'appuyer pour affirmer cette règle de conduite divine devenant commune ou même générale, de donner des grâces extraordinaires au seuil de l'éternité ?

1. « A posse ad esse non valet conclusio, » disait-on quand j'étais sur les bancs de la philosophie.

2. L'ont-ils acceptée ? Une petite révélation serait bien nécessaire pour pouvoir l'affirmer.

3. On peut appliquer la même observation aux dissidents et aux pécheurs ordinaires, quoique avec moins de rigueur peut-être.

N'est-ce pas au contraire un principe que Dieu veut être glorifié par l'homme, c'est-à-dire par la vie de l'homme sur la terre comme dans le ciel : « fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra ? » — N'est-ce pas une règle générale établie par Dieu, reconnue par tous que le ciel est une récompense, le salaire d'une vie employée au service et à l'amour de Dieu ?

D'un autre côté, avec ce système des voies secrètes et invisibles à l'aide desquelles on veut mettre la majeure partie de l'humanité en paradis, voici à quelle conclusion, à nos yeux extravagante, on aboutit.

Prenons le temps actuel pour base ou objet de nos observations. Les catholiques sont, par rapport au reste de l'humanité, comme trois est à dix, tout au plus même ; 300,000,000 sur 1,300,000,000. — Supposons *avec une grande bénignité* qu'il y ait les trois quarts d'élus parmi les catholiques, c'est-à-dire 225,000,000 ; pour arriver à la majorité des élus dans l'humanité actuelle, prenons 700,000,000, il faudra en trouver 475,000,000 parmi les païens, les juifs, les hérétiques, etc.

S'il en est ainsi, l'Église catholique, qui est l'Église de Jésus-Christ, la voie officielle ordinaire du salut, ne servira à mettre au ciel que le tiers des élus, pas même.

Et qu'on ne dise pas que ces 475 millions d'élus appartiennent à l'âme de l'Église ; car nous répondrions par le raisonnement que nous avons fait plus haut : pourquoi Dieu qui les convertit, selon vous [1], par des grâces extraordinaires, ne les amène-t-il pas par ces grâces à la conversion publique au christianisme. Évidemment la gloire de l'Église, l'Épouse de Jésus-Christ, et le bien des âmes

1. Du moins notre auteur affirme qu'il *a pu* le faire ; mais jamais il n'affirme *le fait*, ou, s'il l'insinue, il ne le prouve pas. Or « quod gratis asseritur, gratis negatur ». Nous, nous apportons, de nos affirmations négatives sur ce point, des raisons que tout homme raisonnable et chrétien doit admettre.

le réclament. Combien, à la suite de ces conversions publiques, seraient disposés à reconnaître le Christ qui a dit : « La vie éternelle, ô mon Père, consiste à vous connaître et à connaître celui que vous avez envoyé... » (il n'ajoute pas à l'heure de la mort.)

Si donc on soutient avec le P. Castelein l'opinion du plus grand nombre des élus *dans l'humanité*, on doit admettre et soutenir que le plus grand nombre des élus reçoivent le salaire éternel sans même avoir été des ouvriers de la onzième heure, on doit soutenir que le plus grand nombre des élus se sauvent par des grâces extraordinaires, on doit soutenir que le plus grand nombre des élus se sauvent sans être manifestement de l'Église catholique visible ot officielle ; ce qui revient à soutenir que la voie ordinaire du salut c'est la voie extraordinaire (1).

Quand une conclusion aussi absurde et qui va à l'encontre de la doctrine prêchée dans toute l'Église, sort clairement d'un système, on peut dire, à coup sûr, que ce système est erroné.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TROISIÈME ARTICLE DU R. P. CASTELEIN.

(*REVUE GÉNÉRALE.* — Mars 1898.)

Le nombre des élus et l'économie de la Rédemption.

§ I. DIEU ET SON CHRIST.

LE R. P. Castelein commence cet article par endosser les rigoristes, c'est-à-dire S. Augustin, S. Thomas,

1. Lc R. P. Castelein dit lui-même dans son quatrième article : « Dans un ordre bien conçu, les accidents et les exceptions ne sauraient égaler dans leur somme totale les applications de la règle. »

Suarez, le cardinal Gotti, Bourdaloue, S. Alphonse et mille autres de leurs pareils, de tout « un ensemble de confusions dans l'ordre des principes et d'incroyables exagérations dans l'ordre des faits. »

Est-il nécessaire de faire remarquer la témérité d'une telle assertion ?

Après cela notre écrivain court sus à ces inintelligents et exagérés rigoristes pour leur reprocher une horrible omission.

« Ils omettent, dit-il, dans leur théorie du nombre des élus, les causes du salut telles que Dieu les a révélées. — Nous avons donc à combler, sur ce point, une immense lacune et en la comblant, nous établirons sur *ses* preuves positives la doctrine que nous opposons aux rigoristes. »

« Les causes divines de notre salut se réduisent à trois : la cause *suprême*, qui est la volonté souveraine de Dieu ; — la cause *méritoire*, qui est le sang et les mérites de l'Homme-Dieu ; — la cause *efficiente*, qui est la grâce produite en nous par l'Esprit-Saint et qui agit sur notre volonté libre pour opérer avec elle notre salut. »

Y a-t-il des rigoristes qui, traitant *ex professo*, discutant théologiquement cette question du nombre des élus, font l'omission que signale le R. P. Jésuite? Nous ne le savons pas.

Ce que nous savons, c'est que le pasteur qui nous a préparé à la première communion nous a enseigné tout cela, et qu'à dix ans nous aurions pu écrire les lignes précitées du P. Castelein...... peut-être avec quelques fautes d'orthographe !

Quant aux prédicateurs, Massillon et autres, ils ne veulent pas poser en professeur de théologie; ils émettent en passant, rapidement ou implicitement ces enseignements, ou ils les omettent, pour appuyer surtout sur la vraie *cause pratique et définitive de notre salut, qui est notre correspondance à la grâce.*

« Mes frères, disent-ils, *Dieu veut vous sauver ;* à cette fin Jésus-Christ *est mort sur la croix* (et l'on montrera la croix) et, chaque jour, *des grâces nombreuses vous sont offertes* pour atteindre ce but; aujourd'hui encore cette grâce vous est offerte.... etc., etc.

« Mais il faut répondre à la grâce.... etc. »

On voit donc que le R. P. Castelein n'a pas comblé de lacune immense; il n'y avait pas l'ombre de lacune dans l'enseignement habituel de l'Église par l'organe de ses prédicateurs.

Poursuivant son chemin, notre écrivain s'étend longuement sur l'efficacité grande, infinie, universelle du Sang de Jésus-Christ, sur la douceur de ce divin Sauveur, ses pardons faciles accordés à Madeleine, à la Samaritaine, à Pierre, à Thomas, sur ses paraboles miséricordieuses, sur les septante-sept fois sept fois qu'il faut pardonner, etc., etc. (1).

S. Augustin, S. Thomas, Suarez, Bourdaloue, Bellarmin, le cardinal Bona, Bossuet, S. Alphonse, le Vén. de La Colombière, Mgr Giraud, archevêque de Cambrai, etc., etc., tous les rigoristes, grands et petits, savaient et savent par cœur et ces causes divines de notre salut, et les bontés de Notre-Seigneur, et tous les enseignements des Psaumes, et tous ceux de S. Paul sur l'efficacité de la grâce de la Rédemption, *in se* (petit mot qu'oublie ordinairement le R. P. Jésuite, et cela est une *immense lacune*), et toutes les prophéties touchant le règne universel de Notre-Seigneur; ils ont souvent traité ces sujets dans leurs écrits, dans nombre de sermons qui sont des chefs-d'œuvre

1. Nous n'allons pas suivre notre écrivain dans sa longue énumération de textes et de faits de l'Ancien-Testament par lesquels il veut prouver que la miséricorde abondante, la bonté infinie de Dieu veut sauver tous les hommes; cela est admis. C'est en étudiant les théologiens rigoristes que le R. P. Castelein a appris toutes ces belles choses ; il ne présente aucun aperçu nouveau; on n'aperçoit de neuf dans ses pages que ses conclusions forcées.

d'éloquence, et pourtant ils croient que le plus grand nombre des hommes se damnent ! —

Ils auraient donc erré dans la pleine lumière que l'écrit du P. Castelein prétend révéler au monde !

Celui-ci, lui, conclut de tous ces enseignements le très grand nombre des élus ; et l'on sent que s'il n'était retenu par les décrets de l'Église, il conclurait volontiers au salut réel de tous ! —

Car enfin le Bon Père accable ses adversaires d'une vraie grêle de *tout*, de *tous* et de *toutes ;* il cite une multitude de textes des deux Testaments où le mot *tout* intervient et il a soin de mettre toujours ce mot en italique afin que son évidence scripturistique et typographique crève les yeux de ses lecteurs.

Tantôt c'est S. Pierre qui, éclairé par une vision symbolique sur le caractère universel du salut en Jésus-Christ, se dépouille de ses vues étroites et particularistes et s'écrie :

« En vérité, j'ai compris que Dieu ne fait acception de personne; mais parmi *tout* peuple, *tout* homme qui le révère et opère le bien lui agrée. »

Tantôt c'est S. Paul qui s'écrie : « Il n'y a pas de distinction entre le Juif et le Gentil; car Dieu est le même Seigneur pour *tous*, également riche en bonté pour *tous* ceux qui l'invoquent. *Quiconque* en effet l'invoquera sera sauvé » (Rom., x); et au chapitre III de l'Épître aux Colossiens : « Devant lui, il n'y a ni Gentil, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre [1] : mais le Christ est tout pour *tous* et tout en tous. »

On comprendra que les rigoristes doivent se rendre à la victorieuse argumentation tirée de tous ces *tous* mis en

1. On parierait que les américanistes auront cité ce texte au congrès des religions à Chicago !

italiques, et d'un certain nombre d'autres de la même force.

Nous n'essaierons pas de les tirer de ce mauvais pas : nous avons hâte de poursuivre la lecture des pages du révérend écrivain de la *Revue générale*. —

Le voici qui accumule encore les textes, surtout des Prophètes et des Psaumes (Ps. XXI, 44, 71. — Isaïe, XI, 49, 52, 53, 60) où il rencontre ce *tout* victorieux, irréfutable en faveur de son système de l'efficacité *effective* de la grâce, pour tout le monde.

Le Psalmiste et Isaïe proclament que *tous* les peuples, *toutes* les tribus, et *tous* les idiomes lui (à JÉSUS-CHRIST) seront soumis, que *tous* les rois l'adoreront.

D'ailleurs Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit qu'élevé en croix « il *attirera tout à Lui?* »

Le R. P. Castelein termine toutes ces citations de l'Écriture par ces mots : « Comment ces prophéties pourraient-elles s'accomplir sans entraîner le salut du plus grand nombre ? »

Comment, disons-nous, les rigoristes de génie, les Augustin, les Thomas, les Cajetan, les Suarez, les Alphonse de Liguori, etc., et qui connaissaient tous ces textes des Psaumes et des Prophètes, et le *omnia traham ad me ipsum*, et qui cent fois ont pleuré au pied de leur crucifix en pensant que la multitude des hommes *ne se laissaient pas entraîner par la foi et l'amour à se jeter dans les bras du Sauveur ;* comment, dis-je, ont-ils pu, malgré tous ces textes, *admettre*, *proclamer* et *prouver* l'opinion du plus grand nombre des damnés ? *Communis et vera sententia*, *numerum reproborum esse majorem*, dit Suarez, et le cardinal Gotti, que nous avons cité plus haut en note, dit que tout homme qui examine quelles ont été les *mœurs des hommes* depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, verra *clairement* que cette opinion commune est la vraie.

C'est qu'il ne suffit pas que Dieu veuille le salut de tout homme, il faut que l'homme le veuille aussi et efficacement: *non ego sed gratia Dei mecum.* Dieu a pu me créer seul, dit S. Augustin, il ne me sauvera pas sans moi, c.-à-d. sans ma libre coopération à sa grâce.

Si l'on veut appuyer une argumentation sur ces mots *tous, tout* pris dans le sens lexicologique absolu, dès lors il faut conclure que *tous* ont été ou seront sauvés.

Supposons un instant l'existence d'habitants dans quelqu'une des planètes voisines et sœurs de la terre, et que ces habitants lisent notre Bible avec la pensée qu'on doit prendre tout à la lettre dans les prophéties et les sentences divines; ils seront persuadés que *tous* les habitants de notre globe sont, au moins depuis dix-neuf siècles, des adorateurs du vrai Dieu, que *tous* les rois ressemblent plus ou moins à S. Louis, que *tous* les *cœurs* gravitent, depuis le Calvaire, vers JÉSUS crucifié, comme emportés par la puissance d'un aimant divin et irrésistible.

Mais nous qui sommes dans cette vallée de larmes, nous qui voyons de nos yeux et de nos cœurs attristés ce qui se passe autour de nous et dans *toutes* les nations et chez *tous* les rois, et qui savons par l'histoire de l'Église et du monde ce qui s'est passé depuis JÉSUS-CHRIST, chez toutes les nations et de par à peu près *tous* les rois, nous voyons évidemment qu'il faut interpréter moins rigoureusement ces mots *tous* et *toutes* et parfois n'en pas tenir trop compte.

Dans ce même psaume XXI où le R. P. Castelein va chercher plusieurs *tous* qu'il croit irréfutables, nous trouvons ces diverses paroles : « Ils ont compté *tous* mes os » — « *tous* mes os ont été dispersés »; — « *tous* ceux qui me voient se moquent de moi; ils ont fait sortir l'outrage de leurs lèvres et ont branlé la tête. »

Les bourreaux ont-ils compté *tous* les os de Notre-Seigneur? — Je pense qu'ils ne les ont pas comptés du

tout — *Tous* les os de notre divin Sauveur ont-ils été séparés, disloqués? — Il est permis, ce semble, de croire que non.

Tous ceux qui voyaient JÉSUS dans sa passion et surtout au Calvaire l'ont-ils outragé? —

Évidemment non.

Notre-Seigneur dit dans son Évangile : « *Tout* ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. » — Chaque fidèle un peu instruit sait comment il faut entendre ce tout qui paraît ici cependant si absolu. Le prophète Isaïe dit au ch. LX : *Omnes de Saba venient aurum et thus deferentes :* comment l'histoire nous montre-t-elle le sens de cet *omnes ?*

Et que dire, sans compter cent autres passages analogues, de ce « *tous* » si remarquable et peu au diapason des idées bénignes du P. Castelein sur les hommes ses frères : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum !* (Ps. XIII, 3.)

Quel est donc le vrai sens de ce mot si souvent répété dans l'Écriture, à propos du règne du Christ, du règne de la grâce qu'il a apportée à l'humanité ?

Ce mot « tout » marque l'*universalité* de la révélation nouvelle en opposition avec la loi mosaïque. La révélation mosaïque dont le peuple juif était dépositaire, avait un caractère *particulariste*, si nous pouvons employer ce mot, du moins dans son ensemble. *Sa fin prochaine* était l'éducation religieuse du peuple juif, *sa fin dernière* était le Rédempteur futur, dont ce peuple, par ses rapports avec les Gentils, devait conserver l'attente déposée dans l'humanité par la révélation primitive. La Loi ou le culte juif faisait ainsi un interim et était particulier aux Juifs. Il n'était pas obligatoire pour les Gentils, à moins qu'ils ne s'y soumissent volontairement par la Circoncision. (Cf. Wilmers, p. 228 et ss.)

La révélation nouvelle ou chrétienne devant être uni-

verselle comme la promesse qui avait été faite, ainsi que la Révélation primitive, à l'humanité tout entière ; qu'y a-t-il d'étonnant que ce caractère propre et distinctif de la doctrine évangélique ait été signalé souvent par les prophètes ? Voilà le sens de la vision de S. Pierre, voilà ce qui fait dire à S. Paul que c'est le même Seigneur pour tous et que le Christ est tout pour tous, voilà ce que veulent dire les Prophètes quand ils annoncent que toutes les nations, tous les rois se prosterneront devant le Christ.

Donc la doctrine que le R. P. Castelein n'a pas aperçue, mais que nous déclarent tous les Docteurs et tous les théologiens, la doctrine contenue dans tous ces « tous », c'est simplement la doctrine de l'universalité ou catholicité de l'Église et du salut qu'elle apporte, et chacun voit comment les prophéties peuvent s'accomplir « sans entraîner le salut du plus grand nombre ».

On veut, dit-on, sauver l'honneur du Christ, et prouver son amour pour les hommes en multipliant outre mesure le nombre des élus ! Son amour pour les hommes il le prouve assez par la croix au pied de laquelle tout homme venant en ce monde peut redire le mot de S. Paul : *Dilexit me et tradidit seipsum pro me ;* son honneur il le place à triompher par la miséricorde *offerte* à tous et acceptée par les âmes fidèles, et par sa justice en châtiant ceux qui ne veulent pas de sa grâce. « La réprobation, comme dit Bergier, ne vient donc jamais du défaut de la grâce, mais du défaut de volonté dans l'homme. »

« Rien, dit le même auteur, n'est donc plus *absurde* que le prétendu triomphe que *l'impie Bayle attribue au démon sur Jésus-Christ*, à cause du grand nombre des réprouvés.

« Il suppose, 1° que le démon a autant de part à la damnation des méchants, que JÉSUS-CHRIST en a au salut éternel des Saints ; que les premiers sont réprouvés, parce que le démon a été plus fort que la grâce du Sauveur :

C'est une impiété ridicule. Ils sont damnés non par la malice du démon, mais par leur propre malice, puisque Dieu ne les a jamais laissé tenter au-dessus de leurs forces. (I Cor., x.) Ils le sont non parce que la grâce a été faible, mais parce qu'ils ont résisté librement à la grâce.

« 2° Il suppose que Jésus-Christ n'a pas été le maître de mettre un frein à la fureur du démon, qu'il a fait *tout ce qu'il a pu* pour sauver une âme sans y avoir réussi : comme si le démon avait quelque pouvoir indépendant de Dieu, ou comme si le salut était l'ouvrage de la seule puissance du Sauveur, sans la coopération libre de l'homme : *double absurdité.*

« 3° Il suppose que par la damnation d'une âme, Jésus-Christ perd quelque chose de son bonheur ou de sa gloire, et que le démon y gagne une diminution de son malheur éternel ; que Jésus-Christ est trompé dans ses mesures, frustré de son espérance, etc. ; comme si ce divin Sauveur n'avait pas connu de toute éternité le nombre des prédestinés et celui des réprouvés. Quelle comparaison peut-on faire entre ce mystère et deux combattants qui se disputent une proie ?

« La victoire de Jésus-Christ sur le démon n'a pas dû consister en ce qu'aucun homme ne puisse se damner quand il le veut ; alors la persévérance dans la vertu ne serait plus un mérite, et le ciel ne serait plus une récompense ; mais elle consiste en ce que le genre humain, banni du ciel par le péché d'Adam, a récupéré par la Rédemption, le pouvoir d'y rentrer, a reçu par Jésus-Christ les grâces nécessaires pour y parvenir, de manière qu'aucun homme ne manque absolument de secours, et n'est excusable lorsqu'il se damne [1]. »

Ajoutons à ces observations si solides de Bergier quelques réflexions :

1. Bergier, *Traité de la vraie religion*, t. VIII.

Nous avons constaté, et c'est un fait historique indéniable, que la plupart des hommes, que les infidèles surtout, qui ont constitué jusqu'aujourd'hui la grande majorité de l'humanité, vivent mal au point de vue religieux et moral ; et vivent mal toute leur vie. Nous avons établi que pour les mettre en grand nombre au ciel, on devait recourir aux voies secrètes et invisibles de la grâce, et de la grâce extraordinaire, agissant au seuil de l'éternité.

Si l'honneur du Christ était compromis par la damnation de ces âmes, nous trouvons qu'il l'est bien plus par leur salut opéré de cette façon. En effet, le diable qu'on représente ici comme le rival heureux et triomphant de Notre-Seigneur, pourrait lui dire : « Oh ! vous avez créé ces hommes pour honorer, servir, aimer la divinité et ainsi les faire arriver au bonheur céleste ! — Mais ces hommes je les ai empêchés de suivre cette voie de votre service, de votre culte et de votre amour. C'est à moi qu'ils ont obéi presque tous, c'est moi, qu'ils ont adoré dans les idoles, c'est la crainte de mon pouvoir, et l'amour des biens qu'ils attendaient de moi, qui ont inspiré et dirigé toute leur vie, jusqu'au dernier moment ! Vous avez été frustré dans vos desseins, et si vous leur donnez le ciel, c'est par une sorte de tour de force accompli au dernier moment de leur vie, et qui aboutit à mettre dans vos bras, pendant l'éternité, ces serviteurs, ces enfants, ces adorateurs de votre ennemi irréconciliable : Quel triomphe pour moi ! »

D'ailleurs, dirons-nous encore, si l'honneur de Jésus-Christ est atteint par cette prétendue victoire de Satan sur la masse du genre humain, il ne l'est pas moins par la perte d'une seule âme. La grâce qui est, dirons-nous, l'effort du Rédempteur, pour sauver les hommes, n'est pas une influence qui atteint ceux-ci en masse ; c'est une influence divine, surnaturelle qui s'exerce sur chaque âme en particulier, comme si elle était seule dans le monde.

Il faudrait donc dire que dans cette lutte qu'on suppose entre Jésus-Christ et Satan, celui-ci est vainqueur du Fils de Dieu, chaque fois qu'il entraîne une âme dans la perdition éternelle. Dès lors cette défaite, suivant le langage faux que l'on tient, atteindrait l'honneur du Christ, cet honneur serait perdu. — Qu'un roi soit vaincu par son adversaire, en perdant un seul de ses soldats, il a autant la honte de sa défaite, que si mille ou vingt mille soldats avaient succombé.

Il y a gloire et honneur pour Jésus-Christ à sauver les âmes ; mais il n'y a pour lui aucun déshonneur à les perdre. Un peintre, artiste de génie, veut faire un tableau ; il rejette nombre de toiles qu'il trouve réfractaires à ses couleurs, nombre de pinceaux qui se brisent entre ses mains ; il n'y a point là de déshonneur pour lui. Mais il y a grand honneur à faire des chefs-d'œuvre avec des toiles et des pinceaux aptes à recevoir ou à exprimer ses sublimes conceptions.

Ainsi l'honneur du Christ Jésus n'est point flétri parce qu'il rejette loin de lui les âmes qui ne veulent pas recevoir, de par le libre arbitre qu'il leur a donné, les traits de sa divine ressemblance, parce qu'il rejette des volontés qui se refusent à son action ; mais il y a grand honneur pour Lui à former, avec les âmes fidèles, des copies, souvent splendides, de sa beauté éternelle et à associer à sa vie et à ses triomphes de là-haut des êtres aussi faibles et aussi inclinés au mal que le sont les enfants d'Adam.

On oublie du reste trop souvent que le Christ se réfère avant tout à son Père Éternel. Avant d'être le Sauveur des hommes, il est le serviteur, l'adorateur, la victime de la Souveraine Majesté. Il eût été seul sur la terre, que sa mission eût été splendide, inénarrable, et la gloire de Dieu, *ab extra*, eût été parfaite ; la souveraineté de Dieu eût été parfaitement reconnue, acclamée, obéie, sa majesté eût été parfaitement adorée, sa beauté parfaitement aimée,

toutes ses perfections honorées et reproduites avec un éclat auquel cent millions de mondes fidèles peuvent à peine ajouter un rayon.

C'est à la lumière de ces principes que le P. Paul Segneri, une des gloires de la Compagnie de JÉSUS, a pu, dans son sermon sur le petit nombre des élus, s'exprimer comme il le fait dans le passage que nous allons citer.

Après avoir développé la même pensée de Massillon : il y a peu de sauvés parce qu'il y a peu d'innocents et très peu de vrais pénitents, il continue en ces termes : « Après cela ne m'alléguez pas ces paroles trompeuses que les pécheurs ont si souvent à la bouche : « la miséricorde de Dieu est infinie ; le Sang de JÉSUS-CHRIST n'est pas répandu en vain ; Dieu n'a pas fait les chrétiens pour les damner. » Toutes ces vérités sont belles et bonnes, j'en conviens ; mais *elles sont mal appliquées pour l'intérêt de ces aveugles infortunés.* Dieu n'a pas fait non plus les Turcs pour être damnés, et néanmoins ils se damnent. Il en sera de même des mauvais chrétiens ; ils vivent en infidèles, ils seront traités en infidèles, et il leur sera dit comme aux autres : « Allez, retirez-vous loin de moi, vous qui avez fait des œuvres d'iniquité. » (Luc., XIII.)

« ...Le sang de JÉSUS-CHRIST ne doit pas avoir été répandu en vain, je l'avoue ; mais il faut savoir que la première fin de JÉSUS-CHRIST dans la passion, a été de satisfaire à la justice divine pour les injures que les hommes lui ont faites, et de faire cesser ainsi le grand désordre qui régnait dans le monde, où Dieu souffrait de toutes parts de si grands outrages, et ne recevait de personne une satisfaction digne de lui, et qui répondît à la grandeur de sa Souveraine Majesté. Or cette réparation de la gloire d'un Dieu outragé par ses créatures, qui était la première et principale fin de la Passion de JÉSUS-CHRIST ; cette réparation ayant été faite et abondamment accomplie par le Rédempteur, il s'ensuit que quand tous

les hommes se damneraient, le Sang de Jésus-Christ n'aurait pas été répandu en vain ; mais que le fruit en serait très grand et infiniment glorieux à la divine Majesté. »

§ 2. UNE BRILLANTE HYPOTHÈSE.

Les considérations que nous venons de présenter, les témoignages que nous avons apportés pour les appuyer, suffisent à tout esprit droit pour qu'il soit persuadé que pas n'est besoin de recourir à la thèse impossible, inacceptable du plus grand nombre des élus, pour expliquer les prophéties et les passages de l'Écriture que met en avant le R. P. Castelein.

Il est clair par l'Écriture sainte et par l'enseignement traditionnel (sententia communis et vera, dit Suarez), qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ; et à mon avis, l'étude attentive et sans parti pris de l'histoire des peuples le montre *à l'évidence.*

Je dis à l'évidence, puisque ceux-là même, comme notre écrivain, qui avancent l'opinion contraire, admettent implicitement que l'histoire des siècles leur est contraire.

En effet, ils sont obligés d'avouer qu'elle leur donne tort, puisque pour expliquer les Prophéties et les paroles de l'Écriture au point de vue du nombre, et non comme nous les avons interprétées, ils sont obligés de recourir à des millénarismes de diverses espèces. Chacun a le sien.

Voici celui du R. P. Castelein : il est vraiment apocalyptique et se rapproche très fort de celui de l'abbé Bigou, qui a été combattu, réfuté, par les savants Jésuites, Corluy, Desjacques, Knabenbauer et par le chanoine Didiot, professeur à l'Université de Lille.

Le Rév. Père donc déroule devant nos yeux éblouis vingt à trente siècles pendant lesquels le christianisme étend, étend encore et toujours ses conquêtes, semblable à un

océan qui, poussé par un même vent mystérieux et puissant, envahirait, et chaque jour de plus en plus, un continent. Enfin les trente siècles écoulés, « toutes les hérésies et toutes les puissances de l'impiété ayant été vaincues et abattues, le règne public du Christ dans tout l'univers sera affermi et plus complètement reconnu qu'il ne l'a jamais été dans les pays les plus catholiques ».

Que répondre à ces splendides conceptions, sinon le grand refrain liturgique : Amen !

Ce n'est pas tout ; la population du globe ira *crescendo* de façon à ce que dans cet âge d'or futur du christianisme, il y aura douze milliards d'habitants sur notre planète ; le Rév. Père a calculé tout cela d'après les richesses du sol et du sous-sol. — Que de gerbes innombrables d'âmes les moissonneurs du Père de famille vont recueillir dans ces immenses champs spirituels ! Douze milliards d'habitants sur la terre et tous chrétiens fervents !

« On réparera alors, dit notre auteur, les pertes que l'on aura faites le long des siècles (1). »

D'aucuns peut-être pourront trouver que tout cela est bien conçu, que ce sont de splendides et consolantes espérances ; pour nous, nous trouvons que ce n'est pas prouvé, mais pas du tout prouvé.

Le R. P. Castelein dit que les richesses du sol et du sous-sol de tous les continents pouvant faire vivre douze milliards d'habitants, il faut que plus tard, dans vingt ou trente siècles, il y ait ce nombre de mortels sur la terre.

Nous ne voyons là qu'une conclusion *a posse ad esse*, et chacun sait qu'une telle conclusion n'a pas de valeur.

Cette conclusion n'a pas même pour elle les analogies. On a assez fait observer qu'un des caractères de la conduite de Dieu comme créateur, c'est de faire les choses

1. Si l'histoire ne montrait évidemment que jusqu'aujourd'hui les hommes ont suivi en masse la voie large de la perdition, on n'aurait pas besoin de recourir à ces âges d'or fantaisistes pour former *sa majorité*... d'élus.

avec une sorte de surabondance, de prodigalité. Pourquoi ces nombres comme infinis d'infiniment petits? Pourquoi tant de plantes, tant de semences de plante dont pas une sur mille n'aboutit? Pourquoi tant d'hommes qui n'apparaissent que quelques heures ou quelques jours sur la terre? Pourquoi tant d'hommes doués admirablement du côté du caractère et de l'intelligence, et qui pouvaient être plus utiles à leurs semblables que mille hectares ne le sont à l'humanité, pourquoi sont-ils enlevés par une mort prématurée?

Pourquoi donc Dieu ne pourrait-il pas créer des milliards d'hectares qui resteront toujours improductifs pour l'humanité!

Contre la théorie de l'accroissement si extraordinaire du nombre et de la ferveur des chrétiens, se dressent l'Évangile, l'histoire, la tradition, le raisonnement théologique que nous reproduirons plus loin et par lequel S. Thomas montre qu'il est dans *la nature de l'homme* d'aller au sensible plutôt qu'au spirituel, aux choses du temps plutôt qu'aux choses éternelles.

Nous disons l'*Évangile:* « La voie étroite est suivie par le petit nombre »; est-ce que cet axiome général ne sera plus vrai en cet âge d'or? Est-ce qu'on peut rêver qu'en ces temps les hommes vont s'avancer en foule par le chemin étroit? Est-ce que le troupeau du Christ va cesser d'être le «pusillus grex, inter lupos»? Est-ce qu'on arrivera à des jours où ceux qui veulent être fervents ne seront plus persécutés?

L'histoire est là pour nous dire qu'*aucune* nation depuis le commencement du monde n'a eu ces accroissements heureux, continus, stables, de ferveur religieuse et de moralité. Qu'on suive les destinées même des nations catholiques les plus favorisées du ciel on les verra, comme la nation juive, avoir toutes, leurs ascensions morales, suivies bientôt de décadences rapides et parfois sans remède.

L'orient tout entier nous donne ce spectacle ; l'Afrique du nord nous l'offre également, et quand l'on compare l'état actuel de toutes les nations de l'Europe, à leur état passé,il n'en est pas une seule qui ne soit maintenant dans un état d'une décadence plus ou moins marquée. Et ce ne sont pas seulement les nations qui, par leur histoire, donnent un démenti à ces théories de progrès continu ; c'est l'Église elle-même prise dans son ensemble, qui,tout en progressant sous certains rapports, à certains points de vue généraux et intimes, a aussi ses hauts et ses bas, quand on la considère dans son côté humain, extérieur, dans la manifestation de la vie religieuse et morale de ses enfants. Ce même phénomène se reproduit jusque dans les portions choisies de l'Église ; le clergé, soit dans chaque nation, soit dans l'Église entière, a eu toujours ses temps de régularité et de ferveur, suivis de décadences plus ou moins profondes ; aucun ordre religieux n'a progressé graduellement et constamment dans les voies de la perfection ; tous ont eu besoin de réformes, ou accusent un état spirituel qui n'est plus celui de leur ferveur première.

Il n'y a guère que des saints, c'est-à-dire de quelques élus parmi les élus, que l'on dise qu'ils sont semblables à l'astre du jour,qui s'avance depuis son aurore jusqu'à son midi, de clarté en clarté,de chaleur en ardeur plus grande.

Ces décadences universelles, jusqu'aujourd'hui sans exception, doivent donc avoir la valeur d'une loi, et ne nous permettent nullement d'augurer qu'il en sera autrement de l'humanité de l'avenir.

Sur quoi en effet étayer ces vues d'un progrès continu non seulement en nombre mais en ferveur,et aboutissant à nous donner une humanité à peu près entièrement chrétienne et fervente ?

Sur l'homme ? mais sa nature qui incline au sensible plutôt qu'au spirituel, qui va à se diriger par les sens plutôt que par la raison et la foi, — et c'est de cette ten-

dance que S. Thomas tire son principal argument pour établir qu'il y a peu d'élus, — la nature de l'homme, disons-nous, va-t-elle s'élever, se redresser, se fortifier dans un sens divin, tout à coup, comme par enchantement ?

Ce serait une absurdité de le prétendre.

Va-t-on étayer ces vues sur Dieu ?

Nous dira-t-on que ce grand agent de notre sanctification va changer de système, qu'on me permette cette comparaison, un peu à la manière d'un industriel qui trouve une méthode de fabrication beaucoup plus facile et plus productive ?

Certes Dieu peut agir à l'égard de l'humanité entière comme il fait à l'égard de chaque âme. — Il y a dans chaque vie des temps plus favorisés surnaturellement, des jours ou les grâces du salut et de la perfection sont plus abondantes, «tempus acceptabile, dies salutis». Ainsi il peut y avoir des périodes où les trésors de la grâce se répandent sur le monde avec plus d'abondance.

C'était, sans doute, ce que le génie chrétien du comte de Maistre entrevoyait quand il semblait prophétiser ou attendre ce qu'il appelle une seconde Pentecôte. L'histoire des peuples nous montre de nombreux exemples de ce phénomène surnaturel.

Dans cet ordre d'idées nous serions assez incliné à attendre un mouvement assez rapide, relativement universel et prochain vers le bien, tel que l'indique l'abbé Bigou cité plus haut, mais en dégageant son système de ses vues millénaristes.

Plusieurs révélations particulières, très autorisées, sont dans ce sens ; mais toutes proclament cette effloraison remarquable de la vie chrétienne dans le monde comme devant être de courte durée, et suivie bientôt des dernières décadences [1].

---

1. Et pourquoi cette période durera-t-elle peu ? Lacordaire en donne

Il est incontestable que jamais l'esprit apostolique ne s'est montré avec l'éclat, la force et l'extension qu'il a en ce moment dans l'Église. Toutes les régions du globe sont envahies par des légions d'apôtres, et, phénomène inouï jusqu'ici, bientôt les femmes apôtres seront aussi nombreuses que les prêtres, même en pays infidèles.

On avait trouvé audacieux S. Vincent de Paul créant les Sœurs de Charité, c'est-à-dire envoyant de timides et chastes vierges chrétiennes à travers les souillures du monde pour aller soigner les corps, et par là sauver les âmes. Depuis, cent institutions de ce genre ont multiplié ces vierges fidèles et secourables et les ont envoyées jusqu'au milieu de nos bagnes, de nos usines, pour porter avec les sourires de leurs lèvres, les tendresses de leur cœur, et les dévouements de leurs mains habiles et infatigables. Mais, chose plus étonnante, depuis quelques années, on a créé des instituts de vierges chrétiennes spécialement destinées à l'apostolat dans les régions infidèles, et, chaque jour, leurs blanches légions quittent le sol européen pour aller porter le nom et l'amour de Jésus-Christ sur les plus lointains rivages, sous les cieux les plus incléments, parmi même les anthropophages.

Ne sommes-nous pas en droit de nous écrier : « Digitus Dei est hic ! Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis » ?

Mais en admettant même que ce soit là comme l'aurore de la seconde Pentecôte entrevue par de Maistre, doit-on conclure à l'extinction de tous les schismes, de toutes les hérésies et proclamer que toutes les puissances de l'im-

---

la raison dans cette parole. « La volonté est un monde à part, où la faiblesse en dépit de nos vues et de nos sentiments, tient trop souvent le gouvernail. »

Que les meilleurs s'interrogent et ils verront combien cette parole est vraie et combien facilement et rapidement les tiédeurs et parfois les désordres succèdent aux plus généreux élans.

piété vont être vaincues et abattues, puis faire durer cet état de choses pendant de longues périodes de siècles ? — Ce serait tout simplement se créer un Pathmos à plaisir pour les besoins de sa cause, c.-à-d. de son système. Pour nous faire croire à toutes leurs apocalypses triomphantes, leurs auteurs devraient bien sortir intacts et rajeunis d'une chaudière d'huile bouillante !

Nous savons qu'on invoque à l'appui de ces systèmes hasardés certains textes des Prophètes: nous avons donné, en général, un sens très autorisé de ces prophéties, qui ne concorde pas avec tous ces millénarismes.

Si pourtant il faut absolument trouver un millénarisme quelconque dans tel passage d'un Prophète, plusieurs auteurs en établissent ou plutôt en exposent un qui ne manque pas de probabilité et qui permet de ne pas s'exposer aux sévérités de l'Index, comme le P. Gravina, en démentant toute la Tradition sur la question du nombre des élus.

Nous avons lu beaucoup sur ce sujet et pris, suivant notre coutume, de nombreuses notes. Qu'il nous soit permis d'en mettre quelques-unes sous les yeux de nos lecteurs.

D'aucuns pourront dire, après avoir lu ces extraits, que nous avons aussi notre apocalypse. — Certes nous ne prétendons pas être prophète; mais pourquoi ne pourrions-nous pas opposer apocalypse à apocalypse ? La question sera de savoir laquelle est la mieux appuyée, et s'il n'est pas utile aux âmes de redire de toute façon la parole de Notre-Seigneur : Veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

Mgr Manning a fait, il y a quelque quarante ans, dans une revue anglaise, une série d'articles fortement pensés et parfaitement écrits, et dans lesquels, examinant ce qu'est « ce mystère d'iniquité », que S. Paul déclare être déjà commencé de son temps et dont l'éclosion complète sera l'apostasie des nations, et la conséquence finale et vivante,

l'antechrist, Monseigneur Manning, disons-nous, trouve que ce mystère d'iniquité est l'esprit antichrétien qui a été en s'accentuant de siècle en siècle dans l'affirmation de l'erreur et l'opposition à l'Église, et il trouve que cet esprit antichrétien qui finira par une sorte d'incarnation personnelle dans l'antechrist, est presque à son apogée. « Le protestantisme, dit-il, est de tous les ennemis du christianisme le plus formel, le plus développé et le plus facile à mesurer. Non point qu'il ait atteint son plein développement, car nous verrons des raisons de croire qu'il est rempli encore d'un plus sombre avenir. »

« La révolte, dit-il encore, depuis dix-huit siècles se fortifie, se mûrit pour l'heure où elle recevra son guide et son chef. »

Plus loin il écrit : « Cette société basée sur l'Incarnation, c'est l'état où nous avons vécu jusqu'à présent. Mais je crois que nous nous en écartons. Nous nous en écartons par tout le monde civilisé, et c'est précisément ce qui fut prédit de la période anti-chrétienne [1]. »

Examinant ensuite ce que peut être cet obstacle à l'éclosion parfaite du mystère d'iniquité et à la venue de l'antechrist dont l'apôtre parle au vers. 6 de la II ép., aux Thess., II, le pieux et savant écrivain estime que c'est l'esprit chrétien nourri de piété forte et de vigoureuses convictions, et il ajoute : « Cet obstacle s'affaiblit. Il s'affaiblit intel-

1. « Je n'hésite pas à dire, dit Mgr Manning, que dans les prophéties de la révélation, il n'en est pas une touchant la venue du CHRIST, plus explicite et plus expresse que celle qui touche la venue de l'antechrist. » (*Ibid.*) S. Jean ne disait-il pas aux premiers chrétiens dans sa première Épître, II : « Mes chers enfants, c'est maintenant la dernière heure ; et comme vous avez entendu dire que l'antechrist doit venir, il y a dès maintenant plusieurs antechrists ; ce qui nous fait connaître que nous sommes arrivés à la dernière heure, « unde scimus quia novissima hora est ». — Je demande à tout homme qui lit ce texte avec un esprit recueilli et un cœur chrétien, si l'on sent là quelque chose qui fasse présager quarante ou cinquante siècles d'existence pour l'humanité.

lectuellement. Les convictions intellectuelles des hommes s'affaiblissent ; la civilisation chrétienne et catholique cède à la civilisation naturelle qui trouve sa perfection suprême dans la prospérité purement matérielle ; elle admet dans sa sphère les gens de toute caste et de toute espèce de croyances, sous prétexte que la politique n'a rien à faire avec le monde à venir, — que le gouvernement des nations est simplement établi pour le bien-être temporel. »

« La piété catholique va aussi s'affaiblissant, et au point, qu'il est des nations encore appelées catholiques chez lesquelles il est presque impossible d'établir la proportion entre ceux qui fréquentent les sacrements et ceux qui les délaissent. »

Dans la suite de son écrit, après avoir dit que le premier signe de la grande persécution des derniers temps sera une grande indifférence pour la vérité, l'illustre Manning montre que cette indifférence, et *chez les catholiques la honte de la vérité*, est le caractère propre de notre génération,et il conclut par ces mots : « les événements actuels conduisent ouvertement aux signes que nous donnent les prophéties de la persécution des derniers temps » ([1]).

Nous voyons que l'illustre Cardinal n'avait pas de notre société les idées roses qu'en a le R. P. Castelein, qu'il ne croyait pas à des trente siècles d'existence terrestre encore pour l'humanité, et surtout qu'il ne regardait pas la ferveur générale de 12 milliards de chrétiens comme la situation chrétienne du monde aux derniers temps.

N'était-il pas, du reste, d'accord en cela avec Notre-Seigneur qui dit : « Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera encore de vrais croyants sur la terre quand il reviendra ? »

1. C'est dans ce même écrit qu'il signale cette opinion ou cette prophétie peu connue de S. Hippolyte (III[e] siècle) lequel dit qu'à la fin du monde l'empire Romain se transformera en démocraties, εισ δεμοκρατιας.

Une autre preuve, pour nous très forte, qu'on ne doit pas compter sur les trente siècles du R. P. Castelein, c'est celle qui se tire de cette même épître de S. Paul aux Thessaloniciens.

Il est évident par les vers. 5 et 6 du chap. 11 de cette Epître que S. Paul avait entretenu de vive voix les Thessaloniciens de la fin du monde, de l'antechrist, des signes précurseurs de sa venue et que le chap. II n'est qu'un résumé très succinct de ce qu'il avait dit oralement.

Or on se demande tout d'abord pourquoi S. Paul aurait parlé d'un événement qui ne devait se produire que cinquante siècles plus tard; cela eût été inutile pour les exciter à la ferveur évidemment; cela eût été inutile pour nous transmettre la doctrine divine sur ce point puisque les Thessaloniciens l'ont compris inexactement et qu'il doit réformer leurs idées. Il a donc dû en parler comme d'une chose qui ne pouvait être extraordinairement éloignée et que nous devions attendre toujours, puisque jamais on n'est sûr du jour ni de l'heure où le Fils de l'homme viendra. D'un autre côté les Thessaloniciens ayant été induits en erreur jusqu'à croire que l'antechrist allait paraître de suite, il nous paraît qu'il a dû parler de façon à faire entendre que les derniers temps n'étaient pas si éloignés. Sans doute, S. Paul fait entendre au vers. 2 que les Thessaloniciens ont été trompés par des imposteurs qui supposaient certaines paroles ou même une lettre de l'Apôtre annonçant que la fin du monde allait arriver en ces temps-là même; mais il nous paraît que si S. Paul par ses paroles n'avait pas plus ou moins disposé les Thessaloniciens à accepter la croyance à une fin très prochaine du monde, eux, si fervents, n'eussent pas été si enclins et si prompts à recevoir les affirmations de ces imposteurs.

Ajoutons encore que si les siècles qui devaient séparer les deux avènements, avaient dû se compter par cinquante et soixante suivant le P. Castelein, par centaines et millions

même d'après nos savants modernes, S. Paul, qui devait bien avoir là-dessus quelque lumière, aurait témoigné quelque étonnement de la simplicité des Thessaloniciens, leur disant par exemple : « Mais comment pouvez-vous avoir la naïveté de penser que l'Église à peine sortie du berceau va prendre fin, et que JÉSUS à peine remonté au ciel va déjà en descendre? Mais il s'écoulera de très longs siècles avant le second avènement. »

Or S. Paul n'a rien dit de semblable, et ses enseignements oraux sur ce sujet, résumés et dépouillés, dans son Épître, des exagérations des Thessaloniciens, ont passé dans la tradition sous une telle forme que la croyance à une fin très prochaine du monde a toujours été vivante dans l'Église, non seulement parmi le peuple, mais parmi les Pères de l'Église.

La tradition est que le sixième millénaire doit voir la catastrophe dernière. Elle avait cours, dit Mgr Gaume, déjà chez les Juifs, comme on le voit dans le Talmud. Loin d'avoir été repoussée comme une opinion sans fondement ou une fable puérile, cette tradition a passé dans l'Église. Elle se manifeste dès les temps apostoliques, elle est générale parmi les Pères et les commentateurs. En sa faveur elle compte entre autres S. Barnabé. « Le Sabbat, dit-il, est nommé dès le commencement de la création : or, Dieu fit tous ses ouvrages en six jours ; il se reposa le septième jour, et le sanctifia. Faites attention, mes enfants, à ces paroles : il acheva tous ses ouvrages en six jours. Elle signifie que la durée du monde ne doit être que de six mille ans, et que c'est le terme que Dieu a marqué à tous ses ouvrages ; car mille ans sont devant lui comme un seul jour ; et lui-même l'assure en disant : « Le jour d'aujourd'hui est comme mille ans devant mes yeux. Ainsi, mes enfants, la durée de toutes choses sera de six jours, c.-à-d. de six mille ans [1]. »

1. Mgr Gaume ajoute à ce texte la note suivante : « Nous savons bien

S. Justin, S. Hyppolite martyr, Lactance, S. Hilaire parlent dans le même sens. S. Jérôme et S. Augustin regardent cette opinion comme probable... etc., etc. Ce sentiment, dit Cornelius à Lapide, est si général parmi les chrétiens, les Juifs, les païens, les grecs et les latins, qu'on peut le regarder comme l'antique et commune tradition. Pourvu qu'on ne détermine ni le jour, ni l'année, cette opinion étant commune est probable. (Gaume. — *Où allons-nous ?*)

Un jour nous nous trouvions dans une réunion d'ecclésiastiques parmi lesquels était un professeur d'Écriture Sainte très distingué. La présente question étant mise sur le tapis ce prêtre dit : « J'ai ri longtemps, comme beaucoup d'autres, des prophètes qui nous annoncent la proximité relative des derniers temps. Mais ayant étudié la II ép. de S. Paul aux Thess. pour l'expliquer à mes élèves, j'ai été frappé de voir d'après le texte même, et d'après l'étude des Pères et commentateurs, et d'après la considération de notre temps, combien cette opinion est sérieuse et appuyée [1]. »

Monseigneur de Ségur qui ne fut pas un exégète de profession, ni ce qu'on appelle un savant, mais qui fut un scrutateur très éclairé des écritures et de la tradition, était convaincu que nous touchions aux derniers temps du monde.

---

que l'épître catholique de S. Barnabé n'est point comptée parmi les écritures canoniques. S'il en était ainsi, la question qui nous occupe serait décidée. Mais nous savons qu'elle remonte aux temps apostoliques, parce qu'elle est citée avec de grands éloges par Origène, par Clément d'Alexandrie, etc. — Nous savons encore qu'Eusèbe et S. Jérôme l'attribuent à S. Barnabé. Ce dernier dit : « Cette lettre peut beaucoup servir à l'édification de l'Église, et je la crois, aussi bien qu'Eusèbe, véritablement de S. Barnabé. »

1. Quoniam nisi venerit discessio primum ; avant que l'apostasie ne soit consommée, η αποστασία. Toute hérésie, tout schisme est une apostasie. Les trois principales sont celles d'Arius, de Photius, de Luther. — La quatrième semble être la Révolution moderne... Nous sommes porté à croire que c'est la grande et dernière apostasie des peuples. (Maunoury. II Thes., II, I.)

Nous pensons que presque tous les auteurs qui ont écrit sur la dévotion au Sacré-Cœur, n'ont pas manqué de rapporter la parole de S. Jean apparaissant à Ste Mechtilde : « Pourquoi, lui disait celle-ci, vous qui avez reposé sur la poitrine de Jésus à la dernière cène, ne nous avez-vous pas dit les beautés, les richesses du Sacré-Cœur ? » S. Jean répondit : « J'avais pour mission surtout d'établir la divinité de Notre Seigneur ; quant aux trésors contenus dans son cœur divin, Dieu s'est réservé de les faire connaître à la fin des temps. »

Or il y a deux cents ans environ, le Seigneur Jésus venait à sa servante Marguerite-Marie et lui disait : « Je vais faire connaître par toi au monde les richesses de mon cœur ; et cette révélation est le dernier effort de mon amour en ces derniers temps. »

Nous ignorons, dit le pieux et savant Maunoury, dans son commentaire de l'Ep. I ad Th., IV, 14, quand Jésus-Christ viendra ; l'époque de sa venue est cachée, et nul prophète ne saurait la prédire ; mais nous devons toujours attendre son avènement. Ainsi nous qui sommes vivants, nous ne savons pas si la génération qui s'élève, si les enfants que nous baptisons ne verront pas Jésus-Christ descendre des cieux pour juger le monde. Cela est possible. Il en était ainsi du temps de S. Paul. Il ne savait pas si la durée du monde se prolongerait au delà du second siècle, et nous ignorons si le vingtième qui va commencer achèvera son cours.

Sainte Hildegarde, dont les ouvrages ont été si spécialement loués par S. Bernard et par un concile, trace à grands traits d'après les communications que Dieu lui faisait, l'histoire des siècles que l'Église devait voir encore. Il est facile de distinguer aux portraits qu'elle en trace, les diverses hérésies et oppositions que la divine Épouse du Christ devait rencontrer sur son chemin ; or elle dit des protestants : « Ces imposteurs ne sont pas

ceux qui doivent précéder le dernier jour ; mais ils en sont le germe et les précurseurs. »

Or n'est-ce pas une chose reconnue et proclamée par tous que le libéralisme,le radicalisme, le socialisme, c'est-à-dire la révolution impie et athée est née du protestantisme ?

Ste Hildegarde dit encore : « Déjà le sixième nombre s'achève, et le septième commence ; c'est un temps de repos... Vous donc, ô hommes qui vivez en ce temps, vous avez encore une période à parcourir ; puis viendra l'homicide qui entreprendra de renverser la foi catholique. »

Plus loin elle dit: « Le Christ n'est venu ni au commencement ni à la fin des temps ; il est venu vers le soir (ad vesperas), alors que la force du jour était écoulée. »

On sait aussi que les révélations de Ste Brigitte jouissent de la plus haute autorité ; voici une des nombreuses révélations qui lui furent faites ; c'est Notre-Seigneur qui parle: « Ce monde est semblable à un navire qui est chargé de souffrances et de misères, et poussé çà et là par les tempêtes des tentations. Les hommes qui y sont montés, ne sont jamais en sûreté, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au port de l'éternel repos. De même qu'un navire est divisé en trois parties, de même il y a trois âges dans le monde. Le premier symbolisé,par la proue,s'étendit d'Adam à mon Incarnation. Le milieu du navire, c.-à.-d. le second âge du monde, commença le jour où moi-même, le Fils du Dieu vivant, je revêtis la forme de l'esclave. Aujourd'hui, que l'impiété et l'orgueil vont croissant et que ma passion tombe en oubli, aujourd'hui s'ouvre le troisième âge qui se prolongera jusqu'au jour du jugement... Lorsque les chrétiens aimeront l'hérésie, et lorsque les méchants fouleront aux pieds le clergé et la justice, alors ce sera le signe de l'approche de l'antechrist. »

Qui ne connaît le fait étrange de la vie de S. Vincent

Ferrier, le célèbre thaumaturge dominicain ? — C'était à Salamanque, la ville par excellence des théologiens et des savants : un peuple innombrable se pressait pour entendre l'envoyé du ciel. Nulle église ne pouvant contenir la foule, le thaumaturge monte sur une colline. Un profond silence accueille sa parole. Tout à coup élevant la voix : « Je suis, dit-il, l'ange de l'Apocalypse que saint Jean vit voler par le milieu du ciel, et qui criait à haute voix : Peuples, craignez le Seigneur, et rendez-lui gloire, parce que l'heure du jugement approche. » A ces paroles étranges, un grand murmure sort du sein de la foule : on crie à la démence, à la jactance, à l'impiété. L'envoyé de Dieu s'arrête un instant, les yeux fixés au ciel et comme ravi en extase ; puis il reprend, et d'une voix plus forte, il s'écrie de nouveau : « Je suis l'ange de l'Apocalypse, l'ange du jugement dernier. » Le murmure est à son comble. « Tranquillisez-vous, dit le messager céleste, et ne vous scandalisez pas de mes paroles. Vous allez voir de vos yeux que je suis ce que je dis. Allez à l'extrémité de la ville, à la Porte St-Paul, vous y trouverez une femme morte : apportez-la ici ; je la ressusciterai, en preuve de ce que S. Jean a écrit de moi. »

Un incroyable tumulte accueille cette proposition. Cependant quelques hommes se rendent à la porte de la ville indiquée. Ils y trouvent en effet une femme morte : ils prennent la bière et viennent la déposer au milieu de l'auditoire. On s'approche, on constate qu'on est bien en présence d'un cadavre. S. Vincent, qui n'a pas quitté un instant sa place élevée, se tourne alors vers la défunte, et, d'une voix puissante, lui dit : « Femme, au nom de Dieu, je vous demande de vous lever. » Aussitôt elle se soulève au-dessus de son cercueil. Le Saint ajoute : « Pour le salut de tout ce peuple, dites, maintenant que vous pouvez parler, s'il est vrai ou non que je suis l'ange de l'Apocalypse, chargé d'annoncer au monde l'approche du juge-

ment dernier? — Oui, Père, répond la ressuscitée, vous êtes cet ange; oui, vous l'êtes véritablement. »

Qu'on ne croie pas, continue Mgr Gaume, que ce fait étonnant, et qui est d'une authenticité incontestable, soit une simple circonstance de la vie de S. Vincent Ferrier. Ce fait est capital dans sa vie et établit sa mission divine. Dans la Bulle de canonisation, l'Église reconnaît le thaumaturge pour l'ange de l'Apocalypse; elle dit avec S. Jean: « Il eut les paroles de l'Évangile éternel pour annoncer, comme l'ange qui volait par le milieu du ciel, le règne de Dieu à toute langue, à toute tribu et à toute nation, et pour démontrer l'approche du jugement dernier. »

On objectera peut-être que la prophétie ne s'est pas réalisée. On peut répondre que de même que la ruine de Ninive fut retardée par la pénitence de cette ville, la ruine finale du monde le fut à cause de la pénitence remarquable que fit le monde chrétien à la prédication de S. Vincent.

On répondra mieux encore à cette objection en disant que S. Vincent a pu annoncer comme proche un événement aussi capital qui ne devait se réaliser que quatre ou cinq siècles plus tard. Les prophètes ont l'œil de Dieu, si je puis ainsi dire, pour qui mille ans sont comme un jour, et les siècles des heures. Le Prophète Aggée qui prophétisait cinq cents ans avant Notre-Seigneur dit: *Encore un peu de temps* et le Messie viendra...

En 1431, Ste Catherine de Bologne eut une vision terrible du jugement dernier. La vision finie, elle demanda humblement à Notre-Seigneur si cette vision était une tromperie du démon ou si elle signifiait que le jugement dernier dût arriver bientôt. « Que celui qui lit entende, ce n'est pas une illusion, répondit le Sauveur, et il est vrai que ce que vous avez vu doit arriver bientôt [1]. »

1. Vie de la Sainte par Crasset.

Le vénérable Holzhauser, qui vivait au XVIIe siècle, a fait nombre de prophéties qui se sont réalisées, même de son temps. Entre autres dans une conversation qu'il eut avec Charles II, roi exilé d'Angleterre, il lui annonça qu'il remonterait sur le trône. Il prédit aussi le concile du Vatican, et chose remarquable, qui frappait Mgr Pie, il déclara que ce concile serait marqué par de grandes oppositions sacerdotales.

Or le saint prêtre annonce la fin du monde comme très prochaine. — Les visions de la Sœur de la Nativité sont dans le même sens.

Une sainte Visitandine, Sœur Marie-Hélène Hebrais, morte en 1670, au monastère de Montluel, recevait du ciel des faveurs insignes et nombreuses : « Une fois, raconte-t-elle, m'étonnant de l'abondance de ces grâces, je dis à Notre-Seigneur : Mon Dieu, comment vous êtes-vous adressé à moi pour me départir des faveurs si particulières, vu que je suis si infidèle ? — Ma fille, répondit le Sauveur, *le jugement n'est pas loin* ; mon ennemi me fait tant de mal que je me dépêche de prendre les âmes où je trouve tant soit peu de dispositions [1]. »

Nous pourrions citer bien d'autres visions et prophéties dans le même sens, et nous affirmons, après avoir lu d'innombrables vies de Saints, que jamais nous n'en avons rencontré aucune annonçant à l'Église les longs siècles que lui promet le R. P. Castelein. Nous savons très bien que ces révélations particulières ne forment pas un argument théologique ; mais pour tout esprit vraiment chrétien, quand elles ont le cachet voulu d'authenticité, elles sont d'une grande valeur.

Prions, songeons à l'avenir, veillons, et soyons les serviteurs fidèles qui savent que le Maître peut venir à toute

1. *Année Sainte de la Visitation.* — Cet ouvrage, magnifiques annales intimes de ce grand ordre, est écrit avec la piété, la sobriété, la prudence et tout l'esprit de S. François de Sales.

heure leur dire le terrible: *Redde rationem !* « Oh ! l'incompréhensible sérieux de la vie », s'écriait Bossuet. — Que celui qui est tombé se relève,que celui qui est debout prenne garde de ne pas tomber ; que les vierges folles se hâtent, avant l'arrivée de l'Époux, de mettre de l'huile dans leurs lampes et de les tenir allumées ! — Ce n'est pas sans raison, mais avec une sagesse profonde et une sollicitude de Mère que l'Église, au dernier dimanche après la Pentecôte, et au premier de l'Avent, nous invite à méditer le second avènement, et que chaque jour, pour ainsi dire, elle nous fait entendre, près de nos cercueils, ce chant si saisissant du *Libera me, Domine, de morte æterna, in die illa tremenda ; quando cœli movendi sunt et terra.....*

§ 3. LA TROISIÈME CAUSE DU SALUT : *La grâce.*

En terminant son troisième article, le R. P. Castelein examine « la troisième cause divine du salut, la cause efficiente, qui est la grâce produite par le Saint-Esprit et qui agit sur notre volonté libre pour opérer avec elle notre salut éternel ».

N'oublions pas que la thèse de notre écrivain est que le plus grand nombre des hommes, en prenant l'humanité en général, se sauvent.

Comment s'y prend-il pour prouver que la grâce de la Rédemption opérera le salut final du plus grand nombre des hommes ?

Laissons-lui la parole :

Il nous affirme tout d'abord que « d'après S. Paul, la grâce nous est donnée et opère en nous avec une efficacité et une étendue illimitées ».

« L'humanité, continue-t-il, prise dans son ensemble, a plus gagné pour son salut aux mérites du nouvel Adam, qu'elle n'a perdu à la faute du vieil Adam. JÉSUS-CHRIST a plus donné qu'Adam ne nous a enlevé. »

« Voila pourquoi S. Paul dit avec emphase que « le don » l'a emporté sur « la faute » et que l'efficacité en bien de la grâce rédemptrice l'emporte pour l'humanité sur l'efficacité en mal du péché originel, et cela pour *tout le genre humain.* »

« Donc *au point de vue du salut final, et pour l'ensemble de l'humanité*, l'état de justice originelle où est né Adam et qu'il devait transmettre à ses descendants, eût été moins favorable que ne l'est l'état de rédemption, grâce aux immenses et universels bienfaits de JÉSUS-CHRIST. »

« Dans le premier état, il y aurait eu, par suite des forces et de la perfection de notre nature, plus de secours préservateur contre le péché ; dans le second état, il y a, par suite des remèdes de la grâce, plus de secours réparateur après le péché. »

« Dans le premier état, il y aurait eu *probablement* beaucoup moins de fautes personnelles, mais ces fautes auraient produit leur fruit de mort éternelle *dans un plus grand nombre d'hommes.* »

« L'abondance du mal causée par le péché originel, qui a affaibli notre nature, a été ainsi vaincue par la surabondance du bien produit par la grâce de JÉSUS-CHRIST. C'est ainsi que le nouvel Adam a été plus salutaire au genre humain, pris dans son ensemble, que le vieil Adam ne lui a été funeste. »

Dans une note, après avoir cité les versets 15 et 17 du chapitre V de l'Epître aux Romains, le R. P. Castelein dit encore : « S. Paul a évidemment en vue, outre la mort temporelle, la mort spirituelle produite par le vieil Adam dans cette comparaison où il célèbre l'efficacité supérieure de la Rédemption sur celle de la faute originelle (par rapport à toute l'humanité). Donc d'après S. Paul le CHRIST se montre en réalité plus puissant pour nous sauver qu'Adam ne s'est montré puissant pour nous

perdre. Donc au point de vue du salut ou du règne effectif de la grâce qui nous sauve *(in vita regnabunt)* le Christ a plus rendu à toute l'humanité qu'Adam ne lui avait enlevé. C'est là une démonstration irréfutable. »

Le raisonnement de notre écrivain est donc celui-ci : « La grâce curative (qu'on nous permette le mot) de la rédemption est plus forte que la grâce de l'état d'innocence ; conséquemment elle sauve un plus grand nombre d'hommes que celle-ci ne l'aurait fait. »

Faisons sur cette doctrine, ou plutôt sur ces affirmations, quelques observations :

La grâce nous est donnée, dit-on, et opère en nous avec une efficacité et une étendue illimitées.

Nous avons toujours cru que la grâce, sans être infinie, puisqu'elle est créée, ne se trouve avec une efficacité et une étendue illimitées qu'en JÉSUS-CHRIST seul.

Quant aux hommes ordinaires, aux simples enfants d'Adam, héritiers de sa faute et de sa déchéance, on nous a enseigné que la grâce opère en eux avec une efficacité (et une étendue) limitée par les desseins de Dieu et suivant la correspondance de chacun.

Si le R. P. Castelein a une autre doctrine, qu'il le dise nettement.

Que veut-il dire en affirmant que la grâce nous est donnée et opère en nous avec une efficacité et une étendue illimitées ?

Par son efficacité illimitée veut-il prétendre qu'*en fait* la grâce opère en nous tout bien et fait de chacun de nous, quand nous correspondons, de vrais Séraphins ou mieux encore ?

Nous lui disons que c'est une erreur théologique.

Il y a des degrés de grâce auxquels toutes les âmes n'arrivent pas, dit Bossuet ; et c'est une chose reconnue par tous que les mesures de grâces sont différentes pour

chaque âme. Or, si elles sont différentes, en supposant même qu'il y en ait une seule illimitée, toutes les autres doivent être diversement limitées.

Que veut donc dire notre théologien de la *Revue* par son efficacité illimitée ? Nous n'en savons rien. Quel lecteur de son écrit l'a deviné ?

« La grâce, dit-il, nous est donnée et opère en nous avec une étendue illimitée. »

Que signifie encore cette phrase ? — Quel est l'objet ou le sujet de cette étendue ? Est-ce chaque âme en particulier ? Dès lors cette étendue nous paraît se confondre avec l'efficacité.

Cet objet ou ce sujet est-ce l'humanité entière ? Le Rév. Père veut-il dire que la grâce a été, est, et sera donnée à tout enfant d'Adam, que personne n'est exclu de l'influence de la grâce de la Rédemption, donc que tout homme peut se sauver ?

Si c'est là sa pensée, nous l'en félicitons ; pour cette fois il est d'accord avec tous les rigoristes, c'est-à-dire avec toute la tradition.

Mais si telle n'est pas sa pensée, nous avouons ne pas savoir ce qu'il veut nous dire, ni saisir quelle est la base ou le plan de son *étendue illimitée.*

Supposons maintenant que par cette phrase dans laquelle il prétend donner la doctrine de S. Paul sur l'efficacité et l'étendue de la grâce, supposons qu'il ait voulu nous dire qu'on ne peut pas assigner, en fait, de bornes à l'efficacité et à l'étendue de la grâce, dans ce sens qu'elle est toute-puissante et peut faire des merveilles en tout le monde, qu'elle pourrait, par exemple, changer un Néron en un Charlemagne ou en un S. Louis.

Eh bien ! de cette doctrine comment fera-t-il sortir *le fait* du plus grand nombre des élus parmi les hommes ?

Dira-t-il que toutes les grâces que Dieu donne à tous les hommes sont ces grâces efficaces auxquelles sans

doute l'homme doit correspondre et auxquelles, absolument parlant, il pourrait ne pas correspondre, puisque son libre arbitre lui reste, mais auxquelles on correspond toujours ?

Dans ce cas nous dirons que non seulement le plus grand nombre est sauvé, mais que tous sont sauvés.

Mais le Rév. Père est théologien, il a été même, nous a-t-on dit, professeur de théologie ; il sait, par conséquent, qu'il ne peut avancer une telle doctrine.

S'il raisonne donc comme tout le monde, après avoir affirmé l'efficacité et l'étendue sans limite de la grâce, il devra dire que Dieu n'est pas le seul agent dans le grand mystère de notre salut, et que, pour se sauver, tout homme doit apporter sa coopération à l'efficacité plus ou moins grande de la grâce ; *non ego sed gratia Dei mecum*, dit S. Paul.

De là, pour arriver à prouver que le plus grand nombre des hommes se sauvent, l'écrivain de la *Revue générale* devra prouver que le plus grand nombre correspondent à la grâce, non seulement à une première grâce, mais à toutes les grâces qui doivent leur assurer la persévérance finale.

Qu'il nous prouve cela, qu'il nous donne non des subtilités et des citations forcées et même fausses, mais des preuves, des preuves nettes, décisives, péremptoires et nous commencerons à croire que tous les génies du christianisme, les Pères, les prédicateurs les plus en renom, les apôtres les plus féconds en leur apostolat, les écrivains ascétiques qui sont lus par tous ont été des esprits bornés, des esprits enténébrés par les nuages que répandait sur eux le texte, *multi vocati, pauci electi*, mal compris.

Et dès lors nous laisserons dans la poussière des bibliothèques tous leurs écrits chagrins et désespérants, et nous nous bornerons à faire nos lectures spirituelles

dans les livres du Rév. Père, nous accomplirons à son égard le conseil qu'Horace donnait, si nos souvenirs classiques ne nous trompent, à l'égard d'Homère :

Nocturna versate manu, versate diurna.

Mais, dit notre écrivain, S. Paul enseigne ma doctrine. Nous avouons ne la voir poindre nulle part dans tous les passages de l'Épître aux Romains, cités par lui, malgré les italiques dont il revêt « multo magis », « abundantiam gratiæ », « superabundavit gratia ».

Des textes de S. Paul, il prétend faire sortir cette doctrine, qu'un plus grand nombre d'hommes se seraient damnés, sous le régime, si je puis ainsi dire, de la grâce d'innocence que sous celui de la grâce de rédemption.

Pour faire comparaison entre deux termes et en faire sortir une *démonstration irréfutable* (c'est ainsi que le Rév. Père qualifie son raisonnement), il faut connaître indubitablement les deux termes.

Or le Rév. Père n'en connaît aucun. Il ne sait pas quel eût été le résultat final de la grâce d'état d'innocence par rapport à la masse des hommes, si Adam n'avait pas péché. *Il ne sait pas combien* d'enfants d'Adam auraient prévariqué ; je n'en veux pour preuve que cette phrase cueillie au cours de son raisonnement :

« Dans le premier état, il y aurait eu *probablement* beaucoup moins de fautes personnelles. »

Probablement : — donc le Rév. Père ne sait rien de certain quant au nombre ; il n'est pas même *absolument* certain qu'aucun homme eût péché, quoique tous aussi bien qu'Adam eussent pu pécher.

Supposons maintenant qu'il connaisse exactement le nombre des réprouvés qu'on eût eu dans le premier état. Pour nous faire voir que ce nombre est moindre dans l'état de Rédemption, il faudrait prouver que le nombre des âmes innocentes de toute faute mortelle, joint à

celui des vrais pénitents l'emporte sur celui des enfants d'Adam innocents qui auraient persévéré. De plus il faudrait démontrer que dans les deux états le nombre des membres de l'humanité eût été le même.

Tout cela nous paraît aussi difficile à établir et à faire comprendre, que les beautés et les subtilités de la Représentation proportionnelle ; ou plutôt nous déclarons que tout cela est *impossible* à prouver.

Que le lecteur ne s'étonne pas de voir apparaître ici la R. P. ; le R. P. Castelein nous paraît avoir des tendances un peu parlementaristes quand il fait si obstinément reposer l'économie de la Rédemption sur le système majoritaire. Il n'est donc pas étonnant que cette comparaison soit tombée de notre plume.

Mais enfin S. Paul, dira-t-on, S. Paul, S. Paul ! S. Paul ne dit-il pas même « avec emphase » que le « don » l'a emporté sur « la faute » ? Non sicut delictum ita et donum. Si enim unius delicto multi (en grec la multitude, c.-à-d. le genre humain) mortui sunt, *multo magis* gratia Dei et donum in gratia unius hominis Jesu Christi in plures (le genre humain) *abundavit*... et même « ubi abundavit delictum, *superabundavit* gratia. »

Peut-on prétendre qu'il s'agit ici du nombre, *et au point de vue du salut final*, comme dit notre écrivain ?... Dès lors « la faute » ayant damné tous les hommes en principe ou en droit, il faut que le « don » pour l'emporter quant au nombre, sauve plus que tous les hommes.

Cette sotte conclusion nous prouve à l'évidence que le R. P. Castelein raisonne mal quand il conclut ainsi quant au nombre : « Donc d'après S. Paul, le Christ se montre en toute réalité plus puissant pour nous sauver qu'Adam ne s'est montré puissant pour nous perdre. Donc, au point de vue du salut et du règne effectif de la grâce qui nous sauve (in vita regnabunt) le Christ a plus rendu à toute l'humanité qu'Adam ne lui avait enlevé. »

Mais enfin, nous dira-t-on, qu'a donc voulu dire S. Paul quand il a célébré « avec emphase » la supériorité de la grâce de la Rédemption ?

Il a voulu dire ce que tout le monde, c'est-à-dire toute l'élite des génies et des théologiens de l'Église, a toujours vu dans les textes cités avec « tant d'emphase » par notre écrivain, et ce que nous allons redire après eux.

Les *effets* de la grâce *dans les âmes qui en profitent*, sont infiniment plus heureux que ceux du péché n'ont été funestes. Où le péché avait abondé en mauvais résultats, la grâce a surabondé en bons résultats, JÉSUS-CHRIST nous ayant apporté plus de biens qu'Adam ne nous avait apporté de maux.

Adam ne communique à sa race que le péché originel ; JÉSUS-CHRIST *expie* non seulement ce péché, mais tous les autres péchés de tous les hommes ; *à ceux-ci de profiter de cette expiation.*

Adam nous avait ôté la grâce première qui nous rendait agréables à Dieu ; JÉSUS-CHRIST nous la rend et en même temps il nous fournit les moyens de vaincre nos passions, tandis qu'Adam ne nous a pas légué les moyens de persévérer.

De plus Notre-Seigneur nous incorpore à lui-même, nous faisant ses membres, ses frères, ses cohéritiers, et par là il nous élève à un niveau plus élevé, plus divin que celui d'où Adam nous avait fait déchoir.

Cette grâce avec tous ses effets, elle *est offerte à toute l'humanité*, elle est pour tous. « Par la faute d'un seul une lamentable conséquence s'est fait sentir à tous les hommes pour la condamnation et la mort ; de même par la justice d'un seul, une heureuse conséquence s'est étendue à tous les hommes, pour opérer en eux la justification et leur donner la vie éternelle, « in omnes homines, in justificationem vitæ. » (*Rom.*, v, 18.)

Autant qu'il dépend d'Adam, tous les hommes sont

condamnés à la mort temporelle et éternelle. Autant qu'il dépend de JÉSUS-CHRIST, tous les hommes, nonobstant leurs faiblesses, sont justifiés, sauvés et introduits dans la vie éternelle, et, à certains points de vue, d'une façon plus abondante et plus parfaite qu'ils ne l'eussent été sous le régime de l'innocence conservée.

Mais, rappelons-le pour la vingtième fois, JÉSUS-CHRIST, malgré la surabondance de la grâce, ne nous sauve pas seul. Nous devons notre coopération. Or après la chute, la pratique du bien requise pour mériter la vie éternelle est plus difficile qu'avant la chute à cause des révoltes de la chair contre l'esprit. Chacun, même après le baptême, sent en soi cette double et contraire loi dont gémissait S. Paul, et, par le fait de la faiblesse, de la lâcheté, de l'infidélité humaine, le plus grand nombre suit la loi de la chair et se perd [1].

---

1. Le R. P. Castelein ne veut pas cette conclusion finale, et il invoque à l'appui de son opinion la surabondance de la grâce rédemptrice. — S. Thomas pose l'opinion du Rév. Père comme une objection (1. 2. 109. a. 10. 3). Nous donnons ici son texte en latin à l'adresse des théologiens :

« Sicut apostolus dixit, Rom. v, plus restitutum est homini per donum Christi quam amiserit per peccatum Adæ ; sed Adam id accipit unde perseverare possit ; ergo multo magis nobis restituitur per gratiam Christi, ut perseverare possimus, » — et, ajouterait notre écrivain, per consequens ut major sit numerus electorum post redemptionem Christi quam ante lapsum Adæ.

Voici la réponse de S. Thomas à cette objection : « Ad tertium dicendum, quod, sicut Augustinus dicit, homo in primo statu accepit donum, per quod perseverare posset, non autem accepit ut perseveraret ; nunc autem per gratiam Christi multi accipiunt et donum gratiæ quo perseverare possunt et ulterius eis datur quod perseverent ; et sic donum Christi est majus quam delictum Adæ. Et tamen *facilius* homo per gratiæ donum perseverare poterat in statu innocentiæ, in quo nulla erat rebellio carnis ad spiritum, quam nunc possimus quando reparatio gratiæ Christi, etsi sit inchoata quantum ad mentem, nondum tamen est consummata quantum ad carnem... », et, continuerons-nous avec le Docteur Angélique (1-23-7 ad 3 um) « cum beatitudo æterna in visione Dei consistens excedat communem statum naturæ, et præcipue secundum quod est gratia destituta per corruptionem originalis peccati, pau-

Et pourquoi Dieu a-t-il donné cette surabondance de grâce ?

C'est pour faire éclater sa miséricorde et abattre notre orgueil. L'homme affaibli par la chute originelle pouvait être laissé dans sa chute, mais Dieu le relève et pour guérir ses faiblesses lui accorde des secours réparateurs et sauveurs plus grands que les secours préservateurs dont il eût été favorisé dans le premier état. De plus par ces secours plus grands et par des voies nouvelles, plus élevées, Dieu élève l'homme à une gloire, une dignité plus hautes que celles que lui aurait conférées l'innocence reçue d'Adam (1).

Mais en même temps que Dieu glorifie sa miséricorde, il réprime notre orgueil, puisque nous voyons et sentons que notre relèvement, notre justification ne sont qu'un effet de la grâce *surabondante* et des miséricordes infinies de notre grand et bon Dieu (2).

Voilà la vraie doctrine de S. Paul telle que l'enseignement traditionnel nous la fait connaître.

Le R. P. Castelein prétend voir sa doctrine *à lui* dans l'Épître aux Romains et ce qui *l'a enhardi*, dit-il, à l'y voir, contrairement à ces enseignements de la tradition, « c'est le *fameux* texte de S. Thomas où celui-ci démontre que le péché originel ne saurait exister dans un homme arrivé à l'âge de discernement requis pour qu'il

---

ciores sunt qui salvantur. Et in hoc etiam misericordia Dei apparet, quod *aliquos* in illam salutem erigit, a qua *plurimi* deficiunt secundum communem cursum et inclinationem naturæ. »

1. Veut-on scruter plus profondément et en théologien la supériorité de la grâce de la rédemption qu'on lise ce qu'en dit S. Augustin, le Docteur de la grâce. (Cfr. Jos. ab Expectatione, p. 255-256.)

2. Hæc est superbiæ curatio, hæc est humilitatis infundendæ dispensatio a Scripturis divinis et a sanctis Patribus commendata, dit Thomassin. — « Quod ergo, dit S. Augustin, *pauci in comparatione pereuntium, in suo vero numero liberantur*, gratia fit, gratis fit, gratiæ agendæ quia fit, ne quis velut de suis meritis extollatur, sed « omne os obstruatur » (*Rom.*, III, 19) et « qui gloriatur in Domino glorietur » (*II Cor.*, X).

puisse pécher, qu'avec la faute mortelle et non avec la seule faute vénielle. Ce qui est enseigner clairement que la grâce du salut est donnée de fait à tout homme qui n'y oppose pas l'obstacle d'une faute mortelle. »

Nous pourrions faire observer que le sentiment contraire a une probabilité très grande : «Valde probabilis est, dit Sylvius, atque adeo tutum in conscientia quod nullum sit præceptum se convertendi in Deum statim ac homo incipit habere vim rationis ac per consequens quod cum solo originali possit esse peccatum veniale, quemadmodum docent Bonaventura, Durand, Richard et alii recentiorum non pauci. »

Donc le raisonnement du R. P. Castelein ne s'appuierait que sur une opinion probable, et sa conclusion n'aurait que la même probabilité.

Mais admettons avec lui l'opinion de S. Thomas et demandons-lui si les enfants parvenus à l'âge de discernement reçoivent une grâce efficace du salut, s'ils correspondent à la grâce qu'ils reçoivent, si après avoir correspondu, ils la conservent ?

Enfin, et c'est notre plus fort argument contre lui, nous lui disons qu'il serait par trop étrange que S. Thomas le rigoriste n'eût pas vu lui-même cette doctrine du R. P. Castelein, dans son fameux texte ; ce serait bien étrange encore que les plus grands disciples et commentateurs de S. Thomas, comme Cajetan, Suarez, S. Alphonse et cent autres n'eussent pas vu dans ce texte cette même doctrine.

Une seule chose pouvait expliquer un tel aveuglement de leur part, ce sont les ombres répandues sur leur génie par le texte mal compris de l'Évangile : *multi vocati, pauci electi ! !*

CHAPITRE CINQUIÈME.

QUATRIÈME ARTICLE DU R. P. CASTELEIN.

(*REVUE GÉNÉRALE.* — Mai 1898.)

Le salut et ses obstacles.

§ I. ESCLAVAGE DU DÉMON.

ENFIN notre auteur arrive à l'examen des obstacles qui s'opposent à l'œuvre du salut et à l'accomplissement complet des magnifiques desseins de Dieu sur l'homme.

Nous allons le suivre sur ce terrain pratique, à notre avis, le vrai terrain sur lequel doit s'examiner la grave question du nombre des élus.

Nous ferons remarquer tout d'abord au Rév. Père, qui s'est attribué le rôle de combler des lacunes dans la manière de traiter cette question, qu'il y en a une très grande dans son exposé des obstacles au salut. Il n'y dit rien de l'influence néfaste et puissante du diable sur l'homme. Peut-être a-t-il trouvé que les pages d'une revue ne convenaient guère pour faire apparaître ce mystérieux personnage, l'agent si ordinaire de nos misères et de nos ruines spirituelles.

Quoi qu'il en soit, nous allons combler cette lacune.

Pas n'est besoin de constater l'existence de ce terrible ennemi de nos âmes et son intervention directe, ardente, pleine de ruses et très puissante dans l'affaire de notre salut.

On connaît la croyance catholique sur ce point, et l'histoire de nos premiers parents suffit à nous dire ce que Satan peut pour notre ruine.

Laissons l'un des plus éminents théologiens de notre temps nous dire avec quelques détails avec quel ennemi nous sommes aux prises.

« La haine, dit Mgr Gay dans son sermon sur les démons, tient en eux le gouvernement : haine furieuse contre Dieu et son Christ, haine enragée contre l'Église, haine jalouse contre l'homme [1]. »

« Vous en comprenez maintenant la raison et je vous ai livré le secret des persécutions vraiment surhumaines qui n'ont cessé et ne cesseront jamais d'affliger la cité de Dieu sur la terre. Ils ne font rien de bon, et, s'il paraît qu'ils font quelque bien, ce n'est qu'une amorce. Chacun est un volcan impur, vomissant tous les vices, un puits d'égoïsme, un abîme d'orgueil, d'avarice, d'envie, de colère, de paresse, d'avidité gourmande, de luxure même, en la manière raffinée et profonde dont ces vices sont propres aux esprits. Ils rusent, ils mentent, ils sont vils, ils sont lâches, ils sont noirs. La trahison sort d'eux comme d'une source ; la malice est leur âme ; ils n'ont faim que de désastres ; ils sont cruels, ils sont hideux, ils sont méprisables, ils sont exécrables. Leur malheur ne se peut pas mesurer ; on l'aurait mesuré plutôt que leur méchanceté. »

Plus loin, Mgr Gay décrit en ces termes ce que ces esprits malfaisants peuvent sur l'homme.

« On vous dit que la puissance naturelle des démons est effroyable : c'est vrai. Ils peuvent agiter vos esprits, remuer en vous les images que vous gardez des choses, faire jaillir à propos celles qu'ils savent les plus périlleuses, parce qu'ils voient que vous les préférez. Ils peuvent vous tirer à la rêverie et, au travers de charmantes vapeurs, vous couler des desseins ténébreux. Si votre sang s'allume, ils peuvent l'enflammer davantage ; si vous formez un mauvais désir, ils peuvent l'irriter jusqu'à la frénésie. A vos moindres émotions ils devinent vos pensées secrètes ; ils sont infinis dans l'art d'exploiter les sympathies de votre

1. Cum illi non ob aliud nisi stimulis invidentiæ agitati, nostra itinera quibus in Deum tendimus perturbare conentur. (S. Aug.)

chair pour les œuvres qu'ils persuadent; ils se glissent comme des serpents, ils s'élancent comme des lions; ils peuvent s'attacher à vous comme votre ombre; ils vous entourent, ils vous assiègent. L'air en est plein [1], dit S. Jean Chrysostome, car ce n'est pas de loin qu'ils décochent leurs traits. Ils sont là où vous êtes, et si vous prétendez vous rendre meilleur, ils y sont avant vous. Ils peuvent influer sur votre santé, et vous causer, les deux Testaments en font foi, des maladies réelles, cruelles, mortelles. Ils peuvent vous tourmenter en mille manières, vous obséder, au dedans par des idées, au dehors par des fantômes. Ils pourraient sur vous, comme sur Job, amasser la foudre, déchaîner des tempêtes, faire pleuvoir les grêles, armer tous les éléments contre vous. Ils pourraient, aujourd'hui comme au temps de JÉSUS-CHRIST, comme au temps des premiers chrétiens, comme en tout temps, ici et là, posséder tout à fait votre corps, agir par vous sans vous, parler par vous malgré vous-même. Je vous étonne peut-être? C'est que vous avez oublié l'Évangile et l'histoire. *Je ne puis pas les oublier et je ne veux pas les trahir.* Ils pourraient bien encore vous éblouir par des prestiges, vous apparaître sous des formes effrayantes ou se transformer en anges de lumière, en messagers divins et bienfaisants. Aux vrais miracles que Dieu fait ou fait faire ils pourraient opposer des merveilles habiles et insolentes. Ils l'ont fait à la face de Moïse par les magiciens de Pharaon; ils l'ont fait devant un S. Paul par le magicien Élymos; ils l'ont fait devant un S. Pierre par l'impur magicien Simon. Ils le feront avec une puissance bien plus dégagée et une audace furieuse, lorsque s'approcheront les derniers temps; « ita ut, dit Notre-Seigneur lui-même, in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi. »

1. Certissimum est etiam nunc (sub lege gratiæ) dæmonum multitudinem in hoc aere versari. (*Suarez*, l. VIII, c. 18.)

Et c'est parce que Satan et ses anges sont si puissants, si pleins d'artifice, si acharnés contre nous, que les apôtres prémunissaient sans cesse les premiers chrétiens contre les embûches et les assauts de ces terribles ennemis de notre salut.

« C'est pour détruire les œuvres du diable, dit S. Jean, que le Fils de Dieu est venu au monde (1). »

« Satan, dit S. Paul aux Corinthiens, se transforme en ange de lumière (2). »

Et aux Éphésiens : « Et vous-mêmes, *Dieu vous a rendu la vie lorsque vous étiez morts par vos fautes et vos péchés*, *dans lesquels vous avez autrefois marché selon la coutume de ce monde*, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit de malice qui exerce maintenant son pouvoir, sur les fils de l'incrédulité et de la rébellion (3). »

Et pour leur montrer que même devenus chrétiens ils ont encore à compter avec cet ennemi, et tout à craindre de lui, l'Apôtre leur dit au chapitre VI : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. — Car nous n'avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les maîtres qui gouvernent le monde ténébreux, contre les esprits de malice qui sont répandus dans les airs. — *Prenez donc l'armure de Dieu*, afin qu'étant munis de tout, vous puissiez au jour mauvais résister et demeurer fermes. »

L'apôtre S. Jacques, à son tour, dit aux chrétiens : « Résistez au diable, et il fuira loin de vous (IV, 7) » et la

1. S. Paul dit également que le Fils de Dieu a pris la nature humaine, afin de pouvoir mourir, et il a voulu mourir pour détruire par sa mort la puissance de celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable. (*Hebr.*, II, 14.)

2. II *Cor.*, XI.

3. *Eph.*, II.

sainte Église notre Mère remet sous les yeux de ses prêtres chaque jour, à Complies, ce grave avertissement que S. Pierre donne à tous les fidèles: « Mes frères, soyez sobres et veillez, car votre adversaire, le diable, semblable à un lion rugissant, tourne toujours autour de vous cherchant qui il pourra dévorer; résistez-lui étant forts dans la foi. »

On voit par l'exposé si clair, si rapide et si substantiel que Mgr Gay fait de la doctrine catholique sur le démon, on voit par ces passages de l'Écriture que nous venons de citer, que l'action des démons n'est pas une quantité négligeable, quand il s'agit de décider la question du salut des pauvres enfants d'Adam.

Nous dira-t-on que tout cela est de l'Ancien Testament, que Notre-Seigneur, par sa mort, a brisé le sceptre de Satan, et que les chrétiens aujourd'hui, par la *force prépondérante* de la grâce de la Rédemption, s'affranchissent facilement de ce joug infernal ?

Nous répondrons :

1° Les Gentils d'avant JÉSUS-CHRIST entrent bien sûr en ligne de compte quand il s'agit de rechercher le nombre des élus dans l'humanité entière.

Or l'histoire, d'accord avec ce que S. Paul dit aux Éphésiens dans le texte cité plus haut, proclame que Satan régnait en maître sur ces malheureux Gentils.

Et qu'en est-il aujourd'hui de ces malheureux peuples assis encore dans les ténèbres et l'ombre de la mort dans la Chine et le Japon, dans l'Alaska, dans le milieu du vaste continent africain, etc.? Qu'on lise les *Annales de la Propagation de la foi*, qu'on lise ou qu'on écoute tous les récits des missionnaires, et l'on verra si les immenses régions de l'infidélité ne sont pas encore sous le sceptre tyrannique du démon ; on verra si leur culte, leurs préjugés religieux aveugles et pleins de superstition, souvent grotesques et parfois contre nature, si leurs coutumes et

leurs mœurs n'indiquent pas une action satanique universelle et une sorte de prise de possession de ces peuples par le roi des illusions, des ténèbres de la mort.

Les *Annales de la Propagation de la foi* (juillet 1898) racontent comme un fait parfaitement établi que l'âme d'une chrétienne décédée apparut pendant près d'une année, à ses parents encore païens, leur disant : « Combien de temps persisterez-vous à refuser de rendre hommage au vrai Dieu? Sachez que celui que vous servez est un démon qui vous fera périr misérablement si vous continuez de la sorte. »

Nous voyons dans la vie de S. François-Xavier que plusieurs fois il ressuscita des Indiens morts dans le paganisme, et ces ressuscités racontaient que leur âme, au sortir de leur corps, était enlevée par des hommes noirs, quand la prière toute puissante du grand apôtre était venue les arracher à ces monstres pour les ramener à la vie terrestre et les faire jouir de la grâce du baptême.

Un jour saint Vincent Ferrier prêchant devant une grande multitude d'auditeurs parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de Sarrasins, il affirma que parfois certaines personnes étaient possédées sans le savoir, et pour appuyer sa doctrine, il pria Dieu de faire voir par des marques sensibles la possession secrète de ceux qui, dans son auditoire, seraient ainsi au pouvoir du démon. Aussitôt tous les Sarrasins furent jetés par terre avec agitations et contorsions effroyables.

Ces doctrines de l'Écriture, cette expérience des siècles faite par l'histoire et par les missionnaires, sans détruire le système vrai des voies secrètes de la providence générale de Dieu pour sauver les païens, ne sont-elles pas cependant en contradiction flagrante avec les théories du R. P. Castelein sur le grand nombre des païens sauvés ?

Que dirons-nous ensuite de l'action satanique, de l'in-

fluence très grande encore, et, pourrions-nous dire, générale de Satan sur les dissidents ?

Plusieurs théologiens croient que les hérétiques sont possédés d'une possession secrète, et plusieurs rituels particuliers favorisent cette opinion en ordonnant les exorcismes pour réconcilier les hérétiques qui se convertissent [1].

« Le 14 septembre 1594, S. François de Sales entra dans le Chablais ; il ne s'était pourvu que de son bréviaire, de la Bible et d'un traité de controverse de Bellarmin. Il marchait comme un disciple envoyé par Notre-Seigneur. Son cher cousin Louis de Sales et lui arrivèrent par le pont de Boringe au village de Saint-Cergne, où, entrant dans le Chablais, ils saluèrent le S. Ange de la province et firent *un exorcisme général du démon qui l'habitait*, méthode que le Saint a toujours conservée. Avant d'attaquer les hérétiques en dispute, il les exorcisait à voix basse et disait que les hérétiques, surtout ceux qui dogmatisent et enseignent une mauvaise doctrine, sont tous possédés ou obsédés des malins esprits et par conséquent il se faut bien armer des saintes armes de l'Église avant de les entreprendre. » (*Année Ste de la Visit.*, 7bre, p. 300.)

Quant aux catholiques, sont-ils affranchis de l'influence satanique ? — Non, pas plus que des autres suites du péché originel, car la servitude du démon est un effet et comme le résumé de tous les effets du péché héréditaire. Sans doute par la grâce toute-puissante de la rédemption,de même qu'on peut combattre victorieusement les trois concupiscences, *si l'on correspond fidèlement aux secours divins*, de même on peut, par cette même grâce, réprimer les tentatives de Satan, et briser même totalement son action, comme on le voit chez les saints. Mais il n'en reste pas moins vrai que les catholiques sont ex-

1. Boudon, *Vie du P. Surin.*

posés tous à une influence satanique très funeste, et que bon nombre en sont plus ou moins tyrannisés, à cause de leur lâcheté, de leur négligence à recourir aux moyens de sanctification, à cause de leur peu de foi; « cui resistite fortes in fide ; » à cause aussi des passions de la sensualité que leur vie tout animale les porte à satisfaire, enfin à cause de leur peu de vigilance.

Le P. Surin remarquait avec beaucoup de lumière que les principes de l'union des diables avec les hommes étaient les péchés et les mauvaises habitudes, et que les principes sont d'autant plus grands que les vices sont plus enracinés (1).

C'est des catholiques que S. Jean de la Croix parle quand il dit au livre III, 3 de sa *Montée du Carmel :* « Le malin esprit trouve dans les connaissances et la mémoire un moyen d'agir puissamment sur l'âme. Il peut faire surgir dans cette faculté des fantômes imaginaires, propres à exciter des mouvements d'orgueil, d'avarice, d'envie, de colère, etc. Il peut suggérer une haine injuste, un amour vain, et tromper l'âme de mille autres manières. Il a en outre pour habitude d'imprimer les objets si fortement dans l'imagination, que le vrai lui semble faux et le faux lui paraît véritable (2). En un mot, toutes les illusions et tous les maux engendrés par le démon, entrent dans l'âme par la porte des connaissances et des formes saisies par la mémoire. — Si donc cette faculté les ense-

1. Sa vie par Boudon.

2. Ceci peut aider à expliquer cette espèce de bonne foi qu'on rencontre dans bien des hérétiques et en bien des catholiques égarés en des doctrines politiques, sociales ou religieuses visiblement erronées. Souvent ils ont été peu ou pas fidèles à certaines illuminations de la grâce qui leur faisaient appréhender de s'être trompés et les poussaient à se faire instruire et à chercher la vérité. Ils ont dit : plus tard ! et les intérêts matériels, ces ronces et ces épines dont parle N.-S., ont étouffé cette lumière, puis, le démon aidant, ils se sont créé à eux-mêmes une fausse bonne foi qui a toute l'apparence de la véritable.

velit et les anéantit dans un complet oubli, elle échappe aux pièges de l'ennemi et se délivre de tous ces dangers.»

Au chapitre 25e de ses *Fondations*, sainte Thérèse, cet esprit si élevé, ce cœur si ferme, dit ces paroles remarquables, qui prouvent que les saints eux-mêmes peuvent subir dans une mesure l'influence néfaste de Satan : « A aucune époque de ma vie je ne me suis sentie si pusillanime et si lâche. Je ne sais si je ne subissais pas l'influence du pays (de Séville) ; car, comme je l'ai toujours ouï dire, les démons, sans doute par la permission de Dieu, y ont plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs. »

Le catéchisme du concile de Trente, toujours si grave et si exact, résume l'enseignement de l'Église sur ce point et les sentiments de tous les Saints, en disant que « sans aucun doute, si le secours de Dieu nous faisait défaut dans cette lutte, nul ne serait de force contre de tels ennemis et, que vaincus par Satan, nous deviendrions ses esclaves. »

On voit, par toutes ces doctrines et tous ces faits, qu'il y a loin de la réalité des choses au point de vue du salut, à ces forces prépondérantes de la grâce de la Rédemption, que le R. P. Castelein fait retentir comme un refrain aux oreilles de ses lecteurs, sans leur parler presque jamais de leurs devoirs et de la nécessité d'user de ces forces prépondérantes.

Ah ! cette prépondérance de la Rédemption, nous l'admettons avec S. Paul et avec toute la théologie catholique ; mais nous n'oublions pas que, pour qu'elle devienne effective, l'homme y doit correspondre fidèlement et opérer son salut *avec force*, *avec vigilance*, *avec constance*, *avec crainte et tremblement*.

Or, dans cette lutte avec les puissances infernales, en particulier, où sont les chrétiens, où sont les catholiques, *même dans les quartiers moyens de Bruxelles*, qui mènent le combat de cette façon ?

Où sont les âmes fortes qui, remplies de foi, savent résister aux démons? Où sont les âmes qui se revêtent, comme dit S. Paul,de l'armure de Dieu, de la confiance, de la prière, de la vigueur d'un amour vrai, des grâces si puissantes des sacrements, des pieuses lectures, etc., etc.?

Le plus grand nombre des catholiques vivent habituellement en état de péché mortel; — il faut n'avoir étudié les hommes que dans les livres ou dans des relations amicales, pour ignorer cela, il faut être aveugle pour le nier; — la plupart des hommes sont sans énergie, sans foi vive, sans souci de leur salut. La plupart, au lieu de songer à réprimer leurs attraits terrestres, leurs passions perverses, ne semblent occupés qu'à les nourrir et à les fomenter. La célèbre voyante allemande, que Mgr Gay appelle « notre admirable Catherine Emmerich », voyait certains lieux de la terre pleins de ténèbres et sous une influence spéciale de Satan, et Dieu lui faisait connaître que c'était les lieux où les péchés se sont commis ou se commettent plus nombreux. Or, on peut le dire, ces lieux ce sont les théâtres, les estaminets, les cercles, et cent autres endroits, où nos chrétiens, nos catholiques aiment à se rendre, et où ils passent dix fois plus de temps que dans ces deux sanctuaires, si désertés aujourd'hui, l'église et un foyer chrétien.

Aimons-nous les âmes, voulons-nous que le grand nombre de nos catholiques adultes se sauvent? Ne leur prêchons pas les doctrines vagues de la prépondérance de la grâce de la Rédemption, de façon à leur laisser entendre qu'ils peuvent vivre à leur aise sans se priver de rien, sans se combattre en rien, et en usant fort maigrement de tous les secours que leur offre la religion. Rappelons-leur, *opportune*, *importune*, et à tous, aux pécheurs, aux mondains, aux indifférents si nombreux, aux endormis qui ne se comptent pas, et même aux justes, aux prêtres, aux religieux,rappelons-leur la parole de S. Pierre:

« Sobrii estote et vigilate; quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit, quærens quem devoret. »

Sobrii estote : soyez sobres de toutes satisfactions même permises, données à vos sens ;

Et vigilate : ayez toujours l'esprit éveillé, soyez attentifs à remplir exactement vos devoirs, et tenez-vous bien sur vos gardes, de peur que l'ennemi ne vous surprenne à l'improviste ;

Quia adversarius vester diabolus : car le diable, votre advérsaire, condamné à l'enfer, travaille sans relâche à faire prononcer contre vous la même sentence.

Tanquam leo rugiens : quand une pensée d'orgueil, de jalousie, d'impureté s'élève dans votre esprit et sollicite votre cœur, c'est le lion qui rugit. Puis, armez-vous de la croix, confiez-vous en Dieu.

Circuit. — Pourquoi donc tourne-t-il, et ne s'élance-t-il pas d'un bond sur vous? Parce qu'il vous voit protégés par la grâce de Dieu; vous repousseriez sa violence, et il serait vaincu. Cette bête, aussi rusée que cruelle, tourne donc autour de vous : comme un général ennemi, faisant le tour d'une place qu'il assiège, cherche l'endroit le plus facile par où il pourra livrer l'assaut. Prenez garde, il y a dans votre âme un côté faible; Satan l'emploie depuis votre enfance, et peut-être a-t-il déjà plus d'une fois pénétré par là dans la place. Fortifiez donc ce point mal sûr et ne vous endormez pas. Lorsque le démon semble vous laisser en paix, croyez bien qu'il tourne et prépare une attaque.

Circuit quærens quem devoret. Le démon tourne autour d'un monastère de religieux, autour du clergé d'un diocèse, autour d'une famille chrétienne, cherchant qui il pourra saisir et dévorer. A Sébaste en Arménie, quarante soldats chrétiens confessaient généreusement la foi; ils étaient exposés nus sur un étang glacé, près de cueillir la palme du martyre. Mais le démon tournait autour d'eux :

il en saisit un, l'effraya par la crainte de la mort et en fit un apostat. Le démon tournait autour du collège des Apôtres : il en saisit un, et en fit un avare et un traître. Le démon rôdait autour des sept diacres; il saisit un des compagnons de S. Étienne et en fit un impudique et un hérétique. Que tant de tristes exemples, et cent et mille autres qui éclatent sous nos yeux, nous corrigent de notre imprudence, de notre négligence et de notre présomption !

Ce commentaire de la parole de S. Pierre, que j'emprunte au savant et pieux Maunoury, nous offre le vrai modèle de ce que doit être notre prédication, appuyée sur l'Écriture et vrai écho de la parole divine.

§ 2. ERREURS ET PRÉJUGÉS DANS L'ORDRE MORAL ET RELIGIEUX.

Nous avons réparé une lacune du R. P. Castelein par rapport aux influences très grandes du démon sur nos destinées éternelles; suivons-le maintenant dans l'examen plus que succinct qu'il fait des autres obstacles qui entravent les desseins de Dieu et les opérations de sa grâce dans le salut de l'humanité.

« Le premier, dit-il, est l'opposition des erreurs et préjugés de l'ordre moral et religieux. »

« La plus grande partie de l'humanité, continue-t-il, reste murée dans de fausses religions qui la séparent de l'Église catholique; et en plein pays catholique que d'hommes qu'une malheureuse éducation et de funestes préjugés ont poussés hors de la société chrétienne. »

« Or une parole terrible, une formule dogmatique incontestable s'applique à tous ces hommes : Hors de l'Église, point de salut. »

Ainsi parle notre écrivain.

Il va maintenant essayer de faire une large brèche à ce mur de fausses religions et de préjugés funestes qui enferme tant d'âmes loin de la vraie et unique voie de salut qui est l'Église catholique, apostolique et romaine.

Comment fera-t-il cette brèche par laquelle il doit, en conséquence de son système, faire sortir le plus grand nombre de ces malheureux pour les faire aboutir au salut ?

C'est en essayant d'élargir, jusqu'à en rendre le sens méconnaissable, la formule dogmatique : « Hors de l'Église point de salut [1]. »

Le R. P. Perrone, son illustre confrère italien, se plaint (*De vera relig.*,p. 349) « de certains écrivains catholiques qui osent à peine défendre ce point de notre foi et même s'efforcent tellement de l'adoucir qu'il perd toute sa force, sans profit pour les dissidents et avec le plus grand danger pour les catholiques vacillants et faibles. »

Nous supposons charitablement que le R. P. Castelein ne mérite pas un tel reproche. Cependant nous aurions souhaité dans l'exposé du sens de cette formule « Hors de l'Église point de salut », ou plus de clarté, ou une plus grande exactitude théologique.

Il distingue tout d'abord, comme on le fait habituellement, entre l'*âme* et le *corps* de l'Église; « l'âme de l'Église que constitue la société invisible de toutes les âmes actuellement en état de grâce et ayant droit au salut, et le corps de l'Église que constitue la société visible des chrétiens, attachés à l'autorité du Pape. »

« On peut, dit-il encore, appartenir à l'âme de l'Église, sans appartenir à son corps. » ... et plus loin : « Ceux qui

1. Il est bon de se rappeler ici les paroles de Léon XIII contre le système des Américanisants : « Ils soutiennent qu'il est opportun, en vue de mieux attirer les dissidents,... d'atténuer certains points de doctrine de telle sorte qu'ils ne conserveraient plus le sens approuvé constamment par l'Église. (Lettre apostolique au Card. Gibbons.)

appartiennent au corps de l'Église, sont les privilégiés de la grâce et de la bonté divine, » et plus loin encore : « L'Église a été instituée pour rendre le salut de l'humanité incomparablement plus sûr et plus facile. »

Nous pensons que le R. P. Castelein pourrait, à la rigueur, expliquer toutes ces expressions dans un sens orthodoxe. Cependant comme les protestants et même certains auteurs catholiques ont trop abusé de cette expression « l'âme de l'Église », semblant enseigner ou enseignant positivement que l'âme de l'Église peut être séparée du corps de l'Église et qu'il suffit pour le salut d'être uni à l'âme sans l'être au corps, nous croyons bon d'exposer ici brièvement ce point de doctrine d'après les meilleurs théologiens et les décisions de l'Église.

Le *Syllabus* condamne la proposition (17e) suivante : « Saltem bene sperandum est de æterna illorum omnium salute qui in vera Ecclesia *nequaquam* versantur. »

La proposition orthodoxe est donc : on ne peut bien espérer du salut de ceux qui n'appartiennent d'aucune manière à l'Église : « Hors de l'Église point de salut. »

Cette formule dogmatique est absolue, universelle, exclusive.

Mais s'agit-il ici de l'âme de l'Église seulement, c'est-à-dire d'une Église invisible ?

Non, il s'agit de l'Église visible, catholique, apostolique, romaine.

Cette doctrine, dit le R. P. Wilmers dans son traité de l'Église, est repoussée par les protestants qui comprennent cette sentence : « Hors de l'Église point de salut », d'une union avec l'Église invisible, laquelle union ils font consister tantôt dans la foi au Christ, tantôt dans la justice, *in justitia*, tantôt dans la *prédestination*. »

Mais l'enseignement de l'Église est que pour arriver à la grâce sanctifiante, il est *nécessaire* d'être membre de l'Église ou de fait ou de désir, et que personne ne peut

appartenir à l'âme de l'Église sans faire partie du corps de l'Église soit de fait, soit de désir [1].

Ainsi l'infidèle ou le dissident doit, pour le moins, avoir un désir formel, soit explicite soit implicite, d'appartenir, non à l'âme de l'Église, — JÉSUS-CHRIST n'a pas institué d'âme de l'Église, — mais à l'Église telle que Notre-Seigneur l'a établie comme moyen unique de salut, et cette Église, c'est l'Église visible, catholique, apostolique et romaine.

S'il n'appartient pas au moins par un désir implicite à cette Église, il ne peut avoir la foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, ni atteindre à la justification et au salut.

Si c'est *par sa faute* qu'il est privé de ce désir, de cette foi, de cette grâce, il est réprouvé pour péché personnel d'infidélité. S'il n'est pas coupable de cette privation, sous ce rapport il est dans la condition des enfants qui meurent sans le baptême et qui sont exclus du ciel.

Sera-t-il dans ce dernier cas condamné aux *supplices* éternels? Il le sera s'il meurt avec des péchés mortels personnels, mais il ne le sera pas pour avoir ignoré invinciblement l'Église et la vraie foi.

Est-il nécessaire d'ajouter ici avec notre écrivain qu'une lumière nécessaire pour connaître notre fin et la force suffisante pour correspondre à cette lumière sont mises par Dieu à la portée de tous les hommes; lumière et forces données, il est vrai, dans des degrés divers, mais qui à tous les degrés, et pour tous les peuples suffisent pleinement pour triompher de toutes les erreurs et de toutes les impuissances de l'homme ?

---

1. Voici la proposition 116 que le R. P. Wilmers, S. J., prouve très clairement et très solidement : « Ut homo gratiæ sanctificantis fiat particeps necesse est, ut aut actu aut voto sit membrum Ecclesiæ : Sive nemo animæ Ecclesiæ particeps esse potest, nisi aut actu aut voto sit de ejusdem corpore ; unde aliqua conjunctio cum Ecclesiæ corpore necessaria est necessitate medii. »

Cette doctrine est reconnue et proclamée par tous les théologiens.

Mais de toute cette doctrine que nous venons d'exposer, peut-on inférer une preuve en faveur de la thèse du plus grand nombre des élus dans l'humanité ?

Absolument pas.

La seule conclusion qui se puisse tirer de ces enseignements, c'est qu'il ne faut désespérer de personne en particulier et qu'on peut bénignement bien espérer du salut d'un certain nombre d'infidèles et de dissidents.

Dans ce sens nous pouvons admettre la proposition du R. P. Castelein : « L'espérance du salut est pour tous. »

Mais il nous déplaît très fort de voir employer dans un raisonnement des expressions ambiguës qui théologiquement sont vraies en principe, mais qui dans le fait et l'examen du fait ont une portée exagérée jusqu'à l'absurde, ou ne prouvent absolument rien.

Ainsi, dans le cas présent,que prouve par rapport au fait du salut « cette espérance du salut pour tous? » — Rien.

On a pu dire des innombrables damnés qui sont aujourd'hui en enfer, que, toute leur vie terrestre durant, l'espérance du salut était pour eux comme pour les autres. Cela les a-t-il sauvés ?

Notre auteur célèbre la vertu rédemptrice du sang de Jésus-Christ qui « franchit les frontières, force tous les obstacles, se fraie un passage dans toutes les âmes, qui n'y opposent pas un *inflexible mauvais vouloir.* » — « Le Pape ne saurait invalider le baptême des hérétiques...» — « Partout où l'Église catholique et le nom même du Christ sont inconnus, Dieu appelle, attire et sauve toutes les âmes qui ne se ferment pas *obstinément* à la lumière secrète de sa parole ni à l'action intime de sa grâce. »

Et le Rév. Père continue ainsi longuement à prouver que les infidèles, les dissidents ont *pu* et *peuvent* se sauver.

C'est la répétition fatigante de ce qu'il a dit précédemment ; c'est toujours la conclusion (au moins insinuée), a posse ad esse.

Nous ne reprendrons pas les arguments que nous avons fait valoir contre cet *esse* exagéré. Disons-lui seulement que ce qui serait à établir ici, en faveur de la thèse que nous combattons, c'est :

1° Que le nombre des infidèles et des dissidents qui sont de bonne foi sont les plus nombreux.

2° Que, leur bonne foi admise au point de vue de la croyance, le plus grand nombre vivent et meurent dans la grâce divine.

Or on n'essaie pas même d'établir ces deux points et on est dans l'impossibilité de le faire. Seulement pour incliner l'esprit du lecteur à conclure au très grand nombre des élus, on répète sans cesse les « *inflexible mauvais vouloir* », « ne se ferment pas *obstinément* à la lumière », « fixé *obstinément* dans la révolte contre Dieu »... etc.,etc.

Nous avons déjà dit ailleurs notre pensée sur ce procédé ; nous n'ajouterons ici qu'un mot, c'est qu'il suinte le laxisme.

Du reste supposons admise cette manière de voir du R. P. Castelein, comment encore en établit-il sa thèse ? — Il devrait prouver que le nombre de ceux qui sont ainsi *obstinés dans le mal* est moindre que celui des innocents, des gens qui suivent leur droite conscience et qui se relèvent après avoir péché.

Or cela même, il ne le prouve nullement.

Le bon Père portant ensuite ses regards miséricordieux sur les dissidents, plaide pour eux les circonstances atténuantes avec une éloquence émue ; il nous recommande « d'être circonspect et charitable en jugeant les âmes égarées et de toucher avec délicatesse aux consciences qu'on prétend conduire et soumettre à la vérité intégrale du dogme catholique. »

Ensuite il nous invite « à aimer à croire à la bonne foi des dissidents jusqu'à preuve manifeste du contraire... et à penser que la vertu toujours active et efficace de la Rédemption sauve des multitudes d'âmes au sein du schisme et de l'hérésie ».

Pour nous entraîner dans cette voie de charité, dans cette voie du jugement favorable sur la bonne foi et le salut des dissidents, il nous cite l'exemple de Mgr Manning.

Nous pourrions répondre que c'est sa bonne foi et sa bonne vie qui ont pu le disposer à recevoir la grâce de sa conversion, et que cela ne prouve rien pour les autres. Mais nous préférons opposer exemple à exemple.

Voici ce que nous lisons dans la belle vie de Mgr Lubienski, évêque de Seyny, en Pologne, mort il y a quelque trente ans : « Un archirey ou évêque schismatique russe l'avait un jour invité à sa table ; lorsque tous les autres invités, tant prêtres que séculiers, et tous schismatiques, se furent retirés, et qu'il se trouva seul avec l'abbé Lubienski, ce dignitaire ecclésiastique lui dit, les larmes aux yeux, que s'il y avait en Russie un peu plus de tolérance religieuse, *lui et beaucoup d'autres évêques* de sa connaissance quitteraient aussitôt le schisme, pour embrasser la Religion catholique romaine. » — L'auteur de la vie ajoute ensuite en note : « D'autres prêtres et évêques catholiques polonais, envoyés en exil après l'insurrection de l'année 1862, racontaient, de retour de l'exil, que *souvent* le clergé russe leur faisait de pareilles confidences. »

La divine miséricorde a bien voulu, il y a une quinzaine d'années, se servir quelque peu de notre ministère pour amener à la foi catholique une dame protestante anglaise qui avait deux fils et deux beaux-fils dans le clergé anglican. Dans une des conférences privées que nous eûmes avec cette dame, elle nous dit : « Je connais

beaucoup le clergé anglican, et je puis dire que, *n'était la question d'argent*, un très grand nombre de ministres anglicans se feraient catholiques ; mais la question d'argent ! c'est qu'eux ont femme et enfants ! »

Nous pourrions cueillir cent traits de ce genre parmi les souvenirs de nos lectures.

Voici un trait authentique que nous prenons dans l'*Année Sainte de la Visitation*, tome IV, p. 275 et ss.

Après la révocation de l'édit de Nantes, beaucoup de Huguenots français préférèrent s'exiler pour pratiquer librement leur prétendue religion réformée. Louis XIV fit défendre ces émigrations ; il y avait des sentinelles dans chaque village et des gens de guerre sur tous les grands chemins pour interdire le passage aux protestants.

Un noble, M. de Lys, malgré cette défense, résolut de passer en Suisse avec toute sa famille et d'autres coreligionnaires. Ils partirent au nombre de quarante, bien armés et résolus de renverser tous les obstacles. Parmi ces quarante émigrants huguenots se trouvait Melle de la Châtre, nièce de M. de Lys. Déguisée en homme, à cheval, et armée de pistolets et d'une épée, elle se mit donc en route vers Genève, triste, disait-elle, de quitter son pays et sa famille, mais résolue à tout sacrifier plutôt que de renoncer à sa religion.

Voilà bien un signe extraordinaire de bonne foi.

Écoutons le reste du récit :

La troupe d'émigrants fut aperçue près du village de Chichilienne ; on voulut les arrêter ; ils se défendirent, et un combat acharné fut livré. Il y eut des morts des deux côtés ; enfin les huguenots furent faits prisonniers, et Melle de la Châtre, blessée grièvement, fut laissée pour morte sur le champ de bataille. Ses compagnons, conduits dans la prison de Grenoble, y furent jugés et, ne voulant pas revenir à la religion de leurs pères, furent tous exécutés. Quant à elle, transportée d'abord dans un

château, elle y retrouva, comme miraculeusement, la santé, et, plus tard, appelée en jugement, diverses circonstances voulurent qu'elle fût condamnée seulement à passer un an dans un couvent de Religieuses. — « Elle eût préféré, disait-elle, le gibet au couvent. »

Là elle continua de se montrer zélée et obstinée huguenote. « Un soir, continue l'auteur de sa vie, il lui sembla voir un précipice affreux au fond duquel un fleuve de feu roulait ses flots rapides. Elle se trouvait au plus haut de la pente conduisant à cet abîme, mais sur le bord, et *poussée par une impulsion secrète qui la mettait dans l'inévitable nécessité de s'y précipiter.* Sa crainte et sa frayeur étant extrêmes, elle se mit à crier de toutes ses forces : « Mon Dieu, ayez pitié de moi! répétant à perte d'haleine : ayez pitié de moi. » Ce Dieu de bonté exauça sa prière. Il l'éclaira de ses lumières, lui montra d'une manière sensible *la longueur de l'éternité, les effroyables peines destinées à ceux qui meurent hors de l'Église catholique*, et par une impression vive, lui fit sentir quelque chose des horreurs éternelles. Au même instant, un merveilleux changement s'opéra en elle, son aversion pour notre sainte religion disparut et son cœur brûla du désir de l'embrasser. »

Elle l'embrassa et fut de prime abord une fervente catholique, très favorisée du ciel, et devint une sainte Visitandine.

« Peu de temps après sa conversion, M[elle] de la Châtre apprit la mort de son frère aîné, qui avait émigré pour exercer librement sa religion. Cette nouvelle lui causa la plus vive douleur, et, dans l'excès de sa peine, elle alla devant le Saint-Sacrement, son refuge ordinaire, afin de prier pour le cher défunt. Alors Dieu lui fit entendre *qu'il était hors d'état de participer aux suffrages de l'Église*, ce qui mit le comble à son affliction, tout en augmentant sa foi au dogme du purgatoire. C'est ainsi

que le Seigneur daignait lui-même enseigner cette âme et la fortifier dans ses croyances nouvelles. »

On apporta un jour à l'hôpital de Carthagène quatorze Hollandais protestants en danger de mort. S. Pierre Claver les visita, leur témoigna la plus tendre et la plus active charité et s'efforça de les amener à la foi catholique. Tous se laissèrent toucher par la grâce et moururent bons catholiques. — Cependant dans le même hôpital se trouvait un autre Hollandais protestant, très gravement malade, et qui résistait obstinément depuis longtemps à tous les soins et au zèle ardent du saint apôtre. Le lendemain de l'enterrement du dernier des quatorze Hollandais convertis, il se rend de nouveau près de cet hérétique obstiné. Dès que celui-ci l'aperçut : « O mon Père, s'écria-t-il, d'un air vivement touché, mon Père, venez à moi ; » et en même temps il ouvre les bras pour le recevoir. Le Père y court transporté de joie, et tous les deux se tenant étroitement embrassés, ils furent quelque temps sans pouvoir se parler que par leurs larmes. Enfin, le malade ayant poussé un profond soupir : « Écoutez, mon Père, lui dit-il, une chose bien étonnante. — Ce Hollandais que vous fîtes hier enterrer avec tant de cérémonie m'est apparu cette nuit ; *il m'a fait entendre qu'il n'y avait pas d'autre route de salut que celle que vous enseignez, et que par elle seule, lui et tous ses compagnons se sont sauvés,...* » etc.

Et le malade fit son abjuration et mourut dans de grands sentiments de pénitence et de piété.

L'*Histoire de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Naples* rapporte ce qui suit d'un jeune gentilhomme écossais, nommé Guillaume Elphinstone, parent du roi Jacques. Né dans l'hérésie, il en suivait les fausses maximes ; mais éclairé d'une lumière divine qui lui faisait *entrevoir* son erreur, il vint en France, où, grâce aux instructions d'un bon Père Jésuite, aussi écossais, et surtout à l'intercession de Marie, il connut enfin la vérité,

abjura l'hérésie et se fit catholique. Il passa ensuite à Rome. Là un de ses amis, le voyant un jour fort affligé et tout en pleurs, lui en demanda la raison. Le jeune homme répondit que, pendant la nuit, sa mère lui était apparue et lui avait dit : « Mon fils, que tu es heureux d'être entré dans le sein de la véritable Église! Pour moi, ayant eu le malheur de mourir dans l'hérésie, je suis à jamais perdue! » Le jeune homme redoubla de ferveur et plus tard se fit Jésuite.

C'est éclairé par la Sainte Écriture qu'ils lisaient non seulement avec l'esprit subtil et incertain des exégètes, mais avec leur cœur de saints illuminés des clartés d'en haut; c'est éclairés par la connaissance que l'histoire et le saint ministère leur donnaient des âmes; c'est affermis dans leurs vues sur ce point, par une foule de révélations particulières, que les saints ont toujours mal auguré *en général* du salut des païens et des dissidents.

Dans une lettre de S. François-Xavier écrivant à ses confrères d'Europe, nous lisons ces lignes : « L'une des principales difficultés, et je dirai l'une des amertumes qu'éprouvent les esprits japonais, c'est que la porte des enfers soit absolument fermée, ainsi que nous le leur avons dit, et ne laisse sortir aucune âme. Ils gémissent du sort de leurs enfants qui sont morts, de leurs parents, de leurs proches et de leurs ancêtres; et leur douleur se révèle souvent par leurs larmes. Ils nous demandent s'il est quelque moyen, quelque espérance de remédier à cette malédiction; et je suis obligé de répondre que rien au monde n'en a la vertu; leur douleur est alors très amère, et les accable au point de les faire se consumer en eux-mêmes. *Mais dans leur affliction il y a cet avantage, qu'on a lieu d'espérer de les voir plus zélés pour leur salut, afin de n'être pas, ainsi que leurs frères, condamnés aux feux éternels.* Ils demandent souvent si Dieu peut retirer leurs pères du fond de l'enfer, et pourquoi les supplices de

ceux-ci doivent être sans fin. Nous leur avons déjà suffisamment répondu; mais ils ne cessent de s'affliger du malheur de leurs parents, et je pouvais à peine retenir mes larmes, en voyant des hommes si chers à mon cœur souffrir ainsi misérablement pour un malheur accompli, sans espérance et sans rédemption. »

On le voit, si le grand apôtre des Indes et du Japon avait partagé les idées de son confrère belge du XIXe siècle, il avait une occasion toute naturelle et vraiment pressante de les émettre et de les développer pour consoler ces hommes si affligés et si chers à son cœur.

Peu de temps avant le départ de S. Pierre Claver pour l'Amérique, le B. Alphonse Rodriguez, qui, simple portier du couvent des Jésuites à Majorque, avait le zèle d'un François-Xavier, alla trouver le jeune apôtre des nègres et lui dit : « Mon cher frère, je ne puis assez vous exprimer quelle est la douleur de mon cœur, en voyant que Dieu est ignoré de la plus grande partie de la terre *faute de ministres* qui aillent le faire connaître [1]. Que de larmes ne demande pas la vue de tant de peuples qui ne s'égarent que parce qu'on ne leur présente aucune lumière pour les conduire; *qui périssent, non pas tant parce qu'ils veulent se perdre, que parce qu'on ne fait aucun effort pour les sauver!* On voit tant d'ouvriers inutiles où il y a peu de moisson; et où la moisson est abondante, il y a si peu d'ouvriers ! Combien d'âmes n'enverraient pas au Ciel, dans l'Amérique, tant de ministres qui vivent oisifs en Europe!... O saint frère de mon âme! quel vaste champ à votre zèle! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes gagner tant de milliers d'âmes *qui s'y perdent;* si vous aimez JÉSUS-CHRIST, allez recueillir son sang répandu sur ces nations qui n'en connaissent pas le prix. Travaillez avec lui jusqu'à la mort, pour le salut

1. On voit que le Saint ne comptait pas énormément sur le système des voies secrètes.

des hommes, puisque vous êtes de sa Compagnie [1]. »

Qu'on lise la vie des saints et l'on trouvera que tous ont opiné de la sorte sur le sort éternel des infidèles.

Sont-ils plus rassurants quand ils parlent des dissidents ? — « C'est une chose triste à dire, écrit le P. Faber (lui, protestant converti), *mais aucun saint*, pas même le doux S. François de Sales ne dit une parole consolante au sujet du salut des hérétiques. »

«La première fois que le saint évêque de Genève célébra pontificalement dans sa cathédrale la fête patronale de Saint-Pierre-aux-liens, il ne put retenir ses larmes; et, après l'office, il se retira dans la chapelle de St-Pierre pour y pleurer à son gré. Son frère, Louis de Sales, lui ayant demandé la cause de sa douleur : « Hélas ! dit-il, je vois mon Église de Genève dans les liens de l'hérésie et du péché; et, au lieu d'avoir un ange pour rompre les liens, elle n'a que moi, votre frère, misérable pécheur. »

Jamais on ne chantait au chœur, ou il ne récitait dans son office le psaume des Israélites exilés à Babylone, *Super flumina Babylonis*, que les larmes ne lui vinssent aux yeux, au souvenir de sa chère Genève, dont il se voyait banni, non pas qu'il en désirât les richesses, mais *parce qu'il s'affligeait de voir tant d'âmes se perdre.* « Da mihi animas, disait-il, — cætera tolle tibi, Donnez-moi les âmes, je ne tiens à aucune autre chose [2]. »

Nous le répétons, qu'on lise la vie des saints et on les verra, *tous*, penser en rigoristes sur le sort éternel des infidèles et des dissidents, et, en conséquence de ces pensées, on les verra aspirer tous à l'apostolat des infidèles et des pays dissidents, et verser aux pieds de Jésus-Christ leurs larmes, leurs sanglantes pénitences, leurs cris implorateurs pour obtenir le salut de ces pauvres âmes.

1. *Vie de S. Pierre Claver*, par le P. Fleuriau, S. J.
2. Vie du Saint par M. Hamon. Son zèle. Livre VII.

Dira-t-on que ces larmes, ces prières, ces ardeurs apostoliques, ces pénitences, ces dévouements poussés souvent jusqu'au martyre, ne tiennent qu'à une sorte d'illusion pieuse, et que les âmes de ces saints ont été obscurcies par les nuages provenant d'une fausse interprétation du texte *Multi vocati, pauci electi*, due à une exégèse encore imparfaite? Nous n'hésitons pas à dire qu'une telle affirmation serait insensée, et une sorte de parole sacrilège.

Le R. P. Castelein porte ensuite son attention sur ceux qui sont « hors du corps de l'Église en s'obstinant à la méconnaître ».

Que dira-t-il ici ?

N'oublions pas qu'il fait une sorte d'enquête toute débonnaire, ayant pour but de constater que la question religieuse n'est pas un obstacle au salut du plus grand nombre des hommes, parmi les infidèles d'abord, les dissidents ensuite, et enfin les catholiques transfuges de la foi.

Si, laissant les faux-fuyants, il voulait établir logiquement sa thèse, il devrait s'efforcer de *prouver* tout d'abord que le nombre des gens qui ont perdu la foi est relativement restreint.

Mais le spectacle que présentent tous les pays catholiques ne pouvant l'aider à établir une telle proposition, il ne prouve rien du tout. Il se contente de faire aux transfuges de la foi un *petit sermon* sur la nécessité de se soumettre à l'Église, dans laquelle il leur fait voir « *une institution destinée à rendre plus sûr et plus facile le salut éternel ;* et, en terminant, il fait poindre de nouveau à leurs yeux les premiers rayons de l'aurore de ce grand jour où « la royauté du Christ sera universellement reconnue ».

Enfin notre écrivain, toujours à propos de l'obstacle qu'opposent au salut « les erreurs et les préjugés de l'ordre moral et religieux », examine le camp de ceux qui ont la foi encore, mais ne pratiquent pas.

« Que dira-t-il de ces malheureux? » Écoutons :

« Avouons-le, il y a dans cet ordre, chez bien des croyants, de déplorables inconséquences et de fréquentes défaillances, *qui n'entraînent pas la perte du salut*, bien que Dieu ne puisse les laisser totalement impunies. Les fautes qui sont plutôt l'effet de la faiblesse, de l'illogisme dans la foi que celui *de la malice et de la logique dans la révolte* (!), rencontrent dans les jugements de Dieu plus de miséricorde que de justice. »

« Pour ces âmes faibles et inconséquentes dans la foi, *nous pouvons tout espérer de la bonté divine;* mais pour les âmes *totalement insoumises* et *raidies contre Dieu* et son Christ dans les révoltes de l'orgueil, nous avons tout à craindre de la justice divine. Or les premières sont, sans comparaison, plus nombreuses que les dernières. »

Dussions-nous passer pour un rigoriste outré qui méconnaît « la force prépondérante de la grâce de la rédemption », nous disons que nous protestons contre cet évangile édulcoré du R. P. Castelein.

Pourquoi ces croyants ne pratiquent-ils pas? Est-ce par lâcheté ? L'Écriture dit que les lâches n'auront pas place au royaume des cieux.

Est-ce par cette sotte vanité qui les porte à ne pas se ranger sous la juridiction des *curés ?*

Il est dit dans l'Évangile que ceux qui ne deviennent simples comme de petits enfants n'entreront pas dans le royaume des cieux.

Est-ce par respect humain ? Jésus-Christ a proclamé qu'il rougira devant son Père et ses anges, de ceux qui auront rougi de lui devant les hommes.

Est-ce que leur paresse, leurs passions, leur peur de la gêne, est ce qui les empêche de rendre leur foi vivante et fructueuse ? Eh bien, S. Jacques leur dit qu'une foi sans œuvres est une foi morte qui ne sauve pas ; Notre-Seigneur a dit que tout arbre qui ne porte pas de bons fruits

sera coupé et jeté au feu ; le troisième serviteur de la parabole qui n'avait pas mésusé de son talent et l'avait conservé même avec soin, a été jeté dans les ténèbres extérieures, parce qu'il ne l'avait pas fait fructifier.

Nous nous permettrons, en finissant la question de ce premier obstacle au salut, de faire une remarque.

Supposons un chrétien pratiquant sa religion comme beaucoup de fidèles du commun le font, et lisant les pages du R. P. Castelein sur cet obstacle au salut, ne va-t-il pas se dire tout naturellement : « Quant à moi, de ce côté, je suis en assurance ; je fais mes devoirs religieux, je suis soumis à l'Église, j'admets tout ce qu'elle enseigne, » et ce chrétien oubliera facilement qu'en faisant tout cela, en étant tout cela, il peut commettre, au point de vue religieux, des milliers de péchés graves qui entraînent la perte éternelle.

Qui dira le nombre de mauvaises confessions et de mauvaises communions qui se font chaque jour ?......... Comme nous l'avons déjà dit, S. Léonard de Port Maurice, d'après son expérience et ses lumières intérieures, et sainte Thérèse, et S. Benoît Labre, et d'autres saints d'après les lumières surnaturelles que Dieu leur communiquait, proclamaient que les mauvaises confessions étaient une des sources les plus fécondes de la damnation des catholiques [1].

Qui dira le nombre de blasphèmes populaires ou autres qui se profèrent tous les jours, même par des pratiquants ?

---

1. S. Alphonse disait, en parlant de ses missions : « Quand nous arrivons dans un endroit, parfois de plusieurs milliers d'âmes, nous trouvons presque tout le monde en état de péché mortel ; et la mission finie, ces pauvres âmes ont retrouvé la grâce de Dieu. »

Il est dit de S. François Regis que dans telle de ses missions, il entendit en un mois plus de 2000 confessions presque toutes générales ; ce qui prouve que les précédentes, en règle générale, ne valaient rien.

On pourrait citer mille témoignages de ce genre.

Qui dira la facilité avec laquelle on fait de faux serments, avec laquelle on manque à la sainte messe, on profane le saint jour du dimanche ?

Il nous semble que tout cela doit bien entrer en ligne de compte quand il s'agit de sonder cette question des chances de salut qu'ont les hommes, même les catholiques pris en général.

Nous savons ce qu'on répond à cela : « Péchés de faiblesse, que Dieu pardonne facilement ; force prépondérante de la grâce de la Rédemption ! » Nous disons,nous, péchés mortels que tout cela, péchés qui souvent se changent en habitude,péchés dont on ne fait rien pour se corriger, péchés dont souvent on n'a pas de vraie contrition quand on va à confesse.

Nous dirons, nous: force prépondérante de la Rédemption pour *faire des hommes de bonne volonté*, des gens religieux qui pratiquent leur culte, respectent le nom trois fois saint de Dieu, usent bien des sacrements institués pour les sauver ; mais force prépondérante qui se tourne en principe de condamnation contre les lâches et les pervers qui ne veulent pas en user ou en usent mal.

Sur ce verset d'Isaïe (XLII, 19) : « Qui est aveugle, sinon le serviteur de Dieu ? qui est sourd, sinon celui à qui Dieu envoie ses ministres ? » le docte et pieux Jésuite Berthier écrit ces réflexions que nous livrons à la méditation de nos lecteurs : « Ces paroles doivent faire trembler les chrétiens, qui se comparent aux idolâtres, et les personnes séparées du monde, qui se comparent aux simples fidèles. Il n'y a point d'aveuglement plus déplorable que celui des enfants de l'alliance, quand ils oublient leurs engagements et la dignité de leur vocation. L'idolâtre est frappé d'une lumière, qui ne jette aucun éclat par rapport au chrétien lâche et indifférent aux vérités de l'Évangile. Le pécheur plein de componction déteste ses égarements,tandis que le prêtre sacrilège boit

sans remords dans la coupe d'iniquité. Les pharisiens furent plus opposés à Jésus-Christ que les publicains, et les gentils entrèrent en foule dans l'Église, tandis que les Juifs tâchaient de la détruire. C'est une affaire d'expérience que les conversions sont très rares parmi ceux qui ont été comblés des dons de Dieu et qui en ont abusé. S. Paul assure même que cela est *impossible.* On modifie, il est vrai, la pensée de l'Apôtre ; on fait voir qu'il ne parle que d'une impossibilité morale qui est la même chose qu'une grande difficulté ; mais en ce sens-là même, sa décision est terrible. Elle frappe directement les pécheurs d'habitude, les hypocrites, les orgueilleux, les âmes tièdes et sans constance. Et le Prophète attaque ceux qui se piquent de connaissances, qui croient voir plus loin que les autres dans les dogmes de la religion, qui en disputent et osent en juger. Ne perdons jamais de vue cette comparaison qui explique la pensée de l'Apôtre et celle du prophète : « Lorsqu'une terre pénétrée de la pluie qui tombe souvent dessus, produit des herbes à l'usage de ceux qui la cultivent, elle est bénie de Dieu ; mais pour celle qui produit des épines et des chardons, c'est une terre de rebut, et près d'être maudite, dont le dernier sort est d'être brûlée. »

§ 3. LE MAUVAIS EXEMPLE.

Second obstacle ou principe de ruine : « la contagion des mauvais exemples ». « Nous considérons, dit le R. P. Jésuite, la contagion des mauvais exemples dans son sens large, en étendant la notion des mauvais exemples aussi bien *aux discours* écrits et parlés, c'est-à-dire à toutes les formes de l'enseignement, qu'*à tous les actes de la vie privée ou publique.* » « C'est, ajoute-t-il, un problème de haute philosophie morale que celui qui a pour objet la

comparaison du bien produit par les bons exemples et du mal produit par les mauvais exemples. »

Ce problème de haute philosophie, le Rév. Père, cela va de soi, le résout en optimiste qui est convaincu que la part de bien produit par les bons exemples l'emporte sur le mal causé par les mauvais exemples. Seulement il a soin de nous signaler, parmi les optimistes qui adoptent son opinion, des exagérés qui font une trop large mesure à l'excédent du bien sur le mal, et, en homme sage, il se place dans le juste milieu entre ces optimistes exagérés et les pessimistes, c'est-à-dire les rigoristes qui tous sont des exagérés, sans aucun doute.

Suivons-le dans son raisonnement, et examinons ses preuves.

« Sa conviction, dit-il, se fonde sur une raison de principe et sur une preuve de fait. »

1° « La raison de principe, c'est que Dieu, par un dessein de sagesse et de bonté, a fait l'homme pour la société et que, dans ses desseins, Dieu a parfaitement subordonné l'ordre physique à l'ordre moral. L'état de société n'est donc pas seulement utile à l'homme pour subvenir à ses besoins physiques, mais aussi pour subvenir à ses besoins moraux. Donc, en règle générale, il y a profit pour l'homme au point de vue moral, à ne pas marcher isolé vers sa fin. »

« Nous concluons que l'influence sociale de l'enseignement, de la tradition, des actes de la vie privée et publique, est prépondérante pour le bien : *elle n'est nuisible*, — bien qu'elle puisse en certaines circonstances, l'être fréquemment et gravement, — *que par exception.* » « Je ne vois pas ce qu'on peut opposer à la force et à la clarté de ce principe philosophique, sinon l'éternelle objection du péché originel mal compris. »

Un philosophe a dit : « Une objection qui vient heurter une croyance générale, universelle (et surtout, ajoutons-

nous, une pratique universelle), peut être difficile à réfuter: mais, à coup sûr, elle est fausse. »

Or le principe philosophique du R. P. Castelein (appliqué de l'abstrait au concret) va contre la croyance et la pratique universelles de tous les sages et de tous les bons chrétiens ; donc son principe ne peut être qu'erroné.

Il prétend cependant « qu'on ne peut rien opposer à la force et à la clarté de son principe philosophique, sinon l'éternelle objection du péché originel mal compris (1) ».

Nous nous permettons de croire que cette *éternelle objection* du péché originel *bien compris* a toute sa force contre le principe philosophique du Rév. Père.

Admettons qu'il n'y ait pas de désordre, de par le péché originel, dans la nature considérée *in se* et *conçue* comme ordonnée à une fin naturelle; mais il y a désordre, de par ce péché originel, dans la nature comme ordonnée, de fait, à une fin surnaturelle.

Si l'homme avait été créé sans être ordonné à une fin surnaturelle, ou s'il s'était conservé dans l'harmonie de son entière destinée, on pourrait, sans doute, admettre le susdit principe philosophique et la conséquence qu'on en tire.

Mais l'homme n'a pas été créé seulement pour une fin naturelle ; il ne naît pas dans un ordre naturel. Il naît avec les obligations que Dieu avait primitivement imposées à l'homme, il est astreint à donner à ses actes une direction surnaturelle et même à empêcher tous les mouvements involontaires qui sont opposés à la loi.

Or quelle est sa situation vis-à-vis de telles obligations?

On doit bien admettre qu'il naît, de par le péché, dans un faux rapport avec Dieu ; qu'il naît impuissant à atteindre, sans un secours spécial de Dieu, la fin pour laquelle il a été ordonné.

---

1. Chose étrange vraiment qu'on ait tardé jusqu'en 1898 à comprendre le péché originel ! .

Nous disons plus : « La béatitude éternelle, consistant dans la vision de Dieu, dit S. Thomas, excède le *commun état de la nature et surtout de la nature destituée de la grâce par la corruption du péché originel* [1], d'où il résulte que peu se sauvent. »

L'inclination de la sensualité, *fomes peccati*, porte donc l'homme à violer la loi divine, à se fixer dans le sensible et le terrestre ; sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua (*Gen.* VIII). Il mérite d'être exposé à des tentations et à des dangers dont Dieu aurait préservé l'homme affranchi du péché ; enfin, de par le péché d'Adam, l'homme naît soumis à une action désastreuse de la part de Satan.

D'ailleurs, laissant de côté les principes philosophiques, et prenant les hommes sur le fait, n'est-il pas évident que selon le cours ordinaire et l'inclination de la nature déchue (vulnerata aut non vulnerata), le petit nombre, même aidé de la grâce rédemptrice, tend à une fin surnaturelle, tandis que le grand nombre tend à la nature, au sensible, se dirige vers une fin naturelle qui lui fait perdre la fin surnaturelle ?

De là il résulte que la société, — composée en grande partie de tels hommes, — destinée dans les desseins primitifs de Dieu à avoir une influence pleinement moralisatrice sur l'homme, exerce le plus souvent une influence pernicieuse.

« Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu. »

Nous croyons donc devoir conclure que la raison et la

1. Saint Thomas raisonne ici d'après son opinion (universelle jusqu'à Bellarmin) que l'homme a été blessé dans sa nature par le péché originel. Le savant Marianus a Novana, dans sa docte dissertation *De originariâ lapsi hominis conditione*, dit que cette opinion est appuyée d'arguments si victorieux tirés de la Sainte Écriture et des Pères, qu'il est à peine permis d'avoir le moindre doute sur sa vérité : « ut de ejus veritate vel minimum dubitare nefas putarim ».

philosophie du R. P. Castelein ont tort, quand elles rejettent « l'éternelle objection du péché originel ».

Poursuivons :

« Mais, dit-il, ma foi et ma théologie vont plus loin. Elles font intervenir ici la providence surnaturelle de Dieu, puisque l'humanité se trouve dans un état de Rédemption universelle. »

« Comment donc sous une pareille rédemption pour l'ensemble de l'humanité et d'une manière générale, le mal l'emporterait-il sur le bien et les exemples funestes sur les exemples salutaires ? — *Il serait contre la sagesse de Dieu de permettre que l'état social soit, dans la majorité des cas, une cause de désordre.* »

Nous avons déjà répondu à cela, en répondant au principe philosophique du R. P. Jésuite.

Nous ajoutons ici qu'on pourrait faire la même objection contre nos sens si enclins aux jouissances, si puissants à entraîner l'âme loin des voies de la droite raison et de la loi divine; et pourtant eux aussi sont destinés à pourvoir aux nécessités de la vie physique et morale, eux aussi sont compris dans l'ordre de la rédemption universelle.

Répétons-le, Dieu a établi l'ordre social, comme tout ce qui regarde l'humanité, avec l'innocence, avec une connaissance spéciale, surnaturelle, des perfections et des desseins de Dieu, avec l'exemption des mouvements déréglés de la concupiscence, etc. Si l'homme fût resté innocent, ou si la grâce rédemptrice qui est venue guérir la partie supérieure de son être, comme dit S. Thomas, eût aussi eu sa pleine redondance et prédominance dans la partie inférieure portée au sensible, l'usage de la société, comme celui des sens, eût été, en général, utile à la fin dernière aussi bien qu'aux nécessités de la vie physique et morale.

Mais l'homme est tombé, et le dessein de Dieu a été traversé, dérangé ; tout s'est corrompu sous l'influence de

la prévarication première : les sens sont nos premiers ennemis, quoiqu'ils nous tiennent de si près et nous soient si nécessaires ; la concupiscence désordonnée nous entraîne perpétuellement vers le créé, le sensible, la jouissance défendue.

Le plus grand nombre des hommes, dit S. Thomas [1], dans le texte que nous avons déjà cité en partie, se trouvent par leurs idées et leurs mœurs en opposition avec l'ordre surnaturel ; même chez la plupart des bons, dans leur conduite ordinaire comme dans le courant de leurs idées, il y a quelque chose qui tend vers la nature, vers les biens sensibles et inférieurs ; de là suit que, en général, le mauvais exemple est plus fréquent que le bon. D'un autre côté, cette tendance naturelle à agir d'après l'appétit sensitif plutôt que selon la raison, restant à divers degrés chez presque tous les hommes, même chrétiens, même pieux, il s'ensuit que toujours nous sommes plus ou moins disposés à nous laisser influencer par les mauvais exemples.

C'est pour cela que déjà le philosophe ancien, répété par l'*Imitation*, disait : « quoties inter homines fui, minor homo redii. » C'est pour cette raison que les plus grands saints évitaient autant que possible le commerce avec les hommes et préféraient servir Dieu dans la solitude (*Imit.*, I, 20).

C'est pour cette raison que toutes les règles monastiques éloignent les religieux du monde, et entourent leurs communications nécessaires avec celui-ci, de précautions minutieuses comme d'un contrepoison. C'est pour cela

1. In homine est duplex natura, scilicet rationalis et sensitiva : et *quia per operationem sensus homo pervenit ad actus rationis, ideo plures sequuntur inclinationes naturae sensitivae quam ordinem rationis;* plures enim sunt qui assequuntur principium rei quam qui ad consummationem perveniunt; ex hoc autem vitia et peccata in hominibus proveniunt quod sequuntur inclinationem naturae sensitivae contra ordinem rationis. (I 2, q. 71, a. 2 ad 3.)

que *tous* les livres de morale chrétienne, que *tous* les ouvrages d'ascétisme, que *tous* les prédicateurs en chaire, *tous* les prêtres dans leurs exhortations privées, au confessionnal ou ailleurs, redisent *tous*, à *tous* les chrétiens, et sur tous les tons : « Fuyez, fuyez le monde ! »

Dans son sermon « sur la fuite du monde », le R. Père de la Colombière dit : « Je suis persuadé que c'est ici la matière la plus importante qui puisse être traitée dans une chaire chrétienne. Car tandis que vous vous plairez encore dans le monde, chrétiens auditeurs, quelque impression que la parole de Dieu ait faite sur vos cœurs, quelque saints désirs que vous ayez déjà formés, je ne puis croire que vous ayez encore rien fait pour votre sanctification. En vain tous les prédicateurs s'épuiseront pour vous porter à la perfection de la vertu ; la dissipation du siècle fera évanouir tous les efforts de ce zèle. La semence qui tombe sur les grands chemins, dit l'Écriture, est une semence perdue. Si l'on veut faire quelque fruit par la prédication, il faut s'adresser aux personnes retirées du monde, ou il faut porter ceux qui sont dans le monde à s'en retirer. »

Il développe ensuite dans son sermon ces deux vérités : « Il est difficile d'être engagé dans le monde sans se pervertir ; — il est difficile de se convertir sans se retirer du monde. »

Il est pourtant bien étonnant qu'un prêtre et un religieux n'ait pas trouvé dans un enseignement aussi clair, aussi universel, aussi constant de quoi redresser sa philosophie, sa raison, sa foi et sa théologie sur un point aussi pratique.

Mais l'homme, nous dit-on, est né pour la société et il a besoin d'elle ; et se peut-il, que même, après le péché, dans l'ordre de la rédemption universelle,il trouve le plus souvent, dans le commerce avec ses semblables, une occasion de chute ?

Dieu, dirons-nous, peut permettre cela, comme il a permis le péché ; mais il a joint le remède au mal.

Voulant l'homme dans un ordre surnaturel il a créé, même après le péché, la société surnaturelle, si je puis ainsi m'exprimer, laquelle était dans les temps reculés, la société des fils de Dieu, c'est-à-dire des vrais serviteurs de Dieu ; laquelle, plus tard, fut la société judaïque ou mosaïque, et qui aujourd'hui est la société chrétienne, et pour nous, catholique.

A toutes les époques Dieu a ordonné à ses enfants, qui voulaient atteindre leur fin surnaturelle, de fuir, autant que possible, la société du monde naturel et par là les mauvais exemples et les occasions de péché. On sait où en sont arrivés les fils de Dieu, les descendants de Seth, en ne suivant pas cette loi divine ; on sait où en arrivaient les Juifs, quand, brisant les mille entraves que leur loi mettait à leur commerce avec les gentils, ils ne fuyaient pas ceux-ci ; on sait que JÉSUS en contemplant les ravages que les exemples du monde causeraient parmi ses disciples, a laissé sortir de ses lèvres divines ce terrible anathème : « Malheur au monde à cause de ses scandales. »

Mais le chrétien est-il obligé de déserter totalement la société publique ? Non, cela n'est ordinairement pas possible. Mais il doit, autant qu'il le peut, se contenter de la société surnaturelle, c'est-à-dire de celle de ses frères, les bons chrétiens, et fuir le plus possible, de fait ou par ses précautions, et *de cœur totalement*, la société naturelle, c'est-à-dire celle où l'on se dirige d'après les attraits de la nature qui font oublier la fin surnaturelle et fixent les regards, les affections et toute l'activité sur les biens sensibles, extérieurs et passagers.

Il y a deux cités qui vivent et se développent, confondues par l'extérieur, mais dont les deux esprits sont tout à fait opposés ; c'est la cité du mal et la cité du bien, la cité de Satan et la cité de Dieu. Malheur à celui qui,

méprisant les dons de Dieu, les lumières qu'il en a reçues, les touches secrètes de la grâce qu'il lui accorde, fréquente extérieurement plus qu'il ne faut et sans précaution, la cité du mal ; il en prendra l'esprit c'est-à-dire les orgueils, les sensualités, les cupidités et il se damnera avec le monde.

N'aimez pas le monde ni ce qui est du monde, dit S. Jean. Celui qui aime le monde n'a pas la charité du Père en lui. (*I Joan.*, II.)

On nous a dit ailleurs : mais il s'agit là de la société païenne, ou du monde des pervertis, et non de la société publique chrétienne. Nous répondons : il s'agit là et dans tous les livres pieux, dans tous les écrits des saints, dans toutes les exhortations des confesseurs et des prédicateurs, il s'agit de la société publique comme elle se présente d'ordinaire même chez les nations chrétiennes. Le docte et pieux Père Berthier exprime la vraie doctrine de tous dans les lignes suivantes que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs : « Le monde d'aujourd'hui, dit-il, ne fait plus d'idolâtres (comme au temps des Juifs), mais il fait des gens sans religion ; ses discours, ses usages, ses sociétés, ses livres, ses *vertus même* tendent à ce but. Je dis ses *vertus*, parce qu'il se pique beaucoup d'exalter l'humanité, la sociabilité, la tolérance, l'amour de la patrie, et il prétend établir ces vertus sans aucun rapport à la religion. Il veut transformer les chrétiens en d'honnêtes païens et substituer la morale des philosophes à celle de l'Évangile. »

« Ce système est pire que l'idolâtrie, parce que celle-ci n'exclut pas totalement la crainte des dieux, au lieu que la pure philosophie, exclusive de la religion, ou bornée à une religion qui tolère tout ce qui n'a point de vengeur, n'a ni le droit, ni la force de réprimer les passions. *Le mauvais exemple des nations idolâtres ne fit pas plus d'apostats chez les Juifs, que l'exemple du monde tel qu'il est*

aujourd'hui, n'en fait chez les chrétiens. Les Juifs, sans abjurer la loi, n'en étaient pas moins déserteurs du vrai culte, dès qu'ils adoptaient celui des gentils ; et les chrétiens, sans renoncer à leur baptême, n'en sont pas moins les ennemis de l'Évangile, dès qu'ils veulent lui associer la fausse philosophie. » (Ps. CV, 34.)

Dans un autre endroit, le même auteur écrit ces lignes : « Un homme de bien qui ne fuit pas les sociétés du monde, prend bientôt tous ses vices, sans acquérir la seule chose que le commerce du monde devrait donner, savoir la connaissance du monde même ; connaissance qui porterait bientôt à le haïr. O Dieu ! le monde bien connu nous ferait des anges ; et non connu ou *mal connu*, il nous fait des démons. » (*Lament. Jerem.*, IV.)

Le R. P. Faber, dont l'esprit était si perspicace, les lumières si grandes, et qui écrivait surtout en vue des personnes du monde, dit à son tour : « Les dangers de l'esprit du monde sont à la fois si grands et d'une nature si particulière que, seul, l'*amour personnel de notre Créateur peut nous y faire échapper*, *nous donner la force de rompre avec le monde* et d'entrer dans la possession réelle de la liberté des enfants de Dieu. »

« La puissance du magnétisme sur une volonté rebelle est une image exacte du pouvoir que l'esprit du monde exerce sur nous. Il agit comme la grâce, *seulement il en est tout l'opposé.* »

« *Le monde devient toujours plus mondain ;* la civilisation l'y aide immensément, le progrès multiplie ses moyens d'action. En matière d'esprit du monde, un temps de haute civilisation est, à une époque relativement plus grossière, ce que les jours où l'on se sert de machines sont à ceux où tout le travail était manuel. Nous ne parlons pas du péché ; c'est une autre idée qui conduit à d'autres considérations ; nous parlons seulement de l'esprit du monde. *Si les traits caractéristiques des temps modernes*

se développent avec leur extrême rapidité et leur force gigantesque, ainsi qu'ils le promettent maintenant, *nous pouvons être sûrs* de ce que la prophétie nous permet de prévoir : *que la fin du monde et le règne de l'antéchrist seront des temps où l'esprit du monde exercera la plus irrésistible tyrannie* (1). »

« *Il est visible que le monde est assisté par la sagesse diabolique et la subtilité de Satan.* Son grand crime est de poursuivre avec acharnement sa guerre contre Dieu. Comme un mal parasite, il se fixe sur les parties faibles de l'homme, attaquant aussi bien l'esprit que la chair, mais plus particulièrement le premier. Il est une des grandes puissances à qui il a été donné une force si funeste : le monde, la chair et le démon ; et d'après la manière dont Notre-Seigneur en parle dans l'Évangile, il semble y tenir le premier rang, quoique *sa politique ait toujours été de se faire moins connaître et moins redouter que les deux autres. Il n'y a que trop réussi pour les intérêts de Dieu et le salut des âmes !* »

« C'est ce monde que nous avons à combattre pendant tout le cours de notre vie chrétienne ; *notre salut dépend de notre attention à rester toujours ses ennemis.* Ce n'est pas qu'il soit le péché, mais il est la capacité de tous les péchés. Il est l'air que le péché respire, la lumière dans laquelle il agit, la couche où il se propage et prend des forces, l'instinct qui le guide, le pouvoir qui l'anime. C'est une espèce d'Église catholique des puissances des ténèbres : il a ses lois propres, ses principes et ses jugements propres, sa littérature, un esprit de prosélytisme, un système bien ordonné qui en fait un tout compacte. Il est une contrefaçon de l'Église de Dieu, et lui oppose son antagonisme implacable. Les doctrines de la foi, les pratiques et les dévotions des personnes pieuses, les règles

---

1. Ceci ne promet pas l'âge d'or des derniers temps entrevus par le R. P. Castelein.

de la vie intérieure, le monde mystique et contemplatif des saints, il poursuit tout d'une guerre à mort. Et il n'en peut être autrement, *car l'idée que l'Église a du monde est claire et bien définie*, et elle est loin de flatter son orgueil, puisqu'elle considère l'amitié du monde, comme une inimitié de Dieu ; qu'elle met sous ses pieds toutes les affaires du monde comme sans importance, ou du moins comme n'en ayant qu'une fort secondaire ; qu'elle blâme sans pitié la mollesse du caractère littéraire, l'égoïste avidité du caractère mercantile, la servilité du caractère politique, et jusqu'au dérèglement du caractère domestique. Elle provoque le monde en ne regardant le progrès qu'avec un œil de doute, et avec un intérêt bien au-dessous de celui qu'on voudrait lui attribuer. »

« Le monde s'occupe sans cesse à abaisser la vie céleste de l'Église, et si jamais il fut un siècle où cette vérité fut sensible, c'est, sans contredit, le nôtre. *Un des symptômes les plus effrayants de notre état, c'est que nous redoutions si peu le monde*, et c'est lui-même qui a dû nous amener à cette fatale sécurité. »

Il reste donc acquis, parfaitement acquis, que de l'avis du Saint-Esprit et de l'avis de tout le monde la société publique, comme elle se présente en général, partout et dans tous les temps, est, quoique avec des degrés divers, l'antichambre de l'enfer, *atrium diaboli* (S. Bernard), et que l'aimer c'est se mettre dans la voie de l'iniquité : *ad omne peccatum ducit amor mundi* (S. Augustin).

Nous nous demandons après cela comment la philosophie et la théologie d'un prêtre et d'un religieux peuvent s'insurger contre ces oracles du ciel et de tous les siècles chrétiens ? — La chose nous paraît si étrange que nous sommes souvent, en écrivant contre de telles doctrines, à nous demander si nous comprenons bien les articles de la *Revue générale*.

Mais notre écrivain ne se contente pas de s'inscrire en

faux, au nom de la philosophie et de la théologie, contre tous les anathèmes de Dieu et des saints sur le monde, dont un philosophe païen déjà disait : *corrumpi et corrumpere hoc est mundus;* il en appelle aux faits pour prouver sa thèse, il propose de faire une enquête.

Nous retrouvons ici son procédé faux-fuyant, si l'on veut nous permettre cette expression. Il s'agit pour lui de prouver que *dans l'humanité* les hommes, en général, rencontrent plus de secours que d'obstacles dans l'affaire de leur salut, de la fréquentation de la société publique.

Pour être probant, il devrait, au moins, jeter un coup d'œil sur les diverses portions du globe, nous faire voir combien plus souvent les Chinois, les Japonais, les Indiens, les Congolais, les Musulmans, les Juifs s'édifient l'un l'autre qu'ils ne se malédifient, au point de vue moral et religieux. Il faudrait nous établir la même chose, au moins par quelques vues d'ensemble, pour les pays schismatiques et hérétiques ! — Il faudrait montrer que dans les pays catholiques, le plus grand nombre de nos adolescents (pour ne parler que des garçons) s'affermissent et croissent dans le bien, à mesure qu'ils se mêlent à la société publique. La France, cette fille aînée de l'Église, fournirait ici, il ne faut pas en douter, un singulier appoint à la thèse du R. P. Castelein !!

Mais au lieu d'une telle enquête, le R. P. Jésuite nous en donne une qui regarde seulement la Belgique, la perle des nations catholiques, somme toute ; et encore dans son enquête, il se retranche à Bruxelles dans un *quartier moyen.*

On comprend de suite comment d'une telle enquête on pourra conclure logiquement à l'état de la société publique dans le monde, et à l'influence de cette société sur le résultat final de l'affaire *du salut de tous les hommes !!*

Mais voyons avec quel sérieux cette enquête minuscule est conduite.

Le R. P. Castelein tout d'abord nous avertit « qu'on est instinctivement porté à exagérer les dimensions du mal et à réduire celles du bien ».

Nous avons lu autrefois la même réflexion dans le docte et pieux Faber, que nous apprécions beaucoup, et nous inclinons à en admettre la justesse, surtout en ce qui regarde le bien ou le mal public. Voici la raison que l'illustre Anglais converti en donne : « Le mal est de sa nature beaucoup plus facile à voir que le bien [1], tandis que la bonté est invisible comme Dieu. Le mal est, comme le monde, bruyant, violent, inquiet, impétueux et toujours prêt à la défensive, tandis que la piété participe à la nature de ce qui est véritablement bon : elle imite sa manière secrète et cachée et est pénétrée de son esprit de modeste tranquillité et de contentement qui se suffit à lui-même. »

Le R. P. Castelein donne cette même raison à l'appui de son dire. Tout en admettant la justesse de l'observation du P. Faber, nous sommes loin cependant de vouloir l'appliquer, en général, aux jugements sévères qui ont été portés sur le monde ; parce que ces jugements ont été portés par le St-Esprit, et par tous les saints qui étaient remplis de cet esprit de vérité et d'infinie sagesse. Ces jugements restent donc toujours dans toute leur force et toute leur vérité.

Mais que dirons-nous d'une autre raison que donne le R. P. Castelein, pour prouver qu'on est porté à exagérer le mal ? et celle-ci, il la donne la première comme correspondant mieux sans doute à sa façon de juger des choses !

« Si, dit-il, nous sommes portés à exagérer les dimensions du mal et à réduire celles du bien, c'est « tout juste

1. Entendons le mal ou le bien public ; car il est aussi difficile de découvrir un amour adultère qui brûle au fond du cœur de tel époux, que de découvrir les ardeurs de l'amour divin qui consument intérieurement le cœur de son épouse.

parce que le mal est une *exception*, *une monstruosité* ».

Nous dénions toute valeur à cette raison. Tout d'abord, si les juges du bien et du mal sont la masse des mondains, nous savons assez combien ils ont l'œil bénin pour juger tout ce qui se dit, s'écrit et se fait autour d'eux ; on sait, par exemple, combien ils sont enclins à ne voir que de l'art et de la littérature et un passe-temps innocent dans tant de pièces de théâtre, tant de romans, qui vont à l'encontre de l'esprit chrétien, et au renversement de la morale du christianisme.

Si les juges du bien et du mal sont les saints, les prédicateurs, les confesseurs, ils ont, pour les aider à porter leurs jugements, les illuminations du cœur et les enseignements de la théologie.

Si un écrivain ne cherche qu'une moralité d'honnêtes gens, s'il se contente, même pour les chrétiens, du décalogue tronqué de ceux qui disent : « On n'a rien à me reprocher, je n'ai ni tué, ni volé », passe alors, et on peut admettre que le mal est une exception et une monstruosité morale et sociale.

Le Dieu des honnêtes gens et leur théologie peuvent penser ainsi, se contenter de cela, mais le Dieu du *credo* catholique, le Dieu qui a fait la conscience humaine et qui l'illumine continuellement, le Dieu du Sinaï et de l'Évangile ne pense pas de la sorte, et sa théologie est plus exigeante.

Les saints qui, eux aussi, croient à la bonté de Dieu, qui admettent que Dieu veut le salut de tous, et fait tout pour les sauver, les saints qui pleuraient des larmes de sang sur la perte d'une seule âme et qui veulent qu'on augure bien et largement de la miséricorde divine, ne manquent jamais pourtant de rappeler à tous et aux chrétiens surtout que la souveraineté de Dieu impose à l'homme les lois qu'il lui plaît, que sa sainteté a de grandes exigences et que la bonté de Dieu et tout ce que

Jésus-Christ a fait pour les hommes, obligent ceux-ci à une vie plus parfaite et à une moralité plus haute.

Nous serions portés à croire que l'écrivain de la *Revue générale* a quelque peu mis ces principes en oubli, quand il a organisé son enquête pour prouver que le bien et les influences du bien dans la société publique l'emportent sur le mal et sur les influences du mal.

Suivons-le :

« Précisons, dit-il aux rigoristes *étourdis* et exagérés, et prenons un quartier moyen de Bruxelles.

« Croyez-vous qu'en faisant une enquête de maison en maison, on trouverait plus de ménages mauvais que bons ?... Quant à moi je suis persuadé du contraire. — Croyez-vous qu'on y trouverait plus de commerçants ou d'industriels malhonnêtes, que d'honnêtes ? Je suis encore persuadé du contraire. — Croyez-vous que le nombre de familles où l'on a *complètement rompu avec la foi*, l'emporte sur celui des familles où l'on est peut-être faible et inconséquent dans la pratique religieuse, mais sans rupture voulue avec la foi ? J'incline à croire le contraire. »

On le voit ; cette enquête est un chef-d'œuvre du genre ! Étendez-la au genre humain tout entier et vous arriverez de plain-pied au plus grand nombre des élus parmi les hommes !

Le R. P. Jésuite croit-il lui-même à son enquête ? Nous devons le croire sincère ; cependant, nous constatons qu'il se hâte de quitter ce terrain bruxellois qu'il sent peu propre à fournir des assises solides à son système : « Mais, dit-il, notons-le bien, les grandes villes forment exception. Les campagnes et les petites villes, où vit disséminée [1] la majeure partie de la population, sont incomparablement mieux préservées contre la contagion du vice et de l'impiété. »

1. Ce mot ne lâche-t-il pas un tant soit peu la théorie du bon résultat des exemples sociaux ?

Après cela, comme s'il sentait vaguement que le jugement général, la contre-enquête par commune renommée comme on dit au barreau, n'est pas au diapason de son optimisme, le R. P. Castelein ajoute cette réflexion : « En outre, ne l'oublions pas, la société publique, en Belgique et en France ([1]), se trouve dans une situation tout à fait anormale par l'effet du régime des libertés (qui traversent *leur phase chaotique !*) dont on n'a pas encore suffisamment appris à combattre et à limiter les mauvais effets ([2]). »

Essayons d'une contre-enquête.

Nous admettons qu'en général, les campagnes sont plus morales et plus religieuses, si nous parlons des populations agricoles ; mais nous prétendons qu'il faut ajouter aux grandes villes, de petites villes qui les suivent de près dans la voie large, et surtout les populations industrielles qui précèdent les grandes villes dans cette voie, et qui deviennent partout une fraction notable de chaque nation.

Ces distinctions établies, nous demandons à tout observateur sérieux qui n'a pas de parti-pris optimiste, à tout prêtre surtout, si les faits confirment, ainsi qu'il l'atteste, la théorie du R. P. Castelein, sur l'influence plus salutaire que funeste des milieux sociaux ?

Nous parlions un jour avec un prêtre séculier très distingué qui a exercé de longues années le saint ministère à Bruxelles, et à brûle-pourpoint il nous posa cette question : « Quelle sera, croyez-vous, parmi les adultes, la proportion des damnés en Belgique ? » — Nous répondîmes que nous n'avions jamais songé à établir cette

1. Et dans les autres pays donc ?

2. Nous ne continuerons pas, pour éviter d'être fastidieux, de faire remarquer que l'enquête sur l'influence sociale au point de vue du salut *de tous les hommes*, se contente toujours d'un terrain restreint, souvent chrétien et catholique ; ici la Belgique et la France. Nous dirons ici seulement que la liberté du mal est partout, sous diverses formes, et particulièrement sous celui de la presse, des théâtres, des estaminets, des usines, etc.

proportion, et qu'il nous paraissait bien difficile de le faire. — Pour moi, reprit-il, je pense qu'il y aura bien trente pour cent de réprouvés. — Il nous paraît, lui dîmes-nous, que c'est beaucoup; dans nos campagnes, il semble que l'immense majorité des gens se sauvent. — Oui, dit-il, dans les campagnes ; mais considérez les villes, les régions industrielles qui forment la grande partie de la nation, et songez à la manière dont on y vit. A Bruxelles, par exemple, à part une poignée de vrais chrétiens, je me demande où Dieu va chercher ses élus.»

Tout le monde sait que la plupart, la presque totalité de nos ouvriers, de nos jeunes gens, ou même des autres personnes qui vont chercher dans les villes et les pays industriels du travail, ou un emploi, ou un moyen d'existence quelconque, y perdent la foi, ou au moins vivent dans l'indifférence, cessent de pratiquer leurs devoirs religieux, et souvent adoptent plus ou moins la morale de Mahomet.

Un curé du diocèse de Namur nous disait un jour : « Sur cinquante-trois jeunes gens de ma paroisse qui, depuis vingt-cinq à trente ans, sont allés chercher place ou fortune au dehors, et surtout dans des administrations diverses et les villes, il y en a cinquante dont on est certain qu'ils ne remplissent plus leurs devoirs religieux. »

Sur cent ouvriers flamands ou wallons qui vont faire la moisson en France, il y en a plus de quatre-vingts qui, à l'exemple de nos voisins d'outre-Quiévrain, délaissent pendant toute la durée de « la campagne » l'église, les offices et les sacrements.

Nous avons pu dire du haut de la chaire aux habitants d'une petite ville : « Quelle honte pour vous qui avez encore la foi et un fonds si grand de religion, qu'*on puisse dire dans tout le pays* que, d'ordinaire, toute jeune campagnarde venant en service ici, s'en retourne bientôt en son village pour en accroître la population. »

Et c'était un fait avéré.

Nous pourrions poursuivre cette enquête autrement sérieuse que celle du R. P. Castelein, et produire, cent, mille témoignages de ce genre qui prouvent que le milieu social n'est pas plus salutaire que funeste ; et remarquons-le, nous sommes en Belgique, dans un des pays les plus religieux du monde. — Mais pourquoi nous attarder à prouver une chose qui est *évidente* pour tout homme sérieux et observateur?

Passons maintenant aux villages, et demandons-nous si l'on peut admettre que, même dans nos populations agricoles ordinaires, « l'honnêteté et la vertu s'imposent incomparablement plus par l'éducation, les relations sociales et l'estime publique que la malhonnêteté et le vice » ?

Oui, bien, si l'on se contente de cette vertu de surface qui consiste dans une certaine convenance extérieure de mœurs ; oui, bien, si l'on admet que le désordre moral pour le chrétien, c'est-à-dire le péché, est seulemeut ce que le R. P. Jésuite appelle une exception et une monstruosité.

Mais si l'on admet que le chrétien est obligé de pratiquer l'Évangile qui se résume dans le décalogue et le Sermon de la Montagne, nous demandons à *tous* les pasteurs des âmes, même de nos Ardennes, nous demandons à tous les confesseurs et à tous les esprits vraiment observateurs, si les réunions d'ouvriers, d'ouvrières, dans les travaux des champs, dans la garde du bétail, dans les ateliers, les usines, dans les amusements publics, dans les cabarets, etc... imposent plus l'honnêteté et la vertu que la malhonnêteté et le vice?

Voilà l'enquête qu'il faudrait faire, et nous osons affirmer qu'elle conduira, *même en Belgique* (que dire du reste du monde?) à des résultats qui ne permettront pas de contresigner cette proposition finale du R. P. Castelein :

« L'action du milieu social par l'influence des enseignements et des exemples qui s'en dégagent est, en règle générale, bien plus favorable au salut qu'à la perte des hommes. »

Et maintenant, disons-nous, à qui la faute si l'influence du milieu social est fatale à tant d'âmes, en les introduisant dans une voie de péchés, d'habitudes funestes, d'indifférence, d'irréligion, qui finissent si facilement par les damner?.. Est-ce qu'au nom de je ne sais quelle philosophie ou quelle théologie on peut la faire retomber sur Dieu qui aurait fait de cet ordre inférieur et nécessaire un obstacle si redoutable et si puissant pour la ruine ?

Autant vaudrait dire que c'est la faute à Dieu si l'humanité descend d'un couple faible et prévaricateur; car, enfin, comme le dit S. Thomas, Dieu aurait pu choisir un autre couple qu'il prévoyait ne devoir pas tomber, aussi bien qu'il a choisi ce couple qu'il prévoyait devoir tomber.

Ce n'est pas à nous à scruter audacieusement les desseins de Dieu, ni à lui poser des pourquoi insolents.

L'influence du milieu social a été entachée, empoisonnée, infectée, détournée de son but en grande partie, par le péché originel, aussi bien que nos sens et nos passions. Nous devons subir le péril de cette influence comme nous subissons le péché originel dans toutes les concupiscences désordonnées qui en sortent. Mais voici où apparaît la sagesse, la miséricorde, la sollicitude paternelle de Dieu : c'est à nous instruire du péril que nous fait courir cette influence; c'est, *en instituant l'ordre social surnaturel*, à nous fournir le contrepoison des bons exemples; c'est en instituant tout le système de sanctification, déposé dans l'Église catholique, à nous fournir les lumières, les attraits, les vigueurs nécessaires ou les relèvements voulus, pour échapper aux effets désastreux de l'influence du milieu social perverti.

Qu'ont à faire les chrétiens [1], pour répondre à cette sollicitude de Dieu pour leur salut? Ils ont à fuir le plus possible l'influence délétère du monde, à chercher la société des bons, leurs conversations, leurs livres, leurs écoles, leurs journaux, etc.; ils ont à user de tous les secours que la religion leur présente pour se fortifier contre la contagion qui les menace de par les contacts nécessaires avec le monde pervers [2].

S'ils agissent de la sorte, Dieu les aide et les sauve; s'ils font le contraire, *comme il arrive trop souvent*, Dieu finit par les abandonner et ils se perdent.

Voilà la doctrine ancienne, universelle, catholique, prêchée par S. Augustin, prêchée par tous les pasteurs sur ce point important et nous croyons que les enquêtes imaginaires et les principes philosophiques de l'écrivain de la *Revue générale* n'y changeront pas un iota.

§ 4. PASSIONS ET TENTATIONS.

« Reste le troisième obstacle d'ordre intime et privé, l'obstacle des passions et des tentations individuelles. »

« C'est le principal. Jugeons-en les effets. »

« Nous pouvons pour les bien juger, recourir à la célèbre division de S. Jean : « La concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie. » (*I Joan.*, II.)

Ainsi parle notre écrivain.

---

1. On peut appliquer, dans une mesure, ces observations aux païens dirigés par leur conscience, aux Juifs et aux dissidents dirigés par leur conscience et par ce qu'ils ont conservé de la loi divine.

2. Apparuit enim gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, — *Erudiens nos, ut* abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo......

Dedit semetipsum (JESUS) pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. *Ad Tit.*, II.

Il nous paraît qu'il eût bien fait de citer le texte intégral de S. Jean : « Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo : quoniam *omne* quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ [1]. »

Mais ces paroles eussent gêné un peu la théorie précédente sur l'influence du milieu social et l'actuelle sur les concupiscences *restreintes dans leurs effets.*

La thèse générale des rigoristes, c'est-à-dire le sentiment commun des saints et des pieux auteurs, c'est que la concupiscence de la chair tout d'abord est une très grande source de damnation, la plus grande.

Le R. P. Castelein en pense plus bénignement.

Pour juger de la société sous ce rapport, il fait de nouveau une enquête à vol d'oiseau, et encore d'oiseau au vol rapide, et il annonce qu'il va la faire « sans redouter les calomnies des pharisiens (lisez des rigoristes), à quelque camp qu'ils appartiennent. »

Tout d'abord, *il ne compte dans son enquête que les péchés d'action.* Il voit un désordre de mœurs très fréquent entre la puberté et le mariage, sous forme de faiblesses et de chutes intermittentes, qui peuvent se concilier avec un état de résistance habituelle et ne vont pas au *renversement complet* de la nature.

Il rencontre ensuite un désordre pleinement voulu, désordre de tout temps et de toute forme où la volonté se fixe, sans effort pour en sortir, et qu'elle pousse jusqu'au renversement complet de ces lois.

De ce second désordre il dit : « Ces désordres extrêmes des mœurs, ces désordres qui renversent complètement

1. N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. — Car *tout* ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.

les lois de la nature et *opposent, par leur gravité exceptionnelle et l'endurcissement qu'ils provoquent*, un obstacle rarement surmonté au salut de l'humanité, ne constituent que des accidents monstrueux *parmi les peuples chrétiens.* »

Du premier désordre le Rév. Père dit :

« Dieu, tout en le réprouvant et en le menaçant de ses anathèmes, se montre *très facile à le pardonner*, dès que le pécheur, revenu de son entraînement passager, s'en repent et reprend avec confiance et courage la lutte contre ses faiblesses (1). »

Du second désordre il écrit : « Il provoque à un titre tout spécial les châtiments éternels de Dieu ; bien qu'ici encore tant de textes de l'Écriture et notamment le *pardon universel accordé à Ninive* nous contraignent d'être plus indulgents que nous ne le voudrions et à montrer toujours ouverte, même à ces fautes, la voie de la miséricorde et du salut. Mais par suite de l'endurcissement dans le mal que l'habitude du vice engendre, le repentir y est plus difficile et, par suite, bien plus rare. »

Nous croyons avoir rendu dans ces citations la doctrine exacte de notre écrivain de la *Revue générale :*

On voit de suite quelle conclusion il en tire pour sa thèse.

Les désordres de la première catégorie sont communs mais faiblesses pardonnables et dont on *se repent facile-*

---

1. Mais cette lutte la reprend-il, et comme il le doit? — Presque aucun voluptueux d'habitude n'a la contrition de son crime. C'est pourquoi presque tous sont réprouvés. (Denis le Chartreux.)

Sur mille jeunes gens corrompus, à peine en trouve-t-on quelques-uns qui se convertissent même dans la vieillesse. Les rechutes promptes sont là pour l'attester. (Corn. A Lapide.)

Fornicarius senescit, in quo libido non senescit. (S. Augustin.)

S. Clément appelle l'impureté une maladie sans remède, un vice qui ne change pas, *vitium immutabile ;* et S. Cyprien : la mère de l'impénitence, *mater impœnitentiæ.*

ment [1] et que Dieu pardonne plus facilement encore ; ce qu'on ne peut nier « sans méconnaître l'efficacité prépondérante de la grâce et de la miséricorde divine pour sauver l'humanité ».

Donc ce premier désordre damne peu de gens, peut-être ne damne-t-il personne !

Quant au second, il est tellement rare qu'il ne peut faire beaucoup de victimes de la justice éternelle ; il y a l'exemple de Ninive, pour nous rassurer sur le compte de ceux qui s'en rendent coupables !

Donc encore, les rigoristes donnant le vice impur pour la cause principale de la damnation [2], l'enquête du Rév. Père et la conclusion qui s'en dégage les obligent à sauver, avec lui, presque tout le monde.

Que répondre à une argumentation de cette force ?

1. — Nous ferons remarquer d'abord que le savant écrivain ne parle que des actions désordonnées : or il y a les pensées qui parfois, dit un saint, souillent plus une âme et sont plus dangereuses que les actions mauvaises elles-mêmes ; « nonnumquam gravius animam sauciant et periculosiora sunt iis quæ in manifesto admittuntur ».

Et l'Écriture nous dit si elles sont fréquentes parmi les hommes ! « Sensus enim et cogitatio humani cordis in

---

1. S. Thomas dit que le démon se réjouit surtout du péché de luxure parce que l'homme y adhère facilement et s'en détache difficilement. L'appétit sensible, continue-t-il, est insatiable, comme les philosophes anciens l'avaient déjà remarqué (12, q. 73, ad 3). S. Augustin parle de même, tous les moralistes parlent de même, tous les prédicateurs prêchent la même doctrine et prouvent parfaitement que ce vice envahit facilement l'âme, la possède bientôt totalement, la rend insensible aux lumières et aux touches de la grâce, l'entraîne dans l'aveuglement spirituel, dans le dégoût de la prière, dans l'impuissance à toute vertu chrétienne sérieuse, et enfin, par des voies diverses, à l'endurcissement et à la damnation.

2. Il fut révélé à une sainte Anne, dit S. Alphonse, qu'autant l'orgueil a peuplé l'abîme de démons, autant l'impureté le comble d'hommes et de femmes livrés à la volupté.

malum prona sunt ab adolescentia sua. » (*Genes.*, VIII) ([1]).

Il a oublié également les désirs qui ne sont guère moins fréquents que les pensées, chez ceux qui n'ont pas acquis par une piété sérieuse une chasteté solide. Et que dit Notre-Seigneur de ces désirs? — *Vous, Juifs*, vous ne voyez que les actions extérieures et vous dites: « non mœchaberis. — *Ego* autem dico vobis : quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo. » (*Matth.*, v.)

Le R. P. Castelein, dans son enquête, « oublie encore et les *regards* ([2]), et les paroles, et les lectures; il a oublié que ce péché, sans être porté aux désordres extrêmes qui vont au renversement complet des lois de la nature, est souvent destructeur de toute vertu, de toute bonté, de toute lumière et le père de tous les vices.

« Nulla virtus, nulla bonitas, nulla sapientia cum luxuria stare potest, sed in ea omnis perversitas regnat, » dit S. Augustin. Et le même S. Docteur s'écrie en un autre endroit : « O tartaream libidinem, per te fere omnia mala

1. Le saint et éloquent Jésuite, le P. Paul Segneri raconte le trait suivant : « Un de ces hommes peu scrupuleux sur les mauvaises pensées étant sur le point de mourir, se confessa avec de grands signes de repentir. On le croyait sauvé. Après sa mort, il apparut et annonça qu'il était damné. J'avais fait une bonne confession, dit-il, et Dieu m'avait pardonné : mais avant de mourir, le démon me suggéra que si je guérissais, ce serait une cruauté d'abandonner la personne dont j'étais passionnément aimé. Une première et une seconde fois je repoussai la tentation ; la troisième fois j'y consentis et je mourus dans le péché. »

2. S. Pierre dépeignant les impudiques dans sa seconde Épître, chap. II, les marque de ce trait : « Oculos habentes plenos adulterii, et incessabilis delicti » ; sur quoi l'abbé Maunoury donne ce commentaire : « Leurs yeux sont pleins d'adultères et d'un péché qui ne cesse point. Tel est le caractère de la luxure : elle pousse sans cesse à des actions honteuses. La bouche de l'impudique est un sépulcre d'où sortent les paroles empestées ; une flamme impure jaillit de ses yeux ; un feu immonde brûle dans son cœur ; sa pensée se complaît dans des images déshonnêtes ; le mal qu'il ne fait pas, il désire le faire ; en sorte qu'il ne vit que pour pécher et pèche toujours : *incessabile delictum.* Voilà où conduit cette passion fatale quand elle n'est pas combattue. »

facta sunt. — O luxure infernale, c'est de toi que viennent presque tous nos maux ! »

N'est-ce pas la luxure qui fait perdre la foi, l'esprit religieux à la plupart des hommes dans nos villes et ailleurs ; n'est-ce pas la luxure qui fait profaner le saint jour du Seigneur, souille les foyers domestiques et y amène les infidélités et les désordres que l'on sait ?

N'est-ce pas la luxure qui fait que tant d'enfants sont le chagrin de leurs parents? n'est-ce pas ce vice qui est la source de tant de haines, de querelles, d'homicides, d'infanticides, de jalousies, de scandales? N'est-ce pas ce vice qui est si souvent la cause des médisances, des calomnies, des vols? N'est-ce pas la luxure qui est cause de tant de confessions et de communions sacrilèges ?

Vous vous réclamez pour tarir cette source de damnation, de l'efficacité prépondérante de la grâce et de la miséricorde divine pour sauver l'humanité. — Mais cette efficacité prépondérante de la grâce et de la miséricorde divine, je la vois surtout, moi, dans le dessein que Dieu a eu de nous faire vivre comme des anges dans une chair viciée ; je la vois dans tous les moyens que Dieu a établis pour nous aider puissamment à arriver, même à travers nos faiblesses pardonnables, à une chasteté vraiment solide et chrétienne : et ces moyens sont la fuite des occasions, la fréquentation des bons chrétiens, la lecture des bons livres, la prière, les sacrements, etc.

Mais où sont ceux qui emploient ces moyens? où sont-ils ?

C'est bien le cas de redire, surtout si nous parlons des *hommes* : « apparent rari nantes in gurgite vasto »... misericordiæ divinæ.

Ne nous faites donc pas une efficacité prépondérante de la grâce qui finirait par devenir comme un blanc-seing à toutes les lâchetés, à toutes les indifférences, à tous les abandons de la vie chrétienne et des pratiques religieuses.

Le sang du Christ est le vin qui fait germer les vierges, mais encore faut-il le boire! Si la multitude même de nos catholiques ne savent trouver leurs amusements que dans des théâtres et des réunions qui excitent les imaginations et les sens; s'ils ne trouvent de récréantes lectures que dans Zola, Alphonse Daudet et consors; s'ils n'ont pas le courage de fermer les yeux devant les objets qui excitent leurs passions; si, en même temps, ils jettent à peine un bout de prière fade aux pieds de Dieu, s'ils laissent les lectures pieuses, les offices religieux, les sacrements; ne me parlez plus d'efficacité prépondérante de la grâce pour les sauver; je dirai : « perditio tua ex te, Israël [1] ! »

« Ah! qu'il dit vrai l'Apôtre, en écrivant que dans le Christ nous avons tout (*Rom.*, VIII, 32), que nous sommes des opulents, et qu'en fait de grâce rien ne nous manque (*Cor.*, I, 5, 10). Qui ne voit en effet qu'incorporés à JÉSUS-CHRIST, nous recevons tout de la plénitude de Dieu fait homme (*Joan.*, I) et que ces trésors de justice, de sagesse, de charité, de sainteté dont il est rempli (*Coloss.*, II, 3), dérivent d'eux-mêmes sur nous dans *la mesure de notre prédestination* et *de notre correspondance à la grâce?* Je dis notre correspondance; *car cela même qui vient en nous de la spontanéité de Jésus, il appartient à nous, à notre foi, à notre prière, à nos efforts de le faire abonder* [2]. »

Qu'on lise le sermon de Bourdaloue sur l'impureté, le sermon de ce prédicateur à l'esprit si pondéré, au cœur de saint, à la science si profonde, et chez qui la théologie morale la plus solide prend les formes les plus élevées et souvent les plus brillantes de l'éloquence, et l'on comprendra, l'on admettra *avec tous les saints* combien est vraie

1. Nous pouvons dire d'une foule de nos baptisés, même en Belgique, (et qu'en est-il ailleurs?) : « Ipsi rebelles fuerunt lumini; nescierunt vias ejus. » *Job.*, XXIV, et encore : « Auferetur ab impiis lux. » *Job.*, XXXVIII.
2. Mgr Gay, Élévation 78e.

cette parole de S. Grégoire : « Hoc maxime vitio periclitatur genus humanum ; » c'est ce vice qui met surtout en péril de damnation le genre humain tout entier.

Le R. P. Castelein, après avoir pesé aux balances de son excessive débonnaireté les désordres ordinaires de la luxure qui marquent la période de la vie précédant le mariage, semble dire que cette période passée, nos chrétiens deviennent chastes, ou que du moins ils tombent rarement dans ces désordres extrêmes qui sont les fautes de l'habitude vicieuse pleinement consentie ainsi que les fautes contre les lois du mariage et les relations naturelles des sexes. »

Le Rév. Père fait de nouveau pour appuyer ses dires, une enquête dans laquelle il cherche seulement « les désordres monstrueux qui iraient à épuiser et à éteindre les races dans l'abâtardissement, ou à donner des enfants rachitiques et névropathes, et enfin des maladies qu'on ne nomme pas. »

Nous pourrions, même au sujet des désordres monstrueux dont le Rév. Père signale ainsi les effets, donner mille témoignages qui prouvent que ces désordres ne sont pas si rares ni chez les Chinois, ni chez les Turcs, et, faut-il le dire? ni même chez les chrétiens, — mais nous voulons respecter nos lecteurs.

Nous répéterons seulement ici que ni les chrétiens, ni les juifs, ni les païens ne doivent se contenter de n'être pas monstrueux ; nous pensons que la conscience dit cela aux chinois, la loi aux juifs, et l'Évangile aux chrétiens. Nous disons ensuite que « les fautes ordinaires de l'habitude vicieuse pleinement consentie ainsi que les fautes contre certaines lois du mariage sont fréquentes et même deviennent très fréquentes partout. Il faut ne rien connaître pour nier cela.

CHAPITRE SIXIÈME.

CINQUIÈME ARTICLE DU R. P. CASTELEIN.

(*REVUE GÉNÉRALE.* — Juillet 1898.)

LE R. P. Castelein passe ici à l'enquête sur la concupiscence des yeux considérée comme source de réprobation.

Son système est le même : *voir les choses au vol*, *ne voir de causes de damnation que dans les choses extrêmes*, et *trouver peu de coupables*.

Écoutons-le : « Assurément, le désir de la richesse n'est pas rare. Qui en est totalement exempt dans le monde ? une infime minorité. Mais un tel désir atteint-il chez un grand nombre *cette malice extrême et cette gravité monstrueuse* qui créent l'obstacle *insurmontable* au salut ? »

« Non. Rappelons-nous ce que Notre-Seigneur lui-même disait de cette passion. D'elle-même, quand elle possède le cœur tout entier, elle ferme la voie au salut. Mais « tout est possible à mon Père ». La grâce divine sait vaincre et corriger les plus puissantes passions de l'homme. »

« De fait dans la classe riche, que d'âmes charitables ! Et là où habite la charité, l'égoïsme et la cupidité ne revêtent pas ce caractère *absolu* et *exclusif*, qui est inconciliable avec les conditions du salut. »

« Non, la *plupart des hommes* ne sont pas prêts à vendre leur âme pour une poignée d'or, et la possession de cet or ne les rend pas tellement inhumains qu'ils se refusent à soulager la misère du prochain. »

« Que l'on prenne au hasard une centaine de riches, je suis intimement convaincu, après m'être bien rendu compte de mes souvenirs (1), que parmi ces hommes la

1. Tantôt l'enquête de notre R. P. Jésuite porte sur l'humanité, d'autres fois sur les chrétiens, parfois sur les catholiques seuls, assez souvent sur les catholiques belges, ici elle ne porte que sur ses amis et connaissances ! !

majorité, et, dans les milieux chrétiens ([1]), la grande majorité est honnête et charitable. »

« Mais, réfléchissons-y, les riches ne constituent au sein de l'humanité que le très petit nombre. La plupart des hommes peinent, la sueur au front, pour gagner leur vie ou s'assurer une modeste aisance. Croyez-vous que JÉSUS-CHRIST, qui a dit avec un accent si déchirant qu'il a pitié des foules ([2]), va les condamner aux peines éternelles, pour la sollicitude trop vive avec laquelle elles cherchent à améliorer leur sort ([3])? »

« Autre est l'*anathème* dont JÉSUS-CHRIST frappe le *vice* à tous ses degrés et sous toutes ses formes *pour nous en détourner*, et autre *le sentiment* qu'il éprouve vis-à-vis du pécheur, entraîné plus par la *faiblesse* que par malice intentionnelle *sur la pente* de ces vices. »

Nous avons cité presqu'entièrement l'enquête du Rév. Père sur la richesse et les riches. Qu'en pensent nos lecteurs? — N'est-ce pas vraiment une idylle pleine de suavité et de coloris? — Nous aurions envie de laisser au bon sens de chacun d'en faire justice; mais peut-être sera-t-il mieux d'y opposer l'enquête faite par Dieu et par quelques-uns de ses serviteurs attitrés.

Écoutons tout d'abord Celui qui sonde les reins et les cœurs et qui jugera les justices mêmes :

« Qui a trouvé le lieu où réside la Sagesse, et qui est

1. Où sont ces milieux chrétiens ?

2. Il avait pitié des foules sans pasteurs et sans pain : il leur donne du pain, des pasteurs, son Évangile et ses sacrements : qu'elles profitent de tout cela !

3. Voyez donc ces affreux et impitoyables rigoristes damnant tous ces ouvriers qui cherchent un travail plus lucratif, ces commerçants qui vont, viennent et font mettre des annonces dans tous les journaux, pour activer leur commerce et ces domestiques qui s'efforcent de trouver un gage plus élevé ! — Vraiment qui n'admirera le R. P. Castelein et ne le félicitera chaudement en le voyant dresser sa plume comme une barrière aux bords de l'abîme éternel, pour empêcher tous ces gens d'y tomber sous les anathèmes des rigoristes !

entré dans ses trésors? .. Ce ne sont pas les puissants qui amassaient dans leurs coffres l'argent et l'or, *auquel les hommes mettent toute leur confiance*, et *qu'ils désirent avec une passion qui n'a pas de bornes*... — (Baruch, III.)

« Mon fils, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions (d'affaires) : car si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de fautes. » (*Eccl.*, XI.)

« *L'or et l'argent en ont perdu beaucoup ;* et leur pouvoir s'étend même jusqu'au cœur des rois pour les faire pencher où l'on veut. » (*Eccl.*, VIII.)

« Vous ne pouvez, dit JÉSUS-CHRIST, servir Dieu et Mammon. Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » (*Matth.*, VI.)

« Malheur à vous, riches : parce que vous avez *ici-bas* votre consolation! — Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim. »

Si l'on doute après ces paroles divines, qu'en principe et en fait la richesse est un immense obstacle à la vie chrétienne et par conséquent au salut, qu'on écoute en même temps que JÉSUS-CHRIST, une des plus grandes lumières de l'Église, le Vén. Louis de Grenade. « Les obstacles, dit celui-ci, auxquels nous exposent les richesses, sont si grands et si nombreux, que le Sauveur en arrive à dire qu'il était plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » (*Marc.*, X.)

« Je vois bien l'exagération de cette parole proverbiale ; mais le divin Maître a voulu nous faire comprendre par là l'*étendue de ce péril*. Et cela est confirmé par les paroles de l'Ecclésiastique : « Bienheureux le riche qui a été trouvé sans péché, qui ne s'est pas fait l'esclave de l'or et n'a pas placé sa confiance dans l'argent et les trésors. *Quel est-il pour que nous puissions le louer ?* Parce qu'il a accompli des merveilles en sa vie. » (*Eccl.*, 31.)

« Par ces paroles il nous est donné de comprendre combien *il est merveilleux* de trouver un riche sans péché. Et par celles-ci : « Quel est-il pour que nous puissions le louer? » Dieu nous *déclare combien il en est peu* à l'abri des souillures du péché. »

« Pour confirmer ce que nous avons dit, il suffit de considérer combien d'illustres républiques se perdirent lorsque la prospérité et l'abondance des richesses y pénétrèrent. En effet, qu'est-ce autre chose qui détruisit la république des Lacédémoniens et celle des Romains ? Si nous en doutons, demandons à Juvénal et à Tite-Live quelle fut la cause de la monstrueuse variété des vices des Romains, sinon l'oubli de cette pauvreté antique dans laquelle ils vivaient lorsqu'ils faisaient fleurir les arts de la paix et de la guerre (1)? »

On pourrait ajouter à ces exemples des nations païennes nombre d'exemples tirés de l'histoire des populations et des nations chrétiennes, de l'histoire du clergé et des ordres monastiques.

Et en lisant ces commentaires effrayants des sentences divines, tirés des faits, on se sent porté à s'écrier avec S. Augustin.

« O or misérable, or ardemment souhaité par l'avarice, péniblement gardé au milieu de mille soucis; or, source de travaux, cause de grands dangers pour ceux qui le possèdent; or qui énerve les vertus, or mauvais maître, traître serviteur; or qui brille pour la perte de son propriétaire, or qu'on ne trouve que pour se damner, or dont l'amour transforme en Judas. »

S. Paul, effrayé des dangers que la richesse fait courir aux âmes, voudrait que les chrétiens fussent satisfaits quand ils ont de quoi se nourrir et se vêtir. « Car, dit-il, ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tenta-

1. Louis de Grenade, *Œuvres complètes*, tome XVI, p. 423.

tion et dans le piège du diable; et ils se laissent aller à une foule de désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans la ruine et les plongent dans l'abîme de la perdition. — L'avarice est en effet la racine de tous les maux. Plusieurs se laissant entraîner à cette passion ont perdu la foi qu'ils avaient embrassée et se sont eux-mêmes embarrassés dans de nombreuses douleurs. » (*I Tim.*, VI.)

Faut-il encore ajouter à ces paroles, cette apostrophe que S. Jacques adresse aux riches et qu'un savant et pieux commentateur dit être un des passages les plus véhéments de la Sainte Écriture : « Mais vous, riches, pleurez, poussez des cris et des hurlements à la vue des maux qui doivent fondre sur vous. » (*Jac.*, V, 1.)

Ces paroles des Livres Saints, on ne le contestera pas, regardent tous les siècles, et elles disent quel rôle important et fatal les richesses et la cupidité jouent dans la grande affaire du salut de tous. Nous pourrions nous borner à ces citations; mais le sujet étant si important et toujours et pour tous actuel, nous croyons ne pas déplaire à nos lecteurs, et nous sommes certain de leur être utile, en mettant sous leurs yeux et livrant à leurs méditations quelques fragments des commentaires que l'enseignement religieux sous toutes les formes a donnés de ces sentences divines.

Écoutons d'abord Bourdaloue, la plus grande gloire oratoire de la Compagnie de JÉSUS. En face d'une assemblée, composée surtout de riches, il traite de la richesse et de ses funestes conséquences, et, tout en ménageant son auditoire, il traite son sujet avec la sagesse, la vigueur de logique, et la liberté apostolique qui sont les caractères propres de son éloquence.

Voici la fin de l'exorde de son discours sur les richesses :

« Pour vous expliquer mon dessein, et pour y mettre

quelque ordre, je distingue, avec S. Jean Chrysostome, trois choses dans les richesses : l'*acquisition*, la *possession*, l'*usage.* Sur quoi j'avance trois propositions qui m'ont paru autant de vérités incontestables *et dont il ne tiendra qu'à vous de tirer de grands fruits pour l'amélioration de vos mœurs.* Car je dis que l'acquisition des richesses, dans la pratique du monde, est *communément* une occasion d'injustice ; et voilà l'effet de la concupiscence des yeux : première vérité. Je dis que la possession des richesses *enfle naturellement* une âme vaine, et que rien n'est plus propre à lui inspirer ce que S. Jean appelle *orgueil de la vie :* seconde vérité. Enfin, je dis que c'est *le mauvais usage des richesses* qui *entretient dans un cœur l'amour du plaisir, et qui fomente la concupiscence de la chair :* troisième et dernière vérité. »

Le R. P. Castelein ne voit qu'un péché dans la concupiscence des yeux, celui de l'homme qui vend son âme pour une poignée d'or. L'enquête de son éloquent confrère est conçue sur un plan plus vaste, plus vrai et plus évangélique ; le seul vrai, le seul évangélique.

Dans sa première partie, Bourdaloue, après avoir énuméré sous une forme oratoire les diverses manières dont on s'enrichit injustement [1], après avoir fait entendre aux oreilles de ces chrétiens si nombreux alors, plus nombreux aujourd'hui, qui s'enrichissent rapidement et par tout moyen, les si terribles anathèmes que les prophètes, animés de l'Esprit de Dieu, prononçaient contre cette faim dévorante : « Væ vobis qui conjungitis domum ad domum et agrum agro copulatis... » (*Isaie*, V), il poursuit : « Il est de foi, chrétiens, que quiconque cherche à s'enrichir promptement ne gardera pas son innocence : « qui festinat ditari, non erit innocens » (*Prov.*, XXVIII). —

1. S'il avait vécu en notre temps d'agiotage, d'industrialisme, de négoce, d'entreprises de toutes sortes, il aurait pu ajouter beaucoup à son éloquente énumération.

« Mais, me direz-vous, cela va à damner bien des gens d'honneur; et moi je réponds, premièrement qu'il faudrait examiner d'abord qui sont ces gens d'honneur, et en quel sens on les appelle gens d'honneur; secondement, qu'il ne m'appartient pas de damner personne, mais qu'il est de mon ministère de vous développer les sacrés oracles de la parole divine. *Si ce que vous appelez gens d'honneur y trouvent leur condamnation, c'est à eux à y prendre garde...* »

Plus loin il ajoute : « Faut-il s'étonner que le Fils de Dieu, envisageant tous ces désordres, ait réprouvé les richesses dans son Évangile, et qu'il ne les ait pas simplement appelées richesses, mais richesses d'iniquité : « Mammona iniquitatis » (*Luc.*, XVI) ? Faut-il demander pourquoi le Sage, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, cherchait partout un homme juste, qui n'eût point couru après l'or et l'argent; pourquoi il le regardait comme un homme de miracles, voulant faire son éloge, et le canonisant dès cette vie? « Quis est hic et laudabimus eum; fecit enim mirabilia in vitâ suâ. » — Mais, reprend S. Augustin, s'il est rare de trouver un homme assez juste pour ne s'être jamais laissé prendre à l'éclat de l'or et de l'argent, combien plus doit-il être, je ne dis pas difficile, mais impossible, qu'un homme se laisse prendre à l'éclat de l'or et de l'argent et qu'il se maintiennne dans l'état de juste ! »

Le Père Faber, une des lumières de l'Église en ces derniers temps, quoique fort incliné à l'indulgence, nous dit en parlant des petites choses qui amènent les mauvaises morts chez les bons : « Peut-être on a nourri quelque faute secrète, comme Judas; mais en commençant ce n'était qu'une misère, à peine un péché; on savait qu'il était mieux de l'éviter, mais on a passé par là-dessus. Combien peu de gens se croient intéressés! Cependant il est bien sûr que plus de la moitié des personnes qui vivent dans

le monde ont leur cœur engagé dans quelque maille de ce filet d'idolâtrie; et c'est un de ces vices que l'on trouve dans des âmes où l'on semblerait devoir le moins s'y attendre. » (Conférences. Prép. à la mort.)

On le voit, cet amour des richesses qui peut conduire en enfer, et qui y conduit bien des gens, même parmi les chrétiens ([1]), n'est pas seulement cette faim dévorante d'acquérir qui fait commettre des injustices criantes et monstrueuses, et que Bourdaloue dépeint et foudroie si éloquemment ; c'est encore ce désir d'acquérir qui fait commettre par des chrétiens de toutes classes, sous des formes si diverses, des injustices qui constituent des péchés mortels, injustices que trop souvent, que la plupart du temps on se soucie si peu de réparer. Et l'on a beau nous parler de l'efficacité prépondérante de la grâce, si on ne répare pas ses injustices graves, quand on le peut, avant sa mort, on sera damné.

Passant à l'orgueil de la vie, que fait naître, que fomente la richesse, Bourdaloue montre comment la possession de l'or met comme naturellement l'homme dans un état d'indépendance et de supériorité à l'égard des autres, et par conséquent lui inspire naturellement l'orgueil vis-à-vis de ses semblables.

« Cependant, continue l'illustre Jésuite, il n'en reste pas là. L'orgueil envers les hommes est un degré pour s'élever jusques au mépris de Dieu ; et la possession des richesses, qui devait être pour le riche un sujet de reconnaissance envers Dieu, dès qu'il les a reçues, par la corruption de son cœur, le fait tomber dans une espèce d'idolâtrie et d'irréligion. Je n'exagère point quand je dis une espèce d'idolâtrie. S. Paul, qui pensait et qui parlait juste, à force d'employer ce terme, en a fait sur la matière

1. C'est un fait bien avéré que l'apparition de la mère de Ste Marie d'Oignie à sa fille, et lui apprenant qu'elle est damnée pour ses injustices et pour avoir suivi les maximes du monde.

que je traite un terme non seulement propre, mais consacré. Jamais cet Apôtre de JÉSUS-CHRIST, dans le dénombrement des péchés, ne spécifie l'avarice, qu'il n'ajoute pour la distinguer, «quæ est simulacrorum servitus » *(Colos., 3)*, qui est un vrai culte d'idoles. Et pourquoi ? Parce qu'il était persuadé, dit S. Jean Chrysostome, que l'argent est le Dieu du riche. Oui, son Dieu, puisqu'il l'adore; son Dieu, puisqu'il espère en lui ; son Dieu, puisqu'il lui fait des sacrifices ; son Dieu, puisqu'il l'aime souverainement et par-dessus tout. Ce n'est donc pas sans raison que la possession des biens de la terre, je dis à l'égard d'un avare qui en est possédé lui-même, est appelée par S. Paul une idolâtrie, « simulacrorum servitus ». Idolâtrie de tous les temps, idolâtrie de toutes les nations et de tous les peuples, idolâtrie la plus aveugle et les plus opiniâtre que JÉSUS-CHRIST ait eu à combattre et à détruire dans son avènement au monde. Or, que fait l'idolâtrie dans un esprit? Vous le savez, chrétiens, elle y ruine l'empire de Dieu ; elle y suscite une divinité étrangère qu'elle oppose à Dieu, qu'elle élève au-dessus de Dieu, qu'elle fait asseoir sur le trône de Dieu. Outrage qui passe la révolte, et qui va même au delà de l'apostasie et jusques à l'insulte. — »

« Voilà, nos chers auditeurs, ce que le prophète Osée a voulu nous faire comprendre dans ce fameux passage du douzième chapitre de sa prophétie. Remarquez ceci : c'est un des plus beaux traits de la Ste Écriture. Ce prophète avait cent fois prêché aux Juifs l'obligation de persévérer dans la foi de leurs pères ; *et cent fois les Juifs avaient méprisé ses remontrances.* Mais un jour qu'il leur reprochait leur infidélité envers le Dieu d'Israël, le croiriez-vous ? un homme de la tribu d'Ephraïm lui répondit avec audace qu'il n'avait que faire du Dieu d'Israël, qu'il en avait choisi un autre plus à son gré, un autre dont le culte était plus conforme à ses inclinations et que ce nou-

veau dieu c'était son argent : qu'il serait désormais sa divinité, et que, puisqu'il le rendait heureux, il ne voulait plus reconnaître que lui ; et « dixit unus de Ephraïm : verumtamen dives effectus sum : inveni idolum mihi *(Osée, 12)* ». Pesez bien le sens de ces paroles. Je suis devenu riche, et, dans mes richesses, j'ai trouvé une idole pour moi. Comme s'il eût dit : Prophète, vous avez beau tonner, vous avez beau me menacer de la colère de votre Dieu, je ne vous écoute plus ; ce Dieu dont vous me parlez n'est plus le mien ; je me suis défait de lui ; je ne l'invoque plus qu'en apparence ; je ne le crains ni ne l'aime plus. Depuis que la fortune m'a donné de quoi avoir un dieu visible qui m'appartient, et qui n'appartient qu'à moi seul, je renonce à tout autre dieu pour m'attacher à celui-là. Parlez à ceux qui croient au Dieu d'Abraham, ils vous obéiront ; mais pour moi je m'en tiens à mon idole: « Verum tamen dives effectus sum : inveni idolum mihi. » Ah ! chrétiens, combien de fois ce scandale s'est-il renouvelé dans le christianisme ! tandis que les prédicateurs font tous leurs efforts pour persuader aux fidèles les vérités évangéliques, combien de riches s'élèvent secrètement contre eux. »

« Quoiqu'ils ne s'en expliquent pas comme cet impie et cet apostat, quel mépris des maximes de Dieu ne leur fait pas concevoir l'avarice qui les domine; et, s'ils osaient produire leurs pensées, avec quel orgueil ne diraient-ils pas comme ce malheureux : « Dives effectus sum ; inveni idolum mihi. » Non, non, n'espérez pas de nous convertir par votre zèle ; quand vous parleriez le langage des prophètes, vous n'y réussiriez jamais ; nous sommes riches et dans la prospérité : avec cela tous vos discours seront inutiles. Vous nous prêchez un Dieu, et nous en servons un autre ; le vôtre est le Dieu de la sainteté et des vertus, et le nôtre est le dieu des richesses et de l'opulence. Vous dites que ces deux divinités ne peuvent s'accorder

ensemble ; et voilà pourquoi nous vous déclarons que vous ne gagnerez rien sur nous, parce que nous sommes déterminés à suivre celle que le monde adore et dont il dépend ».

« Ainsi, dis-je, s'exprimeraient tant de riches, s'ils voulaient nous découvrir leurs sentiments ; mais sans qu'ils les découvrent, leur conduite nous en répond, et nous fait assez connaître les véritables dispositions de leur cœur. Parlons naturellement et sans figure. Qu'est-ce qu'un riche dans l'usage du siècle? *Ne vous offensez pas de ma proposition ; plus vous l'examinerez, et plus elle vous paraîtra vraie.* Qu'est-ce qu'un riche enflé de sa fortune ? *Un homme, ou absolument sans religion, ou qui n'a que la surface de la religion, ou qui n'a que très peu de religion ; un homme pour qui il semble que la loi de Dieu ne soit pas faite ; un homme qui ne sait ce que c'est que se contraindre pour s'assujettir aux observances de l'Église; un homme qui, sans autre raison que parce qu'il est riche, se dispense de tout ce qu'il lui plaît ; un homme qui ne se soumet à la pénitence qu'autant qu'elle ne lui est pas incommode ; un homme pour qui les ministres mêmes de Jésus-Christ ont non seulement des égards mais de la crainte ; un homme qui, jusque dans le tribunal de la confession où il paraît en posture de coupable, veut qu'on le respecte et qu'on le distingue; un homme qui accommode le culte de Dieu à ses erreurs et à ses goûts, au lieu de régler ses goûts et de corriger ses erreurs par la pureté du culte de Dieu : et tout cela fondé sur son état d'opulence qui l'enorgueillit* ».

Poursuivons avec Bourdaloue notre enquête vraie, sérieuse sur les richesses considérées comme source de vie antichrétienne et par conséquent de damnation. L'éloquent Jésuite nous fait voir à la fin de son discours, comment *l'usage des richesses* est un principe de corruption.

Il montre tout d'abord, en développant « trois excellentes raisons qu'en apporte S. Jean Chrysostome, que

c'est une grande illusion de croire que, de là qu'on est riche, l'on ait droit de vivre plus somptueusement, plus voluptueusement, plus grassememt, et que le luxe, la dépense, la bonne chère, doivent croître à proportion des biens ».

« Mais si cela est, continue-t-il, à quoi me servira mon bien ? Ah ! mon frère, répond S. Jean Chrysostome, êtes-vous encore assez aveugle pour croire que Dieu, qui a réglé toutes choses, ait abandonné ce bien à votre discrétion, qu'il ait prétendu vous le donner pour le dissiper à votre gré et selon les caprices de votre esprit ? Non, non ; ni sa bonté ni sa sagesse n'ont pu former ce dessein. Votre bien vous servira pour mille autres biens plus importants et plus essentiels à quoi vous le devez rapporter. Il vous servira pour honorer Dieu, pour exercer la charité envers vos frères, pour en faire, comme dit l'Écriture, le prix de la rédemption de votre âme. Mais vous est-il même permis de penser que vous l'ayez reçu pour fomenter votre libertinage et votre impénitence ? »

« Tel est néanmoins l'abus qui règne aujourd'hui dans le monde, et dans le monde chrétien. Parce qu'on est riche, on veut avoir, je ne dis pas suffisamment, *mais abondamment*, *mais avec superfluité*, *avec profusion*, *toutes les aises de la vie.* Et parce qu'il est *impossible,* parmi les aises de la vie, de conserver la pureté des mœurs, de là vient un débordement et une corruption générale. »

« Je ne parle pas de ce qui s'entreprend et qui s'exécute par là de plus scandaleux ; car à Dieu ne plaise que je veuille ici révéler ces abominations que l'esprit de Dieu faisait voir au prophète lorsque, après lui avoir ordonné de percer la muraille et de pénétrer dans les demeures les plus secrètes des enfants d'Israël, il lui découvrait ce qui s'y passait de plus infâme : « Fili hominis, fode parietem, et videbis abominationes pessimas » (*Ezech.*, VIII.)— A Dieu ne plaise que je vous conduise, quoique seule-

ment en esprit, dans les maisons de tant de riches voluptueux, dont cette ville est remplie, et que, tirant le rideau, je fasse paraître sur la scène toutes les impuretés qui s'y commettent, et que je pourrais appeler les abominations de cette capitale : « Ingredere, et vide abominationes pessimas quas isti faciunt hìc. » *(Ibid.)* Quelque précaution que je pusse prendre pour vous les représenter, votre pudeur en souffrirait. *Je ne parle point des concubinages, dont l'argent prodigué est le soutien ; des adultères, dont il est l'attrait ; de mille autres péchés abominables, dont il est la récompense ;* car, dit S. Jérôme, c'est l'argent qui séduit la simplicité des vierges, qui ébranle la constance des veuves, qui souille les mariages les plus honorables. *C'est par les folles dépenses où l'argent se consume que l'on persuade qu'on aime, et qu'on sait malheureusement se faire aimer ;* qu'on est recherché des plus fières, que l'on triomphe même des prudes et des spirituelles. C'est par là que subsistent les *damnables commerces* qui, dans les familles les mieux établies, causent tous les jours de si funestes divisions et de si tristes renversements. On demande à quoi cet homme s'est ruiné, et l'on en est surpris. Mais voici d'où sa ruine est venue, et d'où elle a dû venir. Une débauche secrète qu'il entretenait ; une passion à laquelle il a tout sacrifié et pour laquelle il s'est piqué de n'épargner rien ; voilà ce qui a épuisé ces revenus si clairs et si amples. La convoitise de la chair, cette sangsue, selon la parole de Salomon, qui crie toujours apporte, apporte et qui ne dit jamais, c'est assez. Voilà ce qui dissipe les biens de la plupart des riches.

« Je ne sais si le prophète aurait pu enchérir sur ce que je dis, ni s'il avait vu de plus grandes abominations : « Vade et adhuc conversus, videbis abominationes majores his. » (*Ezech.*, VIII.) Mais laissons ces horreurs, et arrêtons-nous à ce que la coutume et l'esprit du siècle ont rendu, non seulement supportable, mais louable, quoique

essentiellement opposé aux lois de l'Évangile et de la raison. *Parce qu'on a du bien, on en veut jouir sans restriction et dans toute l'étendue des désirs qu'un attachement infini à soi-même et à sa personne peut inspirer.* On veut que le fruit des richesses soit tout ce qui peut contribuer à une vie commode pour ne pas dire délicieuse : Meubles curieux, équipages propres, nombre de domestiques, table bien servie, divertissements agréables, logements superbes, politesse et luxe partout. Luxe, ajoute S. Chrysostome, qui insulte aux souffrances de JÉSUS-CHRIST, aussi bien qu'à la misère des pauvres ; luxe, à qui Dieu, dans l'Écriture, a donné sa malédiction, quand il disait par la bouche d'un autre prophète : « Et percutiam domum hiemalem cum domo æstiva, et peribunt domus eburneæ, et disperdam habitatores de domo voluptatis. » (*Amos*, v.) Je détruirai ces maisons de plaisance, ces appartements d'hiver et d'été ; ces édifices qui semblent n'être construits que pour y faire habiter la volupté même ; je les renverserai et je déchargerai ma colère sur ceux qui y vivent comme ensevelis dans une molle oisiveté et dans un profond repos. »

« Tel est, à proportion des biens que chacun possède, l'usage qu'en fait l'amour-propre quand il n'est pas combattu ni réglé par la mortification chrétienne. Or j'ai dit, et il n'y a personne qui n'en convienne d'abord avec moi, que, tant que les choses seront dans ce désordre, il ne faut pas espérer que la chair soit jamais sujette à l'esprit, ni l'esprit à Dieu. « Incrassatus est dilectus, et recalcitravit. » Paroles admirables de Moïse : « Incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum, et recessit a Deo salutari suo. » (*Deut.*, XXXII.) Ce peuple, autrefois chéri, s'est engraissé des biens qui lui avaient été confiés ; et ensuite il est devenu rebelle. A mesure qu'il s'est rempli, qu'il s'est bien nourri, qu'il a vécu dans l'abondance, il a quitté Dieu, l'auteur de son être et de

son salut. — Et ne peut-on pas dire aussi que presque tous les riches sont des hommes corrompus, ou plutôt perdus par l'intempérance des passions charnelles qui les dominent ; pourquoi ? *Parce qu'ils ont tous les moyens de l'être, et qu'ils n'usent de leurs richesses, que pour assouvir leurs brutales cupidités.* Victimes réservées à la colère de Dieu, et engraissées de ses propres biens ! Combien en voyez-vous d'autres dans le monde ? Combien en voyez-vous qui, dans l'opulence, s'étudient à mâter leurs corps et à le réduire en servitude ? Un riche continent ou pénitent, n'est-ce pas une espèce de miracle ? »

Pleurez donc, mes frères, concluait l'apôtre S. Jacques, en parlant aux riches du siècle, pleurez, poussez de hauts cris dans la vue de tant de périls qui vous environnent, et des calamités qui doivent fondre sur vous : « Agite nunc, divites ; plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis. » Maintenant vous vivez dans le faste et dans le luxe, dans la mollesse et le plaisir ; mais viendra le temps où vos biens vous seront enlevés et où vous vous trouverez devant Dieu dans la dernière disette : « Divitiæ vestræ putrefactæ sunt... » Vous amassez de grands trésors ; mais après avoir été pour vous sur la terre des trésors d'iniquité, ce seront, au jugement de Dieu, des trésors de colère et de vengeance : « Thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus. » (*Jac.*, v.)

Saint Paul disait qu'il viendrait une époque où un grand nombre de ceux qui ont accepté l'Évangile ne voudront pas même écouter la saine doctrine, où ils se donneront une foule de maîtres qui leur parleront selon leurs désirs et flatteront leurs passions, ressemblant, comme dit Maunoury, aux Israélites, qui disaient aux voyants : « Ne voyez pas des choses qui nous contrarient » ; et aux prophètes : « Dites-nous des choses qui nous plaisent », « Loquimini nobis placentia. » (*Is.*, 30). — Les oreilles leur démangeront ; ils auront une curiosité effré-

née pour entendre de nouvelles doctrines : tout nouveau système aura des partisans. Car les peuples ne demanderont qu'à être trompés, *et Dieu les satisfera dans sa colère, en les livrant à des docteurs de mensonge.* Ils rejetteront la vérité, qui est la raison et la sagesse même, mais qui les importune... — On s'accommode volontiers d'une religion qui supprime la pénitence, continue ce même exégète, permet en ce monde tous les plaisirs, et accorde le paradis à un simple acte de foi, dont on rédige soi-même à son gré la formule. » (*II Tim.*, IV.)

Ne sommes-nous pas à l'une de ces époques où même les chrétiens cherchent ainsi, en grand nombre, ces vérités diminuées, « diminutæ veritates » ; une sorte d'Évangile abaissé, tronqué, à la taille duquel s'élèvent facilement ceux qui gardent encore le décorum extérieur de la vie uni à quelques pratiques religieuses, ou à une adhérence politique à l'Église ?

De tels chrétiens, si notre écrit s'égarait dans leurs mains, trouveront sans doute les tableaux de mœurs tracés par Bourdaloue singulièrement exagérés ; peut-être crieront-ils au scandale, à l'affreux et impitoyable rigorisme.

Nous disons, nous : voilà des photographies de la société, voilà de la vraie prédication, voilà la vraie morale de l'Évangile, et Bourdaloue, en prêchant de la sorte, a accompli ce que S. Paul ordonnait à Timothée et à tous les prêtres : il a fait œuvre d'évangéliste et accompli le devoir de son ministère : « Opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple. »

On dira : mais c'était là peut-être le tableau de la société au sein de laquelle vivait Bourdaloue, ce n'est pas le portrait de la nôtre. Je réponds : « Une société capable d'entendre de telles vérités devait valoir plus que la nôtre qui ne sait plus les entendre.

Du reste ne suffit-il pas de jeter un regard sur notre

société, pour voir que partout, dans toutes les classes, règne cette horrible faim de l'or,« auri sacra fames »,dont parlait le poète latin ? « L'avarice est le vice qui possède notre génération, dit l'illustre archevêque de Baltimore, Mgr Spalding. Notre époque est *par excellence* l'âge des lumières pour l'or et l'argent. Sa devise est : « Post nummos virtus » ; les richesses d'abord, la vertu ensuite. L'utilitarisme est à l'ordre du jour. On n'estime plus les choses qu'au poids de l'or. Toute profession, tout ordre de choses, — littérature, arts, science, — tout court offrir ses sacrifices dans le temple de Mammon. »

Dans son allocution du 10 août 1863, Pie IX disait la même chose.

On se récriera et l'on dira : Ainsi tous les riches sont mauvais et vous les damnez tous ? — Bourdaloue répond dans ce même sermon : « Je ne prétends pas que tous les riches soient de ce caractère. A Dieu ne plaise que je leur fasse cette injure ou plutôt que je la fasse à la Providence.

Dieu, dans toutes les conditions, parmi les riches aussi bien que parmi les pauvres, a ses prédestinés et ses élus [1]. Mais je dis que la possession des richesses, sans une humilité héroïque (j'ajouterai et un grand empire sur sa sensualité) qui lui serve de souverain préservatif, conduit là et aboutit là ; et n'est-ce pas assez pour saisir de frayeur les riches même les plus chrétiens ? » (Bourdaloue, *ibid.*)

Qu'on ne m'objecte pas ensuite que les riches sont en infime minorité ; je dis qu'à des degrés divers et sous des formes différentes, la possession, ou la recherche passionnée des richesses conduit aux mêmes désordres toutes les classes de la société : l'industriel falsifie, le commerçant,

1. Si l'on parle non des riches, en général, mais des nobles, il est remarquable qu'après la classe sacerdotale, c'est celle qui a fourni, relativement parlant, le plus de saints au calendrier de l'Église. Je ne serais pas loin de la vérité peut-être, en disant que plus de la moitié des fondateurs d'ordres religieux sont sortis de la noblesse : S. Benoît, S. Dominique, S. Ignace, S. Alphonse, B. de la Salle, etc., etc.

l'homme de métier trompent, l'ouvrier ne fait pas sa tâche comme il convient, les marchés ne sont qu'un tissu de fraudes, le domestique se taille des suppléments de gage par le vol sous diverses formes. Il y a peu de temps, je lisais dans un journal, que lord Russell, le chef de la justice en Angleterre, à l'occasion de l'installation du lord-maire, avait, dans sa harangue, dénoncé au monde cette trame de ruses malhonnêtes et injustes, qui enveloppe pour ainsi dire toutes les transactions et toutes les affaires d'argent.

Quoi même ! Chez nos ouvriers industriels, chez nos agriculteurs, est-ce que dans des mesures différentes, l'acquisition d'un plus grand avoir et d'une certaine richesse, suivant leur condition, ne les conduit pas en grand nombre à cette négligence de leurs devoirs religieux, à cet orgueil d'insubordination, à ces dépravations de mœurs que Bourdaloue voyait découler de la richesse comme de leur source naturelle ?

Certes, il y a des riches détachés, bienfaisants, d'une vie vraiment chrétienne, et nous pouvons dire qu'ils forment légion en notre pays ; il y a des industriels et des commerçants en grand nombre qui sont consciencieux ; il y a une foule de cultivateurs, de domestiques, d'ouvriers qui savent se contenter de peu et qui suivent scrupuleusement les voies de la probité. Mais peut-on dire que, même en Belgique, la majeure partie des adultes dans toutes les conditions n'est pas atteinte dans une mesure par cette funeste passion de l'or et ses funestes conséquences exposées par Bourdaloue ? Et s'il en est ainsi de notre pays, qu'en est-il des autres nations ? qu'en est-il des dissidents d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, etc. ? Qu'en est-il des Juifs mercantiles, usuraires, accapareurs ? Qu'en est-il des païens ?...

O prêtres du Seigneur, si vous voulez donc, non pas résoudre théoriquement la question du nombre des élus, mais de fait, augmenter le nombre des élus, détachez-

vous vous-mêmes, tout d'abord, de ces liens de la cupidité ; dites, en vérité, chacun suivant votre vocation, à Jésus qui vous a choisis : *ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*, et allez à la conquête, à la pêche des âmes en leur prêchant par vos paroles et vos exemples, le détachement des richesses, suivant les paroles et l'esprit de l'Évangile.

3. — Le R. P. Castelein passe enfin à la troisième concupiscence, l'orgueil de la vie.

« Celle-ci, dit-il, est la plus funeste de toutes. »

« C'est l'orgueil qui a perdu les anges rebelles et ruiné dans Adam les dons merveilleux qui devaient être communiqués à tous ses descendants. »

« Dans cette humanité, relevée de ses ruines par le Christ, c'est encore l'orgueil qui cause les plus violents désordres et *pousse le plus loin* la perte des âmes. »

Ces principes établis, le Rév. Père fait de nouveau une enquête, et il trouve, ici encore, peu de vrais orgueilleux: « Heureusement, l'orgueil *pleinement développé et fixément retenu dans l'âme* est rare, oui, bien plus rare qu'une connaissance superficielle de l'homme ne le supposerait.

La plupart des hommes ne sont, à des degrés divers, que vains et ambitieux. »

Nous n'allons pas nous arrêter longuement à répondre aux affirmations de notre écrivain, dont les procédés sont uniformes.

Nous lui demanderons comment le péché d'orgueil qui a pu être si commun parmi les anges, et qui a pu atteindre nos premiers parents dans l'état d'innocence ne pourrait pas atteindre fréquemment, même en matière grave, de pauvres et faibles esprits dévoyés comme sont tous les enfants d'Adam ?

Supposons toutefois que les actes propres de l'orgueil intérieur formulés par la volonté et d'une gravité non pas extrême mais enfin mortelle, soient relativement rares ;

combien n'y a-t-il pas d'actes extérieurs qui naissent comme une conséquence de ce principe d'orgueil qui est en nous ?...

N'est-ce pas la vanité qui met tant de jeunes personnes et de dames, même chrétiennes, sur le chemin de l'impureté et du scandale, et par là, dans la voie large de la perdition ; n'est-ce pas la vanité et l'ambition qui rendent tant de chrétiens souples et lâches à subir les exigences des méchants et de tous ceux qui sont comme des distributeurs de l'argent, de la renommée ou des places ?

N'est-ce pas l'orgueil qui rend tant de gens, même tant d'hommes du peuple, insoumis à l'égard de l'Église et leur inspire comme une sorte de fier parti-pris de ne pas être l'*esclave des curés ?* c'est leur expression.

N'est-ce pas l'orgueil ou la vaine gloire qui dispose tant d'hommes baptisés à être raisonneurs en fait de croyances et les incline doucement à perdre la foi ?

Cent enfants feront leur première communion, cinquante garçons et cinquante filles ; retrouvez-les tous, quatre ou cinq ans plus tard, dans les populations surtout où la foi et les pratiques religieuses ne sont pas en honneur, le plus grand nombre des garçons auront déjà une petite teinte d'incrédulité et d'insubordination à l'égard des prêtres ; le plus grand nombre des filles pratiquera encore et obéira à l'Église. Pourquoi cette différence ? Elle vient de l'orgueil et du libertinage qui sont plus accentués chez l'homme que chez la femme.

N'est-ce pas l'orgueil qui enfante souvent les blasphèmes, les faux serments, les haines sans pardon, les rancunes, les jalousies, les querelles, les homicides, les infanticides, les vols, les médisances, les calomnies ?

N'est-ce pas l'orgueil qui fait les parents ambitieux d'un grand avenir pour leurs enfants, et les porte à fausser leur éducation en les élevant dans des principes de vaine gloire, d'ambition et de mondanité ?

L'orgueil est moins accentué dans la classe populaire que dans la bourgeoisie et la haute classe; cependant dans combien de paroisses, on rencontre la généralité des mères de famille, qui se trouvent blessées dans leur amour-propre, si leurs fillettes de quinze à seize ans n'ont pas déjà leurs prétendants, aussi bien que celles de la voisine!

N'est-ce pas un orgueil de cette espèce qui pousse tant de chrétiennes, parfois mariées, et pratiquantes pourtant, à faire jouer tous les ressorts de leur coquetterie, à essayer la puissance de leurs regards, de leurs sourires, etc., pour s'attirer des admirateurs, pour dompter les plus fiers, les plus forts, sans se soucier des dangers qu'elles courent ou font courir, et de tous les péchés, au moins intérieurs, dont toute cette vaine gloire peut être la source ?

N'est-ce pas l'orgueil qui inspire à tant d'enfants, à tant de subordonnés l'esprit d'insubordination et de révolte qui se montre partout ?

N'est-ce pas l'orgueil, la vanité, l'ambition qui fait faire dans toutes les classes de la société des dépenses exagérées pour les bâtiments, les toilettes, les ameublements, les voyages, etc. ; dépenses qui ruinent les familles, et que souvent on fait avec la prévision de ne pouvoir les payer?

Nous pourrions poursuivre cette triste énumération des formes de l'orgueil ; mais elle est consignée dans tous les livres de morale et d'ascétisme, et pas un homme qui a *étudié sérieusement les choses de l'âme*, dans les livres et dans les cœurs, qui ne connaisse toute la nombreuse et lamentable lignée de l'orgueil humain.

A la fin de l'enquête rapide, succincte, superficielle sur la concupiscence des yeux, nous trouvons de nouveau dans le cinquième article de la *Revue*, un petit appel à l'esprit de charité, et la recommandation pressante de juger bénignement les ennemis de notre foi.

Les catholiques-libéraux, sous toutes les zones, nous ont fatigué les oreilles pendant trois quarts de siècle, avec

leurs sermons sur la charité qu'il faut avoir pour les hérétiques et tous les révoltés. Ces *charitains*, suivant le mot de Louis Veuillot, ont eu pourtant, pendant ce temps, le haut du pavé. Ils étaient légion, ils avaient toutes les voix de la presse, ils occupaient les places, ils hantaient tous ces hétérodoxes, ils ont pu exercer leur charité. Or l'état actuel de la société dans tous les pays nous dit ce qu'ils ont gagné « à toucher délicatement aux consciences qu'ils prétendaient conduire et soumettre à la vérité intégrale du dogme catholique ».

Nous savons que dans la *polémique*, il y a la mesure à garder et la charité à sauvegarder ; nous savons que, *dans le ministère des âmes* surtout, il faut, suivant le mot de Pie IX à Ozanam, « embaumer dans la charité les plaies qu'on veut sonder et guérir ».

Mais nous savons aussi que la vérité a ses droits, qu'elle veut faire valoir ; nous savons que les droits de la vérité sont ceux de Dieu, que nous ne pouvons trahir ; nous savons qu'il faut crier au loup, quand le loup est dans la bergerie, suivant le mot du doux S. François de Sales ; nous savons que la tendance générale est à l'indifférence et à l'amalgame pour les croyances et les pratiques religieuses, et c'est notre devoir à nous, les hérauts de Dieu, de prêcher bien haut que l'Évangile est la loi divine, que l'Église Catholique, Apostolique et Romaine est la seule véritable Église, et que qui n'est pas avec JÉSUS-CHRIST, erre hors de la voie, dans le mensonge et la mort [1].

1. Sainte Thérèse se plaint, dans un de ses écrits, du respect humain qui empêchait bien des prédicateurs de son temps de dire toute la vérité chrétienne. — Une de ses plus illustres filles, la Mère Thérèse de St-Joseph, morte il y a peu d'années, écrivait à son directeur : « Plus que personne, j'aime les moyens de conciliation ; cependant je ne puis souffrir que la *volonté divine* se montre voilée. Pour la faire aimer des hommes, il lui faut, selon ma petite manière de voir, tout l'éclat de sa céleste beauté. Si je me trompe, mon Père, dites-le-moi, car je sens une véritable antipathie pour toutes les opinions mixtes qui prévalent presque partout aujourd'hui. » (*Sa vie*, p. 394.)

Quand nous traitons tête à tête avec un dévoyé quelconque, soyons bons, patients, adoucissons autant que possible les arètes de la vérité, faisons-en pénétrer la lumière, rayon par rayon, dans cette intelligence obstinée ; c'est bien. Mais quand nous jugeons, en général, des nations, du monde, de l'infidélité, du schisme, de l'hérésie, de la révolte contre Dieu et l'Église, sous quelque forme qu'elle se présente, disons clairement, hautement, obstinément, que là est l'erreur et le chemin de la perdition.

« La vérité tout entière, dit le P. Faber, prêchée même avec rudesse et sans art, a plus de vertu pour convertir que la vérité à demi voilée, quoique présentée avec talent, ou qu'une erreur pour laquelle une charité mal entendue montre une funeste condescendance. » *(Le créateur et la créature.)*

Le même auteur dit un peu plus loin, après avoir recommandé la compassion pour les pauvres hérétiques ses compatriotes, et coreligionnaires d'autrefois : « Mais *un mot, un regard qui tendraient à faire croire que*, entre être dans l'Église et être hors de l'Église, il n'y a pas autant de différence qu'entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Belial, *déroberaient à Dieu plus d'âmes* que n'en pourrait gagner la vie tout entière d'un prêtre ou d'un saint employée à la prédication et à la prière. Un vieux proverbe dit que la pire de toutes les corruptions est la corruption de ce qu'il y a de plus excellent : si donc la charité, dans le ciel comme sur la terre, dans le temps comme dans l'éternité, est le plus excellent de tous les dons, quelle lamentable désolation, quelles immenses ruines, quelles incurables blessures produira *la fausse charité qui satisfait son bon naturel*, sans mérite, aux dépens de la vérité de Dieu et des âmes du prochain. »

On nous cite pour nous exhorter à la charité dans nos

jugements sur les particuliers, l'anecdote rapportée par le P. Gratry et tirée d'un procès de canonisation. Nous aurons soin de profiter de la leçon. — Nous croyons toutefois que le Vén. Palotta qui est ici en jeu, s'il multiplie les miracles après sa mort, finira bien par être sur les autels. Du reste, S. Léonard de Port-Maurice, qui est canonisé, cite dans un sermon sur le petit nombre des élus, tous les rois d'Israël et bon nombre de rois de Judas parmi les damnés, et le pieux Père de la Colombière fait la même chose, sans que la Compagnie de JÉSUS s'effraie trop de ce fait au point de vue de sa canonisation.

Du reste si l'Église n'aime pas qu'un saint prêtre juge absolument de la damnation d'un individu en particulier, elle réprouve bien plus qu'on augure trop favorablement du salut de la grande masse des hommes, comme elle l'a prouvé en mettant à l'index le P. Gravina (ou Plazza) [1]. — Elle montre par là, ne vouloir pas que les fidèles soient induits à douter qu'elle soit la voie unique de salut, et arrivent à faire peu de cas du grand don de la foi qu'ils ont reçu dans son sein.

« Si le salut est facile et si le salut est prêché dans l'Église de JÉSUS-CHRIST, dit le protestant converti Faber, il faut donc conclure que la grande majorité des *catholiques* sont sauvés [2] ».

Nous ne voulons parler ici que d'eux, sans nous occuper, même en passant, de ceux qui sont hors de l'Église.

---

1. Qu'on le remarque, c'est *uniquement* à cause du chapitre V de cet ouvrage de Plazza, chapitre ajouté par le P. Gravina, et à cause de la thèse du nombre « longe numerosior electorum », qui y est défendue, que cet auteur a été mis à l'index.

Voici les propres paroles de l'Index : « Opus posthumum p. Ben. Plazza ; donec *deleatur* caput quintum et ultimum ab editore Gravina compositum : De electorum hominum numero respectu hominum reproborum, *quod omnino damnatur.* Decr. 22 mai 1772.

2. Peut-être inclinerions-nous à adopter ce sentiment du pieux et savant P. Faber, si l'on y comprend les enfants.

Il n'est que *trop commun* que leur sort futur devienne pour beaucoup un sujet de tentation, et qu'on *fasse bon marché* de ce don de la foi, pour lequel on devrait remercier Dieu pendant toute sa vie. *(Le créateur et la créature)* ([1]).

Nous disons donc à propos de cette charité qu'on nous prêche : imitons les Saints : ayons compassion des pauvres âmes engagées dans les voies de l'infidélité, de l'erreur, de l'ignorance ou du péché ; prions, prions beaucoup pour elles, faisons des pénitences, prenons part, de notre personne ou de notre argent, à toutes les œuvres apostoliques qui ont pour but de les sauver ; mais aussi, à l'exemple des Saints et suivant l'Esprit de Dieu, ayons pour ces malheureux égarés une sorte d'horreur qui nous éloigne de leurs erreurs, de leurs impiétés, de leurs péchés.

« Videte canes. » (*Phil.*, III.) Prenez garde aux chiens, dit S. Paul. C'étaient ces Juifs impurs et méprisables que S. Paul combat souvent dans ses lettres. Ils nous sont représentés comme cherchant un gain honteux et voulant dominer sur les nouveaux fidèles. Ils prêchaient la religion chrétienne en y mêlant le Judaïsme ; ils corrompaient ainsi l'Évangile et décriaient l'enseignement des Apôtres; S. Paul les compare à des chiens immondes qui aboient et qui mordent. Méprisez leurs aboiements et garantissez-vous de leurs morsures, dit-il aux Philippiens. — Certains catholiques modérés, qui nous prêchent sans

1. Les savants théologiens Jésuites de Wurzbourg disent : « Que la grande partie des sectaires (qui ne sont pas en communion avec le Pape) se sauvent, c'est, à notre connaissance, ce que jamais un catholique n'a soutenu. C'est à peine, pensons-nous, que parmi les catholiques le grand nombre se sauvent, quoiqu'ils aient la foi véritable et les sacrements. A peine, disons-nous, *un seul sur une multitude*, grâce à son ignorance invincible, se sauve hors de l'Église. Car la plupart ne sont pas dans une ignorance non coupable, et le fussent-ils, il est d'autres péchés qui les excluent du bonheur éternel, et les sacrements leur font défaut. »

cesse la politesse envers les impies et les blasphémateurs, doivent être fort scandalisés d'entendre S. Paul appeler ses adversaires des chiens : « Videte canes. » (Mannoury.)

Sur cet autre texte : « Et vos inflati estis ! Et non magis luctum habuistis » (*I Cor.*, v), le même commentateur fait les réflexions suivantes : « Pourquoi n'avez-vous pas pris le deuil, revêtu des habits lugubres et fait des œuvres de pénitence, à la vue d'un tel désordre ? Retrancher de l'Église un scandaleux n'appartient qu'au chef de l'Église, à l'évêque, lui seul a l'autorité de juge pour porter une sentence. Mais s'affliger d'un crime et en manifester sa douleur est le droit, le devoir même de tout fidèle; et cette réprobation du peuple chrétien est souvent plus efficace pour réprimer le scandale, que les mesures sévères de l'autorité. »

« Cum ejusmodi nec cibum sumere » (*Ibid.*, 11) ; n'allez pas vous asseoir à la table de ces pécheurs et ne les admettez pas à la vôtre. On demande si cette recommandation de S. Paul nous concerne encore, à présent que les vices du monde païen sont entrés dans la société chrétienne. Nous pensons qu'il est bon de s'y conformer. Pourquoi un vrai chrétien inviterait-il à sa table un homme publiquement adultère ou concubinaire, un usurier manifeste, un voleur condamné par les tribunaux ou par l'opinion publique, un ivrogne habituel, un impie déclaré ? Si les honnêtes laïques évitent de manger avec des pécheurs notés d'infamie, la décence y oblige encore davantage les prêtres. » (Mannoury.)

Dussions-nous paraître long à quelques lecteurs, nous ajouterons encore quelques extraits aux précédents ; nous ne nous écartons pas en cela de notre sujet, car l'une des tendances les plus fâcheuses du livre que nous combattons, c'est de donner en apparence une base théologique *au système du moins possible* si funeste aux âmes et si à la mode de nos jours.

Écoutons le P. Faber, protestant converti, vivant au milieu des protestants, et que Mgr Pie, dans un document épiscopal, a appelé une des lumières de l'Église en ces derniers temps.

« Un autre don, dit-il, de la dévotion au précieux Sang est une haine violente et intelligente du péché. Il est inutile que la haine soit intelligente si elle n'est pas aussi violente, et il vaudrait mieux qu'elle ne fût pas violente, si elle n'était pas en même temps intelligente. De nos jours, ce que réclame le plus impérieusement notre fidélité pour Dieu, c'est la sévérité pour la déloyauté. Et quels hommes moins loyaux que nous ? Notre vie qu'est-ce autre chose qu'un composé de résistances à la grâce, de mépris des avertissements divins, de lenteur dans l'exécution de nos devoirs et d'inspirations négligées ? Si nous haïssions le péché, comme nous devrions le haïr, purement, fermement, énergiquement, nous ferions plus de pénitences, nous nous imposerions plus de châtiments, et la douleur de nos fautes persévérerait autrement dans nos cœurs. Et puis le couronnement de la déloyauté à l'égard de Dieu, c'est l'hérésie ; c'est le péché des péchés, le plus rebutant des objets sur lesquels puisse s'abaisser l'œil de Dieu dans ce monde de malice. Elle est la souillure de la vérité divine, la pire de toutes les impuretés. Cependant combien nous la traitons légèrement. Nous la regardons et nous demeurons calmes ; nous la touchons et nous ne frémissons pas ; nous nous mêlons avec elle et nous n'éprouvons pas de crainte ; nous la voyons toucher les choses sacrées, et nous n'avons pas le sentiment du sacrilège ; nous respirons son odeur et nous ne manifestons aucun signe d'horreur ou de dégoût. Quelques-uns d'entre nous recherchent son amitié, d'autres cherchent même à atténuer sa malice. Nous n'aimons pas assez Dieu pour entrer dans une sainte colère pour sa gloire. Nous n'aimons pas assez les hommes pour rendre à leurs

âmes le service d'être vrais à leur égard. Nous avons perdu le tact, le goût, la vue, les autres sens de l'intelligence céleste, et nous pouvons demeurer au milieu de cette plaie odieuse, dans une imperturbable tranquillité et reconciliés avec sa turpitude, et ce n'est pas sans une certaine vanité que nous faisons profession d'une admiration libérale, peut-être même cherchons-nous à faire parade de sympathies pleines de tolérance. Pourquoi donc dans l'abondance de notre conversion, sommes-nous si fort au-dessous des Saints d'un autre âge, si fort au-dessous des apôtres des derniers temps ? C'est parce que nous avons perdu la sévérité antique. Nous n'avons plus l'esprit antique de l'Église, ni son antique génie. Notre charité n'est pas vraie, parce qu'elle n'est pas sévère, et elle n'est pas persuasive, parce qu'elle n'est pas vraie. Nous n'avons pas de dévotion à la vérité, en tant que vérité, en tant que vérité de Dieu. Notre zèle pour les âmes est mesquin, parce que nous manquons de zèle de la gloire de Dieu. Nous agissons comme si les conversions étaient des services rendus à Dieu et non pas la délivrance des âmes que son bras miséricordieux arrache à leur ruine. Nous disons aux hommes la moitié de la vérité, cette moitié qui s'arrange le mieux avec leurs opinions et notre propre pusillanimité, et puis nous sommes étonnés de voir si peu de conversions, et encore, dans ce nombre tant d'apostasies.

« Nous sommes assez faibles pour être surpris que nos demi-vérités n'aient pas réussi aussi bien que la vérité de Dieu dans toute sa plénitude. Où il n'y a pas la haine de l'hérésie, là il n'y a pas de sainteté, un homme qui pourrait être un apôtre, devient une plaie dans l'Église, faute de cette haine salutaire. Dans ces jours où l'hérésie est répandue si universellement, nous avons besoin que S. Michel mette un cœur nouveau en nous. » (*Précieux Sang*, p. 381.)

Citons quelques lignes encore, celles-ci du grand Cardinal Pie. Présidant une réunion de conférences de S. Vincent de Paul, il disait : « Je dois vous faire, Messieurs, une recommandation que les temps actuels rendent de plus en plus nécessaire. Soyez fidèles à vos principes. Notre siècle est celui des transactions, on tend à amalgamer le bien et le mal, le vice et la vertu, la foi et l'incrédulité. C'est pourquoi je vous dirai avec l'Apôtre : ne vous assimilez pas au monde, assimilez le monde à vous. Voilà votre mission ; mais commencez par vous assimiler à vous-mêmes la vérité pleine. Votre valeur, c'est d'être appuyés toujours sur la doctrine la plus complète, la plus exacte, la plus préservatrice du mal, la plus conservatrice du bien ; or cette doctrine est reçue non de l'homme mais de Dieu. »

Dans un autre endroit, le même illustre cardinal signale cet « esprit préoccupé et atteint de cette funeste disposition aux conciliations les plus impossibles qui est un des plus grands périls religieux du moment ».

Nous pourrions citer bien d'autres écrivains sur cette question, et particulièrement Mgr Isoard, mais il faudrait transcrire des chapitres entiers du livre de celui-ci, intitulé : « Le système du moins possible, » qui est entre les mains de tous.

Du reste nous aurons l'occasion, en tirant nos conclusions, de revenir sur ce point pratique.

Nous voulons montrer dans les quelques pages suivantes comment les Saints, fort charitables sans doute, entendaient pratiquer la charité envers les mécréants et les ennemis de notre foi.

S. Benoît Labre, dans ses pèlerinages, se détournait de longues journées plutôt que de traverser des pays hérétiques. C'était une peste à ses yeux, et aucune fatigue ne lui coûtait pour éviter les contrées infestées. Les sentiers les plus rudes et les plus solitaires, à travers les mon-

tagnes et les précipices étaient préférables, à ses yeux, aux routes les plus douces et les plus faciles à travers ces régions ingrates à la vérité. A aucun prix il ne voulait se reposer et habiter parmi les tabernacles de ces pécheurs. Quand il fallait enfin les traverser et que tout détour était impossible, il les traversait sans s'arrêter, ému, oppressé, désolé, avec la rapidité de l'oiseau et comme s'il eût eu à redouter les influences d'un air empesté. »

« Cette douleur poignante et cuisante ne s'évanouissait pas à la sortie des pays hérétiques. Le Saint en emportait l'aiguillon dans son cœur et le ressentait jusqu'au milieu de ses plus suaves effusions devant les autels. Son âme se brisait à la pensée des offenses adressées à Dieu, chaque jour, par l'hérésie et l'incrédulité, par le luxe et les scandales, l'impénitence et le mépris, de plus en plus manifeste et répandu, des lois de l'Église. Elle entrait en épouvante à la vue de la colère de Dieu et s'offrait en expiation de tant d'outrages et d'iniquités. » *(Vie du Saint.)*

Nous lisons le trait suivant dans la vie de sainte Chantal : « De Montpellier pour se rendre à Avignon, la mère de Chantal passa par Nîmes et fut obligée d'y coucher. Comme toutes les hôtelleries étaient tenues par des protestants, elle refusa d'y descendre et préféra se loger « dans une pauvre bicoque où l'on vendait le vin au pot ». Quand elle s'y présenta, ces bonnes gens lui dirent : « Madame, nous sommes pauvres, mais nous sommes bons catholiques. — Oh! leur répondit-elle, que vous êtes riches d'avoir la pureté de la foi! » Et elle les exhorta avec ardeur à garder soigneusement ce précieux trésor. Il n'y avait dans cette pauvre maison qu'un lit délabré et malpropre. Elle le rangea de ses propres mains et elle disait gaiement, en partant le lendemain, qu'elle ne se souvenait pas d'avoir mieux dormi de sa vie. »

On sait que la même sainte n'étant encore qu'une jeune enfant de cinq ou six ans, confondit un huguenot,

qui, en sa présence, osait émettre ses erreurs ; et comme celui-ci, par manière de faire la paix avec elle, lui offrait des bonbons, elle les accepta et dit en les jetant dans le feu : « Voilà comment brûleront en enfer les hérétiques. »

Jeune fille, on lui présenta un parti ; c'était un hérétique de grande famille et de grande fortune. Aux avances qu'on lui faisait, elle répondit : « J'aimerais mieux passer toute ma vie en prison, que de devenir l'épouse d'un hérétique. »

Il y a une quarantaine d'années, mourait, en Angleterre, la Mère Marguerite Hallahan, la sainte fondatrice d'une congrégation religieuse enseignante, aujourd'hui très florissante. Voici un passage de la vie de cette glorieuse fille de l'Irlande, de cette vaillante apôtre de l'Angleterre, de cette grande femme, au cœur si tendre et si généreux, à l'esprit si franc et si original : « De nos jours, disait la Mère Marguerite, ce ne sont pas les hérétiques qui sont les ennemis les plus acharnés de l'Église, mais bien *ces catholiques à moitié*, ces catholiques pourris, comme les appelait Mgr Milner, qui sont toujours prêts à pactiser avec l'hérésie et qui veulent en remontrer à l'Église. Ces grands esprits croient avoir la sagesse en partage ; quant à moi, je prie Dieu d'en faire des imbéciles. Il faut que toutes les sœurs qui ont affaire avec les enfants leur inspirent un grand amour pour la sainte Église. Ne prenez pas des détours pour cacher vos pensées et témoignez ouvertement que vous faites profession de loyauté envers l'Église sans jamais chercher à concilier l'erreur et la vérité. Quand on vous questionnera sur la religion, ne craignez pas de répondre simplement que hors de l'Église il n'y a point de salut, à moins qu'on ne soit dans une ignorance invincible. Et si on vous demande qui a fondé la religion protestante, dites bien que c'est *le diable*. Je ne donne jamais d'autre réponse et j'espère, s'il plaît à Dieu, que je n'en donnerai jamais d'autre. »

Et c'était à des religieuses vivant en plein pays protestant, et ayant nombre d'enfants protestantes dans leurs classes, que cette sainte fondatrice parlait de la sorte.

Et Dieu a béni son apostolat et celui de ses religieuses; et le gouvernement anglais a adopté les écoles normales de cette congrégation !

Que la conduite de nos catholiques de tous les pays diffère aujourd'hui de celle de ces saints !

Qui se ferait un scrupule de loger dans des hôtels tenus par des protestants, des juifs, des francs-maçons? — Nous connaissons une auberge tenue par un homme marié civilement avec une femme, du vivant même de sa propre épouse; c'est l'auberge la plus fréquentée du village !! — Et des faits de ce genre ne se comptent pas.

Où sont les jeunes catholiques qui n'accepteront pas d'emblée un service dans une famille de mécréants, ou la main d'un ennemi de l'Église, qui leur plaît et a quelque fortune ?

Il en est, mais c'est le petit nombre.

Combien de catholiques lisent les journaux qui sont écrits contre JÉSUS-CHRIST et son œuvre, et même parfois y sont abonnés ?

Qui se fait scrupule d'aller voir jouer au théâtre les *Huguenots*, ou *Hérodiade*, ou d'autres pièces de ce genre ?

Sous prétexte de convenances sociales ou de politique, on assistera, sans sourciller, à des enterrements civils, on sèmera même parfois quelques fleurs de rhétorique sur le cercueil de ces renégats.

Il y a quelques années, des journalistes catholiques et libéraux étaient réunis en un même banquet pour fêter la promotion au titre de chevalier de l'ordre de Léopold, de deux vétérans du journalisme, l'un catholique, l'autre rédacteur en chef d'un des plus perfides et impies journaux de la Belgique. Et c'était un jour de quatre-temps :

les catholiques faisaient maigre, mais festoyaient gaiement à côté de leurs « Camarades » d'un jour, qui, eux, insultaient à l'Église en faisant gras. Puis vinrent les toasts, et un journaliste catholique vanta l'esprit et les talents de l'écrivain ennemi de l'Église !

Nous pourrions multiplier à l'infini les traits du tableau de cette promiscuité honteuse entre les fils de Dieu et les enfants de Bélial !

Et tout cela est accepté, et l'on boit comme l'eau tous ces faits qui suintent le mépris des droits de la vérité !

Nous pourrions dire toutes nos pensées et toutes nos amertumes sur de telles mœurs; mais nous nous écarterions trop de notre sujet. Nous nous contenterons de dire que nous sommes plus fiers de S. Benoît Labre, de Ste Chantal, de Marguerite Hallahan, que de tous nos frères les catholiques qui subissent ainsi l'influence et les exigences du royaume de Satan !

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES DERNIERS CONSIDÉRANTS SUR LA QUESTION DU NOMBRE DES ÉLUS.

(*REVUE GÉNÉRALE*. — Juillet 1898, p. 52.)

§ I. APOCALYPSE. — STATISTIQUE ET ANALOGIE.

NOUS revenons aux considérations de la *Revue générale* sur la question du nombre des élus.

« L'Apocalypse, dit-elle, nous montre dans le ciel une multitude immense d'élus, que personne ne pouvait compter. »

C'est très bien : c'est la multitude immense, recueillie dans tous les siècles, de tous ceux qui ont marché par la

voie étroite, qui sont venus de la grande tribulation et ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau.

Malheureusement Notre-Seigneur nous fait voir dans tous les siècles une multitude bien plus immense, marchant par la voie large, et aboutissant à l'enfer ([1]).

***

Après cet argument tiré de l'Apocalypse, et qui ne prouve nullement sa thèse, la *Revue générale* nous en présente un autre qui est un calcul, dont voici les données :

1° Un tiers du genre humain meurt avant l'âge de douze ans ; ce sont des innocents !

2° Une moitié du reste ou le tiers absolu de l'humanité sont des femmes qui sont si faibles, mais si bonnes !

3° Le troisième tiers de l'humanité se compose en immense majorité de gens de travail et de miséreux, « et qui se persuadera que la majorité de ces pauvres gens ainsi éprouvés par un Dieu si bon, passeront de cette vie malheureuse à l'éternelle damnation » ?

Qui ne voit d'un coup d'œil que l'addition de ces trois portions de l'humanité, établit, *sans conteste*, que l'immense majorité des enfants d'Adam va en paradis ? Et si on se rappelle les doctrines « des péchés monstrueux » et les plaidoyers éloquents de l'écrivain en faveur des riches, et puis enfin l'exemple de Ninive, qui réapparaît ici, Ninive avec ses deux millions d'hommes, qui ont été sauvés, d'un coup de main, et malgré Jonas le rigoriste ; vraiment on est à se demander si l'enfer ne sera pas occupé seulement par les diables et par Judas, le fils de perdition.

1. Déjà on faisait à S. Augustin l'objection que la multitude des élus est immense ; et que répond le Saint ? « En elle-même et considérée absolument cela est certain, dit-il, mais comparativement à la multitude des réprouvés, le nombre des élus est petit. (Migne, t. 43, p. 457-583.)

Nous avons déjà répondu à tous ces calculs, qui ne sont que des appréciations fantaisistes. Nous n'ajouterons que quelques observations.

Nous dirons d'abord qu'il s'agit dans la question de comparer le nombre de ceux qui seront sauvés, qui seront des élus dans le ciel près de JÉSUS, Marie, les Anges, et qui verront Dieu face à face, avec le nombre de ceux qui ne seront pas des élus.

Donc le 1° concernant les enfants est déjà faux. Il est vrai que la *Revue* fait remarquer que les enfants morts sans le baptême n'auront qu'un bonheur naturel. Mais pourquoi, dès lors, faire miroiter dans ce raisonnement mathématique cette masse énorme qui appartient bien décidément au nombre des réprouvés, ou si vous aimez mieux au nombre de ceux qui ne seront pas des élus ?

D'un autre côté, sur quoi s'appuie-t-on pour mettre à peu près tous les enfants jusque douze ans parmi les innocents, ou des quasi-innocents ?

Tout le monde sait que la plupart des enfants n'arrivent pas à douze ans sans avoir commis quelque péché grave et souvent nombre de péchés graves auxquels s'adjoint tant de fois le sacrilège.

Il est vrai qu'on recourt ici encore au système faux et condamné qui consiste à dire « qu'ils ne meurent pas fixés irrémédiablement dans un acte de révolte ouverte contre Dieu ! »

Quant aux femmes, qui forment le second nombre de l'addition de la *Revué*, qu'en dirons-nous ? — Nous ne voulons pas en dire de mal, et nous admettons bien que Dieu a des indulgences spéciales pour elles.

Mais s'agit-il des femmes païennes ou juives, et de beaucoup d'autres qui, dans nos pays hérétiques et même catholiques, n'ont pas reçu le baptême, nous disons qu'elles rentrent dans le courant des destinées des infidèles, dont nous avons traité.

Si elles sont de bonne foi dans leur erreur, elles ne sont pas damnées pour cette erreur ; mais si elles meurent sans le don de la foi, elles ne sont certainement pas du nombre des élus.

Et puis ces femmes infidèles ne commettent-elles pas de péchés personnels, n'en font-elles pas commettre ? Nous pensons que toutes ces filles d'Ève sont capables de pécher comme leur antique aïeule.

Il faudra donc ici recourir aux « voies secrètes et intimes de la Providence », dont nous avons dit ce qu'il en faut penser.

Quant aux femmes chrétiennes et surtout catholiques, qu'en dire ?

Pour en juger d'après ce qui se passe dans nos régions, comme ce sont les femmes surtout qui hantent nos confessionnaux, nos tables saintes, nos églises, il ne faut pas douter qu'elles forment, un jour, l'immense majorité du contingent des élus. Les églises sont les anti-chambres où l'on réclame l'audience éternelle du Roi des rois ; c'est l'ordinaire que ce sont ceux qui font anti-chambre qui sont admis aux audiences.

Mais parmi les femmes même baptisées dans l'Église catholique :

Il y a des femmes qui ont perdu la foi : on en trouverait par milliers à Bruxelles ; il y a des femmes qui négligent totalement, ou en grande partie, les offices religieux et la prière, qui objectent contre la religion, profanent ou font profaner le jour du Seigneur.

Il y a des femmes qui sont des épouses infidèles, ou des mères sans souci de leurs devoirs, ou qui, d'accord avec leur époux, s'insurgent, pendant des vingt et trente ans parfois, contre les règles de la Providence. Il y a des femmes qui sont haineuses, jalouses, homicides, ivrognesses, et surtout *scandaleuses ;* il y a des femmes impudiques, trompeuses, sans probité, médisantes et calomnia-

trices, négligeant leurs devoirs d'état, ou faisant bon marché des lois de l'Église.

Dira-t-on : Mais ces péchés sont chez elles des péchés de faiblesse ? admettons-le un instant, mais encore il faut en faire pénitence, une pénitence sérieuse, suffisante ! La fait-on ?... Il en est, certes ; mais est-ce le grand nombre ?

Écoutons quelques paroles de Mgr Gay, certainement un des esprits les plus élevés, les plus éclairés de notre temps, et un saint ; j'emprunte ces lignes à son sermon sur la pénitence. Puissent les femmes et les hommes qui nous liront en profiter ! Cela leur vaudra mieux pour leur salut, que de raisonner sur le grand mystère du nombre des élus.

« La pénitence, dit Mgr Gay, doit être *proportionnée.* La raison dit : « Secundum mensuram delicti erit et plagarum modus », le nombre des coups se réglera sur la qualité du péché. (*Deut*, xxv.) C'est ce qui se pratique parmi les hommes. »

« Est-ce le compte que vous faites, mes chers auditeurs ? Plus facilement, disait de son temps S. Ambroise, on trouve un homme pur de péché, qu'un homme qui fasse une pénitence proportionnée à ses péchés. »

« *Que dirait-il aujourd'hui ?* »

« *Nous fermons les yeux pour n'avoir pas à lever la main ;* nous ne voulons pas réfléchir à la vérité, parce que nous avons peur de la justice ; parce que nous oublions, nous pensons que Dieu ne se souvient plus ; parce que, sous prétexte de civilisation et de politesse, nous nous faisons des mœurs plus molles, nous rêvons que le bras de Dieu s'amollira. Après une vie tout entière de désordre, nous marchandons souvent une larme ; un jeûne ruinerait notre santé ; une aumône un peu forte perdrait la maison ; une mise plus simple serait une singularité et une déchéance ; une vie plus retirée, un insoutenable far-

deau. Que sais-je, ou plutôt que ne sais-je pas ? On estime qu'on a beaucoup fait quand on renonce à poursuivre son chemin dans le mal. On tombe, par la conduite, dans l'hérésie où sont tombés, par la doctrine, les révoltés du XVIe siècle. Cesser de pécher, c'est toute la pénitence ; s'amender (et de quel amendement !) c'est assez se punir. *Esprit menteur*, *esprit funeste*, *esprit de contagion qui se glisse parmi les meilleurs !* « Emersit novum cladis genus », s'écriait l'admirable S. Cyprien, après une persécution de l'Église de Carthage, voici surgir un désastre d'un nouveau genre ! Nous périssions par la violence ; nous voici menacés de périr par la mansuétude ! C'est le comble de nos maux que ce mal qui nous tue en nous caressant. Trahissant la vigueur du saint Évangile, violant la loi de Dieu, il y en a qui, de la part d'un Dieu imaginaire, usurpent pour eux-mêmes une paix lâche, et la promettent ensuite aux autres, par discours. Ce n'est pas là la paix, mais la guerre. *Que peut-être aux pécheurs une telle miséricorde ?* — Ah ! ce que la grêle est aux moissons, ce que la trombe est aux forêts, ce que la peste est aux troupeaux, ce qu'est la tempête aux navires ! Elle ruine le fondement de nos espérances éternelles ; elle coupe notre arbre à la racine ; elle jette notre vaisseau sur le rocher, et le brise avant qu'il arrive au port. Ah ! que nul ne se trompe, que nul ne se séduise ! Dieu seul, qui nous pardonne, sait les conditions du pardon. « Nemo se decipiat, Deus solus miseretur. »

Plus loin notre grand orateur, voulant montrer qu'on doit faire une pénitence continuelle, non seulement parce qu'on pèche chaque jour, mais pour se préserver du péché, par manière d'hygiène spirituelle, dit : « L'hygiène oblige, mes frères; elle oblige spécialement quand des poisons circulent dans les airs et tiennent suspendus sur nous des fléaux. *C'est l'état permanent du monde.* L'air que respirent les âmes, ici-bas, est empoisonné et mortel;

il y faut vivre de régime, de retenue discrète, *d'excessives précautions*, *de défiances craintives*, de privations opportunes et courageuses.

C'est là la pénitence, et de quoi nos Livres Saints nous disent : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. » Qui ne vit pas régulièrement dans cette sobriété austère, qui ne mortifie pas sa chair avec ses convoitises, qui ne tient pas son vieil homme sous un joug rigoureux, mes frères, l'Écriture, la tradition, l'expérience, tout vous dit qu'il s'expose à périr et que quiconque, sciemment et volontairement, s'expose à périr, périra. »

Nous disons donc qu'il y a nombre de femmes même chrétiennes, même catholiques qui ont péché, qui sont pécheresses. Or, quelles que soient les circonstances atténuantes qu'on fait valoir en leur faveur, y compris celle d'être du même sexe que l'Immaculée Mère de Dieu, si elles ont péché, elles doivent faire pénitence, et c'est à elles comme aux hommes que JÉSUS-CHRIST dit : « Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. »

Que celles qui sont dans ce cas, s'examinent non à la lumière des circonstances atténuantes, mais des grands principes évangéliques et elles pourront voir ce qu'elles ont lieu d'espérer ou de craindre sur la pénitence intérieure qu'elles portent au saint Tribunal.



Examinons maintenant le troisième nombre de l'addition de la *Revue générale*. Il est « formé du tiers de l'humanité, dont l'immense majorité est le peuple vivant dans le travail, souvent dans la misère et parfois dans les plus rudes épreuves. Eh bien ! qui se persuadera que la majorité de ce peuple, ainsi éprouvé par un Dieu si bon, passe de cette vie malheureuse à l'éternelle damnation ? »

Nous avons rencontré bien des fois la même théologie

sur les lèvres de certains Borains, lorsqu'on leur fait apercevoir dans le lointain l'enfer, digne châtiment de ceux qui pèchent et négligent leur religion : « Comment, disent-ils, après avoir pioché dans les fosses toute notre vie, nous irions encore en enfer ! » Et ils continuent à blasphémer, à laisser leurs devoirs religieux et à vivre souvent en brutes socialistes.

« La première chose à faire, dit Lasalle, c'est de faire comprendre au peuple qu'il est malheureux. »

Nous n'aimons pas que des écrivains catholiques, et parfois nos prédicateurs, ou discoureurs démocrates, par leurs écrits et leurs sermons, aident Lasalle à atteindre son but infernal.

Écoutons comment parlent les vrais amis du peuple : « Il court, écrit Mgr de Ségur, par le monde, une charmante chanson dans laquelle un vieux troupier raconte aux enfants de son village l'histoire de sa vie et de ses campagnes, de ses chagrins et de ses joies, et termine ses récits par ces paroles aussi simples que consolantes :

...... Dans sa bonté profonde,
Dieu qui créa grands et petits,
Fit du bonheur pour tout le monde ;
En vérité, je vous le dis.

Rien n'est vrai comme cette sentence. Tous nous sommes les enfants du Bon Dieu, il nous envoie à tous du bonheur et de la joie. Tous nous sommes pécheurs, il nous envoie à tous des expiations, des douleurs et des souffrances.

Les pauvres croient que les riches ont pour partage tous les biens et que leur bonheur est sans mélange.

Ils se trompent grandement ; on pleure tout autant en haut qu'en bas ; bien souvent plus en haut qu'en bas. — Un jour j'entrais chez une dame fort riche ; elle avait de splendides appartements, domestiques, etc., sa fortune dépassait quatre cent mille francs de rente.

— Savez-vous quelle fut sa première parole? « Vous voyez devant vous, me dit-elle, la plus malheureuse femme du monde. » Et elle raconta comment, depuis quelques années, elle passait ses jours et ses nuits à pleurer et à lutter contre d'horribles tentations de désespoir. Elle avait perdu un mari tendrement aimé; ses enfants étaient en procès les uns contre les autres, et son dernier fils, encore tout jeune homme, déshonorait son nom par la débauche. — On pourrait citer mille traits semblables. »

« Les souffrances des riches ne ressemblent pas à celles des pauvres; moins matérielles, moins palpables, elles n'en sont que plus profondes, plus acérées, plus pénétrantes; ce sont les souffrances du cœur. L'éducation raffinée triple leur sensibilité et la porte parfois à un tel degré, qu'il suffit d'un seul chagrin pour briser à tout jamais le bonheur de leur existence. »

« Il n'en est pas ainsi des pauvres; le Bon Dieu,qui les aime, adoucit pour eux l'amertume de ces peines qui écrasent le riche. — L'expérience est là qui le démontre. — La croix principale de l'ouvrier, c'est le dur labeur. Habitué à une vie dure, il conserve une simplicité qui lui fait trouver de la joie dans les moindres distractions. Le riche est blasé, il ne jouit de rien; les plaisirs les plus séduisants n'ont plus de charme pour lui et cela dès sa jeunesse. Pour le pauvre, le moindre bien est un trésor; le moindre fruit, un régal; la moindre jouissance, un vrai plaisir. C'est le système providentiel des compensations. Il est si bien combiné qu'on ne sait, en vérité, de quel côté est la plus grande somme de bonheur [1]. »

« La vie, la terre, le monde, dit le P. Faber, abondent en joies jusqu'à en déborder; *le bonheur* rayonne sur la terre et l'illumine de ses joyeuses clartés, comme le soleil quand, du haut d'un ciel sans nuages, il étend sa lumière

1. *Petites lectures*, V vol., 11e série.

dorée sur les collines et les vallées, les campagnes et la mer.

« *Nous sommes trop heureux ; notre bonheur* nous suit à travers la vie, il nous est prodigué avec tant d'abondance qu'à peine pouvons-nous nous désanchanter et parvenir à une juste appréciation de ce monde passager... *L'homme du monde le plus malheureux* compte encore, chaque jour, entre le lever et le coucher du soleil, *plus de satisfactions que de peines.* »

Laissons donc toutes ces déclamations émues sur le pauvre peuple et sur les miséreux. Dieu répand ses bienfaits partout, ses joies sur tous.

Que l'homme accepte le divin Enfant de Bethléem ; il éclaire tout qui vient en ce monde.

Que chacun suive cette lumière telle qu'elle luit ou veut luire dans sa conscience, qu'il soit moral et religieux, il retranchera de sa vie la moitié des épines qui la déchirent et il aura grâce pour supporter ce qui en restera, et s'il répond avec une fidélité entière à la grâce, Dieu le fera parvenir, après cette si courte vie, aux joies éternelles.

Que sont tous les bonheurs et tous les malheurs d'ici-bas devant l'éternité !

Mais si l'on refuse la lumière et la grâce du Rédempteur, si on n'est pas homme de bonne volonté, si parmi les durs labeurs et parmi les privations de la pauvreté, comme parmi les aises de la richesse, on veut suivre les sens plutôt que la raison, les passions plutôt que sa conscience et sa foi, on passera des privations ou des jouissances de cette terre, aux souffrances éternelles.

L'homme qui paraît devant Dieu n'est pas jugé, d'après ses occupations terrestres et les situations extérieures de sa vie mortelle, mais d'après les lumières et les grâces qu'il a reçues.

Un pauvre peut, en abusant de grâces plus grandes, être plus digne de l'enfer qu'un riche moins favorisé surnaturellement.

Qu'a-t-on en vue, en définitif, quand on fait tant d'efforts pour mettre une si grande partie du genre humain en paradis ?

Surtout satisfaire messieurs les raisonneurs et messieurs les rationalistes qui ont l'orgueilleuse prétention de mesurer à leur courte raison les desseins infinis de Dieu.

Mais comment les satisfera-t-on quand ils diront : « Pourquoi, sous un Dieu si bon, tant de misères sur la terre? » Au moins quand il s'agit de l'enfer, on peut dire, suivant la doctrine catholique, que chacun a l'enfer qu'il a mérité. Mais le lot des misères humaines, il est déposé par la main divine dans notre berceau, alors que nous n'avons pu l'offenser, alors que peut-être nous ne l'offenserons jamais.

Ce n'est pas tout : après lui avoir concédé le salut éternel des trois quarts, des quatre cinquièmes peut-être des gens de labeur et de pauvreté; comment leur rendrez-vous raison de la damnation du dernier quart ou du dernier cinquième? Cette fraction équivaudra à des milliards, et ces raisonneurs et ces rationalistes, empruntant la phrase de l'écrivain de la *Revue*, pourront dire : « qui me persuadera que ces milliards de gens, ainsi éprouvés par un Dieu si bon, passent de cette vie malheureuse à l'éternelle damnation ? »

Que répondrez-vous ?

Ce que vous répondrez, nous le répondrons pour la moitié, pour les deux tiers, pour les quatre cinquièmes !

Disons donc que le troisième nombre de la fameuse addition de la *Revue générale* n'a pas plus de fondement en raison et en théologie que les deux premiers.

Abordons maintenant l'argument que le Rév. Père prétend tirer en faveur de sa thèse, de l'analogie entre les destinées des anges et celles des hommes.

« Le plus grand nombre des anges, selon l'opinion commune, est resté fidèle, et la raison qu'en donne Suarez

avec S. Thomas, c'est qu'il convenait à la gloire de Dieu de disposer toute chose et de mettre en harmonie pour la nature angélique les combats et les secours, les épreuves et les grâces pour que le résultat final fût la splendide manifestation du grand but de la création, savoir le triomphe de la bonté divine. »

Donc, conclut notre écrivain, ce motif vaut aussi pour affirmer le même dessein de Dieu et le même résultat par rapport à l'humanité.

Nous répondons : 1° Pourquoi S. Thomas, ce grand docteur, ce génie si perçant, si transcendant, si unique, si aidé du ciel, n'a-t-il pas vu cette analogie ? Pourquoi Suarez lui-même ne l'a-t-il pas découverte ? Tous deux enseignent comme doctrine commune et certaine que le plus grand nombre des hommes se perd.

Voici l'admirable raison qu'en donne le R. P. Castelein : « C'est que les ombres du texte « beaucoup d'appelés et peu d'élus » alors mal compris par suite d'une exégèse imparfaite, avaient obscurci le regard de ces illustres docteurs » ! !

Nous répondons : 2° L'écrivain de la *Revue* semble dire que S. Thomas n'a pas songé à cette analogie. Qu'on en juge ; nous donnons le passage de Suarez :

« S. Thomas donne cette raison en confirmation de sa doctrine du plus grand nombre des anges restés fidèles, c'est que le péché est contre l'inclination de la nature *raisonnable ;* et ce qui est contre la nature doit arriver plus rarement, *in paucioribus evenit ;* au contraire, ce qui est suivant la nature, arrive le plus souvent, *ut plurimum contingunt.*

« Si l'on objecte que dans l'homme le péché est contraire à son inclination naturelle, et que néanmoins le péché est commun parmi les hommes, plus commun que le bien, S. Thomas répond que les choses sont ici différentes : car dans l'homme la nature raisonnable est unie à la sen-

sitive, dont les objets sont plus connus, plus propres et plus proportionnés à la connaissance humaine ; d'où il suit qu'ils font plus d'impression, et que la plupart se laissent entraîner par eux, aux dépens de la raison. »

Suarez, après avoir cité l'argument de S. Thomas, fait lui-même, pour prouver l'opinion du plus grand nombre des anges restés fidèles, un argument tiré de son système de la science moyenne de Dieu. Après cela, il compare la conduite que Dieu a tenue dans la création des anges, avec celle qu'il a suivie en créant l'homme ; c'était bien le moment pour ce puissant esprit de voir l'analogie découverte en 1898, en Belgique ; il ne l'y a pas vue ; bien plus, il enseigne le contraire, c'est-à-dire que pour les anges, Dieu a adopté le mode de faire qui devait amener le plus grand nombre des élus parmi eux ; et que pour l'homme Dieu a adopté *le système de la chute originelle* (pour des raisons supérieures de sa Providence) qui entraîne pour l'humanité une situation où il est beaucoup plus facile de se perdre que de persévérer.

Et qui pourrait avancer que Suarez, en considérant le *système de la chute originelle*, n'y fît pas entrer ce que le R. P. Castelein appelle « le plan si élevé et si large de la Rédemption » ; ces deux choses étant unies dans les desseins de Dieu ?

D'ailleurs l'analogie entre les anges et les hommes au point de vue du salut, dans le sens de la conclusion qu'en veut tirer notre auteur, tombe tout à fait à faux, si l'on veut considérer la différence de condition qui existe, sous ce rapport, entre l'ange et l'homme.

Atteindre à la béatitude, dit S. Thomas (12æ cf. V, a. 7), surpasse la nature, mais celle-ci pourtant y doit tendre et atteindre par son opération. Or l'ange, qui est d'une nature supérieure à celle de l'homme, atteint à cette béatitude, et d'après l'ordre divinement établi, par un seul acte méritoire, *uno motu operationis meritoriæ ;* tandis que l'homme

n'y atteint que par une suite d'actes multipliés ; « homines autem consequentur ipsam multis motibus operationum ». Si les hommes pouvaient se sauver par un seul acte, même héroïque, la plupart peut-être se sauveraient. Mais avec une nature qui incline d'elle-même et toujours au sensible, ils doivent travailler pendant des années, parfois nombreuses, à vivre suivant la raison et la foi ; et c'est là la difficulté devant laquelle le plus grand nombre échouent. « Incipere multorum est, perseverare paucorum. »

En finissant, et avant d'aborder ses conclusions, l'écrivain de la *Revue générale*, donne encore quelques considérants en faveur de son système ; nous devons avouer que nous ne leur trouvons aucune valeur et nous ne prendrons pas la peine de les réfuter. Mais puisque, à propos de l'Ordre de St-Benoît et de St-Ignace, dont les membres, d'après des révélations particulières, doivent être tous sauvés, puisque, dis-je, il nous ouvre cette voie des révélations particulières, nous allons, sur la question qui nous occupe, en mettre quelques-unes sous les yeux de nos lecteurs, et nous les corroborerons par les sentiments de quelques saints.

« S. Anselme, ravi en extase, vit un torrent qui roulait dans son cours rapide toutes sortes de balayures et des immondices de tout genre. L'eau du torrent était tout à fait trouble et hideusement souillée par le mélange de toutes ces ordures. Elle entraînait tout ce qu'elle pouvait atteindre, hommes et femmes, riches et pauvres. A ce spectacle, Anselme se sentit ému de pitié pour ceux qu'entraînait ainsi cet immonde torrent, et il demanda de quoi ils se nourrissaient et avec quelle boisson ils étanchaient leur soif. — Avec celle-ci même, lui fut-il répondu, et ils y trouvent un grand plaisir. — Eh quoi ! s'écria alors le Saint avec indignation, est-il possible qu'un homme, après avoir bu un pareil limon, n'ait pas honte au

point de se dérober à tous les regards ! — Mais celui qui l'accompagnait lui dit : Ne t'étonnes pas ainsi ; le torrent que tu vois est le torrent du monde qui entraîne et roule avec lui les hommes du monde...... (1) »

S. Anselme, éclairé par cette vision et par son expérience, ne cessa pendant toute sa vie d'exhorter les chrétiens à fuir le monde ; c'est le cachet de son apostolat.

« Quelle que soit la personne avec laquelle il traite, il ne manque jamais de lui adresser cette exhortation, qui, tantôt sous une forme, et tantôt sous une autre, est le fond de son apostolat : Fuyez, fuyez le monde ! Si vous le pouvez, fuyez-le jusqu'au cloître. Là est la sécurité pour le salut ; là est la paix et le bonheur ! Si vous ne pouvez quitter effectivement le siècle, fuyez-le du moins jusqu'au mépris de ses vanités, de ses richesses, de ses plaisirs, de ses honneurs, jusqu'au mépris de vous-même. Soyez moine par le cœur ! » (*Ibid.*, p. 189.)

Ste Colette, encore jeune, vivait en recluse. Dieu lui donna la connaissance des crimes énormes qui inondaient la terre, des abus, des scandales qui déshonoraient l'Église et qui avaient même pénétré dans les ordres religieux. Il lui fit comprendre que c'était la cause du schisme. Cette manifestation désola le cœur de la sainte ; mais elle souffrit bien plus cruellement quand elle eut la vision des châtiments réservés aux pécheurs impénitents. Elle se trouva transportée en esprit sur les bords de l'abîme éternel, et il lui sembla voir une multitude innombrable de réprouvés, roulant dans un fleuve de feu en proie au plus furieux désespoir, maudissant Dieu et se maudissant, appelant la mort et ne la trouvant pas. Et tandis qu'elle contemplait ces malheureuses victimes, elle en vit d'autres, *tomber par milliers dans ces gouffres affreux*. Cette vue acheva de la consterner et la rendit comme

1. *Vie de S. Anselme*, p. 165.

immobile de douleur ; ses larmes ne pouvaient tarir. Durant plusieurs jours, il lui fut impossible de prendre aucun repos. Les historiens ajoutent qu'elle fut si effrayée pour elle-même, malgré les mortifications qu'elle pratiquait, qu'ayant saisi un des barreaux de fer de sa clôture, elle y resta comme cramponnée, se figurant que si Dieu ne lui faisait grâce, elle tomberait infailliblement aussi dans les brasiers de l'enfer. Enfin le Seigneur eut pitié d'elle en lui inspirant une grande confiance en sa miséricorde avec une grande compassion pour les pécheurs. »

En un autre endroit de la vie de cette Sainte, nous lisons ces lignes : « Ste Colette raconta au P. Henri de la Balme, avec quelques détails, les diverses révélations qui lui avaient été faites, à commencer par celles de l'état de la chrétienté et de la *multitude incroyable qui tombait chaque jour* dans les flammes éternelles. »

La même Sainte prédit que Genève perdrait la foi, en punition des péchés des habitants qui se laisseraient corrompre par les délices de la vie, l'amour des richesses et l'esprit d'indépendance.

Que penser de beaucoup de nos villes actuelles ?

— On voyait rarement rire le P. Raphaël de Vanisio, un saint de l'ordre de St-François ; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : « Je considère l'excellence des âmes et combien *qui par légèreté et négligence* courent à la damnation. Ces pensées saisissent tellement mon cœur, qu'il m'est comme impossible de rire. »

L'an 1544, eut lieu la bataille de Cérisole dans laquelle restèrent sur le champ de bataille dix mille personnes environ des deux armées. Ste Catherine de Racconigi vit les morts de l'un des deux partis, infectés presque tous de l'hérésie de Luther, aller presque tous en enfer ; ceux de l'autre (catholiques) presque tous sauvés, c'était au temps pascal, ils avaient rempli leur devoir pascal. » *(Tiré de la vie de la Sainte.)*

Dans une vision, sainte Thérèse vit les âmes tomber en enfer, comme les flocons de neige tombent sur la terre, par une journée neigeuse de l'hiver.

Le B. Ant. Baldinucci, missionnaire Jésuite, né à Florence et mort en 1717, prêchait parfois devant trente à soixante mille auditeurs. Un jour, il se rendait de Cori à Gubianello accompagné d'une grande multitude de peuple. C'était le 12 avril 1706, et le cortège devait passer devant un couvent de Franciscains qu'ombrageait un bois d'ormes chargés d'un feuillage très abondant. A cet endroit, le Père fit halte et se mit à prêcher sur l'enfer. Tout à coup montrant du doigt un des plus grands de ces arbres : « Voulez-vous voir ici, s'écria-t-il, dans une trop faible image, combien d'âmes tombent *en ce moment* dans les flammes éternelles de l'enfer ? Eh bien ! regardez cet arbre immense, et comptez les feuilles qui en tombent. Le fait devait confirmer ainsi la doctrine. Aussitôt, sans le moindre souffle, les feuilles de l'arbre se mettent à tomber, si pressées qu'en un clin d'œil la terre en est jonchée, tandis que le peuple demande à grands cris miséricorde et pitié, les yeux fixés avec terreur sur l'arbre presque entièrement dénudé. » (*S. Famille*, 1894, p. 185.)

« Un jour, après que j'eus reçu la sainte Communion, N.-S., accompagné d'un ange, daigna se manifester à moi. Il me fit voir la multitude d'âmes qui tombaient en enfer ; puis il me témoigna le désir que je m'offrisse tout entière à son bon plaisir et que je lui abandonnasse tout ce que je pourrais acquérir de mérites. » *(Sœur S. Pierre, Carmélite.)* — (Voir : *Vie de la mère Thérèse de S. Joseph*, p. 80.)

J'ai lu, il y a plusieurs années, dans le *Palmier Séraphique*, qu'un saint Franciscain, en présence d'une foule énorme, ressuscita plusieurs morts et leur fit dire le nombre d'âmes qui, aux jours où ils avaient quitté la vie, avaient subi un jugement favorable. Ce nombre était

excessivement petit. L'auteur de la vie de ce Saint affirmait que le Pape, du nom de Grégoire, qui vivait de ce temps, rapporte ce fait dans un livre, et comme bien authentique ([1]).

On lit dans la vie d'une sainte Carmélite, Anne de S. Augustin, qu'elle eut une vision de l'enfer. Dans le récit qu'elle fit de sa vision, je trouve ces deux passages.

« La plus grande partie des chrétiens qui sont damnés, le sont pour de mauvaises confessions. Et maintenant ces misérables, sans remède et sans profit, découvrent et publient leurs péchés. »

« Ce qui m'affligeait grandement, était de voir qu'on en condamnait de nouveau un si grand nombre ; car je voyais tomber sans cesse une infinité d'âmes qui descendaient comme des pierres en leur centre, dans ces lamentables demeures. »

Nous avons lu en notre vie, en fait de vies de Saints, une grande partie des Bollandistes, tout l'ouvrage de Guerin, intitulé les petits Bollandistes, le *Palmier Séraphique* contenant l'abrégé de la vie de tous les saints franciscains, *l'Année sainte de la Visitation*, et une multitude de vies publiées en volumes particuliers, et nous certifions que nous n'avons rencontré nulle part une révélation qui autorise les doctrines du livre que nous combattons ; que *toutes*, quand elles regardent le nombre des élus, pris en masse, sont terribles. On peut en voir un certain nombre citées par Lhoner, le P. Lejeune, Segneri, Engelgrave, etc., etc.

Comme *on a allégué* pour l'opinion que nous combattons les révélations de Ste Brigitte, de Ste Catherine de Sienne, de Ste Gertrude, de Ste Marguerite de Cortone, nous allons ici montrer ce qu'il en est de ces *allégations*.

1. Je n'ai pas le *Palmier Séraphique* sous la main, de façon que je ne puis donner le nom du Saint, ni les chiffres précis ; mais j'ai la certitude que ce que je viens d'écrire ici est exact.

Elles valent les citations de S. Jérôme et de S. Chrysostome au sujet du salut des noyés du déluge.

1° *Ste Brigitte, chapitre XXV de sa vie par une religieuse:*

« Un religieux avait soutenu en présence de la Sainte que les païens, n'ayant pas été appelés à la vigne, *ne sauraient, d'aucune manière,* avoir part à son fruit. Tandis que Brigitte réfléchissait sur cette assertion, le Fils de Dieu lui dit : « Que t'a dit ce Frère bavard ? Apprends-lui qu'un temps viendra où il n'y aura qu'un pasteur et qu'un troupeau, qu'une foi et qu'une seule et claire connaissance de Dieu ; et alors beaucoup de ceux qui auront été appelés à la vigne seront réprouvés. Toutefois, ceux qui, sans être appelés, auront fait tout ce qui était en leur pouvoir pour mériter de l'être, obtiendront la miséricorde de Dieu et l'adoucissement de leurs souffrances, bien qu'ils ne puissent entrer dans la vigne. »

Nous ne voyons dans cette révélation assez obscure, rien qui milite en faveur du plus grand nombre des élus. Nous croyons y découvrir seulement : 1° que les païens peuvent se convertir et devenir enfants de l'Église, ce qui ne pouvait être contesté que par ce frère bavard ; 2° qu'un jour la foi et la religion catholique fleuriront sur toute la terre ; ce que nous attendons sans croire aux vues apocalyptiques du R. P. Castelein.

La Sainte eut une autre révélation touchant le salut des Grecs schismatiques. Jésus lui dit : « Ceux des Grecs qui savent que les chrétiens doivent n'avoir qu'une foi, la foi catholique et n'obéir qu'à une Église, l'Église romaine ; qui savent qu'on ne doit reconnaître qu'un seul vicaire du Christ, le pape de Rome, pasteur suprême et universel, et qui, nonobstant, par orgueil ou par tout autre motif humain, refusent obéissance, soit à l'Église romaine, soit à mon vicaire, ceux-là n'obtiendront, après leur mort, ni pardon, ni miséricorde.

Il n'en sera pas de même des autres Grecs, de ceux

qui, le jour où ils connaîtraient la foi catholique romaine, l'embrasseraient volontiers, et se soumettraient humblement à l'Église de Rome : *S'ils s'abstiennent de pécher et vivent pieusement*, ils trouveront en moi, après leur mort, quand ils paraîtront à mon tribunal, un juge clément et miséricordieux. »

Ajoutons à ces deux passages qui confirment les données ordinaires de la théologie et les pensées des Saints sur le salut des âmes, un autre passage tiré de la lettre que Notre-Seigneur dicta lui-même à Ste Brigitte et qu'il lui ordonna d'adresser à l'empereur Charles IV : «... Recevez donc avec bonne volonté ses (de la sainte) livres inspirés par mon esprit ; étudiez-les, faites en sorte qu'on redoute ma justice, et *qu'on ne compte qu'avec discrétion sur ma miséricorde.* »

On allègue (dit-on) encore en faveur de l'opinion nouvelle du plus grand nombre des élus, une révélation de Ste Gertrude. Cette révélation ne prouve pas plus que celle de Ste Brigitte en faveur de ce système, condamné par toute la tradition et l'enseignement ordinaire de la chaire chrétienne.

Ste Gertrude s'effrayant, après un sermon, de la difficulté pour les chrétiens de trouver le repentir voulu, à l'heure de la mort, Notre-Seigneur lui dit : « Lorsque je verrai dans l'agonie ceux qui se seront souvenus de moi avec plaisir, et qui auront fait quelques œuvres qui méritent récompense, je leur apparaîtrai à l'article de la mort avec un visage plein d'amour et de miséricorde, afin qu'ils se repentent du plus profond de leur cœur de m'avoir offensé pendant leur vie, et qu'ils se sauvent par le repentir. Je voudrais donc que mes élus sussent reconnaître cette miséricorde par des actions de louanges... »

Que conclure de cette communication sinon que pour ses élus qui l'auront cherché sincèrement et en faisant des bonnes œuvres pendant leur vie, Jésus aura des

grâces spéciales à l'heure de la mort si ces grâces leur sont nécessaires ([1]) ?

En tirer une autre doctrine, dire, par exemple, d'après ces paroles de Notre-Seigneur, que tous les chrétiens qui « auront eu pendant leur vie, ne fût-ce qu'un souvenir agréable de JÉSUS-CHRIST, et fait l'une ou l'autre bonne œuvre, auront certainement une vue de Notre-Seigneur, qui leur donnera un repentir efficace et la grâce du salut, ce serait aller contre toute la doctrine de l'Évangile que nous ont transmise les saints, ce serait faire un jeu de toute la morale chrétienne qui ne serait plus qu'un fardeau pesant et porté bien inutilement. Qu'on essaie de prêcher une semblable doctrine, et, nous n'en doutons pas, on sera condamné non seulement par tous les prêtres ayant le sens commun, mais encore par l'autorité ecclésiastique.

Nous avons tout simplement, en lisant cette révélation que nous supposerons rendue exactement par Ste Gertrude, à nous écrier avec le pieux bénédictin qui a publié la vie et les révélations de cette sainte :

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! *Que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles* (*Rom.*, XI), principalement dans la conduite de sa miséricorde sur ses élus qu'il appelle par des moyens si différents et si admirables ! Je parle de ceux qu'il a prédestinés : car ce sont ceux-là qu'il justifie (*Rom.*, VIII), et qu'il rend agréables devant ses yeux par une grâce toute pure. » *(Débuts de la vie de Ste Gertrude.)*

Nous avons au chapitre VIII du livre I de la vie de cette sainte abbesse bénédictine, une preuve qu'elle-même ne comptait « qu'avec discrétion » sur cette faveur que

1. Il suffit, du reste, de voir le chapitre XXX du livre III, auquel se rattache cette révélation, pour voir qu'il s'agit là, comme du reste dans tout ce livre « *Insinuations de la divine piété* », des personnes qui tendent sérieusement à l'amour dlvin.

lui avait fait connaître son divin Époux : « Lorsqu'elle remarquait dans son prochain quelque défaut, qu'elle voulait mais qu'elle ne pouvait pas quelquefois corriger, ou à cause de la faiblesse et de la tiédeur de ce pécheur, ou à cause des efforts languissants qu'il faisait pour sortir de ses désordres, elle en était si fort pénétrée de douleur, qu'elle demeurait intérieurement inconsolable....

Si quelqu'un voulait lui donner cette consolation ordinaire, dont on a accoutumé de se servir dans ces rencontres, qu'elle ne devait pas se mettre en peine pour une personne qui ne voulait pas se corriger, qu'elle ne répondrait pas pour cet incorrigible devant la justice de Dieu, mais qu'il porterait tout seul la peine de son obstination ; elle publiait hautement que la mort lui eût été plus douce que ces sortes de consolations dans l'état déplorable de ces malheureux, qui ne le connaîtront qu'après la mort par une funeste expérience, lorsqu'ils seront tombés dans des supplices éternels, contre lesquels il n'y a point de remède. »

On nous allègue encore Ste Catherine de Sienne. — Nous ne connaissons aucune révélation de cette Sainte touchant la question du nombre des élus, et nous avons la certitude morale qu'il n'y en a pas. Nous avons lu plusieurs fois sa vie, autrefois, et nous n'aurions pas manqué de noter cette révélation, suivant notre coutume.

En son dialogue dont l'Église a dit, dans la bulle de Canonisation : « Doctrina ejus infusa non acquisita, » il y a divers passages regardant la miséricorde et la justice de Dieu, lesquels sont en tout d'accord avec la doctrine *ordinaire.*

« Celui, dit-elle, qui ne portera pas *le fruit des saintes et bonnes œuvres*, sera retranché de la vigne et se desséchera ; car dès qu'il est séparé de la vigne, il perd la vie de la grâce et est jeté au feu éternel. Ainsi le rameau qui ne porte pas de fruit est retranché de la vigne et mis au

feu ; il ne peut servir à autre chose. Ceux qui sont retranchés par leur faute, et qui meurent dans le péché mortel, sont jetés par la justice divine, parce qu'ils sont inutiles, dans le feu qui dure éternellement ([1]). »

Parlant des pécheurs, elle dit, au chapitre XLIX : « Quelquefois le démon les abuse en leur donnant une fausse confiance en ma miséricorde. Pourquoi, leur dit-il, tant vous fatiguer? Jouissez de la vie et au dernier moment vous vous reconnaîtrez et vous obtiendrez miséricorde. Par ce moyen, le démon leur fait perdre cette crainte par laquelle ils avaient commencé. Toutes ces ruses, ces attaques les empêchent de persévérer (dans leurs efforts pour se convertir), et cela arrive parce que la racine de l'amour-propre n'est pas arraché de leur cœur ; c'est ce qui cause leur chute. *Ils présument de ma miséricorde ;* ils n'ont qu'*une injuste et coupable espérance*, puisqu'ils comptent sur ma miséricorde pour m'outrager sans cesse. »

Chapitre XLIX : «*La vie est le temps de ma miséricorde, et la mort le temps de la justice.* »

Au chapitre LXXV du *Traité de la Prière*, nous lisons ce qui suit : « Le sang est versé sur l'âme par l'absolution, et quand on ne peut se confesser, il suffit de la contrition du cœur ; alors c'est la main de ma clémence qui vous donne le bénéfice du sang. Mais celui qui pourra se confesser devra le faire, et celui qui le pourra et ne le fera pas, sera privé du bénéfice du sang ([2]). »

Il est vrai que quand on le veut, au moment de la mort et qu'on ne le peut pas ([3]), on reçoit le sang. *Mais que personne ne soit assez insensé pour espérer se faire pardon-*

1. *Traité de la discrétion*, XXIII.

2. Quelle ombre terrible jetée sur tant de morts à l'occasion desquelles on appelle le prêtre trop tard, quand on ne peut plus se confesser.

3. Par exemple, quand un chrétien qui, malgré ses faiblesses, a cherché Dieu pourtant pendant sa vie, se trouve à la mort et ne peut pas avoir un prêtre.

ner ses fautes au dernier instant ; car il peut craindre que, pour punir son obstination, ma divine justice lui dise : tu ne t'es pas souvenu de moi pendant la vie, quand tu en avais le temps ; je ne me souviendrai pas de toi dans la mort. On ne doit donc jamais différer sa conversion ; mais, alors même, on doit jusqu'à la fin espérer dans le sang et en recevoir le baptême [1] .»

Nous pourrions citer cinquante autres textes du dialogue de Ste Catherine de Sienne et tous dans ce sens de la doctrine ordinaire prêchée jusqu'en 1898 par tous les saints, par tous les prédicateurs ; mais c'en est assez pour montrer que cette Sainte n'a pu recevoir de révélations dans le sens des doctrines larges, hardies et laxistes qu'on veut aujourd'hui infuser dans la société chrétienne.

Le R. P. Castelein est-il plus heureux quand il cite, à son actif, sainte Marguerite de Cortone ?

Nous renvoyons nos lecteurs, pour qu'ils en jugent, à la page 45e de ce présent ouvrage.

Joignons à ces traits d'histoire les jugements de quelques Saints, sur ce terrible problème du nombre des réprouvés.

Chacun sait ce que S. Jean Chrysostome prêchait à son peuple d'Antioche. — On sait même les sombres idées qu'il avait sur le salut des prêtres de son temps. On peut voir dans le deuxième sermon de M. Hamon sur le salut (ad sacerdotes) le commentaire qu'il donne de cette dernière pensée de S. Jean Chrysostome.

Si mes frères dans le sacerdoce veulent s'édifier encore, je les renvoie à la lettre XIVe du Père Surin, lettre qu'il adressait à un ecclésiastique qui se disposait à prendre les ordres sacrés.

1. Un pécheur a vécu dans la présomption, mais voyant arriver la mort il veut se convertir ; il ne doit pas désespérer de la miséricorde, mais faire appeler le prêtre et recevoir le sang du Christ dans l'absolution.

« Au jour du jugement les vertus des païens les défendront non afin qu'ils soient sauvés, mais afin qu'ils ne soient pas tant damnés. » Cette parole est de S. François de Sales. (*Traité de l'amour de Dieu*, XI, 10.)

Sur son lit de mort Ste Marie-Madeleine de Pazzi disait à son confesseur : « Croyez-vous, mon Père, que je puisse être sauvée ? »

Au chapitre V de la deuxième partie de son ouvrage « *Les principes de la vie chrétienne* »,le cardinal Bona dit: « Il est aisé de justifier par le témoignage de la Sainte Écriture, par quantité d'autres preuves et de raisons et par l'expérience même, que le nombre des élus est très petit et beaucoup plus petit que celui des réprouvés ; quand on ne proposerait la question qu'à l'égard de ceux qui font profession de la foi catholique et que l'on ne comprendrait pas parmi eux les enfants qui meurent avant l'âge de raison. C'est pourquoi le Sauveur a averti ses disciples de la difficulté et de la peine qu'il y a à tenir le chemin du salut : « Entrez, dit-il, par la porte étroite, etc.

Dans la vie de la mère Marie-Élisabeth de la Croix de Jésus, fondatrice de l'Institut de Notre-Dame du Refuge, M. Boudon, après avoir décrit les mœurs du monde, écrit les lignes suivantes : « Ah ! que j'entends bien après cela cette effroyable vérité prononcée par la bouche de la vérité même, qu'il y a peu de personnes sauvées. O mon Dieu, ne sortirons-nous jamais de nos illusions? Il est vrai, il est vrai que les bontés de Dieu sont plus grandes que l'on ne peut penser, et il est vrai qu'elles sont infinies; mais après cela, si cependant les hommes ne prennent de grands soins pour tous les besoins nécessaires de la vie, ils manqueront de tout. Hé ! combien en faut-il prendre seulement pour avoir du pain : il faut labourer la terre et la cultiver avec bien des travaux, il faut semer le blé et attendre en patience qu'il croisse et vienne à sa maturité. Il le faut couper, le porter dans la grange, le battre, le vanner ou

cribler, il faut le porter au moulin, il faut pétrir la farine, il faut le mettre au four, et le cuire, et tout cela pour avoir un morceau de pain. Et ce Dieu d'infinie bonté oblige à tous ces soins, autrement sa divine Providence ne vous donnera pas ce secours quoique nécessaire. Après cela, misérables et aveugles que nous sommes, nous espérerons qu'il nous donnera des biens infinis, une éternité de gloire, qu'il se donnera lui-même, sous prétexte qu'il est bon, en ne donnant pas seulement une application juste et raisonnable pour arriver à ce bonheur inexplicable? » (Ire Partie, ch. VI.)

Saint Ignace termine ainsi le troisième point de sa méditation sur le jugement particulier : « Pour mériter la sentence de condamnation, la chose est facile; *la voie est large* (Matth., VII); continue comme tu as commencé; va, cours où la nature et la concupiscence t'emportent.

Pour mériter la sentence favorable, le travail, la lutte sont nécessaires. *Fais* d'abord *de dignes fruits de pénitence* (Luc., III); ensuite *efforce-toi d'entrer par la porte étroite*, et marche avec le petit nombre dans la sainteté et la justice chrétiennes tous les jours de ta vie. (*Luc.*, I.)

Dans sa méditation sur le jugement particulier, le P. Judde, S. J., méditant les fausses excuses qui seront anéanties au tribunal de Dieu, écrit ceci : « *J'ai vécu comme la multitude, la plupart n'étaient pas plus réguliers, plus scrupuleux que moi.* — N'était-ce pas une raison de vous défier de votre conduite? Quelle autre marque plus sensible de réprobation avais-je donnée, que celle d'aller avec la foule? Selon moi, le chemin large, où devait-il aboutir? « Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem ». *Peu d'élus, même en religion, si* l'on vit en religion à peu près comme dans le monde, sans faire tous ses efforts pour entrer par la porte étroite : « Contendite intrare per angustam portam... Multi vocati, pauci electi. »

« Le Prophète Isaïe, LXVI, 16, dit que le nombre des

damnés sera très grand et cela n'est pas difficile à concevoir, puisque le nombre des ennemis de Notre-Seigneur surpasse presque infiniment celui de ses serviteurs. » *(Berthier.)*

Le P. Faber dit cette parole que nous avons, pensons-nous, déjà citée : « Chose triste à dire, aucun saint, pas même le doux S. François de Sales, ne dit une parole consolante au sujet du salut des hérétiques. »

S. Vincent de Paul écrit : « Ce n'est pas une chose rare, dit S. Jérôme, de bien commencer; cela est même assez commun; mais ce qui est rare, *et plus rare qu'on ne saurait le dire*, c'est de persévérer : « Incipere plurimorum est, perseverare paucorum. » Et voilà d'où vient qu'il y a si peu de prédestinés, si peu de gens qui se sauvent; c'est, comme nous en assure le Fils de Dieu, qu'il n'y aura que celui qui persévérera qui sera sauvé : « qui perseveraverit usque in finem, etc. » *(Sermon sur la Persévérance.)*

— Nous pourrions citer encore cent autres, mille autres jugements des saints et des auteurs spirituels les plus recommandables, dans ce sens, et en particulier, le plus terrible de tous,qui est celui du Vén. Père de La Colombière; mais c'en est assez pour ceux qui veulent être persuadés, et ce serait toujours trop peu pour ceux qui prèfèrent leurs idées à celles de tous les siècles chrétiens.

§ 2. LA SANCTION DE LA LOI ÉVANGÉLIQUE.

Après avoir, sous forme de conclusions, résumé tout son travail avec un ton très triomphant, le R. P. Castelein répond, en finissant son écrit, à une objection.

Nous répondrons à sa réponse en disant toute notre pensée sur la valeur et les conséquences de son livre. Mais auparavant nous nous arrêtons à l'une des plus

étranges et des plus téméraires idées qu'il ait émises.

A ce reproche qu'on lui fera, il le sent, que ses doctrines doivent aboutir au relâchement des mœurs, il répond d'abord « que nous n'avons pas le droit, pour frapper plus vivement les imaginations et dompter plus énergiquement les volontés, d'*inventer* un *terrorisme* que ne justifie pas l'Évangile. »

Quand on se remet devant les yeux quels sont ces rigoristes que le Rév. Père accuse d'avoir inventé un système de terrorisme non justifié par l'Évangile ; quand on se rappelle que ce sont à peu près tous les Saints, tous les grands prédicateurs, tous les missionnaires et écrivains pieux que l'Église a semés sur son chemin depuis dix-neuf siècles, on se demande comment un écrivain, quel qu'il soit, ose se permettre une telle accusation.

Nous laissons à nos lecteurs de faire justice d'une telle témérité que nous serions tenté d'appeler sacrilège.

L'écrivain de la *Revue* a-t-il pesé devant Dieu toutes les conséquences que de telles assertions peuvent avoir au point de vue de l'apostolat ?

Déjà trop de nos catholiques *mitoyens*, surtout dans la classe lettrée et dominante, sont portés à ne vouloir entendre que des conférences plus ou moins morales ou sociales ; désormais, convaincus de la rectitude de leurs sentiments sur ce point, ils ne sauront plus entendre parler des grandes vérités, des fins dernières, sans se cuirasser contre les prédicateurs en se disant : « C'est cela, voilà le système de terrorisme qui se déploie pour frapper nos imaginations ; comme si nous avions besoin de tout ce fracas pour pratiquer la vertu. »

Il y a quelques mois un prêtre donnait une série de sermons dans une paroisse, sous forme de mission, et, comme il est ordinaire, il prêchait les grandes vérités. Une dame, la châtelaine, pensons-nous, assistait aux sermons ; mais elle trouvait que c'était des sermons terro-

ristes et elle dit à quelqu'un : « Quand je retourne chez moi, pour effacer ces impressions terrifiantes, je me mets à lire « le rigorisme et la question du salut ».

Nous tenons ce trait d'une source certaine. — Un fait de ce genre a marqué une retraite que nous prêchions l'an passé à des hommes.

Nous sommes convaincus que de tels faits se sont multipliés depuis six mois et qu'ils se multiplieront.

Que ceux qui en sont la cause, irréfléchie sans doute, en portent la responsabilité devant Dieu !

Et qu'on ne croie pas que ce reproche d'avoir inventé un système de terrorisme, reproche lancé à tous les hérauts de la doctrine du Christ, soit une de ces choses qui échappent à un écrivain et dont l'expression dépasse la pensée de l'auteur. Non, le Rév. Père développe et accentue ce reproche en affirmant et essayant de prouver que cette manière de faire apostolique est suivant l'esprit et la méthode de Mahomet et non de l'Évangile !!!

Il a lu le Coran, il a compté scrupuleusement les versets de cet évangile du diable, et il nous apprend qu'en moyenne, sur cent versets, dix ont l'enfer pour objet. Il a soin même d'indiquer en note les passages du Coran pour les amateurs qui voudront les lire.

Comme nos occupations nombreuses ne nous laissent qu'un temps trop court pour prier et pour étudier la Sainte Doctrine, nous nous abstiendrons de contrôler les citations de notre écrivain ; nous admettrons de tout cœur leur exactitude.

Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est qu'à propos même des Mahométans, on appelle la crainte de l'enfer telle que le faux Prophète l'inspire à ses disciples, « un terrorisme dégradant pour lequel on doit ressentir une profonde aversion ».

Dans son quatrième article, le R. P. Castelein nous a vanté la pureté relative de mœurs des Mahométans. Ne

pourrait-on pas lui dire que si ces peuples d'Orient, ayant un code religieux tel que le Coran, n'avaient pas cette crainte excessive de l'enfer, ils en seraient venus bientôt à une corruption de mœurs digne de Sodome et se seraient promptement abâtardis ou même éteints dans les excès de la volupté? Mahomet, qui connaissait son monde, c.-à-d. qui connaissait l'homme, a compris cela, sans doute, et, en bon politique, après avoir promis son paradis voluptueux à ses partisans pour les attacher à son faux culte, il leur a inspiré une grande terreur de l'enfer pour mettre un frein à leurs passions charnelles et conserver quelque honnêteté au sein des peuples qui le suivraient.

Nous ne voyons donc rien de dégradant, bien au contraire, même dans ce terrorisme mahométan.

Mais, dit notre écrivain, autre est l'esprit de l'Évangile.

Nous savons cela. Saint Chrysostome, S. Jérôme, S. Grégoire, S. Thomas, S. Alphonse, S. Léonard de Port-Maurice, le P. Segneri, Massillon, Bourdaloue, Bridaine, etc., etc., savaient et comprenaient mieux que personne que l'esprit de l'Évangile n'est pas l'esprit de Mahomet, et pourtant ils disaient aux fidèles :

« Travaillez à votre salut, avec crainte et tremblement; car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

.... Et pour exciter les âmes à la pénitence, à la vigilance, à la prière, à la lutte spirituelle, à la fuite du monde, à la fidélité à la grâce, ces Saints, dans leurs écrits, leurs discours et toutes leurs exhortations, parlaient fréquemment des vérités éternelles, de la mort, du jugement, de l'enfer, de l'éternité, du petit nombre des élus.

Le Vén. Louis de Grenade, dans un sermon pour la fête de Noël, disait à ses auditeurs : « Quelqu'un m'objectera, peut-être: Si telle est la *surabondance de la rédemption opérée par le Christ*, comment se fait-il que, parmi les chrétiens, il y en ait tant qui se perdent, tant d'hommes pour qui ce bienfait est comme non avenu? Il ne me sera

pas difficile de résoudre ce désolant problème, si je rappelle ici ce que j'ai dit dans mes précédentes instructions, si vous-mêmes savez rougir d'entendre toujours les mêmes choses ; pour le ministre de la parole sainte, le salut des âmes qu'il instruit est la loi suprême et le suprême but ; ce ne sera donc que lorsque vous commencerez à tenir compte de mes leçons, que je cesserai de les faire retentir à vos oreilles. C'est la raison pour laquelle S. Jean Chrysostome *ne cessait de rappeler à ses auditeurs la honte et le malheur de la damnation;* il voulait ainsi les arracher à l'affreuse habitude du blasphème, si profondément enracinée parmi eux. »

Dans un de ses discours, S. Augustin, après avoir jeté la frayeur dans l'âme de ses auditeurs : Vous tremblez, leur dit-il, mais que voulez-vous que je fasse ; je tremble moi-même le premier ; j'ai cherché inutilement tout ce que j'ai pu pour calmer ma conscience ; je vous le déclare, je veux craindre et craindre sans mesure : « Nimis timens esse volo. » Ainsi souffrez qu'en qualité de pasteur, je vous fasse part de mes propres sentiments ; car à Dieu ne plaise que je vous donne une tranquillité de conscience que je ne prends pas pour moi-même : « Non do vobis quod pro me non accipio. » Je vous effraie, il est vrai, mais, comme vous, je suis effrayé : « tamen terreo. » Si j'étais en assurance, je voudrais que vous demeurassiez sûrs et tranquilles comme moi ; mais étant aussi grand pécheur que je le suis, j'appréhende la justice de Dieu et les feux éternels : « Securos vos facerem, si ego securus essem ; ignem æternum timeo. » (*Aug. in Ps.* LXXX.)

C'est avec de tels accents que tous les Saints et les grands missionnaires et tous les prêtres zélés ont parlé aux peuples.

Ont-ils eu raison ? Ont-ils agi dans l'esprit de l'Évangile, de JÉSUS-CHRIST, des apôtres ? — Oui, oui, absolument oui !

Et la preuve ? — La preuve c'est que ceux qui ont tenu cette conduite étaient des saints, ou, au moins, des prêtres de grande vertu ; et les saints, les prêtres vertueux sont remplis de l'esprit de Dieu, qu'ils ont puisé dans la prière, la mortification du vieil homme, l'amour, l'union habituelle avec JÉSUS-CHRIST en même temps que dans l'étude des Saintes Lettres. La bouche parle de l'abondance du cœur ; donc les Saints *terroristes*, pleins de l'esprit de Dieu, nourris de ses maximes, doivent avoir écrit et parlé selon l'esprit et les maximes de JÉSUS-CHRIST, et non suivant l'esprit et la méthode de Mahomet.

Et la preuve encore ? — Nous la tirons de leurs œuvres apostoliques. C'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre. Nous sommes encore à attendre les fruits apostoliques des prédicateurs et des écrivains qui écrivent ou prêchent sur le grand nombre des élus, laissant de côté les vérités terrifiantes, faisant à peine mention de cette terrible question de l'abus des grâces, qui est le nœud de toutes les damnations. Mais, en parcourant l'histoire, nous voyons, à toutes les époques, les saints *terroristes* entraîner à la pénitence, à la croix, à l'amour de JÉSUS-CHRIST, à la rupture avec le monde, des multitudes immenses d'âmes, auxquelles ils ont imprimé une grande crainte des justices divines. Nous pensons qu'en un mois la *Préparation à la mort*, ouvrage *terroriste* de S. Alphonse, convertit et sauve plus d'âmes, que *tous* les écrits dans le sens et l'esprit de celui du R. P. Castelein n'en convertiront en cent ans.

Donc, dirons-nous, si les rigoristes font œuvre de salut à l'aide de ce terrorisme (nous restons dans la terminologie de notre auteur), c'est qu'ils ont le bon esprit, celui du Sauveur, et non celui de Mahomet. « Arbor mala non potest bonos fructus facere. »

Oui les Saints qui, dans tous les siècles, se sont efforcés de retirer les âmes du péché, et de les pousser dans

les voies de la vraie vie chrétienne en les terrorisant saintement, ont agi suivant l'esprit de l'Évangile, suivant l'esprit de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres.

Pour nous en persuader, nous n'avons qu'à remettre sous nos yeux quelques-unes des paroles du divin Sauveur et des Apôtres.

Notre-Seigneur rappelle à tous ses disciples : « Qu'il ne sert de rien de gagner l'univers si *l'on vient à perdre son âme*, — et que l'homme ne peut rien donner en échange de son âme. » (*Marc.*, VIII, 36-37.)

Et c'est chose si terrible, si irréparable de se damner, que pour éviter ce malheur, il faut savoir se renoncer, prendre sa croix, suivre JÉSUS-CHRIST, et, s'il le faut, mourir. C'est la pensée de Notre-Seigneur aux versets 34 et 35 du même chapitre. Après avoir dit à ses Apôtres les outrages et les persécutions auxquels ils doivent s'attendre, N.-S. (*Matth.*, X), leur dit : « Malgré tout, prêchez hardiment, dût-il vous en coûter la vie ; ne craignez pas ceux qui peuvent vous ravir celle-ci, mais celui-là qui *peut vous perdre corps et âme dans l'enfer.* »

On peut relire au commencement de notre troisième chapitre les terribles paroles par lesquelles S. Pierre et S. Jude exhortaient les premiers chrétiens à travailler à leur salut, en leur rappelant les grands châtiments infligés par Dieu aux pécheurs impénitents et aux anges rebelles.

On peut voir dans les actes des apôtres, comment S. Paul, pour convertir les membres de l'Aréopage et, plus tard, Félix, essaie de les frapper par la perspective des jugements de Dieu.

Et S. Paul ne nous dit-il pas qu'il faut opérer notre salut avec *crainte et tremblement ?*

Nous entendons dans ces textes (et nous en omettons), le Fils de Dieu et les hérauts de sa doctrine, proclamer et redire la vérité fondamentale de notre religion, après celle qui regarde directement le service de Dieu : il faut

sauver notre âme ! Il faut à tout prix éviter l'enfer et ses brasiers éternels ! Mourir n'est rien, mais se perdre pour une éternité ! Oh ! que nous avons lieu de craindre et de trembler en face des possibilités d'un tel malheur, alors que celui qui doit juger de notre vie, est ce Dieu qui a châtié les anges rebelles par un enfer éternel, et fait éclater souvent sur les hommes coupables les rigueurs de sa justice !

Mais, prenons-y garde, pour se sauver il ne suffit pas d'être du nombre de ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui accomplissent certaines pratiques extérieures de religion : « Plusieurs, dit le Fils de Dieu, me diront au dernier jour : Mais nous avons prophétisé en votre nom, et en ce nom nous avons chassé les démons et fait des miracles, et pourtant je leur dirai : « Je ne vous ai pas connus, « *retirez-vous de moi*, *artisans d'iniquité.* » Et pendant que des gens venus de tous les horizons et revenus de tous les sentiers de l'erreur auront mérité de s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob au banquet des noces éternelles ; les fils du royaume, les chrétiens infidèles à la grâce seront jetés dans les ténèbres extérieures *où il y a des pleurs et des grincements de dents.*

Pour mériter la couronne éternelle et éviter l'enfer, il faut écouter attentivement et méditer la parole de Dieu, et la prendre comme base et inspiration de sa vie. Sinon on ressemblera à celui qui bâtit sa demeure sur le sable mouvant ; viennent les tempêtes et les torrents débordés et sa ruine *est certaine et irréparable.* (*Matth.*, VII.)

Ce ne sont pas, dit à son tour S. Paul, ceux qui entendent la parole de Dieu, mais ceux qui la pratiquent *qui se sauvent.* (*Rom.*, II.)

« Dieu veut, dit-il encore, que les prédestinés soient conformes à l'image de son Fils. » (*Rom.*, VIII.)

JÉSUS-CHRIST est le modèle sur qui nous devons être formés *pour être sauvés.*

Les chrétiens sont entés en Jésus-Christ par la grâce. Comme la branche de vigne doit vivre de la sève du tronc, du cep, ainsi le chrétien doit vivre de la sève, c'est-à-dire de l'esprit du Christ. « Qui n'a pas l'esprit du Christ *ne lui appartient pas*, » dit encore l'Apôtre. — Et Jésus : « Toute branche qui n'adhère pas au tronc, sera comme un sarment coupé, mort, rejeté *et digne du feu.* »

Tout arbre, dit une autre fois le Sauveur, *tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.*

Et jusqu'à quel point doit-on être au Christ ? *Totalement.*

On ne peut unir dans son cœur le Christ et Bélial ; on ne peut servir deux maîtres. — Faut-il, pour être à Jésus-Christ, faire des sacrifices, on doit les faire ; si quelqu'un, dit-il, veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et me suive. — Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu séparer ; et qui ne sait faire les immolations et les séparations les plus pénibles, quand le devoir l'exige impérieusement, *n'est pas digne de moi.*

Si votre œil, votre pied, votre main, vous scandalisent, c'est-à-dire vous portent violemment au péché, qui sépare du Christ, il faut savoir arracher cet œil, couper ce pied, cette main ; car il vaut mieux aller au ciel avec un seul œil, un seul pied, une seule main, *que de descendre en enfer* avec ses deux yeux, ses deux pieds, ses deux mains.

Si un parent, un ami, une place, un trésor, un livre, vous est un objet de scandale, il faut savoir y renoncer, sinon vous vous damnerez.

Qui voudra suivre Jésus-Christ, vivre de sa vie, sera en butte aux railleries et aux persécutions du monde ; malheur à celui qui rougira du Fils de Dieu devant les hommes ; celui-ci *rougira de lui devant son Père et ses anges* ; et s'il garde sa vie terrestre aux dépens de sa foi et de sa vertu, *il perdra la vie éternelle.*

Les disciples fidèles du Sauveur seront haïs de tous à cause de son nom. Qu'ils ne se laissent pas décourager et vaincre ; car celui-là *seul qui persévérera*, *évitera l'enfer*.

Efforcez-vous donc, dit JÉSUS, de marcher sur mes traces, de retracer mes vertus, de vivre saintement, d'être parfaits comme votre Père céleste est parfait ; car je vous le déclare, si votre justice n'abonde pas plus que celle des Scribes et des Pharisiens, vous *n'entrerez pas dans le royaume des cieux*.

Et à cette fin « entrez par la porte étroite ; large est la porte et spacieux est le chemin *qui conduit à la perdition*, et nombreux sont ceux qui le suivent ! Mais qu'étroites sont la porte et la voie qui mènent à la vie, *et que peu les trouvent*. (*Matth.*, V, VII.)

Ceux qui sont à JÉSUS-CHRIST, dit à son tour l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. Si donc nous vivons de l'Esprit-Saint depuis qu'il a communiqué la vie de la grâce à nos âmes dans la régénération du baptême, marchons d'un pas ferme sous la direction de cet Esprit divin, sans nous écarter à droite ou à gauche par complaisance pour nos passions. « Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. — Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus. » (*Gal.*, V.)

Or, si je vous dis cela, mes frères, si je vous exhorte à vivre selon l'esprit, c'est parce que *la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu*, *et que la corruption ne possédera pas cet héritage incorruptible.* » (I Cor., XV.)

Exhortons-nous donc mutuellement à persévérer dans la justice. « Car si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus d'hostie pour le péché. Mais il reste *une effroyable attente du jugement*, *et l'ardeur d'un feu jaloux qui dévorera les ennemis de Dieu.* » — Nous connaissons celui qui a dit : « La vengeance m'appartient ; je rendrai à mes ennemis

ce qu'ils méritent. — Il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant ! « Horrendum est incidere in manus Dei viventis. » (*Hebr.* x.)

« Si le juste même se sauve avec peine, que deviendront les impies et les pécheurs ? » (*I Petr.*, IV.)

S. Augustin, priant pour sa vertueuse mère, sainte Monique, disait qu'on devait trembler pour les chrétiens même dignes de louanges, si Dieu les jugeait sans miséricorde : « Væ etiam laudabili vitæ hominum, si remota misericordia discutias eam ! » (*Conf.*, IX, 13.) Le saint Docteur ne fait que traduire la pensée du Prophète lorsqu'il disait : « Si vous observez nos iniquités, Seigneur, ah ! Seigneur, qui subsistera devant vous ? » (*Ps.* CXIX.) — (Maunoury.)

Le divin Sauveur et ses Apôtres ne se contentent pas de nous frapper d'une sainte crainte de l'enfer quand ils nous parlent de la vie chrétienne en général et de la grande affaire de notre salut ; ils le font encore quand ils nous enseignent les diverses obligations de cette vie chrétienne.

La foi en est le fondement, la sève ; sans elle notre édifice spirituel ne tient pas, n'existe même pas ; sans elle, arbres sans racines et sans sève, nous ne sommes que du bois mort destiné au feu.

« *Qui ne croira pas sera condamné*, » c'est là une sentence divine, une des dernières paroles que JÉSUS-CHRIST a laissé tomber de ses lèvres avant de remonter au ciel.

S. Paul plus tard redit aux Hébreux (XI, 6) et à tous : « Sans la foi il est *impossible* de plaire à Dieu. » C'est là une règle sans exception. « Ce texte dogmatique, dit le savant et pieux Maunoury, condamne les complaisances de ces docteurs commodes, qui ouvrent le sein de la bonté divine à tous ceux qu'ils appellent des honnêtes gens. Non, dit S. Paul, quelles que soient les vertus d'un infidèle ou d'un philosophe, il est impossible qu'il plaise

à Dieu s'il n'a pas la foi. Il s'ensuit que tout homme qui meurt sans la foi surnaturelle, est exclu de la présence et de la vue de Dieu...... La croyance naturelle et philosophique à l'existence d'un Dieu rémunérateur ne suffit pas au salut. »

« Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle : mais celui qui refuse de croire au Fils, ne jouira point de la vie, et la colère de Dieu ne se retire point de dessus lui. » (*Joan.*, III, 36.)

« Celui qui ne croit pas, est déjà *condamné ;* parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. » (Ibid., 18.)

« Mais d'où vient la foi ?... Elle vient de ce que l'on a ouï : et l'on a ouï, parce que la parole du Christ a été prêchée. » (*Rom.*, X, 17.)

« Comment les peuples croiraient-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? — Et comment en entendront-ils parler si personne ne leur prêche (1) ? »

Dieu a soin d'envoyer ses apôtres ; il a établi son Église, et à l'Église enseignante, il a dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Mais à cette mission apostolique chez le prêtre, à cette charge d'annoncer la parole de vie au monde, correspond chez tous les hommes et en particulier chez les baptisés, le devoir d'estimer les envoyés de Dieu et de les entendre.

Si on les méprise et si on refuse d'entendre leurs paroles, c'est JÉSUS-CHRIST qu'on méprise et qu'on refuse d'entendre.

Or, « celui qui me méprise, dit le Sauveur, et ne reçoit

1. En effet, dit S. Augustin, il n'y a qu'un très petit nombre d'hommes à qui Dieu ait parlé par lui-même ou par des anges. C'est, en général, par le ministère des hommes qu'il veut instruire et sauver les hommes. » (*Don. Pers.*, 48.) S. Cyprien et S. Ambroise parlaient de même. — Et en parlant de la sorte, échos de S. Paul, ces docteurs condamnaient le système des voies secrètes appliqué à la majeure partie des hommes.

pas mes paroles, a un juge; la parole que j'ai dite *le jugera au dernier jour*». (*Joan.*, XII.)

Ce n'est pas tout : « JÉSUS-CHRIST veut que ses Apôtres signifient déjà dès ce monde le jugement qui attend ces contempteurs de sa parole : « Lorsqu'on ne vous recevra pas et qu'on n'écoutera pas vos paroles, dit-il à ses envoyés, sortant de la maison ou de la ville, secouez la poussière de vos pieds. »

« *En vérité, je vous le dis, il y aura moins de rigueur pour la terre de Sodome et de Gomorrhe, au jour du jugement, que pour cette ville.* »

Est-ce que les infidèles, les hérétiques, les schismatiques d'aujourd'hui, est-ce que tant d'impies et d'indifférents de nos quartiers moyens de Bruxelles et d'ailleurs, qui ne reçoivent pas les apôtres de Dieu, ne prennent pas la peine d'aller entendre leurs prédications, de lire les encycliques, les mandements, les livres établissant la vérité de la religion ou enseignant sa morale; est-ce que, disons-nous, ces gens ne méritent pas plus les anathèmes du Sauveur, que les Juifs insouciants ou rebelles?

On nous dit pour les excuser : « Préjugés d'éducation, influences de milieux, fautes de faiblesse, d'illogisme, etc., etc. »

Notre Seigneur en parle tout autrement : « Celui qui ne croit pas, dit-il, est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. — Or ce jugement (la cause de cette condamnation), c'est que la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, *car leurs œuvres étaient mauvaises.* — Car tout homme qui agit mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient jugées. — Mais celui qui agit selon la vérité, vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. » (*Joan.*, III.)

Peut-être nous dira-t-on ici encore : il s'agit là des Juifs,

des temps messianiques; nous disons avec tous les saints et les docteurs et tous les écrivains pieux : il s'agit là de l'homme, de l'homme considéré dans ces mystères de son cœur, mystères de faiblesse et d'orgueil qui le disposent aux égarements et à toutes les révoltes : « Noluit intelligere ut bene ageret. » Les laxistes ont beau se forger des systèmes de bienveillance outrée pour mettre tout le monde *théoriquement* en paradis, ils ne changeront pas les dispositions foncières de l'homme déchu, ni les sentences et anathèmes de Dieu.

Et cette foi reçue, retrouvée ou conservée, suffira-t-elle pour le salut ?...

Non, si elle n'est pas la foi agissante, la foi informée par la charité et produisant des œuvres de vie chrétienne.

On nous dit : « Il y a dans cet ordre, chez bien des croyants, de déplorables inconséquences et de fréquentes défaillances, qui n'entraînent pas la perte du salut, bien que Dieu ne puisse les laisser totalement impunies. » Et encore : « Pour ces âmes faibles et inconséquentes dans la foi, nous pouvons tout espérer de la bonté divine... »

Nous pouvons dire avec S. Pierre : « Habemus firmiorum propheticum sermonem ; nous avons des paroles dont la certitude est plus ferme » que celle des doctrines doucereuses du R. P. Castelein ; ce sont les paroles de Notre Seigneur, disant : « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ; » ce sont les paroles de S. Jacques écrivant : « Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire (ou qu'on lui dise) qu'il possède la foi, s'il n'a point les œuvres ? Est-ce que la foi seule pourra le sauver ? » — « La foi qui n'a point les œuvres est une foi morte. » (*Jac.*, II.)

Et quand « le Maître » reviendra demander compte de ce talent de la foi, de cette grande vocation à prendre part aux noces éternelles, de qui dira-t-il : « qu'on le jette dans les ténèbres extérieures ? »

Est-ce de quelque serviteur qui se sera montré « un révolté opiniâtre, ou une âme totalement insoumise et raidie contre son maître ? » pour nous servir des expressions cent fois répétées de nos docteurs du laxisme !

Est-ce aux vierges *obstinément fixées* dans un refus formel de se rendre à l'appel de l'Époux, qu'il dira : « il est trop tard, je ne vous connais pas ? — Non, non. — C'est le serviteur lâche et paresseux, et qui même, sachant les exigences de son maître, a gardé son talent avec soin, qui subira les rigueurs de celui-ci ; — ce sont les vierges, fidèles à se rendre aux invitations de l'Époux, mais peu soigneuses de se fournir d'huile, qui entendront le terrible et immuable « *Nescio vos !* »

O mon JÉSUS, ayez pitié des pauvres âmes à qui on jette en pâture un évangile édulcoré qui satisfait leur insouciance, leur paresse, leurs illusions et, souvent, leurs passions ; retirez-les, elles sont vos brebis, de ces pâturages où elles trouvent les herbes qui endorment ou empoisonnent, et amenez-les par votre grâce à se nourrir de vos vrais et salutaires enseignements ; elles y trouveront les stimulants divins qui portent au bien, et qui, par là-même, établissent dans la confiance et les saintes joies des serviteurs fidèles.

Mais continuons à constater que le système de terrorisme qui déplaît si fort à nos docteurs actuels, est bien le système de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres.

Un des caractères de la vie chrétienne c'est la crainte de Dieu et de ses châtiments, et comme conséquence, l'esprit de pénitence.

Dans divers passages que nous avons cités plus haut, Notre-Seigneur nous exhorte à craindre celui qui peut perdre le corps et l'âme dans la géhenne ; S. Paul nous presse d'opérer notre salut avec crainte et tremblement, il nous dit qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » — Et qui sait s'il est digne d'amour ou de haine?

Quant à moi, dit l'Apôtre, ma conscience ne me reproche rien ; mais *je ne suis pas justifié pour cela ; c'est le Seigneur qui est mon Juge.* » (*I Cor.*, IV.) Plus loin dans la même Épître S. Paul compare la vie chrétienne au stade où les coureurs se disputaient la couronne, image des récompenses éternelles, et il dit : « *Ne savez-vous pas que, lorsque les athlètes courent dans la carrière, tous courent, mais un seul reçoit le prix ?* »

Il n'en est pas de même pour les combats des chrétiens ; tous ceux qui arrivent au but sont déclarés vainqueurs, et tous reçoivent la couronne. Mais tous ceux pourtant qui entrent dans cette sainte carrière n'obtiennent pas la couronne. — *Courez donc de la manière qu'il faut pour la remporter.* Or cette course exige des athlètes robustes, agiles, préparés par une vie dure et austère.

Pour moi, continue l'Apôtre, *je ne cours pas au hasard*, mais les yeux fixés sur le but où m'attend JÉSUS-CHRIST, qui tient en ses mains la couronne éternelle. — Je m'exerce au pugilat contre moi-même et je ne frappe point l'air de coups inutiles, comme un faux brave; mais j'attaque résolûment mon adversaire, et mon adversaire est mon propre corps; je le meurtris, je le dompte, je le réduis en servitude et j'en fais un esclave utile qui, loin de me résister, m'aide à accomplir mes travaux, *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* » (I Cor., IX.)

« Si S. Paul, dit Maunoury à qui nous empruntons cette traduction commentaire, craignait pour son salut, après avoir annoncé l'Évangile à tant de nations, fondé tant d'Églises et affronté tant de périls pour JÉSUS-CHRIST, combien ne devons-nous pas trembler nous-mêmes? Ce généreux apôtre traite rudement son corps afin de n'être pas réprouvé. Que n'avons-nous donc pas à craindre, si nous flattons le nôtre et si nous l'entretenons dans le

sommeil, dans la bonne chère, dans la mollesse? Châtiez-le, si vous ne voulez pas qu'il brûle. »

Comment, disons-nous à notre tour, comment après une telle parole de S. Paul peut-on accuser les Saints d'avoir inventé un système de terrorisme? Comment peut-on invoquer la doctrine de cet Apôtre pour enivrer les fidèles d'une décevante doctrine sur la prépondérance de la grâce de la Rédemption, et comment un prêtre, chargé de veiller au salut des âmes, peut-il répéter sur tous les tons dans le cours de trois cents pages : ne vous gênez pas, ou, du moins, ne vous effrayez pas; vous n'êtes pas fixés obstinément dans la révolte ouverte contre Dieu, vous ne commettez que des fautes de faiblesse : vous n'êtes que des chrétiens illogiques qui ont une foi morte; mais « vos déplorables inconséquences et vos fréquentes défaillances n'entraîneront pas la perte de votre salut, bien que Dieu ne puisse les laisser totalement impunies... » etc., etc.

Et ce n'est pas S. Paul seul qui fait briller dans le lointain les flammes de l'enfer aux yeux de ceux qui ne veulent pas se mortifier et prendre l'esprit de pénitence : c'est S. Jean le Précurseur qui dit aux juifs prévaricateurs : Prenez garde, race de vipères, la hache de la Justice divine est suspendue sur vos têtes; hâtez-vous d'expier vos péchés par la pénitence, car voici le Dieu de toute Justice qui va séparer le bon grain de la paille et jeter celle-ci dans le feu inextinguible.

Et en parlant de la sorte le Saint Précurseur n'est que l'écho anticipé des enseignements du Sauveur lui-même. Sans doute celui-ci est l'Agneau qui porte les péchés du monde, mais quelque surabondante que soit sa rédemption, il faut encore que nous ajoutions à ses souffrances par nos pénitences, comme le dit S. Paul. La première fois que ce divin illuminateur des âmes prend la parole devant la foule, il ne dit pas : « Vous êtes des gens plus

faibles et plus illogiques que coupables; je vais mourir pour vous et envelopper, guérir vos faiblesses dans les surabondances de ma Rédemption; il laisse cette fade prédication aux docteurs du laxisme et il s'écrie: « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche »... et il fait comprendre par là qu'on n'entre et qu'on ne se maintient dans ce royaume que par la pénitence.

L'Évangile fait foi que JÉSUS-CHRIST saisissait toutes les occasions de rappeler aux Juifs et à tous, cette nécessité inéluctable de la pénitence.

Un jour on vient lui dire que Pilate a fait massacrer des Galiléens qui offraient un sacrifice. Les disciples qui lui apportaient cette nouvelle pensaient, sans doute, qu'il allait s'apitoyer sur le sort de ces victimes et peut-être maudire Pilate. Point. Lui ne voit que les âmes, et devant son œil divin, les souffrances passagères de ce monde ne sont qu'une ombre en face des tourments éternels. Voulant donc élever les âmes à ces vues solennelles, terrifiantes et salutaires, il profite de cette occasion pour prêcher la pénitence. « Eh! bien! dit-il, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. » — Après cela pour imprimer cette doctrine plus profondément dans les cœurs, il rappelle la catastrophe d'une tour qui,en s'écroulant,a écrasé dix-huit hommes et il répète la même parole : « Je vous le dis, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. »

Sans doute il voulait surtout prédire aux Juifs impénitents la ruine de Jérusalem et les massacres épouvantables qui l'accompagnèrent; mais les paroles prises dans leur acception complète ont une portée universelle et s'adressent aux hommes de tous les temps et de tous les pays. Nous aussi, chrétiens, si souvent et si facilement pécheurs, nous périrons et à tout jamais, si nous ne faisons une sincère pénitence.

Le même Sauveur, s'adressant à Capharnaüm, à Beth-

saïde et aux autres villes et bourgades où il avait multiplié ses enseignements et ses miracles, leur dit encore : Malheur à vous, parce que vous ne faites pas pénitence : *au jour du Jugement votre sentence sera plus terrible que celle* qui atteindra Tyr, Sidon, Sodome et Gomorrhe.

— La vie chrétienne qui aboutit au salut est une vie humble; Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles; le Pharisien orgueilleux retourne du temple plus coupable qu'auparavant, et l'humble publicain rentre chez lui justifié. — Si vous ne devenez simples et humbles comme de petits enfants, *vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*, dit le Sauveur à tous ses disciples.

Pour vivre chrétiennement et se sauver, il faut fuir le monde, il faut le détester et le combattre, et Jésus-Christ nous avertit par S. Jean que ce monde, maudit par lui, si nous l'aimons, nous fera perdre la charité divine sans laquelle il n'y a point de salut.

— La vie chrétienne est une vie de chasteté et de détachement des biens de ce monde.

Bienheureux les chastes, ils verront Dieu; malheur aux impudiques, ils ne le verront pas. Et cette chasteté elle doit être entière; un regard peut être un péché mortel, un adultère intérieur et nous mettre sur le chemin de l'enfer. « Tout fornicateur, tout impudique, dit S. Paul, n'a point à attendre de part dans le royaume du Christ et de Dieu. » (*Ephes.*, v.)

— Malheur à vous, riches! Malheur à vous qui désirez immodérément les biens de ce monde, vous tomberez dans la tentation et dans les pièges du diable; vous vous laisserez aller à une foule de désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans la ruine et les plongent dans *l'abîme de perdition* (I Tim.).

Ne savez-vous pas, dit encore S. Paul, que les injustes ne posséderont pas le royaume des cieux? (*I Cor.*, II.) — Et dans un autre endroit l'apôtre ajoute : ni les voleurs,

ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants n'entreront dans le ciel.

Nous voyons que le système de terrorisme est d'invention divine et d'usage apostolique. Achevons de le démontrer au sujet de l'amour de charité qui est toute la loi et les prophètes.

— Si vous voulez entrer au ciel, et par conséquent, éviter l'enfer, il faut pratiquer les commandements dont le premier et principal est celui de la charité.

Qui n'aime point demeure dans la mort, dit S. Jean.

Et le terroriste Paul s'écrie : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ qu'il soit *anathème*, séparé de la société des chrétiens, maudit des hommes. »

Le pieux et savant Maunoury ajoute ici cette réflexion : « D'où vient donc cette complaisante morale qu'on vante de nos jours? On voit des catholiques, pleins d'une charité fausse, témoigner toutes sortes de politesse et même de tendresse aux impies auxquels S. Paul dit : « Sit anathema ! » Prenons garde que nos louanges, au lieu de gagner les ennemis de la religion, ne scandalisent les fidèles. »

Et comment, sous peine de damnation, faut-il aimer Dieu? — De tout son cœur, et par-dessus toutes choses.

Le moindre degré de l'amour de charité, dit S. Thomas, « infimus gradus », c'est de n'aimer rien plus que Dieu, rien contre Dieu, rien à l'égal de Dieu. Qui ne s'élève pas jusqu'à ce degré ne remplit aucunement le précepte et par là même est exclu du salut. « Nihil supra eum, nihil contra eum, nihil æqualiter ei; a quo gradu qui deficit, nullo modo implet præceptum. » (2. 2. 184. 3. 2^{m}.)

Quand on aime Dieu, on garde ses commandements et on les garde tous. Qui en blesse un seul (gravement s'entend), est coupable et se damne, « quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno factus est omnium reus. » Quiconque observe toute la loi, mais la viole en

un seul point, se rend coupable envers tous les autres préceptes ; — il méprise la même autorité qui les a portés tous, il les ébranle tous.

C'est pourquoi celui qui n'accomplit pas tout ce qui est écrit dans la loi est maudit, selon S. Paul (*Gal.*, III, 10) et Moïse. (*Deut.*, XXVII, 26.)

Et que dire de l'amour du prochain? Ah ! ici encore JÉSUS-CHRIST et les apôtres nous rappellent nos devoirs, et pour nous porter à les accomplir, nous terrifient par la menace de l'enfer.

JÉSUS-CHRIST déclare que cet amour du prochain est le vrai caractère de ses disciples.

Il maudit celui qui scandalise un des petits qui croient en lui. — Il menace de l'enfer celui qui lance l'injure « qui dixerit raca » à son prochain. — Il nous affirme que si nous ne pardonnons aux autres, Dieu ne nous pardonnera pas.

Cette leçon du pardon, Notre-Seigneur l'inculque dans les esprits d'une façon dramatique, et singulièrement terroriste dans la belle parabole rapportée par S. Matthieu en son chapitre XVIII, v. 23. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs : « Le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. — Et, lorsqu'il eut commencé à faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. — Et comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna de le vendre ainsi que sa femme et ses fils et tout ce qu'il avait et de payer. — Mais le serviteur, se jetant à ses pieds, le priait, disant : Ayez patience à mon égard, et je vous rendrai tout. — Et le maître de ce serviteur ayant pitié de lui, le renvoya et lui remit sa dette. »

« Or ce serviteur étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Et le saisissant, il l'étouffait disant : Rends ce que tu dois. — Et son compagnon, se jetant à ses pieds, le priait disant : Aie patience

à mon égard, et je te rendrai tout. — Mais il ne le voulut pas et il le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette. — Or les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, furent profondément contristés et ils vinrent, et ils racontèrent à leur maître tout ce qui s'était fait. »

« Alors leur maître l'appela et lui dit : Serviteur méchant, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'as prié. — Ne fallait-il pas avoir pitié, toi aussi, de ton compagnon, comme moi j'ai eu pitié de toi ? — Et son maître, irrité, le livra aux exécuteurs jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. — *Ainsi vous fera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère de tout son cœur.* »

Le pardon sincère, généreux est-il commun ?

— Enfin achevons de nous édifier sur le système terroriste des Livres saints en considérant ce qu'ils nous enseignent sur la fidélité ou l'infidélité à la grâce.

Pour éviter le péché ou en sortir, pour pratiquer les vertus, vivre de la vie de Jésus-Christ, il faut la grâce, une grâce puissante et continuelle.

Cette grâce elle nous est offerte, offerte à toute heure et avec abondance ; mais il faut en profiter.

Jésus est venu illuminer les esprits, mais ceux-ci doivent recevoir sa lumière ; sinon elle leur sera retirée enfin.

Jésus disait aux Juifs : « La lumière est pour un peu de temps encore au milieu de vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent pas. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va (*Joan.*, XII.)

Le Sauveur donne le talent de la grâce ; qu'on le fasse profiter sinon on sera jeté dans les ténèbres extérieures.

La grâce est l'invitation divine, amoureuse, active à prendre part aux noces de l'union avec Jésus ici-bas et de la béatitude éternelle là-haut ; mais malheur à ceux qui s'excusent, comme les invités de la parabole évangélique, et qui, absorbés par le soin des choses et des plai-

sirs terrestres, ne répondent pas aux lumières et aux touches secrètes de l'Esprit-Saint.

« Je vous déclare, dit le Sauveur, que pas un de ces hommes qui étaient invités ne sera de mon festin. » (*Luc.*, XIV).

Cette grâce on la reçoit dans des mesures diverses ; à qui il a été donné beaucoup, il sera demandé beaucoup. (*Luc.*, XII.)

« Lorsqu'une terre, dit S. Paul, abreuvée des eaux de la pluie qui tombe souvent sur elle, produit des herbes utiles à ceux qui la cultivent, elle reçoit la bénédiction de Dieu. » — Cette terre représente une âme fidèle qui, recevant chaque jour la céleste rosée de la grâce, produit les fruits de sainteté que Dieu lui demande ; et parce qu'elle est fertile, Dieu la bénit, lui prodigue de nouvelles grâces, l'honore et se complaît en elle.

« Mais, continue l'Apôtre, si une terre cultivée avec tant de soin, ne produit que des épines et des herbes mauvaises, elle est réprouvée, elle est voisine de la malédiction, à la fin elle sera consumée par le feu. »

Cette terre, inféconde, malgré les pluies du ciel, et produisant des épines, c'est l'âme qui reçoit en vain la grâce de Dieu et ne produit que des œuvres mortes ou mauvaises. Elle est toujours proche de la malédiction,qui peut à chaque instant éclater sur elle. — « Quelle situation épouvantable ! s'écrie un commentateur. Ce riche, ce prince, ce savant, ce conquérant dont l'univers admire le bonheur, porte en son âme un péché mortel : la malédiction est suspendue sur sa tête, elle l'environne comme un nuage sombre qui recèle la foudre prête à partir ; et ce pécheur, dont le monde envie la gloire, va tomber en un moment du faîte des grandeurs dans l'abîme de l'enfer. »

« Cujus consummatio in combustionem. » C'est en vain que l'on cultive cette terre ingrate ; plus on l'engraisse,

plus les germes pernicieux qu'elle renferme dans son sein croissent et se développent. Que fera le laboureur ? Ne pouvant arracher les détestables semences qu'elle recèle, il la livrera au feu. Voilà par où finit l'abus de la grâce, voilà où mène la rechute dans le péché.

« Craignons donc, ô mes frères, s'écrie S. Jean Chrysostome. Car ce ne sont pas les menaces de Paul que nous entendons. C'est JÉSUS-CHRIST qui nous parle par la bouche de son Apôtre. Lors même que notre cœur serait une terre ensemencée du plus pur froment, nous devrions trembler d'y voir germer des épines. Hélas ! nos consciences sont un champ hérissé de ronces, et nous vivons dans une indolente sécurité. »

Écoutons encore sur ce sujet capital et terrible, le grand Bossuet :

« JÉSUS maudit le figuier... C'est une parabole de chose, semblable à celle, de paroles, que l'on trouve en S. Luc. (XIII, 6.)

Il ne faut donc point demander ce qu'avait fait ce figuier, ni ce qu'il avait mérité ; car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien ? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier, qui n'était que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentait, c'est-à-dire la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son créateur, en quelque temps qu'il lui en demande ; et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent et rien de solide, il la maudit.

« Que jamais il ne sorte de fruit de toi. » — Étrange malédiction sur l'âme d'où Dieu se retire ; jamais il n'en sort de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruit et un homme sans bonnes œuvres ?

Quand on se sent desséché, stérile, qu'on doit craindre que JÉSUS n'ait lâché le mot fatal ! Dieu a son heure où il attend le fruit désiré : l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence ; et l'arbre, sans être

coupé, est desséché jusque dans la racine. C'est la damnation avant la mort : on voit un arbre sur pied mais il a la mort dans le sein. « Vous avez le nom de vivant, mais vous êtes mort.» Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur toutes les fois qu'il en demande ([1]).

« Si quelqu'un, dit S. Alphonse à ses religieux, ne correspond pas à la grâce divine, il doit craindre d'être réprouvé, parce qu'en se rendant indigne de la continuation des grâces, il se priverait des secours nécessaires pour atteindre la sainteté qu'il s'était proposée lui-même. Il y en a dont Dieu veut faire de grands saints et s'ils ne s'efforcent pas de viser à la hauteur du but, je ne sais s'ils se sauveront. » (Tannoia, *Mémoires*, liv. II, chap. LXII.)

« Il y a des hommes, disait le V. L. de Grenade, que la miséricordieuse clémence de Dieu n'excite qu'à une vie plus dévergondée et plus licencieuse. Plus Dieu les attend, et plus ils abusent de sa patience. Une telle perversité, mes frères, m'a inspiré depuis longtemps cette pensée, que nous avons juste sujet de craindre là où nous devrions trouver un sujet de confiance. Je m'explique. Le plus solide fondement de notre confiance est la miséricorde de Dieu. Mais comme plusieurs en abusent et en font, pour aussi parler, un instrument de crimes, ils tournent contre eux cette miséricorde dont le nom seul remplit l'âme de douceur, que deviendront-ils dans ce cas ? Quelle espérance de salut leur restera-t-il, puisqu'ils repoussent le baume qui devait calmer leurs souffrances, le médecin qui devait les guérir ? Oh ! mes frères, n'abusez pas de la patience divine. « De quel front, dit un pieux docteur, le méchant invoquerait-il la miséricorde, quand le premier crime sur lequel il va être jugé est l'abus qu'il en a fait ? » *(Sermon II pour l'Épiphanie.)*

On le voit donc, le R. P. Castelein en recherchant à sa

1. *Méditations sur l'Év.*, 20e jour.

manière dans le N.-T., « combien de fois et à quel propos et sous quelle forme l'Évangile évoque la menace des peines éternelles », donne le change à ses lecteurs. Il suffit pour s'en convaincre de mettre en regard *le fruit de ses recherches* et les citations que nous avons faites, entre cent autres que nous aurions pu faire.

Nous devons donc conclure pour une troisième fois que les *terroristes*, c'est-à-dire tous les Saints, tous les prédicateurs, tous les écrivains pieux, en faisant fréquemment apparaître la perspective des sentences éternelles, parmi leurs enseignements et exhortations, ont été mus non par l'esprit du Coran, mais par celui de l'Évangile.

Certes nous ne méconnaissons pas que la Loi ancienne avait pour caractère spécial la crainte, tandis que celui de la Loi nouvelle est l'amour, l'esprit filial qui fait crier : *Abba*, *Pater*. Mais nous voulons affirmer que même sous la Loi chrétienne, il faut imprimer la crainte aux âmes, comme Notre-Seigneur et les Apôtres l'ont fait.

La grande question dans l'apostolat, c'est d'amener les hommes à obéir à Dieu.

Or, comme le remarque S. Thomas, de même qu'il y avait sous la Loi ancienne des âmes parfaites qui obéissaient par amour, de même, il y a parmi les chrétiens des âmes imparfaites et charnelles qui doivent être excitées à la vertu par la crainte. « Sunt aliqui carnales, nundum pertingentes ad perfectionem novæ legis quæ oportuit etiam in Novo Testamento induci ad virtutis opera per timorem pœnarum et per aliqua temporalia promissa. » (1-2, q. 107, a. 1 ad 2m.)

La Loi ancienne portait à son frontispice : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur... » et Moïse avait dit aux Juifs d'écrire ce précepte partout et de le méditer en tout temps ; elle unissait donc l'amour à la crainte. La Loi nouvelle fait du commandement de l'amour la base, la sève, le couronnement de la vie des

chrétiens ; mais en même temps elle leur crie : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. »

« Sachant, dit encore S. Paul, combien le Seigneur est redoutable, nous tâchons de persuader aux autres cette crainte. » (II Cor., v, 11.) — Et plus loin : « Ayant donc de telles promesses, purifions-nous de tout ce qui souille le corps et l'esprit, et achevons l'œuvre de notre sanctification *dans la crainte de Dieu.* » (II Cor., vii, 1.)

Laissons ici la parole à l'un des plus éminents théologiens et ascètes de notre temps, à Mgr Gay ; il nous dira ce qu'est cette crainte chrétienne, et la place importante qu'elle tient dans l'économie de l'œuvre de notre salut.

« Deux mots connus et populaires, très vastes, très pleins, très rayonnants, traduisent les sentiments dont l'âme est affectée, quand, ouvrant les yeux de la foi sur la longue carrière de sa vie, elle voit que Dieu lui-même en est l'extrémité, qu'il nous appelle comme notre maître et nous tend les bras comme notre père. La crainte est l'un de ces mots, et l'autre est l'espérance... La crainte c'est ce qui resserre, ou, du moins, ce qui saisit et retient d'avancer. L'espérance est ce qui dilate, excite et donne de l'élan. La grâce garde ce fond que la nature lui livre. Elle le suppose toujours, mais elle le transforme étrangement : elle y insère un principe plus saint, elle y coule une sève plus active, et, par suite, elle en tire des effets tout nouveaux. Dans la grâce, la crainte et l'espérance demeurent, il est vrai, très diverses, mais elles ne sont pas du tout contraires. Loin de là, elles s'impliquent l'une l'autre, se complètent l'une par l'autre et se perfectionnent mutuellement. L'Écriture les associe partout, et il serait impossible de dire celle des deux qu'elle loue davantage. La vérité est que toutes deux sont indispensables. »

« L'âme juste est souvent comparée à l'oiseau, surtout à la colombe. La foi est le regard de cet oiseau sublime ; la charité est sa vie et le principe de cet essor qui la doit

emporter jusqu'à son nid céleste ; mais encore est-il nécessaire que l'oiseau déploie ses ailes et les agite régulièrement : or, ses ailes, ce sont justement la crainte et l'espérance. »

«Y a-t-il un ordre entre ces deux vertus? Oui sans doute; mais il change avec les points de vue où l'on se place pour le découvrir. Dans l'ordre de leur généalogie céleste, l'espérance précède la crainte, comme la loi précède la sanction : d'autant que l'amour de Dieu pour nous (amour dont le pressentiment, sinon l'assurance, est au fond de toute âme qui espère), l'amour, dis-je, précède éternellement la loi, et en demeure l'essence la plus intime. Dieu cherche premièrement à produire l'espérance ; c'est elle d'abord qu'il a inspirée aux anges dans leur vie voyagère, et à notre premier père en le plaçant au paradis terrestre. En fait, depuis le péché, il n'en est plus toujours ainsi et la crainte reprend souvent le pas sur l'espérance. Le Saint-Esprit lui-même la nomme « le commencement de la sagesse [1] » ; et la Loi ancienne, où elle tient tant de place qu'elle lui donne son caractère spécial, la Loi ancienne précède la nôtre, l'annonce et la prépare. Dans la nouvelle alliance, au contraire, la grâce et l'amour abondent trop, pour que l'espérance ne recommence pas à l'emporter de beaucoup sur la crainte. Mais encore arrive-t-il *souvent* que, dans le cours d'une vie chrétienne, *c'est la crainte qui, la première, arrache l'âme au mal et la ramène vers Dieu.* Du reste, l'espérance est une vertu théologale, ce que la crainte n'est pas : à ce titre encore, on doit dire que l'une est supérieure à l'autre [2]. Mais, d'autre part, la crainte est un des dons du Saint-Esprit, ce qui la rend supérieure à toutes les vertus morales et la classe très haut dans la hiérarchie de la grâce. Enfin, si on la

1. *Ps.* CX.
2. S. Thomas, *Summ.*, I, 2. Q. LXVIII, a I, 6 et 8.

regarde dans son état parfait, et si on la juge d'après les actes dont elle devient alors la source, elle paraît n'être plus qu'une des formes de la charité, et, comme telle, elle surpasse de beaucoup l'espérance [1]. »

Un peu plus loin, Mgr Gay, entrant dans le développement de la doctrine sur la crainte, distingue trois sortes de craintes de Dieu ; « *la première est la crainte du châtiment, que Dieu inflige au pécheur ;* la seconde est la crainte du péché qui offense Dieu ; la troisième n'est plus autre chose que le sentiment éclairé, profond et pratique de l'infinie majesté divine et de l'ineffable révérence à laquelle elle oblige. La première crainte va diminuant à mesure que la sécurité augmente. Le progrès de la seconde suit très exactement celui de l'amour et, comme S. Jean l'enseigne (*I Joan.*, IV), quand l'amour est parfait, il finit par détruire complètement la première : non pas, si l'on veut, dans son essence et son principe, au moins ici-bas, mais certainement dans son exercice. Pour ce qui est de la troisième, non seulement elle croît, comme la seconde, avec la charité, mais, en un sens, elle est cette charité-là même, en tant qu'elle voit et sent que son objet la dépasse de toutes parts, de toute manière et infiniment. Aussi, cette crainte demeure en paradis, et c'est seulement là qu'elle est parfaite. »

« La crainte cesse d'être purement servile et devient chrétienne, quand, désirant posséder Dieu, que par là même on commence d'aimer, *on a peur de le perdre ou d'encourir du moins sa colère ; ce qui fait que l'on s'abstient de ce qui pourrait, ou compromettre le salut, ou attirer sur soi les vengeances divines.* On n'est point désintéressé ; on pense sans doute à Dieu plus qu'à soi-même ; on estime du moins sincèrement qu'il convient de le regarder plus que soi ; mais on pense aussi beaucoup à soi. On

1. *Vie et vertus chrétiennes.* — De la crainte de Dieu.

craint très vivement son propre mal ; non seulement le mal de l'enfer, mais toutes sortes de maux, que la miséricordieuse justice de Dieu a coutume d'infliger aux hommes ici-bas. Ce n'est plus une crainte d'esclave ; ce n'est point encore une crainte d'enfant ; c'est une crainte de serviteur : serviteur incomparablement plus aimé qu'aimant, serviteur *aimant* néanmoins. »

« On ne saurait assurément prétendre que cette crainte de Dieu soit héroïque. Mais encore moins pourrait-on soutenir qu'elle n'est pas bonne et sanctifiante. Dieu la recommande, et vraiment la commande, en cent endroits des Écritures. Le Saint-Esprit lui-même l'inspire, et si excellente est-elle déjà, que lui seul la peut inspirer. Elle est ordinairement le premier succès de ce doux Esprit dans l'âme humaine, quand il s'efforce de l'arracher du mal. Le saint Concile de Trente en fait l'un des degrés de l'ascension du pécheur vers Dieu. »

« Et quand l'âme est rentrée en grâce, elle se donne garde de congédier cette amie, un peu austère peut-être, mais fidèle et précieuse, et qui l'a trop poussée à pénétrer dans ce sanctuaire de paix où elle réside, pour n'avoir pas encore quelque secret qui l'aide à s'y maintenir. »

« *Beaucoup ne s'élèvent point ici-bas au-dessus de cette crainte. Beaucoup montent plus haut, mais seulement par élans*, dans des moments de grâce spéciale et de surexcitation intérieure. D'habitude, sans être insensibles à l'idée de l'offense de Dieu, ces âmes demeurent très sensibles à leur propre peine. *La crainte les retient plutôt d'offenser Dieu, que l'amour ne les pousse à le servir.* A bien des égards, il est triste d'en rester là, et l'on ne peut qu'exhorter les chrétiens à tendre énergiquement vers des régions plus hautes. »

« Ne dédaignez pas cette crainte en autrui. Telle âme que vous y voyez actuellement en proie, montera dans l'amour incomparablement plus haut que vous. Ste Thé-

rèse raconte en sa vie, que, si elle se fit religieuse, ce fut d'abord par la peur qu'elle avait d'être damnée, au cas où elle ne céderait pas à l'appel intérieur de Dieu. Ne dédaignez pas non plus cette crainte en vous-même [1]. *N'en abandonnez pas légèrement, ni promptement la culture.* Il est bon de n'être plus novice dans la science du divin amour et dans la pratique de la croix, pour se donner le congé de passer toujours, ou même habituellement, sur la considération de l'enfer, du purgatoire et des suites douloureuses du péché. Je ne dis pas que cette règle soit absolue ; *elle est certainement générale.* Et ceux-là même qui marchent dans des voies différentes, et qui ont raison d'y marcher, feront acte de sainte prudence en remettant de temps en temps le pied dans celle-ci. »

« Que, dans votre stratégie spirituelle, cette crainte soit maintenue à l'arrière-garde, comme une réserve, à la bonne heure ! Ne la faites donner que si le gros de l'armée a commencé à plier ; mais, dès qu'il en est besoin, hâtez-vous de recourir à elle ; et pour être en mesure, à l'occasion, d'y recourir sûrement, *entretenez-la*, *nourrissez-la*.... A tout prix sauvez Dieu en vous ; son honneur, sa liberté, sa paix, sa vie, qui sont aussi les vôtres. Ah ! qu'est-ce que l'humiliation d'en être réduit à se défendre par des moyens si peu relevés, auprès de l'odieuse humiliation d'une seule défaite, c.-à-d. du moindre péché? Combattez en désespérées. Vous savez l'énergie guerrière que les peuples trouvent immanquablement, quand leurs autels et leurs foyers sont décidément menacés. Partout on a jugé qu'il était simple de défendre à prix de sang des biens si saints et si indispensables. Il y a ici pour vous plus et mieux à sauvegarder ; car l'autel attaqué, c'est votre âme, et le foyer qu'on y voudrait éteindre, c'est votre part du Saint-Esprit. »

Voilà la vraie doctrine catholique sur la crainte. Elle

1. L'auteur s'adresse ici aux religieuses.

est donc, même sous la loi d'amour, une vertu noble, utile à tous, même aux âmes d'élite, elle est nécessaire à la plupart.

En prêchant les vérités de la foi capables d'imprimer fortement cette crainte dans les âmes, les saints et tous ceux qui marchent sur leurs traces et s'inspirent de leur esprit, ont donc été inspirés, nous le redisons, non par l'esprit de Mahomet, mais par la vraie doctrine.

S'ils le font souvent et fortement, c'est que l'expérience qu'ils ont des âmes, aussi bien que leurs lumières intérieures, leur disent que beaucoup de fidèles ne s'élèvent pas au-dessus de cette crainte. En les *terrorisant* saintement ils travaillent donc à leur salut.

Le R. P. Castelein n'est pas de cet avis ; il trouve qu'on inspire trop la crainte et que par là on nuit à cet esprit d'amour filial qui doit animer les chrétiens à l'égard de Dieu.

Nous nous permettons de croire qu'il se trompe ; et il en conviendra facilement s'il veut se remettre devant les yeux qu'il est seul à penser de la sorte, et que tous les saints et tous les maîtres de la vie spirituelle sont d'un avis contraire.

Pour l'en convaincre, nous lui rappellerons tout d'abord que tous les livres spirituels et tous les sermonnaires, qui dirigent ceux qui donnent les exercices spirituels soit dans les retraites, soit dans les missions, sont unanimes à proposer en premier lieu les sujets capables d'inspirer une grande crainte de Dieu et de ses justices. Nous pouvons le renvoyer, à ce sujet, aux exercices de S. Ignace et de tous les pieux Jésuites qui les ont publiés ou commentés sous diverses formes.

S'il veut ensuite être persuadé du grand rôle de la crainte dans la vie spirituelle de tous les chrétiens, et en particulier de ceux qui ont besoin de se convertir et ont de grandes difficultés à se maintenir dans le bien,

qu'il entende l'avis des Saints et des maîtres de la doctrine.

Nous lui citons quelques-uns de leurs témoignages.

« Dieu veut que tous les hommes se sauvent et qu'aucun ne se perde. Mais si Dieu veut que nous nous sauvions, pourquoi a-t-il créé l'enfer? Il a créé l'enfer, non pour nous voir damnés, mais pour nous amener à l'aimer. En effet, s'il n'avait pas créé d'enfer, qui l'aimerait en ce monde? Si maintenant que l'enfer existe, *la plupart des hommes s'y précipitent* de propos délibéré plutôt que d'aimer Dieu; qui donc, je le répète, qui l'aimerait, supposé qu'il n'y eût point d'enfer ?

« Ainsi, le Seigneur a menacé d'un supplice éternel quiconque refuse de l'aimer, afin que ceux qui ne l'aiment pas de leur bon gré, l'aiment au moins de force, en quelque sorte, et par crainte de l'enfer. » (S. Alph., *Voie du salut.*)

« L'audition de la parole de Dieu est d'abord terrible, pour devenir douce ensuite; car la crainte de ses jugements nous glace tout d'abord, afin qu'une fois glacés de crainte, nous soyons remis par les consolations des douceurs célestes. Le cœur est donc d'abord frappé de crainte, pour pouvoir ensuite être raffermi dans l'amour. » (S. Grégoire, *Morale*, 27.)

S'il était possible qu'un homme revînt de l'autre monde pour mettre sous nos yeux l'effrayant tableau des peines qu'endurent les damnés, s'il pouvait de plus égaler par la parole l'immensité de leurs douleurs, peut-être verrait-on les âmes les plus endurcies s'attendrir sous les coups d'une telle prédication, et, sous l'impulsion de la crainte, rentrer dans le chemin de la vertu. C'est l'ignorance où nous vivons par rapport à ces graves et solennelles vérités, qui est la principale cause de tous nos désordres. » (Louis de Grenade, *Sermon I pour le 1er dim. de l'Avent.*)

« Puisque la foi est la racine et le fondement de la vie

chrétienne, pourquoi cette racine identique ne produit-elle pas de part et d'autre les mêmes fruits de piété ?

« Une des raisons de cet état de choses, c'est que dans les uns la foi est accompagnée de la crainte de Dieu, et que dans les autres elle est dépourvue de cette crainte salutaire et religieuse... L'âme qui manque de cette crainte est morte et étrangère à tout sentiment de piété. » *(Le même.)*

« S. Philippe de Néri voulait que les commençants méditassent *assidûment* les vérités qui terrorisent et celles qui inspirent l'horreur du péché. La raison était qu'avant tout il faut purifier l'âme. » *(Sa vie.)*

Or, ajouterons-nous, n'est-il pas vrai que la plupart des chrétiens restent, toute leur vie, des commençants; et encore, quels commençants !

De tous les motifs qui doivent nous détourner du péché, la crainte est le moins noble et le moins parfait; mais, faibles comme nous sommes, c'est souvent le plus efficace. *(Berthier, Isaïe, 66.)*

Dieu est terrible dans ses conseils, dans ses décrets sur les enfants des hommes. (*Ps.* LXV.) Cette parole bien méditée peuplerait encore les déserts et ferait de tous les hommes des pénitents, des hommes d'oraison. *(Berthier.)*

Le Bienheureux Bianchi voulait qu'on pensât toujours aux fins dernières, surtout à la mort.

Le P. Lejeune, le modèle des missionnaires au XVIIe siècle et de tous les siècles, consacre un très grand nombre de sermons aux vérités les plus terribles, et il affirmait que ces sujets étaient plus utiles aux fidèles que les sermons excitant à l'amour divin.

Mgr Manning est du même sentiment; témoin ce passage de son sermon « sur le péché et ses conséquences ». Après avoir montré les *multitudes*, les *myriades de millions* de malheureux que le péché aura séparés de Dieu pour toujours, il continue en ces termes :

« Il y a une peine du feu éternelle. Dieu l'a déclaré ; malheur à l'homme qui le dénie. *Satan essaie sans relâche d'effacer cette croyance des âmes des hommes*, faisant tout ce qu'il peut par une subtile philosophie, par des raisonnements spécieux, par des appels à la miséricorde de Dieu, par de merveilleuses louanges des perfections divines, par des observations critiques sur l'édition grecque du Nouveau-Testament, par des dérisions, des sarcasmes, des moqueries devant lesquelles un homme qui ne craint pas de marcher au feu, prend lâchement la fuite. Satan essaie sans relâche de déraciner de l'âme de l'homme, la croyance à un feu éternel. Je vous dirai pourquoi ; parce que le plus grand nombre des hommes se sentent si faiblement pressés de la faim et de la soif de Dieu, se sentent si peu d'aspiration vers le Souverain Bien, qu'ils ont conscience que, seule, la crainte d'un feu éternel peut les préserver du péché. S'il pouvait effacer de l'esprit des hommes la pensée d'une peine éternelle, il ne resterait rien pour les refréner ; et c'est à atteindre cette fin que Satan travaille sans cesse. — *Dieu fait le contraire ;* il travaille continuellement à réveiller, à faire revivre dans la conscience de chacun d'entre nous le sentiment du danger de l'éternelle mort, par sa divine parole, par la voix de son Église, par les avertissements de la conscience. Perpétuellement il réveille en chacun de nous le sentiment et la croyance d'un jugement qui doit suivre cette vie et de la condamnation à un feu éternel. — »

Ainsi parlait l'illustre Manning. Écoutons maintenant son compatriote non moins illustre, le pieux et docte P. Faber.

« En vérité, on peut rarement abuser de la crainte de Dieu, de manière à se nuire sérieusement ; et presque tous, nous avons plus besoin de crainte que d'amour, quoique l'une et l'autre nous fassent grandement défaut. (Faber, *Confér.*)

« Nous devons passer dans la crainte le temps de notre séjour sur la terre. *(Ibid.)*

« En vérité nous pouvons dire qu'il n'y a rien dans la vie qui exerce une plus heureuse influence sur la mort, que d'avoir *fait dominer une crainte salutaire* dans nos rapports avec Dieu. (Id., *Traits saillants de la mort.*)

« Plus nous aurons eu la crainte de Dieu dans la vie, plus nous aurons de joie dans la mort. *Oh ! qu'il est bon d'avoir craint Dieu, de l'avoir craint excessivement !...* Chaque tremblement de crainte que nous avons ressenti dans la vie, nous vaut un tressaillement de joie à la mort. Aimer Dieu est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses; en quelque sorte cependant le souvenir de la crainte est plus doux pour nous. La hardiesse nous effraie quand nous venons à mourir, et nous voyons alors que la crainte était la sagesse et l'humilité de l'amour. Si nous voulons que notre mort soit douce, craignons Dieu sans mesure. Ceux qui ont vécu dans la crainte, sont ceux qui ont le plus de chances de mourir dans des extases d'amour. » (Id., *Mort précieuse devant Dieu.*)

« Celui-là n'a, pour ainsi dire, pas commencé à connaître Dieu, qui ne s'est pas appliqué avec crainte et humilité dans le silence de l'esprit et le calme du cœur, à étudier les redoutables secrets de la Justice divine. (Id., *Le créateur et la création.*)

« La discrétion de beaucoup d'âmes soi-disant dévotes consiste à friser l'enfer d'assez près pour faire trembler les anges et à ne se détourner qu'au bord de l'abîme. Le malheur est que si l'on s'habitue à ce jeu, cela finit rarement bien; et il y a à craindre que le grand nombre ne se détourne pas à temps pour éviter l'enfer. » *(Faber.)*

« Ordinairement une *répugnance à considérer l'enfer en face est un mauvais signe en dévotion* et *un indice assez significatif que nous finirons par y tomber.* (Id.)

« Un des besoins les plus criants de la spiritualité mo-

derne, c'est de s'occuper davantage du ciel et de l'enfer comme moyens naturels de s'assurer plus de pénitence intérieure. *(Id.)*

Dans l'avant-dernier sermon que fit le P. Faber déjà malade, il termina par ces paroles :

« La plus fatale préparation du démon pour la venue de l'Antechrist, c'est l'affaiblissement de la croyance des hommes dans le châtiment éternel. Ces paroles fussent-elles les dernières que je vous dirai jamais, souvenez-vous qu'il n'y a rien que je voudrais imprimer plus profondément dans vos âmes, aucune pensée de foi, après celle du Précieux Sang, qui vous soit plus utile et plus profitable que celle du châtiment éternel. »

Nous avons cité de nombreux passages du P. Faber, parce que tout d'abord c'est un maître en spiritualité, et surtout parce qu'il a écrit en plein XIXe siècle et pour cette génération dissipée, affairée, molle, sensuelle, pleine d'elle-même, ne voyant que les choses d'ici-bas, n'estimant que les progrès matériels et ne jurant que par la science. — Et cet homme, ce protestant converti, vivant au sein d'une de nos babylones modernes, d'accord avec toutes les grandes lumières de l'Église, dit : la crainte, une grande crainte nous est nécessaire à tous; il faut imprimer la crainte aux âmes, il faut prêcher l'enfer, et encore l'enfer.

Qu'importe après cela que des prêtres séculiers ou réguliers, plus ou moins américanisants, viennent nous crier sur tous les tons : il faut aujourd'hui une nouvelle prédication, il faut prêcher S. Jean.... S. Jacques est trop austère.... faisons des congrès de religion.... presque tout le monde est de bonne foi.... tous les chemins conduisent non seulement à Rome.... mais à la Jérusalem céleste. Parlons de ce qui satisfait les esprits modernes, ne les irritons pas, ne les agaçons pas avec tout ce terrorisme, avec toutes ces descriptions terrifiantes de l'enfer.... vous

dénaturez l'Évangile, vous empêchez l'amour de Dieu d'être populaire, etc., etc., etc.

Un illustre protestant, Gladstone, avait plus le sens apostolique que tous ces faiseurs de sermons modernistes quand il disait dans son dernier ouvrage publié en 1896: « Les menaces, aussi bien que les promesses, entrent pour leur part dans le travail de la Rédemption des hommes; et cependant quelle place laisse-t-on aujourd'hui aux salutaires terreurs du Seigneur dans le cours ordinaire de l'enseignement chrétien? La croyance à l'enfer est reléguée dans les arrières-coins de l'intelligence humaine: elle y dort dans une ombre épaisse, dogme inutile en ce siècle de progrès. Les prédicateurs semblent obsédés par la crainte de blesser les oreilles délicates; la plus petite lueur d'enfer leur ferait sans doute *perdre leur vogue* et ils se contentent de prêcher la loi d'amour *à un auditoire incapable de la comprendre et de s'en nourrir.* » — Et voilà pourquoi il va essayer, dans ce livre, « de ramener quelques âmes à la contemplation si efficace de ce dogme passé de mode et volontairement oublié ».

C'est contre cet abus, trop fréquent aujourd'hui, que s'est élevé le Souverain Pontife Léon XIII, en faisant publier par la congrégation des Évêques et Réguliers, le 31 juillet 1894, une lettre encyclique sur la Prédication de la Parole de Dieu.

Il condamne ces prédicateurs, imbus des idées et des mœurs du temps actuel, qui, négligeant de puiser aux sources sacrées, vont puiser leur éloquence aux fontaines troublées de la sagesse humaine, citant nombre d'auteurs profanes modernes, parfois vivants, dont ils admettent les opinions aventurées ou ambiguës, et parfois périlleuses. Il condamne cet odieux abus (pessimus abusus) de la prédication, qui consiste à traiter des choses de la foi en les considérant surtout au point de vue de la vie présente, sans faire à peine mention de la vie future; qui consiste à

rappeler, et à développer continuellement les bienfaits apportés au monde par la religion sans dire les devoirs que celle-ci impose; qui consiste à représenter plutôt Jésus-Christ comme l'ami de l'humanité, comme un premier philanthrope, sans dire qu'il est le juge éternel, et sans faire craindre les foudres de sa justice. — Bien pauvre, continue l'Encyclique, est le fruit d'une telle prédication; le mondain qui l'entend accepte et croit facilement toutes ces belles choses qui ne l'obligent à rien, et il s'en va, croyant qu'il lui suffit d'entendre et de goûter les enseignements, sans se mettre en peine de corriger ses mœurs.

Mais qu'importe à ces discoureurs, dit encore le document pontifical, qu'ils produisent des fruits; ce qu'ils veulent c'est d'avoir de grands auditoires (ou, ajouterons-nous, de nombreux lecteurs, quand ils écrivent). Et pour en être applaudis, ils ne leur parlent jamais du péché, ni des fins dernières, ni des autres vérités capables de porter la componction dans les cœurs.

« Exinde item in populo, imo *etiam in plerisque e clero, adeo depravatus gustus divini verbi;* exinde tandem piorum scandalum, perversorum atque incredulorum nulla aut parva emendatio !!! »

Pie IX avait déjà aperçu et flétri ces abus de l'éloquence sacrée, et il ne manquait pas de s'en exprimer nettement à l'occasion. Dans une audience qu'il accordait, un jour, à Combalot, il le félicita de ce qu'il prêchait fortement et nettement l'enfer et les autres grandes vérités et l'exhorta à le faire de plus en plus.

Nos écrivains modernistes veulent-ils achever de se convaincre que l'esprit de l'Église inspire aux prédicateurs de jeter souvent les saintes épouvantes dans les âmes, qu'ils remarquent comment elle le fait elle-même, très souvent, dans sa liturgie.

Au prêtre même, dans les moments les plus solennels

de la Sainte Messe, elle rappelle la grande affaire du salut, et elle met sur ses lèvres des prières émues et pressantes par lesquelles il demande d'être arraché aux flammes éternelles.

Mais si l'on veut savoir sur ce point quel est l'esprit de l'Église, qu'on lise surtout attentivement les prières liturgiques de la messe pour les défunts.

Ah ! si elle s'était inspirée des doctrines de nos prêcheurs d'amour et de miséricorde à outrance, comment cette Mère des chrétiens aurait-elle composé sa liturgie funèbre, si nous pouvons employer ce mot ?

Elle aurait répandu sur les cercueils quelques textes inspirés, disant avec une poésie toute divine la rapidité de nos jours, et nos fleurs sitôt fanées ; puis elle aurait employé les paroles les plus touchantes pour consoler ceux qui pleurent, en ce moment solennel, leurs chers trépassés.

Mais non. — Elle jette, sans doute, des espérances sur nos dépouilles mortelles, elle ouvre devant les regards attristés des parents et amis qui assistent à la pompe funèbre, les perspectives du repos et de la lumière éternelle. Mais sa grande préoccupation après la prière pour le défunt, c'est de terroriser divinement les vivants.

Dies iræ, dies illa !

O vous, semble-t-elle dire à ceux-ci, vous qui pleurez vos morts, pleurez plutôt sur vous-mêmes, comme Jésus, au sein même de sa passion, le recommandait aux filles de Jérusalem. — Voici venir pour vous aussi la fin de votre vie terrestre : votre âme s'en ira dans l'éternité, et votre corps ira pourrir dans le tombeau. Puis, pour celui qui vient de vous quitter et pour vous qui le suivrez, les siècles passeront, et viendra le grand jour, le jour du Seigneur, le jour des comptes et des sentences éternelles.

Dies iræ, dies illa !

Jour de colère, jour d'épouvante quand il faudra paraître devant le juge inexorable, devant le roi à la redoutable majesté! Que direz-vous alors? quel avocat plaidera votre cause, si votre vie n'a pas été chrétienne ?.

Quid sum miser tunc dicturus ?
Quem patronum rogaturus ?
Cum vix justus sit securus.

Ah! prévenez les rigueurs de cette justice souveraine en pleurant vos péchés et en implorant les mérites de la Rédemption.

Recordare, JESU pie,
Quod sum causa tuæ viæ,
Ne me perdas illa die !

Ingemisco tanquam reus ;
Culpa rubet vultus meus ;
Supplicanti parce Deus.

Le Saint Sacrifice célébré, le prêtre vient devant le cercueil psalmodier cette prière, en une telle circonstance, si terrifiante : « Non intres in judicium cum servo tuo, Domine. » Ensuite commence ce chant que jamais âme chrétienne n'entend sans tressaillir : « Libera me, Domine, de morte æterna, in die illa tremenda...... Tremens factus sum ego et timeo, dum discussio venerit, atque ventura ira. — Dies illa, dies iræ, calamitatis et miseriæ; dies magna et amara valde. »

NOS CONCLUSIONS.

Le livre que nous combattons a été annoncé en ces termes : « Cet ouvrage est capital. Il redresse un grand nombre d'erreurs. Il déblaie la voie. C'est une éblouissante et réconfortante clarté sur la vie et sur la mort... Il est éminemment *salutaire* que des hommes de la compétence et de l'autorité du P. Castelein élèvent la voix, précisent des enseignements trop souvent enveloppés d'ombres. Que de préjugés vont tomber devant les lecteurs du P. Castelein ! »

Nous pensons que les lecteurs les plus disposés à être bienveillants pour la doctrine exposée dans *Le Rigorisme et la question des élus*, trouveront cette annonce vraiment inconcevable. Quant à nous nous l'excusons : c'est une réclame de librairie.

Si le R. P. Castelein avait émis ses doctrines dans quelque traité apologétique, ou dans un cours de théologie oral ou écrit, nous aurions gardé le silence. Il est connu pour un esprit large et hardi, suivant l'expression souvent employée aujourd'hui ; les théologiens qui l'auraient lu ou entendu, auraient pu prendre et laisser dans ses opinions nouvelles et souvent singulières.

Mais puisqu'il a trouvé bon de jeter son livre comme un brûlot au milieu du public ordinaire et que notre conviction intime, entière, inébranlable est que ce livre peut faire grand tort à beaucoup d'âmes, nous nous sommes permis de le combattre.

Nous résumons ici et complétons les observations que nous avons présentées dans nos pages précédentes, en montrant que ce livre, *au point de vue de la thèse qu'il prétend établir*, est sans valeur, et que *dans ses tendances diverses* il est de nature à nuire aux âmes.

Nous disons d'abord que le R. P. Castelein n'a pas réussi à établir sa thèse : « Que le plus grand nombre des hommes dans l'humanité se sauvent. »

Nous croyons l'avoir suffisamment démontré en détail,

en le suivant page par page, en scrutant et renversant presque chaque alinéa.

I. Nous avons prouvé que ses arguments négatifs consistant à contredire l'interprétation commune des textes d'Écriture sainte sur lesquels s'appuie, en premier lieu, l'opinion contraire, que ses arguments, disons-nous, n'ont pas atteint leur but ; ils n'ont rien de solide, rien de probant.

Le principal de ces arguments, le seul pourrait-on dire, est celui-ci : « L'exégèse ancienne était imparfaite ; elle n'a pas compris les textes d'Écriture en question. L'exégèse actuelle donne un autre sens à ces textes. »

Nous avons déjà réfuté cet argument. Comme il est souvent employé, non seulement dans la présente controverse, mais dans une foule d'autres, nous croyons qu'il ne déplaira pas à nos lecteurs que nous présentions ici quelques observations sur la valeur des exégètes.

Nous rappelons tout d'abord que les textes dont il est question, sont les mêmes aujourd'hui, qu'ils étaient dans les siècles passés, livrés aux études des saints Pères, des Docteurs et des exégètes qui soutiennent communément et presqu'unanimement le sens que nous leur donnons et que leur donnent encore aujourd'hui les interprètes les plus autorisés.

Quelques auteurs, aujourd'hui, s'efforcent de donner une autre interprétation de ces passages de l'Écrlture. C'est leur affaire ; ils pensent sans doute être dans leur droit ; mais nous disons que la saine logique nous défend de les suivre.

1° Ils ne sont pas un contre cent, contre mille. Nous savons que la raison du grand nombre n'est pas *toujours* la meilleure ; cependant nous devons la regarder comme telle, jusqu'à ce que la minorité opposante ait prouvé péremptoirement ses dires contradictoires. Or, où sont, en l'occurrence, les raisons péremptoires apportées par les

quelques opposants, en confirmation de leur sentiment ? Où sont-elles ?

En somme, on n'apporte en faveur des rares partisans des interprétations nouvelles, qu'un argument qu'on déguise sous des grands mots : « La critique ! » « La critique nouvelle », « la haute critique », « l'exégèse », « la haute exégèse », « l'exégèse moderne », « l'exégèse parfaite. » — Ce qui revient à dire : les interprètes modernes comprennent mieux l'Écriture sainte que les anciens.

Nous ne nions pas les progrès de l'exégèse en général : elle a approfondi, éclairé mille détails de la lettre des Livres sacrés, je dirais volontiers le dehors et le cadre des enseignements divins. Mais quant à la substance même de ces enseignements, et, en particulier, sur le point qui nous occupe, nous disons que les exégètes anciens l'emportent sur les modernes et que par conséquent nous devons suivre les premiers de préférence à ceux-ci.

En effet, non seulement ils ont pour eux *le nombre*, mais ils ont *le génie* et *l'inspiration*.

2° Nous ne connaissons pas les exégètes modernes qu'on nous allègue ; nous admettrons facilement qu'ils sont hommes d'intelligence et d'érudition, et même de grande intelligence et de profonde érudition. Mais nous n'hésitons pas à croire et à affirmer qu'ils sont loin de tous ces génies, de tous ces géants de la pensée chrétienne qu'on appelle S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Jérôme, S. Prosper, S. Hilaire, S. Thomas, S. Alphonse, Suarez, Bellarmin, Bossuet, etc., etc., etc.

Et qui peut douter que le génie ne voie plus clair que l'érudition ?

3° Ce n'est pas tout : ces génies étaient en même temps des Saints ou généralement des hommes de haute vertu et de grande piété.

Or nous avons beau être d'un siècle qui se targue de

sa science, de ses découvertes, qui s'enorgueillit de sa « critique », de sa « haute critique », qui vante son érudition en tout genre ; l'orgueil du siècle, — et chaque siècle a son orgueil et ses prétentions — *ne prévaudra pas contre la vérité et les conduites de Dieu.*

Or voici une vérité reconnue de tous et une conduite de Dieu évidente : c'est que la sainteté, la vertu, la haute piété est ce qui fait avant tout un interprète des Livres sacrés, un exégète *d'autorité.*

Il faut se rappeler en effet, « que *le devoir du commentateur est* non pas d'exprimer une opinion personnelle, mais *de rendre la pensée de l'auteur qu'il interprète* ([1]). »

Comment découvrir la vraie pensée de l'auteur des Livres saints, c.-à-d. du Saint-Esprit qui les a dictés, comment la découvrir sous l'écorce des lettres et parmi les difficultés que l'agencement littéraire de ces livres peut présenter ?

Certes l'érudition y sert, le génie plus encore, mais la vraie source de lumière, pour arriver à l'intelligence (intus legere) vraie du texte sacré, c'est le Saint-Esprit se communiquant à l'âme et la remplissant, avec une certaine plénitude, de ses dons.

Qu'on lise la vie des saints et l'on y rencontrera souvent ce phénomène, d'humbles frères laïcs, comme notre B. Gérard, de simples laïques, comme Grégoire Lopez, d'humbles femmes, comme Marie d'Agréda, conceptioniste, et vingt autres, consultés par des évêques et de savants théologiens sur les difficultés des Livres saints et sur les hauts mystères de la religion.

Qui ne sait d'ailleurs que jamais un génie chrétien ne recevra de l'Église le titre de Docteur, qu'il n'ait été d'abord placé sur les autels ?

1. S. Jérôme, cité par Léon XIII dans son Encyclique sur l'étude de l'Écriture Sainte.

Ce fait est une doctrine, et implique la proclamation d'une conduite de Dieu. Le Saint-Esprit, pour se communiquer avec une certaine plénitude de sa lumière, veut que les âmes soient préparées à recevoir ses dons, par la mortification, la liberté de l'esprit et du cœur, l'humilité, et une grande oraison.

Écoutons ce que dit Hugues de St-Victor, dont S. Thomas disait : « Dicta Hugonis de Sancto Victore magistralia sunt et robur auctoritatis habent. » Pour la connaissance de la Sainte Écriture, dit ce grand écrivain, il faut une componction intime plutôt que des preuves, de fréquents gémissements plutôt que des arguments abondants, des larmes plutôt que des sentences, la prière plutôt qu'une lecture savante, la grâce des larmes plutôt que la science des lettres, la contemplation des choses célestes, plutôt que la possession des choses de la terre. » *(Livre de l'âme.)*

Les saints et les interprètes attitrés de l'Écriture, ayant une certaine conscience de leur mission, et mus par la grâce de Dieu qui les avait choisis pour être des lumières dans son Église, se disposaient à cette infusion des lumières célestes, par le jeûne, qui élève l'esprit, « mentem elevat », et surtout par l'humilité, l'abnégation, le dégagement du monde, la prière.

Nous lisons dans la cinquième leçon des matines de S. Thomas : « Nunquam se lectioni aut scriptioni dedit, nisi post orationem. In difficultatibus locorum Sacræ Scripturæ ad orationem jejunium adhibebat. Quin etiam sodali suo fratri Reginaldo dicere solebat, quidquid sciret *non tam studio aut labore suo peperisse, quam divinitus traditum accepisse.* »

Et il mérita d'entendre cette parole de la bouche du divin Sauveur : « Bene scripsisti de me, Thoma. »

Ce n'est pas qu'il négligeât l'étude ordinaire : « Collationes Patrum assidue pervolutabat ; et nullum fuit scrip-

torum genus in quo non esset diligentissime versatus. »

Qui ne connaît la parole d'un autre docteur, le séraphique Bonaventure, franciscain, disant que c'était au pied de son crucifix surtout qu'il avait puisé les connaissances à la fois si lumineuses et si chaudes dont il avait rempli ses livres ?

Le jeûne élève l'esprit, l'Église le proclame ; il le rend plus apte à recevoir les impressions surnaturelles.

Quand on n'a pas assujetti le corps par la pénitence on risque de prendre ses imaginations et les entraînements de son *tempérament* pour des lumières vraies et, dès lors, si, par exemple, on est porté à voir tout en beau *à priori*, à juger de tout avec une débonnaireté tout humaine, on sera disposé à interpréter bien des textes de l'Écriture d'une façon bénigne, alors que l'Esprit-Saint en a voulu faire des flèches divines transperçant le cœur et jusqu'à la chair de salutaires terreurs : « Confige timore tuo carnes meas. »

Mais le savant qui veut comprendre l'Écriture, doit surtout renoncer à son jugement propre, à son orgueil, qui le fait glisser facilement dans la prétention de dire « *ses* pensées », d'exposer « *ses* vues », de dire surtout *du nouveau*... Et rien comme cet orgueil pour rendre son esprit inapte à recevoir les illuminations célestes.

« Le danger propre de la science, dit le pieux et savant Jésuite Berthier, est d'inspirer à celui qui la possède ou qui croit la posséder, une sorte d'admiration pour lui-même; c'est une espèce d'idolâtrie, de culte qu'il rend à ses lumières et à l'excellence de son esprit, à la multitude de ses connaissances. Or cet état est ce qui indispose le plus le cœur de Dieu. Le savant qui prétend tout connaître, est ignoré de l'Être suprême, du Père éternel des lumières, de l'auteur et distributeur de tous les dons. Rien de plus dur, de plus inabordable qu'une âme livrée à la fausse science; et j'appelle ainsi toute connaissance

non subordonnée, Seigneur, à votre volonté, non dirigée par l'humilité, non accompagnée de modestie, non sanctifiée par les pratiques de la piété. » *(Réfl. sur la Ière Épître aux Cor.)*

« Ubi humilitas ibi et sapientia, » dit le Saint-Esprit. *(Prov.*, x.) « Inter sapientes, » dit S. Bonaventure, « ille est sapientior qui est humilior. »

S. Thomas va jusqu'à dire que « les vertus morales, comme les choses divines, demeurent en quelque sorte étrangères au philosophe et au théologien qui n'en saisissent les phénomènes que par les investigations de l'esprit (inquisitione rationis), tandis qu'elles sont naturalisées et comme personnifiées dans l'homme vertueux et dans le Saint, par les admirables transfusions de l'amour (connaturalitate charitatis). »

« Ce n'est pas seulement l'Évangile, c'est Platon qui dit que le bien est le père de la lumière ; que le mouvement de l'esprit qui monte à Dieu doit s'appuyer sur les forces de l'amour. » *(Bougaud.)*

Quand l'exégète donc manque de vertu, ou même quand il n'a pas assujetti son corps par une grande austérité de vie et son esprit par une humilité profonde, Dieu sera avare de ses lumières à son égard, et trop souvent il prendra les dispositions de son tempérament et son propre esprit pour guide dans son exégèse.

Ce n'est pas tout, et ceci est une observation capitale, il sera disposé à subir plus qu'il ne faut l'*influence du milieu* et à accepter des idées courantes qui ne sont pas en accord avec les lumières que le Saint-Esprit voudrait lui communiquer.

Bien peu d'intelligences, c'est un fait acquis, sont naturellement assez fortes pour se dégager de l'impression de l'air intellectuel ambiant, au sein duquel elles se meuvent à la recherche de la vérité.

C'est une remarque qu'on doit avoir toujours devant

les yeux pour juger de l'autorité d'un écrivain quelconque (1).

Celui qui écrit dans un siècle ou dans un pays frondeur et rationaliste, n'échappera pas complètement, par ses propres forces, à l'influence de ce rationalisme. Le respect humain l'inclinera à certaines concessions, ou le rendra d'une circonspection exagérée dans l'affirmation de la vérité surnaturelle. Un auteur qui écrit dans un milieu protestant, ou au sein d'une génération qui affirme à grands cris les droits de la raison, les progrès de la science, échappera difficilement à quelque influence néfaste de ce genre.

Un prédicateur qui se trouve devant un auditoire où se rencontrent nombre de mécréants, sera naturellement porté à donner à certaines thèses oratoires une teinte un peu pâle, ou de telle ou telle nuance, pour ménager les regards faibles ou troublés de ceux qui l'écoutent. Un prêtre aura développé en chaire dans toute leur rigueur et *toute leur vérité* les principes évangéliques touchant le renoncement chrétien, la fuite du monde, etc., s'il se trouve bientôt après, à table ou dans un salon, mêlé à une société mondaine, il lui sera bien difficile de ne pas donner à sa parole d'apôtre quelques commentaires adoucissant sa doctrine et la rendant plus acceptable à ses voisins de gauche et de droite.

---

1. L'esprit du siècle est sans cesse occupé à faire pénétrer sa funeste influence dans les esprits et les cœurs des élus. Il y a peu d'hommes qui ne finissent pas par marcher avec la multitude, peu d'hommes qui ne se laissent pas imposer par *la pompeuse enflure de la science*, par les décisions légères d'une littérature en progrès, et par les prétentions que chaque génération, à mesure qu'elle vient se pavaner sur le théâtre de la vie, croit avoir à une grandeur jusque-là sans rivale. (Faber, *Précieux Sang.*)

Le même auteur dit : « L'esprit de l'époque doit nécessairement affecter notre théologie et notre ascétisme. Sous son effort dépressif, nous serons tentés de sacrifier le surnaturel au naturel, ce qui est passif à ce qui est actif, *et ce qui est infus en nous à ce que nous avons acquis de nous-mêmes.* (Ibid., p. 163.)

Dans le même ordre d'idées, un prêtre, même pieux et plein de talents, qui, à l'âge de sa formation scientifique, aura reçu, parmi ses jeunes enthousiasmes de disciple, les idées *larges* et *hardies* (ut aiunt) d'un professeur renommé et de talent, a toute chance de subir plus que de droit son influence quand, plus tard, il volera de ses propres ailes. Il est si difficile de revenir sur ses idées propres, ou même sur les idées des autres que l'on a faites siennes.

Nous ferons les mêmes remarques à propos d'un exégète qui, s'efforçant de pénétrer le sens des Saintes Écritures, se plonge pour ainsi dire dans un océan de travaux herméneutiques dus à la science hérétique ou rationaliste.

Le Souverain Pontife Léon XIII a vu ce danger et il le signale avec sa souveraine autorité dans son encyclique sur l'étude de l'Écriture Sainte; écoutons-le :

Après avoir parlé des Pères de l'Église comme des premiers interprètes de la parole divine, il continue en ces termes : « Les autres interprètes catholiques ont sans doute moins d'autorité; toutefois, comme les études bibliques ont fait dans l'Église des progrès continus, il faut aussi rendre l'honneur qui leur est dû aux commentateurs à qui l'on peut emprunter dans l'occasion plus d'un argument pour réfuter les adversaires et résoudre les difficultés. Mais c'est un excès blâmable d'ignorer ou de mépriser les remarquables travaux que nos interprètes nous ont laissés en grand nombre, de leur préférer les livres hétérodoxes, pour leur demander, *au grand péril de la saine doctrine* et au détriment de la foi, l'explication des passages sur lesquels les catholiques ont *depuis longtemps* et avec tant de fruit exercé leur génie et leurs forces. Il est vrai, les travaux des hétérodoxes, mis à profit *avec prudence*, peuvent *parfois* venir au secours de l'interprète catholique; toutefois celui-ci ne doit point oublier ce que nous attestent les anciens, à savoir que le vrai sens des

Lettres sacrées ne se trouve nulle part en dehors de l'Église, et que ceux-là ne peuvent le transmettre qui, privés de la vraie foi, *ne vont pas jusqu'à la moelle de l'Écriture, mais se bornent à en ronger l'écorce.* »

Dans un autre passage, le Souverain-Pontife confirme ce que nous disions plus haut, de l'illumination intérieure et pour ainsi dire officielle des Saints Docteurs.

Voici comme il s'exprime : « Tous les Saints Pères qui ont planté, arrosé, bâti, conduit et nourri la Sainte Église, procurant ainsi son accroissement, jouissent d'une autorité souveraine, chaque fois qu'ils s'accordent tous à expliquer de la même manière quelque passage biblique, comme se rapportant à la doctrine sur la foi ou les mœurs. En effet, *de leur consentement unanime, il résulte clairement que ce point* A ÉTÉ ENSEIGNÉ PAR LES APOTRES SELON LA FOI *catholique.* Mais il faut encore faire *grand cas de l'opinion des Pères, alors même que, sur ces matières, ils parlent comme des docteurs privés.* Et, en effet, non seulement ils sont recommandables par leur science de la doctrine révélée et par la connaissance d'une foule de choses très utiles à l'intelligence des livres apostoliques ; mais encore *Dieu a donné abondamment l'assistance de sa lumière à ces hommes*, non moins remarquables par la sainteté de leur vie que par leur amour de la vérité. Aussi l'interprète reconnaîtra qu'il lui appartient de marcher respectueusement sur leurs traces et de profiter de leurs travaux avec un choix intelligent. »

Enfin à la pénitence, à l'humilité, à la liberté de l'esprit vis-à-vis de l'opinion, qui rendaient les Saints Docteurs et tous les grands interprètes tout à fait aptes à recevoir les illuminations d'en haut, et disposés à les suivre, il faut ajouter l'oraison, cette oraison qui les mettait en communication habituelle avec Dieu, et ces prières ardentes de saintes âmes implorant la grâce de l'intelligence des Livres Saints.

Il est dit de S. Jean Berchmans qu'à chaque difficulté considérable qui l'arrêtait dans ses études de philosophie, il quittait sa table d'étude et se mettait en prière pour implorer l'assistance du Ciel. Et sa prière était exaucée ; et l'intelligence des points obscurs lui était donnée. — Nous ne pouvons douter que les saints interprètes de l'Écriture, comme nous l'avons vu de S. Thomas, n'aient usé du même procédé surnaturel, pour arriver à pénétrer le sens des endroits obscurs de la Révélation.

Ce n'est pas tout, les textes en question interprétés par ces génies suscités de Dieu, remplis de l'Esprit-Saint, ont passé, avec leur ancienne interprétation, dans l'enseignement ordinaire de l'Église par la prédication et les livres pieux. Nous défions les partisans de nouveauté d'ouvrir un sermonnaire ou un livre pieux ayant quelque autorité, sans y rencontrer à chaque page, dans le sens ancien, les textes dont il s'agit ici.

Or, comme le dit le savant théologien Schader, « une prédication qui a été commune et universelle en tout temps, appartient au magistère ordinaire de l'Église; « ad magisterium ordinarium Ecclesiæ pertinere : communem universalemque prædicationem quavis ætate exercitam. » (*De theol. generatim comment.*, p. 102.)

Nous croyons donc pouvoir conclure de toutes ces considérations que la bonne logique et l'esprit catholique nous obligent à suivre ici les anciens; et nous sommes persuadés qu'en dépit des efforts de quelques esprits amis du nouveau, les prédicateurs et écrivains pieux de tous degrés continueront à prêcher et à écrire dans le sens de S. Augustin, de S. Jérôme, de S. Thomas, du cardinal Bona, de S. Alphonse, de Bossuet, de Bourdaloue, de S. Léonard de Port Maurice, etc., etc.

On nous opposera quelques exégètes modernes :

Nous ne nierons pas leur valeur ; mais « quid hi contra tantos ! »

On nous citera à l'appui de ces nouveautés, Bergier, Bougaud, Lacordaire, Monsabré.

Nos observations précédentes ont déjà répondu à cette allégation; nous ajouterons seulement que ces hommes illustres sont des apologistes. Or la théologie apologétique, comme dit Schouppe « a calumniis vindicat »; elle montrera par exemple que telle doctrine n'implique pas contradiction, que tel point qui irrite et éloigne certains esprits n'est pas de foi, etc. De là il arrive que les apologistes parfois se serviront contre les adversaires de la religion, d'opinions singulières, d'hypothèses peu probables. Mais évidemment de telles opinions, et ces hypothèses hardies ne doivent pas faire partie de l'enseignement que l'on donne aux fidèles.

C'est la méthode que suit le R. P. Monsabré dans son sermon sur le gouvernement divin et le nombre des élus: « Telle doctrine, dit-il, qui heurte vos idées n'est pas article de foi, vous pouvez, sans être formellement hérétique, accepter telle manière de voir... Les rigoristes vous diront ceci... moi, *j'aime mieux penser*... une autre opinion *tend* à faire le nombre des élus *aussi grand que possible.* »

Puis un peu plus loin, il abandonne, sans le dire, la thèse générale, il passe *aux catholiques:* « Le bon et doux S. François de Sales veut que la majorité des catholiques soit sauvée ; *sa cause* est facilement *gagnée si* l'on tient compte des enfants qui meurent avant la septième année avec la grâce du baptême... Puis il y a les enfants baptisés chez les dissidents... Puis les voies secrètes... — *S'il faut en croire* une sainte... etc.

« Et maintenant, *il me semble*, messieurs, qu'avec tous ces éléments de salut nous pouvons composer un *nombre considérable* capable de faire honneur à la miséricorde divine. »

Enfin, convenant implicitement que la prédication

universelle proclame, et, à bon droit, le plus grand nombre des réprouvés, l'orateur s'écrie : « Prétendez-vous que le nombre des élus, si grand qu'il soit, est inférieur à celui des réprouvés ? — Qu'importe !...

« Ici, messieurs, il ne s'agit pas de compter, mais de peser ; « non numeranda sed ponderanda. » Un seul élu pèse plus dans la balance de la gloire divine que l'enfer tout entier. »

Enfin l'éloquent *apologiste* dominicain, pour satisfaire, autant que possible, les rationalistes qui font le procès au gouvernement providentiel du monde, ajoute les nombreux élus que le christianisme, triomphant partout, *comme il est permis de l'espérer*, donnera plus tard au ciel... Puis il ajoute encore les milliards d'élus que les *étoiles peut-être* contiennent... *enfin les anges !*

Et il dit : « Mes *opinions* et *hypothèses* ont du moins pour effet de fermer la bouche aux détracteurs du gouvernement divin. »

On voit par cet aperçu quel ferme appui le R. P. Castelein trouve dans le discours du R. P. Monsabré.

L'éloquent Lacordaire a fait le même discours, aussi en apologiste. Nous ne l'avons pas lu ; il contient, nous a-t-on dit, la fameuse addition des trois nombres que nous avons rencontrée plus haut. — C'est assez dire ! — Nous ajouterons ce petit fait topique: il y a quelque vingt ans, une personne d'esprit et de piété et qui a écrit un ouvrage fort remarqué, nous disait : « J'inclinais un peu à penser que les élus sont en plus grand nombre que les réprouvés ; mais depuis que j'ai lu le discours de Lacordaire, je suis moins inclinée à le croire ! »

Nous nous sommes étendu quelque peu sur cette question d'exégètes et d'exégèse ; et ce n'est pas seulement au point de vue de la controverse qui nous occupe ; nous avons voulu, dans la mesure de nos humbles forces, réagir contre la tendance de plus en plus marquée, de sacrifier

trop et trop souvent le surnaturel au naturel, l'esprit de Dieu à la science et à l'esprit humain.

***

II. Les arguments négatifs du R. P. Castelein quant aux textes d'Écriture, n'ont pas de valeur probante ;

Ses arguments négatifs *quant aux faits* sont encore moins probants.

Il a essayé en vain (nous l'avons démontré) de blanchir et de faire voir en masse dans le chemin du salut, les victimes des grands châtiments divins et le grand nombre des païens, des juifs et des dissidents.

Ses vues sur les mœurs et l'esprit religieux du monde dans tous les pays et dans tous les temps, ne reposent que sur *ses enquêtes à lui*, et sur ses affirmations bénévoles, mais sans preuve.

Nous pourrions le renvoyer sur ce point à la plus haute autorité du monde, et qui a mission et lumière pour faire ces sortes d'enquêtes : « Jam vero, dit Léon XIII, si quæritur qua passim ratione vita degatur, nemo est quin videat, valde ab evangelicis præceptis publicos mores privatosque discrepare. Nimis apte cadere in hanc ætatem videtur illa Joannis Apostoli sententia, omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ (*Joan.*, II, 16). Videlicet *plerique*, unde orti, quo vocentur, obliti, curas habent cogitationesque omnes in hæc imbecilla et fluxa bona defixas... » etc. (Encycl. *Exeunte jam anno* du 30 décembre 1888.)

Du reste tous les auteurs sont contre lui, tous les raisonnements le condamnent, la Sainte Écriture le contredit en vingt endroits.

Donc ni son exégèse, ni sa haute critique historique n'ont point « redressé un grand nombre d'erreurs, n'ont nullement déblayé la voie ».

III. Est-ce que ses arguments positifs sont « une éblouissante et réconfortante clarté sur la vie et la mort », comme le disait la réclame bibliographique ?

Nullement.

Il a invoqué S. Paul, il a vu dans ses enseignements sur la surabondance de la grâce, une surabondance d'extension alors que tous les SS. Pères et les théologiens n'y voient qu'une surabondance d'intensité. Il est seul, pensons-nous, de son avis.

Il a voulu appuyer son exégèse personnelle et sans fondement sur un texte de S. Thomas, nous avons prouvé qu'il ne le peut.

Quant à ses vues sur l'avenir de l'Église, sur quoi reposent-elles ? — Nous avons vu que ses « tout » « tous » « toutes » n'étaient pas un appui bien solide.

Il prétend que l'Église est en progrès continu au point de vue de la vie morale et religieuse de ses enfants, et que ce progrès ira en s'accentuant jusqu'à la fin... très éloignée des siècles.

Quod gratis asseritur, gratis negatur.

Il est vrai que le R. Père, se propose, nous dit-il, de faire un livre pour démontrer cette thèse.

Sans doute il le basera sur des enquêtes, comme celle qu'il a faite dans un quartier moyen de Bruxelles (!)... il parcourra le monde de quelques traits de plume ; puis il s'écriera : « Circuivi terram et vidi quod omnia sunt bona ! »

Ensuite faisant une enquête sur les premiers temps de l'Église, il la conduira suivant le procédé qu'il emploie à propos du terrorisme, et à l'occasion duquel il déclare que nos chrétiens pratiquants valent mieux que ceux des temps apostoliques.

Les américanistes ont déjà émis cette idée. Léon XIII, dans sa lettre au cardinal Gibbons, ne semble pas la partager. « *Qui donc*, dit-il, se reportant à l'histoire des

apôtres, à la foi de la primitive Église, aux luttes et aux supplices des plus vaillants martyrs, à la plupart, enfin, de ces anciens âges, si féconds en saints, *oserait comparer les premiers siècles avec notre temps*, et affirmer que ceux-là étaient moins favorisés de l'Esprit-Saint ? »

Nous admettons qu'il y a aujourd'hui dans l'Église une foule d'âmes d'une solide piété, que les bonnes œuvres, œuvres de charité et d'apostolat, sont florissantes, surtout en notre pays. Nous disons que Bruxelles, par exemple, renferme une vraie légion d'âmes de cette trempe. Cependant ces chrétiens d'élite sont une infime minorité, même en notre patrie. Mais, si par chrétiens pratiquants on entend la masse des fidèles qui remplissent encore leurs devoirs religieux, le R. P. Castelein aura beau leur distribuer plus encore de bons points et de prix de sagesse, nous sommes de l'avis de Léon XIII, il ne peut être question de les comparer aux chrétiens des temps primitifs de l'Église. — Nous nous demandons ce qu'il resterait de ces chrétiens pratiquants, aux pieds du crucifix et de la chaire apostolique, si notre génération devait passer par le régime des catacombes, des glaives, des bûchers et des chevalets, pendant vingt-cinq ans seulement ?

IV. Que dirons-nous de l'examen que le R. P. Castelein a fait des obstacles au salut ? A-t-il conduit plus sérieusement cette enquête, si importante quand il s'agit de juger dans quel chemin d'éternité marchent les âmes ?

Le lecteur se rappelle que nous y avons découvert et sans beaucoup d'efforts, une suite bien longue d'omissions, de faux-fuyants, de conclusions forcées. Cette enquête multiple ne peut servir qu'à dresser une formule d'examen de conscience à l'usage des disciples du système ou de l'école au moins possible, que, d'une plume si autorisée et si habile, Mgr Isoard a caractérisé et combattu.

***

L'annonce déjà citée du 26 nov. 1898 nous dit « que la religion est, dans un trop grand nombre de cas, presque aussi peu connue de ceux qui la pratiquent que de ceux qui la combattent ; qu'il est éminemment *salutaire* que des hommes de la compétence et de l'autorité du P. Castelein élèvent la voix, précisent les enseignements trop souvent enveloppés d'ombres. Que de préjugés vont tomber devant les lecteurs de P. Castelein ! »

A l'encontre de cette annonce qui ressemble un peu à un brevet d'incapacité ou de négligence décerné à tout le clergé séculier et régulier passé et présent, nous nous permettons de croire et de dire tout haut, que « Le rigorisme et la question du salut » est un livre *funeste aux âmes.*

1. — Son premier fruit naturel et nécessaire sera d'affaiblir dans une foule d'esprits le respect et la soumission à l'égard des prédicateurs et des écrivains pieux, passés, présents et futurs.

En effet, ce livre est écrit à l'encontre de tout ce que l'on prêche et écrit depuis toujours dans l'Église, et il prétend apprendre aux fidèles, « ce qu'on a laissé ignorer jusque maintenant ou qu'on ne leur a livré qu'enveloppé d'ombres ».

Ce livre prétend plus encore : redresser un grand nombre d'erreurs sur les enseignements les plus usuels : le péché originel, la grâce, le salut, les obstacles au salut.

Ce livre prétend « déblayer la voie spirituelle » encombrée sans doute par les faux enseignements ou tout au moins par les exagérations des rigoristes, c'est-à-dire de la prédication commune et populaire.

Ce livre prétend que jusque maintenant on n'a pas su prêcher l'amour de Jésus-Christ, le rendre populaire, mais qu'on a conduit les âmes par une voie de rigorisme et de terrorisme capable de briser dans les cœurs tous les ressorts de bien et de les jeter dans un affreux désespoir.

L'auteur a cru sans doute ses frères dans le sacerdoce bien humbles et bien débonnaires pour leur servir de si dures leçons !

Nous avons prouvé que ce livre fameux n'a pas de valeur, qu'il *ne redresse rien*, *ne déblaie aucune voie*, *n'illumine ni la vie ni la mort.* Mais supposons un instant (pensée horrible et sacrilège!) que la prédication, faisant fausse route depuis des siècles, a commis et commet tous les méfaits qu'on lui impute; quel est, dans ce cas, le devoir de celui qui se croit appelé à réformer l'Église *pratiquement enseignante*, si je puis ainsi parler? Son devoir c'est d'avertir modestement les Évêques et les Supérieurs d'ordres religieux, afin que ceux-là dans leurs séminaires, ceux-ci dans leurs scolasticats fassent donner un enseignement qui induise les prêtres à quitter leur mode d'enseignement rigoriste et terroriste, tant dans les prônes que dans les catéchismes.

Les évêques, dès lors, verraient ce qu'il y a à faire, et dans le cas (impossible) de l'adoption des idées du réformateur, ils vireraient de bord à la sourdine dans l'enseignement populaire, et éviteraient ainsi d'ébranler dans les fidèles la foi et la confiance en leurs prêtres.

Mais ce n'est pas là la conduite que l'on tient; on dit aux fidèles, tout haut, on crie sur les toits: « Jusque maintenant on a encombré le chemin du ciel, on vous a enseigné une foule d'erreurs », mais voici la vraie lumière, une lumière « éblouissante et réconfortante sur la vie et la mort! »

Nous disons, nous, que c'est là *jeter du discrédit sur la prédication* et *sur le ministère sacerdotal.* Si des hommes comme S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Thomas, S. Bernard, S. Alphonse, Bourdaloue, Brydaine, le cardinal Giraud, Boudon, De la Colombière, S. Jure, S. Vincent de Paul, S. Léonard de Port Maurice, etc., etc. — ont pu prendre leurs illusions pour des enseignements de

l'Écriture Sainte; à combien plus forte raison le pourront la plupart des prêtres qui n'ont ni leur sainteté, ni leurs lumières, ni leur science !

D'un autre côté ne va-t-on pas même jeter aussi du discrédit sur le magisterium de l'Église? Ce magisterium ne consiste pas seulement à édicter çà et là dans le cours des siècles quelques dogmes de foi qu'il trouve dans l'Écriture et la Tradition et à publier quelques encycliques sur des questions générales de haute portée, mais encore à inspirer et surveiller la prédication et l'enseignement populaire : Or que devra-t-on penser de ce magisterium qui, pendant des siècles, laisse prêcher par ses Saints, ses prédicateurs illustres, ses prêtres enfin, une doctrine exagérée dont une des conséquences est *d'irriter* les *raisonneurs* et de les *empêcher* d'accepter la foi, et dont une autre conséquence, et plus funeste, est « de briser, dit-on, dans les cœurs fidèles tous les ressorts du bien et de les jeter dans un affreux désespoir »?

On voudra bien nous dire si c'est l'incurie ou l'ignorance qui a rendu si longtemps muet le magisterium de l'Église en une question si grave.

Est-ce que désormais nombre de nos chrétiens, surtout parmi les lettrés, pensant que les prédicateurs en masse peuvent errer, sous l'œil de l'Église, en un point de doctrine si important, ne vont pas remettre à tout instant en question les enseignements qu'on leur donne? Ne vont-ils pas trouver fréquemment qu'on cite, ou que l'on commente les textes d'Écriture d'une façon rigoriste ou terrotiste, plus ou moins entachée de Jansénisme?

Les hérauts de la vérité diront : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement... faites des efforts pour entrer au ciel par la voie étroite : quittez, fuyez le monde, soyez moine de cœur, comme disait S. Anselme.

Au fond de leur cœur, les auditeurs pénétrés des idées nouvelles répondront : « Exagération!... Ce prêtre ne

comprend pas l'Évangile. Il s'agit là des Juifs, des temps messianiques ; il s'agit des difficultés que les gens du peuple éprouvèrent pour entrer dans l'Église Chrétienne ; il s'agit de la société païenne pourrie d'orgueil et de luxure telle qu'elle existait du temps de Notre-Seigneur. Le monde d'aujourd'hui n'est pas si mauvais ; la société me pousse plus au bien qu'au mal !... » etc.

Le prédicateur prévoyant ou devinant cet état d'esprit chez ses auditeurs, chez un certain nombre du moins, voudra appuyer, comme on l'a toujours fait, ses enseignements en citant les dires des Saints, des Docteurs de l'Église, des écrivains en renom des temps anciens ; les mêmes auditeurs répondront, au moins intérieurement : « Mais tous ces Saints, tous ces génies ont vécu dans des temps d'exégèse imparfaite ; s'ils ont interprété tel ou tel texte d'Écriture d'une façon rigoriste, c'est que leurs génies ou leurs cœurs étaient obscurcis par les ombres du « Pauci electi, » mal compris. — Toutes ces doctrines terroristes ne sont pas des points de foi définis par l'Église, donc nous pouvons nous en tenir à telle opinion avancée par un livre quelconque que nous avons lu, et qui est d'un catholique... etc. !!

Nous demandons si un livre qui a pour conséquence d'affaiblir ainsi dans les fidèles la foi simple et confiante dans la prédication ordinaire du prêtre, si ce livre n'est pas un livre funeste ?

Et qu'on le remarque, c'est sans *aucune raison* que le R. P. Castelein a écrit son livre ; car son but de combattre un rigorisme, un reste de jansénisme, un terrorisme à la Mahomet, qui remplace l'amour par la crainte, et la confiance par le désespoir ; ce but, nous l'avons montré, en réfutant longuement ses théories sur le terrorisme, n'est qu'une ombre gigantesque que son imagination a formée.

Il nous dira peut-être qu'il ne blâme pas tous les prêtres, mais quelques-uns seulement, et encore pour

leurs exagérations et non pour l'ensemble de leurs doctrines.

— Nous répondrons que l'ensemble du livre, et la façon dont il a été annoncé font croire qu'il y a un abus général qui doit être enfin et énergiquement extirpé.

Notre auteur, dans la préface de sa seconde édition ([1]), dit savoir que ses doctrines sont en désaccord avec « l'opinion de *certains théologiens*, et avec l'esprit public qui règne parmi *certains groupes de fidèles* » ; mais il se targue ensuite du succès de son livre pour conclure qu'il répond aux attentes et aux idées de la masse des théologiens, et à l'esprit public qui règne partout dans les fidèles, « *à part certains groupes* » ([2]) !

Ce succès peut n'être qu'un succès de librairie, provoqué par la curiosité, et nous le croyons fermement ([3]).

Mais fût-il un succès d'estime et d'applaudissement, cela ne prouverait rien, pas même « l'opportunité » d'une telle publication.

Quels écrivains eurent, pendant des années, plus de vogue, parmi le clergé lui-même, que les rédacteurs de *l'Avenir*, Lamennais, Lacordaire, Montalembert ; et *l'Avenir*, *dont les idées allaient sauver le monde*, fut condamné.

Quel discours fut plus applaudi que celui de Monta-

---

1. Nous n'avions pas achevé notre travail quand cette seconde édition a paru : nous y avons jeté un coup d'œil.

2. On pourrait dire à ce bon Père : mais pourquoi faire un livre si retentissant pour convertir à vos idées « certains théologiens » et « ces groupes de fidèles »?

3. Nous pourrions citer à l'encontre le succès de notre confrère le R. P. Godts. La 1re édition de son ouvrage *De paucitate salvandorum* a été enlevée en trois jours. Nous savons en outre « qu'en bien des groupes de théologiens et de fidèles », on se dispute *La Revue des âmes pieuses* dans laquelle le docte et pieux abbé Chatel a commencé une réfutation *qui promet*. Nous ne doutons pas que les articles de la Revue des Bénédictins français qui ont entrepris le même travail de déblaiement, ne soient lus avec avidité chez nos voisins.

lembert au congrès de Malines en 1863 ; et il fallut bien des influences, assure-t-on, pour empêcher qu'il ne fût mis à l'index.

Des théologiens, ou de nouveaux apôtres en Allemagne et en Amérique, présentent des *idées nouvelles* sur nombre de points de la théologie, de l'apostolat et de la direction. Ces nouveautés, exprimées d'abord en quelques formules vagues, générales, et plus ou moins susceptibles d'une interprétation ordinaire et bonne, sont acceptées un peu partout. Les inventeurs croient qu'ils ont la veine, qu'ils ont trouvé l'esprit nouveau pour des temps nouveaux; enhardis, ils développent et codifient leurs idées nouvelles, et Rome lance ses foudres. Tel livre était à sa huitième édition, avait été applaudi dans les revues et les journaux, quand le Vicaire de JÉSUS-CHRIST a lancé sur ses pages ses souverains anathèmes.

Nous voyons simplement en tout cela la réalisation de cette parole du grand cardinal Pie : « *Le diable se remue violemment dans le sens du christianisme modéré.* Il voit que l'on a découvert à peu près partout que le christianisme est le contre-poison efficace et unique de notre démoralisation, et il a inventé de couper le remède de moitié eau, si ce n'est de moitié poison. Le mal est bien grand ! » (*Sa vie*, t. I, p. 619.)

Mgr Isoard, le pieux, savant et vaillant évêque d'Annecy, a vu également la tendance actuelle au christianisme modéré, il l'a analysée finement et en a montré les funestes résultats, ou la complète infécondité. Voici quelques lignes extraites de son bel ouvrage : *Le système du moins possible :* « Un serrement de cœur, dit-il, saisit le bon prêtre quand il regarde autour de lui et compare le nombre des hommes que l'on appelle les vrais fidèles avec le nombre de ceux à qui il est impossible de conserver le titre de fidèles.

« Quand on s'est rendu compte, il y a une trentaine

d'années, de cette situation, on s'est dit : Rendons plus léger le joug du Seigneur. Disons, faisons voir que la pratique de la religion est chose bien plus facile qu'on ne le pense. Montrons qu'en toute occasion, nous savons abandonner ce qui n'est point le strict nécessaire. Et comme ce strict nécessaire peut être arrêté, circonscrit à des limites plus ou moins étroites, choisissez toujours celles qui le resserrent davantage. Ce sont les circonstances qui nous imposent cette conduite. Tenons pour certain que l'on viendra vers nous et que de nous on passera à Dieu, lorsqu'on pourra se convaincre que nous demandons peu de sacrifices, et que ces sacrifices *demandés*, *nous trouvons encore moyen de ne pas les exiger.*

« Ainsi parlait tout le monde.

« Cette attente des heureux résultats de ces adoucissements et *de ces effacements de la loi morale* devait être trompée. Car l'homme ne va pas à qui ne lui demande rien. Il n'estime pas ce qui se donne à si bas prix. La vie morale a des lois opposées à celles des affaires : ce qui est recherché, c'est ce qui réveille l'énergie et sollicite l'effort. Nous le montrerons à la fin de cet écrit. »

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, on aboutissait à rendre populaire ce *christianisme modéré*, si surtout il était la note dominante de l'enseignement religieux et de la direction des âmes, à quel résultat atteindrions-nous et peut-être dans un bref délai? Nous verrions fleurir partout ce christianisme qu'a si bien dépeint le cardinal Pie: « Un christianisme qui capitule journellement avec Satan, qui pactise avec les pompes du monde, qui amalgame les ténèbres avec les lumières, Bélial avec JÉSUS-CHRIST; un christianisme qui tourne à tout vent de doctrine, qui contrôle et redresse à tout instant les vérités de la foi, les enseignements de l'Église par les opinions et les préjugés mobiles du temps; un christianisme qui doute de lui-même et qui n'a ni le courage ni la dignité de ses convictions; un

christianisme, hélas! trop souvent sans esprit de pénitence, sans pratique de mortification et qui s'imagine pouvoir subsister dans une vie commode et sensuelle; un christianisme qui laisse au second ou plutôt au dernier rang dans nos affections le sentiment qui doit être le premier et le plus fort de tous: « maximum et primum »; un christianisme sans recueillement intérieur, sans union à Dieu, sans contemplation, sans oraison, disons le mot: un christianisme sans amour ou du moins sans cet amour dominant de Dieu qui s'annonce comme la nouvelle Loi, placé en tête de tout le devoir religieux; enfin, un christianisme trop souvent personnel, égoïste, étranger à la noble passion du dévouement, au bien spirituel et au salut éternel du prochain. (2e Instr. Synod. sur les erreurs du temps.)

Nos lecteurs penseront sans doute que nos citations sont nombreuses et bien longues. Nous avons la conviction qu'elles sont de nature à porter la lumière dans les esprits qui ne sont pas obscurcis par leur *propre idée* et par *la soif du nouveau*. Nous avons la conviction que ces paroles épiscopales sont vraies et nous dépeignent très exactement les conséquences du système de prédication et de direction des âmes que l'on veut substituer à ce qu'on se plaît à nommer « Rigorisme, Terrorisme, reste de Jansénisme. »

Pour en revenir au point de nos conclusions, que nous traitons, ce livre du R. P. Castelein jetant le discrédit sur la manière de faire ordinaire des bons prêtres et les doctrines qu'ils enseignent universellement sous les yeux de l'Église, ce livre est de nature à nuire à leur autorité, à leur influence apostolique dans les âmes et par conséquent un livre funeste. Supposez ensuite qu'il introduise dans l'apostolat, sans que le veuille sans doute l'auteur, le système du moins possible, nous avons la conviction qu'il ferait œuvre encore plus fatale aux âmes.

2. — Un second funeste effet qu'aura le livre du R.P. Castelein sera *d'affaiblir* en bien des âmes *l'horreur du péché.*

La connaissance, l'appréciation de la laideur du péché et l'horreur que cette connaissance produit, avec l'aide de la grâce, dans l'âme chrétienne, constituent la base de la vie spirituelle. — Ce qui caractérise le pécheur, c'est l'oubli où il est de ce qu'est la malice du péché; ce qui fait le grand pécheur, c'est la facilité avec laquelle il commet le péché dont il sait et voit la malice, et une sorte de mépris qu'il affiche pour toutes les conséquences du péché. « Impius cum in profundum venerit, contemnit. »

Le bon chrétien, au contraire, a pour cachet propre l'horreur du péché, le fervent chrétien fuit avec soin les moindres fautes, et ne cesse de gémir sur les péchés qu'il a commis en ses jours ou ses années de faiblesse et de dissipation.

Le P. Faber, un vrai maître en spiritualité, nous dit que la *douleur constante* des péchés passés est fort rare et que c'est peut-être la cause principale pourquoi il y a si peu de saints ou d'âmes de haute piété.

Que suit-il de ces doctrines? Que le grand effort de l'apostolat, qu'il s'adresse au peuple en général, comme dans les missions, ou aux personnes d'élite, comme dans les retraites, est et doit être d'inspirer l'horreur du péché. C'est à cette fin qu'on prêche les grandes vérités et que tous les livres donnant des méditations pour les retraites, présentent les mêmes sujets aux réflexions des retraitants.

On fait remarquer dans la vie de S. François-Xavier qu'en sa retraite annuelle il suivait les exercices de S. Ignace et n'omettait point la méditation sur le péché mortel.

Point de signe plus marqué de réprobation, que de faire peu de cas du péché mortel. Rien de plus triste à entendre, dans la bouche des pécheurs qui vivent, s'amusent,

dorment tranquilles, parmi leurs habitudes vicieuses, que ces mots par lesquels ils répondent aux reproches ou aux menaces qu'on leur fait, pour les convertir : Bah! bah! il faut bien qu'on s'amuse!... Quel si grand mal y a-t-il à cela? chacun a son tempérament! Dieu n'avait pas besoin de me bâtir tel que je suis!... Le bon Dieu ne va pas damner les gens pour si peu de chose! etc. » Mille fois j'ai entendu de semblables paroles et non seulement sur les lèvres des pécheurs aux iniquités monstrueuses mais des pécheurs ordinaires qui pullulent partout.

Maintenant je demande à tout lecteur attentif et réfléchi du livre du R. P. Castelein, je demande surtout à tout prêtre qui, en chaire ou au confessionnal, s'est efforcé cent fois de faire comprendre la laideur du péché mortel, et d'en inspirer l'horreur, s'il y a une seule pensée, une seule considération dans ce livre qui soit capable de faire cette lumière dans les esprits et de mettre cette horreur dans les cœurs. — Pas une.

Ce n'est pas tout ; le ton général du livre et une multitude de phrases et de considérants sont un peu au diapason des réflexions des pécheurs, que nous avons citées tantôt.

Ce sont péchés de faiblesse! Illogisme! etc... Ce ne sont habituellement que des péchés mortels *ordinaires*... Comment, rigoristes, irez-vous mettre ces gens en enfer pour ces fautes, résultats de l'éducation, des préjugés, etc?... Dieu n'a que faire de vos balances de toiles d'araignée!... Et puis comment me ferez-vous admettre que Dieu ira damner une masse de ces gens du peuple qui auront peiné, travaillé, la sueur au front, toute la vie!! etc.

Qu'on dise donc tout d'un coup que ces gens ne commettent pas de péchés mortels, qu'il n'y a de péchés mortels que les désordres monstrueux et dans lesquels on se fixe obstinément.

Mais, si l'on admet qu'un péché mortel même d'ignorance est un péché mortel, qu'on dise que celui qui le commet et qui meurt sans en avoir fait pénitence, eût-il été sur la terre en proie à toutes les douleurs et à tous les labeurs pénibles, mérite l'enfer. Qu'on dise avec le Vén. Louis de Grenade, avec tous les saints et tous les théologiens, « que de tous les maux qui peuvent ou exister ou être imaginés par la pensée, il n'en est pas de plus horrible, de plus funeste que le péché mortel. *Car l'enfer lui-même, en tant que supplice du péché, ne saurait être comparé à la difformité du péché.* »

Est-ce que tous les saints encore ne nous enseignent pas que l'expiation que Dieu a exigée de son Fils pour l'iniquité humaine, dont il s'était chargé, est un effet de la Justice divine plus profond, plus vaste, plus terrible que la damnation de tous les hommes ?

Que devient la Majesté de Dieu, que deviennent ses droits et son amour méprisés, que deviennent les douleurs du Christ, subies à cause des péchés, au sein des données ascético-théologiques du livre qu'on nous a présenté comme « une splendide et réconfortante illumination sur la vie et la mort ? »

Nous savons que le but, l'intention de l'écrivain n'a pas été de donner une notion diminuée, une appréciation abaissée du péché à ses lecteurs ; mais nous affirmons que cela ressort comme nécessairement de la lecture de son livre, et c'est pourquoi avec une conviction entière, nous le trouvons funeste aux âmes.

3. — Funeste il l'est encore parce qu'il *rabaisse l'idée vraie de la vie chrétienne.*

Notre-Seigneur, cela ressort à toute évidence de l'Évangile et des Épîtres apostoliques, est venu sur la terre non seulement pour effacer le péché, mais pour y implanter une vie nouvelle, sa vie à Lui reproduite par ceux qui lui appartiennent. Sa vie à Lui est une vie de sainteté, mar-

quée par l'absence de péché, mais aussi de sainteté s'épanouissant en vertu. C'est une vie de pénitence, une vie de renoncement, d'humilité, de patience, de douceur, de prière, d'amour des croix, de chasteté, de religion, d'amour divin. — La vie du chrétien doit être telle, Notre-Seigneur dans son Évangile nous le fait comprendre. Sans entrer dans la casuistique et surtout dans une casuistique qui distingue perpétuellement entre péchés ordinaires et péchés monstrueux, il nous dit : « Pour venir après moi il faut se renoncer, porter sa croix, marcher sur mes traces. Si vous ne faites pénitence, vous périrez, et le catéchisme romain dit que la vie du chrétien, s'il se conduit d'après l'Évangile, est une croix et un martyre. — Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux! etc., etc. S. Paul ne dit pas seulement: quittons les œuvres des ténèbres, il dit encore: abondez dans l'œuvre du Seigneur, « abundantes in opere Domini ; » vous êtes une race de choix... la volonté de Dieu est que vous soyez des saints; revêtez-vous des armes de lumière, c'est-à-dire des vertus et des bonnes œuvres... revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Et la raison qu'il donne pour exhorter les chrétiens à cette vie vertueuse, c'est que l'heure du salut est plus proche à mesure qu'on avance dans la vie. » (*Rom.*, XIII.)

Il est donc clair que le but de l'Incarnation et de la Rédemption, c'est de faire des chrétiens une race choisie, royale, « si qua in Christo nova creatura, vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova. » (*II Cor.*, V.) — Et le ciel est l'effloraison totale et la stabilisation éternelle de la vie chrétienne.

Voilà ce que nous devons enseigner, sous peine de faire du christianisme, *de plus en plus* dans l'esprit et le cœur et la vie de nos chrétiens, un ensemble sans sève et sans grandeur d'*observances légales*, ou de le réduire à une pauvre casuistique, dans laquelle on distinguera les

péchés mortels en péchés ordinaires et en péchés monstrueux.

Nous le savons, il y a des degrés dans la façon de pratiquer le christianisme, et il ne sera demandé compte que d'un talent à celui qui n'en a reçu qu'un ; nous savons qu'il y a parfois des miséricordes étonnantes pour ceux même qui, pendant toute leur vie, auront été les ennemis de la croix de JÉSUS-CHRIST, comme disait S. Paul; mais nous savons également que la règle générale, c'est que *tout chrétien doit avoir l'esprit chrétien pendant sa vie*, nous savons que *les miséricordes extraordinaires restent extraordinaires.*

Or qu'on lise *Le rigorisme et la question du salut ; qu'on le lise attentivement*, et l'on verra que de ses pages ne se dégage pas cette notion de la vie chrétienne et de l'œuvre du salut.

La *force prépondérante* de la grâce de la rédemption, célébrée sur tous les tons, d'un bout à l'autre de ce funeste écrit, est toujours montrée, dans son extension, comme sauvant à peu près tout le monde, sans que cette force prépondérante aboutisse à faire des chrétiens ou des gens vertueux. — Avec un tel système, combien de chrétiens pour savoir ce qu'ils valent, à quel degré ils suivent les préceptes et les exemples de JÉSUS, jusqu'à quel point ils ont des chances de salut, combien, disons-nous, de chrétiens se regarderont dans le miroir des « péchés ordinaires et des péchés monstrueux », dans lequel les Ninivites parviennent encore à avoir bonne figure !... Puis encore pour les lâches et les inconstants, quel appui pour leur lâcheté, quel refuge ouvert à leurs perpétuelles inconstances, que ce système de la force prépondérante de la grâce de la Rédemption, et des voies secrètes, etc...

Presque tout le monde gagne la fortune du ciel par des espèces d'*opérations de bourse spirituelles*, où l'on réussit presque toujours ; à quoi bon se livrer au travail, se gêner,

se mortifier, faire des efforts pour entrer dans le royaume des cieux?... Nous ne sommes plus aux temps messianiques!!!

***

4.— Nous avons vu dans le cours de notre ouvrage combien les idées du R. P. Castelein sur l'orgueil, la richesse et la luxure sont en opposition avec l'Évangile et tous les écrits des Saints, au point de vue des obstacles que ces trois concupiscences opposent au salut des hommes ; pas n'est besoin de faire ici ressortir combien sa manière de voir est de nature à nuire aux âmes. Il faudrait être aveugle pour ne pas le saisir.

Mais que dirons-nous de ses doctrines sur le monde et les dangers qu'il présente au point de vue du salut?

Nous l'avons aussi fait remarquer, et personne qui ne s'en soit aperçu en lisant son livre, il est sous ce rapport en opposition directe avec *tous* les enseignements *de tous*, dans la sainte Église de Dieu.

Qui ne sait d'ailleurs que la grande difficulté que rencontre le zèle apostolique, auprès des chrétiens de toutes les classes, c'est de parvenir à leur faire envisager le monde comme l'ennemi de JÉSUS-CHRIST, comme l'ennemi dangereux, pernicieux de leurs âmes, et par conséquent comme un ennemi qu'ils doivent *haïr*, *fuir* et *combattre*.

Or, si on ne peut les amener à cette conviction et à la conduite qui en est la conséquence, S. Alphonse prétend que les retraites et les missions ne seront que des feux de paille ; et tous les pasteurs zélés et intelligents ne le savent que trop.

Maintenant nous demandons si l'impression du lecteur en parcourant les pages dans lesquelles le R. P. Castelein développe, au nom de *sa* philosophie et de *sa* théologie, *ses doctrines nouvelles* sur les dangers du monde, nous demandons si cette impression ne sera pas funeste?

Que de chrétiens vont s'appuyer sur ces doctrines pour se jeter de plus en plus dans le courant d'une mondanité qui va en croissant avec les développements de la civilisation. Et comme, au nom des mêmes doctrines, ils vont être osés pour traiter les prédicateurs et les confesseurs de rigoristes, d'exagérés, quand ceux-ci voudront les conduire d'après l'ancienne doctrine, disons plutôt d'après la VRAIE doctrine !

Ce n'est pas tout. Ce qui serait un malheur inexprimable, c'est que de telles doctrines prissent racines dans le clergé ! Les prêtres séculiers ou les religieux qui inclinent vers le monde y verront facilement l'approbation de leurs tendances dangereuses, de leur vie dissipée. Ensuite dans les sermons et au confessionnal on sera de plus en plus d'une funeste indulgence sur la question des occasions dangereuses, sous prétexte qu'il ne faut pas faire le monde plus mauvais qu'il n'est, ni de la morale de l'Évangile un code de lois impossibles à pratiquer.

Qu'adviendra-t-il de l'esprit chrétien, du sens évangélique, déjà si affaibli parmi nos croyants, si nous devenons ainsi les complaisants approbateurs de l'esprit mondain ? Ah ! certes, nous éviterons bien des difficultés, nous serons applaudis par le monde et proclamés des guides parfaits, et la foule nous suivra. Mais les mœurs, on peut l'affirmer, iront en déchéant de plus en plus, et nous avons à craindre cet anathème de JÉSUS-CHRIST : « Malheur, quand les hommes disent du bien de vous, car leurs pères agissaient ainsi envers les faux prophètes », ils comblaient ceux-ci d'honneurs, afin qu'ils accommodassent leurs prétendus oracles aux désirs dépravés des princes et du peuple. « Prophetæ prophetabant mendacium et sacerdotes applaudebant manibus suis, et populus meus dilexit talia. » (Jer., v.)

Qu'on nous prouve ou que nous avons lu l'Écriture Sainte et les ouvrages des Saints sans comprendre leurs

doctrines sur le monde, ou que nous n'avons pas saisi la pensée du R. P. Castelein sur ce point; qu'on nous prouve cela (mais sans faux fuyants), et nous reconnaîtrons humblement notre ignorance, et nous ferons notre *mea culpa* des pages que nous écrivons en ce moment.

Mais si nous avons compris les Livres Saints et les écrits des Saints, et le livre que nous combattons, nous n'hésitons pas à dire et à redire que *Le Rigorisme et la question du salut* est une œuvre funeste.

La mondanité et l'amour du monde ne sont que trop acclimatés dans les âmes même chrétiennes; ils damnent les unes, ils déflorent les autres. Toutefois jusqu'aujourd'hui cette mondanité, cet amour du monde n'étaient dans la plupart des âmes qu'à l'état de sentiment, de passion, de fascination peut-être. Or tout cela est changeant : les déceptions, les épreuves, les maturités de l'âge aident beaucoup la grâce à en triompher. Mais qu'en sera-t-il si les sentiments, les passions peuvent s'appuyer d'une doctrine?



5. — Un autre effet funeste du livre que nous combattons c'est d'*amoindrir l'idée de l'Église catholique* et de diminuer l'estime que nous devons avoir de la faveur de lui appartenir par la vraie foi.

« *Un des plus grands dangers pour nous*, dit Faber, *à l'époque où nous vivons, c'est de faire peu de cas de l'Église.* Maintenant que l'hérésie recouvre la surface du monde, et que, dans la vie sociale, il reste à peine quelques distinctions entre les fidèles et ceux qui ne le sont pas, il est bien moins gênant pour les hommes et bien plus facile à leur lâcheté de ne *regarder la foi que comme une des nombreuses opinions qui peuvent les sauver et l'Église comme une des institutions nombreuses destinées à leur rendre le*

même service. Les hommes font peu de cas des immenses privilèges et des droits exclusifs de l'Église, ou bien par respect humain, ou bien, parce que par là il leur devient facile de diminuer les difficultés d'un problème qu'ils sont incapables de résoudre. Puis, vient immédiatement, avec une prompte et désastreuse logique, le manque d'estime pour les sacrements, et les conséquences pratiques ne tardent pas à se développer....... »

« Nous devons habituellement regarder l'Église comme la seule arche dans le déluge du monde, la seule maîtresse du salut. Nous ne voulons pas lier Dieu d'une manière plus étroite qu'il ne lui a plu de se lier lui-même. Nous ne voulons pas limiter les excès si vastes de sa miséricorde. Mais n'oublions pas que la loi générale qu'il a posée c'est qu'en dehors de l'Église romaine, il ne peut y avoir de salut, et il a établi encore comme règle ordinaire, qu'il n'y aurait pas de croyances si exactes, pas de sympathies si légitimes, pas de vues si généreuses, pas de proximité si grande, pas de dévotions si sensibles, pas de grâces actuelles si senties, qui puissent rendre un homme membre vivant de Jésus-Christ en dehors de la communion avec le Saint-Siège, *Nous devons être jaloux de la simplicité et de la sûreté de cette ancienne doctrine.* »

« Nous devons nous défier de toutes *les belles paroles, des théories spécieuses* et des *ingénieux retranchements que l'esprit du jour voudrait suggérer.* Nous ne devons nous laisser égarer, en aucun cas, ni par les circonstances de lieu, ni par la supériorité de l'hérésie, ni par les arguments tirés de conséquences qui sont l'affaire du gouvernement de Dieu dans le monde, et non la nôtre. *Les péchés des hommes ne peuvent changer la vérité de Dieu.* Les hommes sont à sa merci, et ce n'est pas lui qui est à notre disposition. Aux jours de l'Antechrist, lorsque les deux tiers même des fidèles s'éloigneront de l'Église, leur apostasie

ne fera pas qu'elle soit moins pour cela maîtresse exclusive du salut. » (*Précieux sang*, p. 246 et ss.)

Redisons ici encore cette autre pensée du pieux et docte oratorien anglais : « *Un mot*, un regard qui tendrait à faire croire que, entre être dans l'Église et hors de l'Église, il n'y a pas autant de différence qu'entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Belial, *déroberaient à Dieu plus d'âmes que n'en pourrait gagner la vie entière d'un prêtre* ou d'un saint employée à la prédication et à la prière [1]. » (*Créateur et créature*, p. 109.)

Voilà des pensées vraiment catholiques et faisons-le remarquer encore, elles sont d'un protestant converti, vivant au milieu de protestants, comme nous vivons, un peu partout, au milieu des indifférents, des raisonneurs, des impies de tout calibre.

L'écrit du R. P. Castelein est-il au diapason de cette doctrine élevée, de ces sentiments de foi? — Certes, non.

Il n'est pas, bien entendu, dans notre pensée de dire que le Rév. Père a voulu intentionnellement donner des doctrines contraires, qu'il a voulu diminuer l'estime que nous devons faire de la foi catholique et de notre titre d'enfants de l'Église. Mais chacun qui lira *attentivement* son écrit, verra clairement que pour une foule d'esprits, déjà mitoyens, *l'impression* qui s'en dégage est contraire aux sentiments exprimés par le P. Faber.

Et cela est un grand mal.

Nous le savons, on veut par cette manière d'écrire amadouer les incrédules, satisfaire les catholiques raisonneurs, *les esprits larges*, on veut se mettre à même de se tirer d'embarras en certaines rencontres. Mais nous ne devons pas oublier qu'eût-on tout l'esprit du monde, on n'a pas

1. Est-ce que ce *mot* on ne le dit pas quand on fait apparaître l'Église « comme un moyen plus facile et plus parfait de salut »?

à inventer la doctrine évangélique ; on n'en peut être que l'écho.

Quand nous parlons, quand nous écrivons, quel que soit le milieu au sein duquel nous jetions nos pages ou nos paroles, nous ne devons pas oublier « la chaste virginité de la doctrine »,suivant le mot de S. Hilaire, et nous rappeler, avec Mgr Pie, « que l'Église ne sait rien acheter, non pas même les âmes au prix de l'altération et de l'*appauvrissement* de la vérité. »

« On ne peut nier, disait encore l'évêque de Poitiers, que tout appoint nouveau donné à l'éclectisme, à l'indifférence prend une singulière gravité dans un siècle déjà si enclin à traiter toutes les religions, toutes les croyances sur un pied d'égalité et à étaler l'une à côté de l'autre toutes les doctrines les plus contraires comme on expose les produits les plus divers de l'industrie [1]. De tels faits ont beaucoup plus de portée encore que les théories, et ils sont de nature à achever le renversement du sens chrétien déjà si profondément altéré. » (*Vie de Mgr Pie*, t. I.)

Disons donc, répétons qu'en montrant la majorité des gens se sauvant par des voies secrètes, qu'en proclamant tant de bonne foi partout chez les dissidents, qu'en innocentant sur tous les tons ceux qui sont victimes de leur éducation, de leurs préjugés, de l'exagération qu'ils se font de la doctrine, qu'en distribuant tant de prix de sagesse dans les quartiers moyens de Bruxelles, où la plupart des gens ne tiennent aucun compte de l'autorité et des enseignements de l'Église ; en faisant pour la masse des travailleurs et miséreux, une voie à peu près sûre de salut, de leurs sueurs et de leurs peines.... disons et répétons qu'en écrivant dans ce sens, on affaiblit l'estime qu'on doit faire

1. Par ex. au congrès des religions à Chicago ! Et l'on a vu des religieux, des prêtres entrer dans *l'idée large et hardie* qui a produit *ce congrès !*.... Le seul qui manquât à la collection ! !

de l'Église et de la vraie foi, qu'on fomente de plus en plus cette promiscuité de vie entre chrétiens et mécréants, dans le commerce, la politique, les alliances, les amusements, etc.

Et cette promiscuité, qui osera, sans être insensé, dire qu'elle est favorable au Règne de Dieu ?

Et puis de telles idées, cela apparaît évidemment, sont de nature à tuer le zèle apostolique dans les âmes, ou du moins à en ralentir singulièrement les ardeurs.

***

Pour s'autoriser à publier ses doctrines étranges, le R. P. Castelein prétend que son but est de rendre l'amour de Dieu populaire.

Rempli de son beau projet, il a laissé déborder de *sa plume*, dans la seconde édition de son livre, un mouvement oratoire d'un pathétique.... inexprimable.

« Revenez, revenez donc, frères égarés dans les voies du rigorisme, du jansénisme, du terrorisme!... etc., etc.

Nous croyons que Segneri, de la Colombière, Bourdaloue, etc., auront tressailli dans leurs tombes glorieuses en entendant cet appel de leur zélé confrère.

Quant à nous, avant de nous rendre à cette pressante et touchante invitation, avant de quitter la voie qu'ont suivie, dans l'apostolat, tous *les vrais convertisseurs d'âmes*, tous les saints, nous nous permettrons de faire une petite observation.

Quand est-ce, demanderons-nous, quand est-ce que l'amour divin est populaire et vraiment court les rues, si l'on peut employer ici cette expression banale? C'est, dans une communauté, au lendemain d'une retraite, et, dans une paroisse, au lendemain d'une mission. Alors vraiment on a peur du péché, on fait de beaux projets de servir le Seigneur, on prie, on goûte les prédicateurs, les

offices sacrés, les saintes lectures, on veille, on soutient les saints combats.

Voilà bien l'amour de Dieu tel qu'on peut l'attendre de la plupart, devenu général, devenu populaire.

Mais comment est-on arrivé à ce résultat? Est-ce en venant prêcher à ces gens les doctrines de notre écrivain sur le plus grand nombre des élus, sur les voies secrètes de la Providence, sur la surabondance extensive de la grâce, sur la force prépondérante de la Rédemption, sur les péchés monstrueux et faiblesses pardonnables, sur le monde plus salutaire que funeste au salut, etc., etc... et tout cela couronné ou agrémenté de quelques paternelles considérations sur ceux qui montent et ceux qui descendent !!!

Vraiment on croit rêver quand on pense qu'un prêtre peut se croire naïvement la mission d'amener ses frères dans l'apostolat à adopter semblable méthode.

Non, non, mille fois non, ce n'est pas par cet esprit *nouveau* qu'on rendra l'amour divin populaire; c'est par l'esprit *ancien* qui est celui de la Pentecôte. C'est cet esprit qui dans les retraites et les missions amène les âmes à aimer Dieu, en leur prêchant les vérités de la foi qui inspirent tout d'abord une grande crainte de Dieu, de l'enfer, du péché, de l'abus des grâces; et relevant bientôt ces âmes abattues aux pieds de JÉSUS-CHRIST et tremblantes devant ses foudres, pour les pousser ensuite par la vue de la confiance et de l'amour dans les bras de Dieu.

Cette méthode, comme nous l'avons dit, est celle des saints, parce que c'est celle de l'Esprit-Saint.

La méthode du R. P. Castelein est un produit de ses propres vues, et nous affirmons que ses doctrines prêchées et répandues dans le peuple, au lieu de rendre l'amour de Dieu populaire, ne peuvent aboutir qu'à mettre dans les âmes de fatales illusions et une damnable présomption.

1° Fatales illusions, qui se résument dans la fausse

conscience. Rien de plus commun dans le monde que la fausse conscience. Et pourquoi? Parce que rien n'est plus ordinaire que de se former des désirs injustes, téméraires, désordonnés, coupables enfin. Or, c'est de là que naît la conscience aveugle, déréglée, fausse. Quelle est, en effet, la logique de la passion? C'est de régler la conscience sur les désirs, au lieu de régler les désirs sur la conscience. Entraînés par nos désirs, nous ne voulons pas d'autres règles : il faut de nécessité que notre conscience s'accommode à ce que nous voulons, dit S. Augustin, ne nous paraît bon que parce qu'il nous plaît.

Dans cette fausse conscience, il n'y a que ténèbres intérieures qui font que le pécheur au milieu de ses désordres, est content de lui-même, se tient sûr de Dieu, se rend de secrets témoignages d'une vaine innocence dont il se flatte, pendant que Dieu le réprouve et prononce contre lui les plus sévères arrêts. — C'est la pensée de S. Augustin que la réprobation suit de près ces hommes qui vivent sans remords.

« Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducent ad mortem. (*Prov.*, XIV.)

Le monde, dit un pieux auteur, contribue à former ces fausses consciences par ses exemples, ses coutumes, son langage, ses décisions.

Nous pensons, nous sommes convaincus que le livre du R. P. Castelein y contribuera aussi.

Nous pourrions le montrer, en faisant voir les conclusions dans le sens du laxisme, que facilement ses lecteurs tireront d'une foule de ses considérations.

Un prêtre nous citait ce trait. Un médecin, homme un peu original, mais chrétien et intelligent, avait lu le livre du Rév. Père :

« Eh bien! qu'en dites-vous, lui dit ce prêtre qui était son curé : « C'est un *chique* livre; il n'y a plus de péchés, avec celui-ci! Pour les jeunes gens, c'est fameux! »

Mais, dit le curé, on prépare la réfutation; vous devrez la lire : « Nenni, j'aime mieux garder ma bonne foi !! »

Ces deux sentences, qui disent les résultats de ce livre, furent exprimées en wallon avec une énergie et un piquant, dont nous n'avons conservé qu'un trait dans le mot en italiques !

2° Présomption. — Qu'on lise S. Alphonse (I, 12e considération, 3e point; 17e considération, 1er point; II, 8e méditation) et l'on verra ce qu'il dit des dangers que la présomption fait courir aux âmes et combien elle en perd; qu'on lise le sermon de Bourdaloue et d'autres sur la fausse confiance, et tous les ascètes qui font autorité, et l'on verra combien il est funeste aux âmes de ne pas compter *avec discrétion* sur la miséricorde divine », comme Notre-Seigneur le disait à Ste Brigitte.

Or quel appoint les âmes inclinées à cette funeste présomption ne trouveront-elles pas dans le livre du R. P. Castelein, dans ses enquêtes bénignes sur les quartiers moyens de Bruxelles, dans ses considérants sur les péchés de faiblesse, dans son refrain perpétuel de la prépondérance de la grâce et de la force prédominante de la grâce de la Rédemption, dans ses voies secrètes, ses apparitions de Notre-Seigneur aux âmes qui franchissent le seuil de l'éternité, pour les conquérir d'un coup de main victorieux, dans ces multitudes innombrables de gens qu'il met en Paradis sans qu'ils aient jamais rien fait pour le mériter.

Pour autoriser son plaidoyer en faveur des gens qui ne font rien pour se sauver, le Rév. Père prétend qu'il veut par là réagir contre les rigoristes qui, avec leurs doctrines et leur terrorisme à la Mahomet, poussent les âmes dans une voie de désespoir.

C'est une insulte toute gratuite lancée à tous les saints et à ceux qui marchent sur leurs traces. Les rigoristes, en imprimant la crainte, conduisent à l'espérance comme, à l'amour. Mais ils prêchent une espérance chrétienne,

l'espérance théologique, et non celle du Rév. Père.

Ils disent aux chrétiens et à tous: « Craignez Dieu, craignez beaucoup ses justices, mais espérez plus encore dans sa miséricorde. Fussiez-vous les plus grands pécheurs du monde, JÉSUS est venu appeler les pécheurs, il a répandu son sang pour eux ; il vous offre sa grâce, il veut vous pardonner ; priez, faites des efforts. Convertissez-vous, il sera pour vous le père de l'enfant prodigue. Mais à l'aide de sa grâce, qu'il vous donnera abondamment, il faut quitter ce qui nourrit vos passions et cause vos chutes.

Vous avez des passions vives, de grandes faiblesses de cœur, mille occasions tentantes que vous ne pouvez fuir, ne vous découragez pas, Dieu vous aidera, il vous donnera lumière et force ; mais cherchez-les dans les saintes lectures, la prière, les sacrements, une bonne direction.

Si vous tombez, ne vous découragez pas encore, revenez, revenez à Dieu au plus tôt, priez avec plus de ferveur, employez des moyens plus efficaces, montrez plus de prudence, exercez une vigilance plus grande, et, la grâce aidant, grâce qui vous sera accordée largement, vous parviendrez à vous vaincre et à vivre en chrétien!... Ne tardez pas, mettez-vous à l'œuvre! Il s'agit d'éviter l'enfer et de gagner le ciel! Un jour de retard peut causer votre perte éternelle.

— Cependant le chrétien infidèle à la grâce arrive à la mort ; on tâchera de réveiller en lui la conscience par la pensée des vérités terribles, puis on lui dira : oh! craignez, pécheur, craignez l'enfer qui va être votre partage si vous ne vous convertissez pas!... Mais si vous voulez vous convertir comme je vous y invite de la part de Dieu, il vous accueillera comme le père de l'enfant prodigue accueillit celui-ci. Ce Dieu si grand et si bon ne veut pas la mort du pécheur; mais qu'il craigne, qu'il se convertisse et qu'il vive !

Voilà comme prêchent, comme exhortent, ces « affreux et impitoyables rigoristes » dont le R. P. Castelein veut déblayer la voie apostolique, et dont il prétend redresser les erreurs. — Et en prêchant, en exhortant de cette façon, ils le font selon la doctrine chrétienne, que le Rév. Père n'a nullement la mission de réformer. *L'espérance chrétienne*, *la confiance* en la miséricorde vraiment salutaire, n'est pas celle qui nous fait dire : Soyez en paix, Dieu est trop bon pour damner des gens qui travaillent comme nous toute la vie à la sueur de leur front ; nous avons des faiblesses, mais ce sont des faiblesses ; la force prépondérante de la grâce de la Rédemption ne peut manquer de nous sauver, ou du moins elle nous donne toute chance de l'être, etc.

L'espérance chrétienne est celle qui dit : Dieu nous aidera, il fera la meilleure part, mais nous devons y mettre du nôtre. « On se tromperait étrangement et très dangereusement, dit Monseigneur Gay, si l'on regardait le christianisme comme une substitution que Dieu ferait de lui-même à l'homme, ou de son action à celle de l'homme. Rien de plus faux, rien ne serait moins moral, rien n'est plus impossible. A quelque point de vue qu'on l'envisage, le christianisme n'est que le perfectionnement de l'humanité par Dieu. On ne perfectionne que ce qui subsiste. Loin de nous annuler, en daignant vivre et opérer en nous, Dieu nous confirme ; loin de nous absorber, il nous développe... Quand Dieu nous donne des grâces, il nous donne de quoi faire. La grâce est une avance et une provocation divines, un principe nouveau et supérieur de puissance et d'activité. L'Écriture la désigne partout sous les noms de germe et de semence. »

« De là vient que dans tout l'Évangile (pour nous faire voir que nous devons coopérer) le « royaume de Dieu », qui signifie la chose et l'œuvre chrétiennes tout

entières, nous est montré invariablement sous deux aspects : *l'un de suavité, l'autre de force ;* l'un de grâce, l'autre de loi, l'un de secours qui prévient et facilite, l'autre de travail impliquant la peine et allant même jusqu'à la lutte. « Travaille comme un soldat », écrit S. Paul à Timothée. Le ciel est tout ensemble un centre qui nous attire et une cime très ardue qu'il faut escalader. Il est, comme dit l'Apôtre, « paix et joie dans le Saint-Esprit, » (*Rom.*, XIV), et en même temps, *Jésus nous déclare qu'on ne l'emporte que « par violence ».*

« De là vient aussi que la gloire, qui manifestement n'est que le comble de la grâce, qui, dès lors, reste toujours de la part de Dieu un don radicalement gratuit, la gloire, dis-je, est cependant appelée dans nos saints livres *un salaire, une rétribution, une couronne:* un salaire qui paie un ouvrage, une rétribution par laquelle on reconnaît un service, une couronne qui ceint le front de ceux qui ont combattu et vaincu. »

« Il faut donc travailler pour obtenir les biens promis : *si on ne le fait point, l'espérance est vaine.* Vous recevrez, dit l'Évangile, mais commencez par demander. Vous trouverez, mais prenez avant tout la peine de chercher. La porte vous sera ouverte, mais d'abord frappez-y. Sans risquer de perdre l'esprit en scrutant plus qu'il ne convient l'insondable mystère de votre prédestination, rappelez-vous et méditez ces paroles si pratiques de saint Pierre : « *Ayez grand soin d'assurer votre vocation et votre élection par vos bonnes œuvres.* » (*II Petr.* I.) *Ce que Dieu demande* des chrétiens, c'est d'enlever d'abord les obstacles, et ensuite d'employer les moyens et de persévérer [1]. »

Voilà la vraie doctrine de l'Église sur l'espérance, et quiconque en prêche une autre ou l'insinue est téméraire et pousse les âmes dans une voie fatale.

1. Traité de l'espérance chrétienne.

Objectera-t-on encore que les rigoristes désespèrent les gens en soutenant qu'il y a si peu d'élus? Nous répondrons d'abord que ce désespoir n'est pas fondé dans la doctrine: car un si mauvais fruit ne peut naître du bon arbre de la *doctrine catholique* et divine prêchée dans l'Église depuis son origine : « Arbor bona bonos fructus facit. »

Le P. de la Colombière répond très bien à cette objection : « Vous êtes effrayé, dit-il, quand on vous dit que de cent mille, à peine y en aura-t-il un de sauvé; que vous importe, pourvu que ce soit vous ? Et si de ce nombre tous étaient sauvés à la réserve d'un seul, quel sujet de désolation serait-ce pour vous si vous deviez être ce malheureux?...

« S'il y a plus d'élus, j'ai plus d'espérance d'être de cette multitude. — Vous vous trompez; votre espérance serait fondée, si, pour augmenter le nombre, après avoir admis les bons, on recevait encore quelque méchant, ou si, pour diminuer ce nombre, on excluait des bons ; mais quelque petit que soit le nombre des prédestinés, les bons n'en seront jamais exclus ; quelque grand que soit ce nombre les méchants n'y seront jamais compris.

«Si vous êtes bon, quand pour cent mille réprouvés il n'y aurait qu'un élu, ce sera vous; si vous êtes mauvais, quand pour cent mille élus il n'y aurait qu'un réprouvé, ce serait vous. »

Ce qui revient à dire qu'on se perd, non parce que le voisin est perdu, mais parce qu'on ne pratique pas l'Évangile; ce qui revient à dire qu'on se sauve non parce que tous les voisins se sauvent, mais parce qu'on pratique l'Évangile.

Si je veux vivre en bon chrétien et prier Dieu, il m'aidera, je pourrai persévérer, et me sauver, quand tout le monde se damnerait. Que vient donc faire la question du nombre des élus dans mon espérance d'être sauvé ou dans mes chances d'être réprouvé ? Absolument rien.

Je me trompe, si la pensée du nombre immense de réprouvés me jette dans une certaine crainte, me persuade que le chemin du ciel est étroit, même m'exagère les difficultés du salut, je puis trouver en cela une somme immense d'assurance d'être du nombre des élus.

Si, en effet, je veux, et je le puis et je le dois, unir à cette crainte la pensée de foi que Dieu veut me sauver, que JÉSUS a répandu pour moi son sang et me donne des grâces abondantes, que la Sainte Vierge est toute bonne et toute puissante à m'aider ; dès lors je me sauverai plus sûrement, parce que à une grande espérance qui me fera compter sur Dieu, je joindrai la crainte qui me fera employer les moyens et prendre les précautions voulues.

J'aborde dans les ténèbres les rives d'un fleuve que je dois traverser sur un pont ; si on me dit que le pont est large, large ; je me tiendrai en assurance, j'irai à la bonne, et supposé qu'il soit étroit ou plus étroit qu'on m'a dit, je risque de passer à côté et de me précipiter dans les eaux. Si au contraire on m'a un peu exagéré l'étroitesse du pont de façon à m'inspirer une grande crainte de ne pas le trouver, je prendrai mes précautions, et qu'il soit étroit, ou plus large qu'on ne l'a dit, je le prendrai, et tout sera pour le mieux. — Cette comparaison est du P. Segneri, je pense.



J'arrive, mon cher lecteur, au terme de cet ouvrage, avec la joie de penser qu'il sera utile aux âmes qui cherchent Dieu et sa vérité. C'est pour celles-là que j'ai écrit.

C'est le troisième que Dieu me donne la grâce d'écrire au milieu des fatigues d'un apostolat incessant.

Dans le premier, j'ai montré ce que Dieu demande de

nous pour vivre en chrétiens, suivant la condition de chacun et sa mesure de grâce, et je l'ai intitulé *Vivons saintement*. — On peut voir en le lisant si le rigorisme rend la loi divine impossible.

Dans le second, que j'ai intitulé *Vivons heureux*, j'ai fait voir les joies nombreuses et profondes qu'en ce monde même, le Christianisme bien pratiqué met dans nos vies ; je dis le Christianisme pratiqué suivant les doctrines enseignées par tous les saints, et non ce christianisme tronqué, frelaté, qu'on nous offre.

Dans le présent ouvrage, à la lumière de l'Évangile et de la doctrine commune des Saints, j'ai examiné la grande et redoutable question du salut.

Dieu veut sauver tous les hommes ; il leur donne, à cette fin, des grâces suffisantes ; mais, nous l'avons constaté, le plus grand nombre abusent de la grâce et s'en vont à l'éternité malheureuse par la voie large.

En constatant *ce fait*, cher lecteur, je n'ai point retréci pour vous la voie du ciel, ni rendu plus pesant le joug du Seigneur. L'Évangile reste ce qu'il est ; et JÉSUS-CHRIST, notre très aimable et très miséricordieux Rédempteur, reste la voie, la vérité et la vie.

La doctrine que nous avons exposée dans notre *Vivons saintement* et que le public [1] a trouvée si adaptée à tous les fidèles, si pratique et si salutaire, cette doctrine, nous n'avons rien à en retrancher. Il reste acquis qu'un *chrétien* qui *veut* se sauver, en vivant *saintement*, c.-à-d. *chrétiennement*, par la grâce de Dieu se sauve, et se sauve, oserai-je dire, facilement.

Disons plus : le chrétien qui, rempli d'une sainte et salutaire crainte, monte, appuyé sur l'espérance généreuse et laborieuse, jusqu'à la vraie vie chrétienne, c.-à-d. jusqu'à l'amour constant de Dieu et de la vertu, ce chré-

1. Sept mille exemplaires de cet ouvrage ont été écoulés en trois ans.

tien, nous l'avons montré dans *Vivons heureux*, verra mille joies aborder son âme, et parfois la remplir, en attendant la joie parfaite du grand jour qui n'a plus de soir.

Après donc avoir lu le présent écrit, qui, espérons-le, renouvellera ou accentuera en vous, cher lecteur, la crainte de Dieu et de ses justices, vous n'avez point le moindre motif de vous laisser aller à la tristesse, au découragement et surtout au désespoir !

— Vous avez la foi, gardez-la intacte, la sauvant des amoindrissements funestes auxquels incline l'esprit du jour. Ne vous laissez pas aller à cette prétention damnable de n'admettre que les choses définies dogmatiquement par l'Église ([1]). Suivez la voie des Saints, vos pères et vos modèles, et acceptez avec la simplicité de l'enfant, *commandée* par Notre-Seigneur, toutes les vérités qui sont d'enseignement commun dans l'Église. Sans cette foi simple et entière, il n'y a pas de piété ; et c'est la piété, comme l'a dit une grande âme de notre temps, qui garde la croyance.

Vous êtes chrétien, enfant de l'Église catholique, laquelle n'est pas seulement une institution « dans laquelle on se sauve plus sûrement et plus parfaitement », mais la voie unique du salut ; remerciez Dieu de cette immense faveur, et efforcez-vous, pour sauver votre âme, de suivre les enseignements que S. Pierre donne à tous les chrétiens dans sa seconde Épître :

« Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu la même foi que nous, avec la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

« *Que la grâce et la paix augmentent en vous* de plus en

1. Le *Syllabus* condamne la proposition suivante : « L'obligation à laquelle sont astreints les professeurs et écrivains catholiques, se borne aux choses proposées à la croyance commune, à titre de dogme de foi par le jugement infaillible de l'Église. »

plus par la connaissance de Dieu et de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. »

« Vous savez comment la puissance de Dieu nous a donné tous les biens qui concernent la vie et la piété, en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa gloire et sa vertu ;

« Celui par qui il nous a donné les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises ; afin que par ces mêmes grâces vous deveniez participants de la nature divine, *en fuyant la corruption de la concupiscence qui règne dans le monde.* »

« *Apportez* de votre part *tous vos soins pour unir à votre foi la vertu ;* à la vertu la science ; »

« A la science, la tempérance ; à la tempérance, la patience ; à la patience, la piété ; »

« A la piété, l'amour de vos frères ; à l'amour de vos frères, la charité. »

« *Car si ces vertus sont en vous et si elles y abondent*, elles feront que *la connaissance de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST *ne sera point en vous stérile et infructueuse.* »

« Mais celui *qui n'a point ces vertus est un aveugle, il marche à tâtons*, et il oublie qu'il a été purifié de ses anciens péchés. »

« *Efforcez-vous donc de plus en plus*, mes frères, *d'affermir votre vocation et votre élection par de bonnes œuvres ;* car en agissant ainsi vous ne pécherez jamais ; »

« Et cette conduite vous donnera une entrée favorable au royaume éternel de Notre-Seigneur et Sauveur JÉSUS-CHRIST.

« C'est pourquoi je ne cesserai point de vous faire ressouvenir de ces choses, quoique vous les connaissiez et que vous soyez confirmés dans la vérité dont je vous parle.

« Car je pense que *c'est un devoir pour moi*, pendant que je suis dans cette tente, *de vous réveiller en vous rappelant ces vérités.* » (*II Petr.*, I.)

Méditez ces paroles, cher lecteur, elles sont de Dieu, et, comme S. Pierre vous le dit, *efforcez-vous* de vivre dans une grande innocence de vie en fuyant les occasions et combattant les ennemis de votre salut, comme l'ont fait tous les saints et comme le font tous les bons chrétiens.

Si la faiblesse humaine et des circonstances difficiles et inévitables vous font tomber en quelque faute, ne vous découragez pas, mais relevez-vous au plutôt par une pénitence vraie, et vigoureuse, et constante. Peu à peu les habitudes vertueuses, surnaturelles s'affermiront en vous, le bien vous deviendra facile, vous finirez par goûter combien le Seigneur est suave, « quoniam suavis est Dominus. » Enfin viendra l'heure de la mort et vous direz alors : « J'ai servi mon Dieu de tout cœur et j'ai su par expérience que son joug est suave et son fardeau léger ; maintenant je vois, je sens qu'il est bon, qu'il est doux de mourir ; j'ai confiance en Jésus et Marie, et j'ai par devers moi l'assurance la plus entière que je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur ; « misericordias Domini in æternum cantabo. »

Amen ! Amen !

IMPRIMATUR.

Brugis, 9ª aprilis 1899.

P. H. Lahousse, Can.,
Libr. Cens.

Table des matières.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.



